U d'/of OTTAWA
39003002456134

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/musejuvnilet00dupo

MUSE JUVÉNILE

ÉTUDES

LITTÉRAIRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

JUIL 1 2 1972

MUSE JUVÉNILE

ÉTUDES

LITTÉRAIRES

VERS ET PROSE

PAR

PIERRE DUPONT

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215
—
1859

BIBLIOTHÈQUE

PQ
2235
.D5M8
1859

AUX LECTEURS

Avec l'éducation vague que l'on donne aujourd'hui, un jeune homme, au sortir des études, est embarrassé sur le choix d'un état, et, n'ayant pas de but immédiat dans la vie, il oscille d'un rêve à l'autre jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'équilibre et formulé son individualité. Que de tâtonnements! que d'essais et de chutes! L'apprentissage de la vie sociale, on pourrait dire de la vie réelle, est une école dure où la nécessité sert de maître quand les éducateurs ont fait défaut S'imagine-t-on bien ce qu'il faut de courage, de patience, de persévérance pour suivre la carrière des arts ou des lettres à Paris, quand on y arrive de sa province n'ayant d'autre bonne fée que sa belle étoile? Par quels aboiements à la lune prélude-t-on à formuler des chants plus clairs? par quels crayons et barbouillages, à une peinture plus nette et plus ferme? par quels bégayements, à l'affirmation de soi-même? par quelles angoisses et par quel doute à la fois, par quelles ténèbres, à ce rayon de lumière que nous prenons pour la vérité et qui en est à peine un reflet?

Doit-on livrer au lecteur ses premiers essais? C'est une

question délicate; un auteur est bien osé de se la poser en apparence, quand il la résout par l'affirmative en publiant ses ébauches.

Il se noircit tant de papier de nos jours, et la justice du temps est si vite faite, qu'on ne doit pas se montrer trop scrupuleux à cet endroit, et il est de mode aujourd'hui d'apporter toutes les pièces du procès pour se faire juger en connaissance de cause.

Est-on fondé, quand on atteint l'âge mûr, à dédaigner son passé plus naïf? Est-on sûr, si l'on arrive à la vieillesse, de n'avoir pas alors à censurer sévèrement son âge mûr? J'avouerai une faiblesse de père. Quand je relis ces lignes qui me laissent voir, au travers de mes souvenirs les plus doux, les fantômes légers de mes illusions, je me demande : N'était-ce pas la poésie? Quoi! ces filles d'un souffle, ces figures vaporeuses et à peine dessinées, ces audaces romantiques, cette correction classique ou d'écolier, ces légères estompes venues après la poésie à grandes images de la première moitié du siècle, ne sont-elles pas comme les derniers nuages qui flottent à l'horizon après un soleil couchant? Comme tant d'autres vers perdus qui ont été étouffés par une critique chinoise, ceux-ci marquent la transition entre l'époque des beaux rêves, des chants crépusculaires, des hymnes prophétiques, et la poésie de l'avenir qui sera une œuvre de reconstruction solide, où le réel et l'idéal ne feront qu'un, comme du cuivre et de l'étain on fait le bronze.

Tout cela n'a-t-il pas son charme? faisons-nous mieux en mûrissant? sommes-nous plus sincèrement et plus follement amoureux?

Il y aurait beaucoup à répondre, mais chaque lambeau de ces pages, chaque rime de ces vers en dira plus à qui saura lire et entendre que tout ce que je pourrais expliquer et commenter en prose.

Voyez-vous cette âme inexpérimentée, aimante, et blessée à chaque pas, lutter contre l'impossible, dédaignant le corps comme une guenille et le réel comme un cauchemar? Croyez-

vous que ce personnage tienne bien sur ses pieds? Non... il dort, il rêve, il cherche : quoi? Ce que cherche la moitié du monde, ce que le travail, le devoir et l'amour de ses semblables peuvent seuls donner : la paix de l'âme.

Pourquoi est-elle si agitée, cette âme jeune et insouciante? Comme nous l'avons dit en commençant, parce que son but n'est pas droit devant elle et qu'elle papillonne d'instinct sur toutes les fleurs du sentier au lieu de marcher résolûment au terme.

A chaque méprise on se redresse, à chaque déception on réfléchit. Ce n'est point cela, point cela, point encore cela. Jusqu'à ce que Saul, frappé d'un éclair sur le chemin de Damas, se relève comme aveuglé sur tout ce qui l'avait séduit et ne songe plus qu'à la poursuite du beau, du bon et du vrai. Cette recherche dans l'amour vous amène au simple, et le goût du simple, c'est le goût du travail, la préférence pour ceux qui se lèvent matin, agissent, produisent, font circuler la vie, remplissent le but de la création. On ne hait pas pour cela ceux qui sommeillent et vivent inactifs comme s'ils étaient morts, mais on les plaint et on désire qu'ils se réveillent, qu'ils n'attendent pas, pour sortir de leur torpeur, la trompette du jugement dernier.

Beaux rêves! Non, ils deviennent pratiques. Sans se refuser aux jouissances pures et au plaisir que donnent les fleurs; de plus en plus, notre siècle demande des fruits; espérons qu'il en aura. En attendant, que le lecteur ou la lectrice errent avec ces feuillets à la main, ou sous les arbres jaunis par l'automne, ou dans les prés reverdis au prochain printemps, que ces rimes les assoupissent au coin de l'âtre ou sur l'oreiller, il ne restera, j'espère, dans leur âme qu'un bon désir! L'amour dont je parle, que je rêve, et que je m'efforce d'inspirer, n'est autre que le germe de la vie déposé en nous pour mûrir à son heure et se reproduire indéfiniment, à de telles puissances qu'on ne saurait les calculer. Il a sa loi qu'il ne faut jamais enfreindre, et il tend au souverain bien qui est l'amour même.

Ceci est de la métaphysique, facilement comprise de tous ceux qui suivent l'élan de leur cœur et résistent aux obstacles du mal. Selon moi, les poëtes n'ont point perdu leurs rimes, et on ne saurait leur faire de graves reproches sur la prosodie et la grammaire quand ils réalisent le but divin :

FAIRE AIMER.

PIERRE DUPONT.

PRÉLUDE

SONNET

Prends ton manteau de laine et ton bâton noueux ;
Laisse le foyer morne et le livre morose.
En route ! Que le ciel soit terne ou radieux,
Qu'il pleuve de l'eau grise ou des teintes de rose,

On est bien dans la chambre : en plein air on est mieux.
La mourante clarté, dont le tapis s'arrose,
Affaiblie au travers de tes rideaux soyeux,
Use et fait s'alanguir le regard qui s'y pose.

Ton jarret de chamois et tes souliers ferrés
T'ouvriront des chemins où trembleraient les mules.
Va chercher l'idéal sur les monts azurés

Où les aigles de l'air seront seuls tes émules ;
Mais, de peur qu'une fois lancé tu ne recules,
Songe à ceux qu'avant toi le Sphinx a dévorés.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

LE LANGAGE

La pensée est à l'aise en ce beau vêtement :
Il s'adapte à sa forme et suit son mouvement.
Est-il de soie et d'or? Quelle en est la matière?
On le dirait tissé de vie et de lumière :
Les peintres peuvent seuls en faire d'aussi beaux
Quand le soleil caché jaillit de leurs pinceaux;
Les statuaires seuls voient la ligne aussi belle :
En ceci, la nature est le divin modèle.
Les aspects lumineux, les mouvements des corps
Et leurs attractions d'où naissent mille accords,
Les battements du cœur alternés, les marées,
Les révolutions des astres mesurées,
L'argile qui s'irise au soleil en cristaux,
Les feuilles et la fleur des hardis végétaux,
Les oiseaux dans l'azur planant en équilibre,
Le galop du cheval cadencé, quoique libre,

Les bonds vifs et précis, les mouvements félins
Des tigres, des lions à la paresse enclins,
Tous les types créés, dont aucun ne varie,
Chefs-d'œuvre merveilleux d'art et de symétrie,
Les corps humains si beaux dans leurs proportions
Qu'ils semblent une injure à nos inventions,
L'ovale et le profil de votre fier visage,
O femmes! vos beaux pieds nous disent : le langage
Doit être cadencé, rhythmique, harmonieux.
Quand l'arc est bien tendu, la flèche monte aux cieux.

L'IDÉAL, AUJOURD'HUI

I

Sur un saphir profond se détache une tête
A chevelure d'or, une beauté parfaite,
Une femme aux grands yeux qui, baissés ou levés,
Dérobent ou font voir des horizons rêvés.
Elle n'emprunte rien à l'art de la parure
Sinon pour tempérer l'éclat de la nature,
Et de ses vêtements drapés à larges plis,
S'échappent des lueurs de roses et de lis.
La ligne et les contours corrects et pleins d'audace
Semblent, équilibrant la force avec la grâce,
Opposant la moderne aux antiques clartés,

Tracés par Raphaël, par Phidias sculptés,
Animés par Rubens, ce voleur de la flamme.

Dans son corps de statue, on sent tressaillir l'âme.

Elle tient des lions, des cygnes et des fleurs ;
Elle éclate de rire, et nous cache ses pleurs.
On voudrait expliquer ce mystère farouche,
Surprendre leur secret aux roses de sa bouche :
Sous la lèvre les dents, les ongles sous la main
Aux plus audacieux barreraient le chemin ;
Les dents sont diamants, et l'ongle, dure agate.
Elle mord, elle griffe ; elle est tigresse et chatte.

Dérobant au soleil un magique pouvoir,
Concentrant ses rayons dans un ardent miroir,
Archimède brûlait une flotte romaine :
Promenant ses regards sur une foule humaine,
Cette femme incendie et réduit tous les cœurs.

Ses prunelles d'azur ont de telles lueurs,
Qu'on demande aux cils bruns, à ses blanches paupières
D'opposer leur nuage à ces fauves lumières.
Ses regards dédaigneux sont de tous enviés ;
Un chœur de soupirants s'attache à ses beaux pieds.
Pourtant, s'il se trouvait, à l'époque où nous sommes,
Un fier adolescent dans cette foule d'hommes,
Dont le cœur serait simple, et dont la volonté
Irait droit, il ferait fléchir cette beauté.
Le taureau n'obéit qu'aux yeux purs, et la femme,
Qui jette à tous les vents les brandons de sa flamme,
Cherche un cœur virginal, rêve un chaste baiser :

C'est le seul océan qui la puisse apaiser.

II

Eh ! prétendrais-tu donc à combler ce grand vide,
Jeune homme dont le sang est un pâle liquide
Dévoré par le gaz, brûlé par le plaisir,
Dont la passion morte accouche d'un désir,
Dont le désœuvrement ou l'activité fausse,
Quand tu crois vivre heureux, déjà creusent ta fosse ?

Nabot efféminé qui porte l'ongle long,
Qui te plais aux tripots mieux qu'en un frais vallon,
Qui préfères le vent malsain de la coulisse
Aux parfums qu'une fleur épand de son calice,
Et les criaillements suraigus des boursiers
A la bise qui mord et durcit les glaciers,
Aux cris stridents de l'aigle, au murmure ineffable
Du vent dans les grands pins, de la mer sur le sable.

Les bruits de la nature et ses vives couleurs
Ont perdu le secret de t'arracher des pleurs.
Les chefs-d'œuvre de l'art, marbres, toiles, musique,
N'offrant pas d'aliment à ta flamme lubrique,
Tu préfères la farce et le plat calembour,
Fleur de papier qui meurt dès qu'elle a vu le jour.

Ton esprit de vieillard très-froidement calcule
Quel gain tu tirerais d'un hymen ridicule,
Sous de trompeurs dehors, quand tu n'aurais livré
Qu'une personne nulle, et qu'un bien obéré.

Tu veux que cette femme à ton sort associe

Ce qu'elle a de beauté, d'amour, de poésie :
Qu'elle aille donc plutôt à l'étable chercher
Un gardeur de moutons, un bouvier, un porcher
Qui n'aient pas respiré dans l'air où tu respires !

Blessé par ses regards, follement tu soupires.
Tu ne prévois donc pas qu'après l'hymen conclu,
Lorsque tu te croirais le préféré, l'élu
De cette âme logique, ardente, inexorable,
Du grand Paris moqueur tu deviendrais la fable ?
Tu portes ton destin dans les astres écrit :
Au lieu d'être l'amant, tu serais un mari,
Et ton nom couvrirait de son ombre portée
Une lignée immense, au logis rapportée,
D'enfants qui mangeraient et riraient sous ton toit :

Garde-toi d'en douter, ils seraient bien à toi.

L'HOMME MODERNE

L'homme instruit par degrés a connu son domaine ;
Il le tient aujourd'hui que la vapeur nous mène,
Que l'espace et le temps, par les rails effacés,
N'arrêtent plus l'essor de nos désirs pressés.
Chevaux impétueux, allez à toute bride,
Que ce soit la raison ou l'instinct qui vous guide !
Laissez derrière vous cet horizon vermeil
Que l'Iliade assigne aux coursiers du soleil.

Colomb avait déjà reculé le dieu Terme
En donnant à l'Europe une autre terre ferme:
Notre globe terrestre en tous sens exploré,
Par le câble électrique une fois enserré,
D'un même battement, à la même seconde,
Fera comme un seul cœur palpiter tout le monde.
C'est une autre naissance, il la faut célébrer;
Honte à qui tenterait de nous enténébrer!
Il serait plus sensé de vouloir que la terre
Change son mouvement et rebrousse en arrière.
Dispose des leviers qui sont en ton pouvoir,
Homme! sur tous les points applique ton savoir;
Arrache vaillamment des flancs de la planète
Les trésors enfouis, ce qui gît ou végète,
La houille, les métaux, les couches des terrains
Qui mélangés font croître ou tel arbre ou tels grains;
Communique, la mer et l'espace étant libres,
Avec le monde entier, par des milliers de fibres;
En attendant qu'en l'air, volant comme l'oiseau,
Tu découvres encore un horizon nouveau.
Si tu ne peux bouger, creuse à la même place;
L'infini se divise et jamais ne s'efface.
As-tu les yeux du lynx? la loupe et le scalpel
Te feront découvrir dans un atome un ciel.
Ceux que de l'Idéal ne tente point l'amorce,
Et qui font consister dans les muscles la force,
Doivent, en ajoutant aux machines les bras,
Faire les champs plus beaux et les troupeaux plus gras,
Défricher, assainir et féconder la glèbe;
Dans le but de nourrir et de vêtir la plèbe,
Prolonger les sillons jusque sous d'autres cieux,
Tisser des vêtements solides et soyeux;
Créer, par l'industrie et par l'agriculture,
Le bien-être de l'homme au sein de la nature.
Le peintre, le poëte et le musicien,
Le statuaire même épris de l'art ancien,

Dans cet effort moderne où s'épanouit l'âme,
De l'inspiration retrouveront la flamme.
Les femmes souriront... Leurs yeux, leurs fronts rêveurs,
Leurs ceintures, leurs pieds, sont l'aiguillon des cœurs.
Naître, vivre, être soi, sortir d'une caverne,
Admirer les anciens et se sentir moderne,
Quitter le ton pleureur, les lamentations,
Chanter l'hymne d'amour aux générations,
Tel est notre destin... Le soleil se retrempe,
On bivaque une nuit ; le matin, l'on décampe ;
L'astrologue menteur voit le monde finir ;
Vous dites qu'il est vieux ! Dieu va le rajeunir.

AUX PEINTRES ET AUX SCULPTEURS

Il est beau de survivre à soi-même, à sa race,
Par une œuvre qui laisse une immortelle trace,
Toile, sculpture, monument,
Poëme, inventions, chefs-d'œuvre du génie :
Il est beau de noter dans la grande harmonie
Sa joie ou son gémissement.

Les savants ont trouvé les lois de l'équilibre ;
Le poëte fait voir que la pensée est libre,
Ses vers survivant au héros,
Les champs élyséens de l'art, autre patrie,
Lorsque l'artiste est mort, gardent sa rêverie
Sur la toile, dans le Paros.

Quand l'œuvre de l'artiste est de haute portée,
On peut le comparer à l'ancien Prométhée,
L'audacieux voleur du feu ;
Être peintre ou sculpteur, c'est tirer de son âme
Et du soleil fécond une céleste flamme,
C'est savoir créer après Dieu.

C'est revêtir d'un corps une âme, une pensée.
Ce n'est pas copier une ligne tracée,
Voler au décalque un détail !
C'est faire percevoir aux grossières paupières
La distribution des ombres, des lumières,
Le secret du divin travail.

Depuis qu'avec l'iode on reproduit l'image
Opposée au soleil, figure ou paysage,
Que deviendrait votre talent,
Peintres, si vous restiez imitateurs serviles?
Si vous ne pensez pas, vous êtes inutiles;
O peinture, prends ton élan !

Peindre, c'est de sa flamme éclairer ses semblables,
Traduire ce qu'on pense en traits ineffaçables,
Montrer le jeu des passions,
Leurs fièvres, leurs transports, leurs délires, leurs crises,
Les dévoiler à nu, comme on les a surprises,
Avec l'éclair ou les rayons.

O peintres ! quel splendide et plantureux domaine !
Depuis les profondeurs que couvre l'âme humaine,
Jusques aux profondeurs du ciel,
L'ombre dans Murillo, dans Rubens la lumière,
La force de l'antique et la beauté première
Dans Michel-Ange et Raphaël !

Et comme la musique a ses notes sans nombre,

Votre art fait découvrir, de la lumière à l'ombre,
Des nuances à l'infini :
Échelle de Jacob par qui le ciel sublime,
S'abaissant jusqu'à nous, est à la terre infime
Mystérieusement uni.

Donc peignez la nature et ses grandes secousses
Qui vous poignent au cœur si terribles, si douces !
Soleils levants, soleils couchants,
L'Océan et le ciel sillonnés de tempêtes
Soudain rassérénés, et, charme des poëtes,
Les modestes travaux des champs.

Sur un fond argenté, des arbres fins de taille,
Dont le feuillage vert s'éparpille et s'éraille
Comme des nuages flottants,
Couvrent une pelouse où danse un chœur de grâces
Qui semblent apporter des célestes espaces
Le frais sourire du printemps.

Quelle est cette fournaise où l'or fondu bouillonne ?
C'est le Sahara fauve, immense, monotone.
Sur un chameau, dans le lointain,
Un voyageur tout blanc semble implorer la nue
Qui refuse une larme à la soif qui le tue ;
Il ne songe plus qu'il a faim.

O modernes grandeurs ! Devant l'artillerie
Qu'aurait dit Tamerlan ? La science aguerrie
Fait de sombres équations,
Et nos soldats bronzés par le soleil d'Afrique
Atteignent en Crimée à la splendeur épique
De la crinière des lions.

Mais allez plus avant dans le monde moderne !
Le Dante n'avait pas entrevu la caverne

Où sonne le pic des mineurs.
La houille qui s'exhale en vapeur des narines
De nos chevaux d'airain, et chauffe nos machines,
Nous ouvre une ère de splendeurs.

Sculpteurs pour qui l'on cherche, en la montagne obscure,
Le marbre éblouissant, cette neige qui dure,
Retenez avec le ciseau
La beauté qui s'envole et la force qui tombe,
La pureté du lis, l'amour de la colombe,
L'idéal, ce divin oiseau.

A BÉRANGER

Ce n'est pas d'une vaine pompe
Que j'entourerai ton cercueil ;
Je ne veux pas à son de trompe,
Béranger ! annoncer ton deuil ;
Mais, d'un simple pipeau rustique,
Je te chanterai, tout troublé,
Pareil à la cigale attique
Qui chante en la saison du blé.

Le poëte de la jeunesse,
De Musset est mort, ce printemps,
Et toi, tu meurs, beau de vieillesse,
Avec tes rêves de vingt ans,

En plein été : le soleil dore
Les blés et gonfle le raisin.
Sois content ! nous pourrons encore
Manger du pain, boire du vin.

La foule n'est pas ameutée ;
Elle a des sentiments plus forts.
Elle accompagne son Tyrtée
De l'âme plutôt que du corps.
Le Paris qui pense est en fête
Et bourdonne comme un essaim,
Pendant que l'âme du poëte
S'envole libre de son sein.

On voit la gentille ouvrière
Pleurer au bras de l'ouvrier :
Le petit enfant tient sa mère
Par le pan de son tablier.
Le poëte à l'écart s'isole,
Refoulant au fond de son cœur
Tout vers éclos, toute parole
Qui ferait ombre à sa douleur.

C'est que Béranger fut un père
Pour tous ceux-là qui n'avaient rien.
On conçoit leur douleur amère,
A voir briser ce doux lien.
Il fut père aussi par l'idée ;
La jeunesse ne sera plus
Par son mâle exemple guidée
Au sentier des simples vertus.

Béranger, dans sa poésie,
Nous a légué son testament ;
Enivrons-nous de l'ambroisie
Qu'il composait si sagement.

Sachons, par la vertu modeste,
Comme lui garder le terrain ;
Le temps vainqueur fera le reste,
Semons ! Dieu fait mûrir le grain.

O mélancolique pensée,
Qu'éclaire un sourire divin !
Sa muse n'est pas trépassée,
Sa chanson n'aura pas de fin ;
Car le peuple a bonne mémoire,
Il sait arracher à l'oubli
Des ans et de la tombe noire
Les chants que l'on a faits pour lui.

Par delà le marbre des tombes,
Au pays bleu du pur amour,
Plus loin que le vol des colombes,
Il est un céleste séjour
Où la Muse, éternelle amie,
Donne aux poëtes son baiser :
Dans cette douce académie
Béranger va se reposer.

Tout le jour la chaleur égale
Tombant d'aplomb sur le sillon,
La voix aigre de la cigale
Interrompt l'inspiration ;
Mais cette nuit, quand la rosée
Tempérait cette vive ardeur,
Ton âme blanche s'est posée,
O Béranger ! près de mon cœur.

L'IDÉE ACTUELLE

Pendant que le doyen de la jeune science
Baptise une planète, et dans sa prescience
Lui donne, heureux augure ! un nom cher à Bacchus,
Nysa ; les Indiens dans le droit des vaincus,
Et dans le sentiment comprimé de la race,
Retrouvant l'énergie, aux Anglais font la chasse
Comme à la bête fauve ; et, dans leur cruauté,
Foulent aux pieds la fleur de l'âge, et la beauté.

L'Occident se polit, l'Orient se rallume ;
Là-bas est la fournaise, et nous battons l'enclume.
Toutes les vérités entrent en fusion :
Cherchons le métal pur, le céleste rayon !

L'humanité n'est pas sans raison décimée,
Il doit de tous ces flots de sang et de fumée
Jaillir une lueur ; c'est aux plus clairvoyants
A désigner du doigt cette étoile aux croyants.

Ne trouvant plus d'obstacle, et rien d'inaccessible,
L'idée, à vol d'oiseau, vers son but invisible
Marche, foulant aux pieds tout sentiment humain ;
On crie, on pleure, on souffre ; elle fait son chemin.
Les anciens la nommaient Ananké, loi fatale ;
Elle broie ou réduit toute force rivale.

Toujours vaincu par elle, et toujours opposant
Sa force d'inertie et son bon sens pesant

Aux affirmations des vérités nouvelles,
L'homme pourtant tressaille au choc des étincelles,
Et l'électricité, ce miracle nouveau,
Brise la carapace où dormait son cerveau.

Ce mouvement divin met en émoi ses doutes
Comme un troupeau de bœufs. De longs réseaux de routes
Qui vont, de chaque point, à tous points aboutir,
Mille sifflets stridents, criant : Il faut partir !
L'arrachant en sursaut à son bonheur placide,
Le mettent en demeure ; il faut qu'il se décide !
S'il s'endort, l'ennemi va peut-être venir,
Et l'ennemi mortel pour lui, c'est l'avenir.

Il rêve, il cherche un biais pour tromper sa paresse ;
Il regarde le monstre en face, il le caresse ;
Il s'offre à le servir, pour en tirer un gain :
Le riche a besoin d'or, et le pauvre de pain ;
Le riche a peur, le pauvre a faim, double problème
Qui va les réunir dans un effort suprême ;
Le riche dit au pauvre : Allons ! je t'aiderai,
Tu gagneras ta vie, et moi je jouirai.
La puissance de l'or de l'antre noir des mines
Fait extraire la houille ; on monte des usines,
Les bras sont occupés ; le fer coule à pleins bords,
Et, moderne Protée, il revêt mille corps ;
Se fait rail, engrenage et charpente ; il enlace
Le monde en ses filets ; partout il tient la place ;
L'or est son serviteur. Par la houille et le fer
Nous sommes tout-puissants, et sur terre et sur mer !

La race s'endurcit aux travaux gigantesques ;
On rêve une statue, un bas-relief, des fresques ;
C'est beau, mais n'allons pas, nouveaux Égyptiens,
Mettre tout notre orgueil à des travaux païens.
La besogne moderne est plus spirituelle ;

A nos coups de marteaux joignons de grands coups d'aile!
Faut-il, pour s'occuper à remuer un bloc,
Laisser la terre en friche, et négliger le soc?
Ah! l'année est trop belle, et la terre amoureuse,
Ouvrant ses flancs bénis comme une épouse heureuse,
Comble de fruits trop beaux les vœux du laboureur,
Pour que l'amant ingrat renonce à son bonheur.

Pressons avidement la grappe blonde ou brune,
Sans trop nous confier à l'aveugle fortune;
La grêle, les fléaux, la pluie et le beau temps
Font aux agriculteurs des destins inconstants.
Mais la douce concorde, à la science unie,
Peut conjurer les maux, établir l'harmonie,
Et faire de ce globe aujourd'hui divisé,
De tant de flots de sang et de pleurs arrosé,
Une verte oasis, une fraîche vallée,
De tous les dons du ciel, de tous les fruits comblée,
Où l'homme puisse enfin, au bonheur souriant,
Vivre dans les douceurs du travail attrayant.

Que chacun, sans souci des retards, des mécomptes,
Hâte ce jour prochain par des actions promptes!
Si les moyens d'agir un moment font défaut,
Pensez, rêvez, priez! la force vient d'en haut.
Combinant sagement les ébauches du rêve,
Que la pensée invente, et que le bras achève!
Du travail isolé qui se fait dans la loi,
Rien ne se perd, tout est relié par la foi.
L'erreur, les passions cachent aux yeux l'ouvrage;
Mais, quand la main du temps détruit l'échafaudage,
Le chef-d'œuvre apparaît dans toute sa splendeur,
Et Dieu même applaudit à l'homme créateur.

L'AIR NATAL

Il semble que l'on boit du lait dans l'air natal,
Quelque chose de doux, de fort et de vital,
Qui rafraîchit le sang, qui parfume l'haleine,
Qui réchauffe le cœur et retrempe la veine.
On se reprend à vivre, on respire à nouveau,
C'est un baume divin pour l'âme et le cerveau.
On est comme un enfant, on rêve d'algarades,
On vient de renouer avec ses camarades,
Grandis, barbus, voués aux travaux les plus durs,
Et l'on retrouve en eux les amis les plus sûrs.
J'en omettrai plus d'un de qui la modestie,
Si je le désignais, me prendrait à partie :
Mais, c'est Jean le meunier ! la fortune a souri
A ses constants efforts ; c'est un joyeux mari ;
De ses soins assidus sa femme se contente,
Et c'est dans le ménage une parfaite entente ;
Sa fille a les yeux bleus, et déjà son garçon
Porte un sac de farine et chante la chanson.
C'est Dauphiné-Beaux-Bras, le charpentier robuste ;
Il équarrit un chêne, il le hisse et l'ajuste
Si bien, que dans un jour il couvre un bâtiment.
C'est Pierre, qui laboure avec acharnement,
C'est François, jardinier, doux, patient, habile,
Dont les derniers semis ont étonné la ville ;
C'est Jules, qui dans l'ombre étudie un rayon
Et prépare en secret sa réputation.
Les femmes ont changé, leurs filles sont plus grandes ;
Leurs yeux, ronds autrefois, sont fendus en amandes ;

Leur taille est élancée, et leur bel embonpoint,
Où la nature seule a prodigué son soin,
Prouve à ceux qui jamais ne sont las de se plaindre
Que la race chez nous n'est pas prête à s'éteindre.
Quelques-uns ont vieilli ; c'est charmant, un vieillard
Qui conserve le feu de l'âme et du regard !
S'il tire de sa cave obscure et bien voûtée
Une vieille liqueur avec art dégustée,
Quelque grise bouteille étamée aux parois
De ces rubis plus beaux que la pourpre des rois,
Un vin portant sa date, où sanglant se reflète,
A distance, l'éclair d'une fauve comète,
Du monde fantastique il vous livre la clé,
Et ce philtre vainqueur vous tient ensorcelé.
Le havane brûlant, estompe de nuages
Bleuâtres les contours des plus douces images,
Jeunesse, joie, amour... L'essaim des noirs soucis
Se perd dans la vapeur des lointains indécis.
Et si vous retrouvez une ancienne servante,
Une seconde mère, à l'autre survivante,
Qui vous regarde en face, et dans ce grand garçon
Reconnaît un enfant, presque son nourrisson :
Assez !... je ne veux point évoquer la famille ;
C'est dans l'ombre du cœur un diamant qui brille ;
Les plus purs sentiments restent les plus cachés,
Comme l'eau de la source aux veines des rochers ;
Mais j'aime à voir au bord d'une poudreuse route,
Des flancs d'un rocher vert l'eau filtrer goutte à goutte.
Je ne dis rien non plus des bois, des prés, de l'eau,
Des monts ; je me réserve, en quelque chant nouveau,
De vous peindre les bords de la Saône et du Rhône,
Ce climat plantureux, cette fertile zone
Où les arts, l'industrie et les fruits les plus doux
Aux plus exquises fleurs ont donné rendez-vous ;
L'homme est de pair avec la plus riche nature,
L'amour est le degré de la température ;

Les waggons entraînés, les bateaux à vapeur,
S'entre-croisent, luttant à qui sera vainqueur;
Quatre chemins de fer font de la ville un centre
Par où tout passera... Lion, sors de ton antre,
Et regarde à tes pieds, majestueusement,
Toutes les nations circuler librement.

Lyon, 14 octobre 1857.

BIENFAISANCE

O vous qui n'avez eu que le souci de naître,
Pour nager à pleine eau dans les flots du bien-être,
Qui, par goût, préférant la soie, en habillez,
Fût-elle au poids de l'or, vos femmes et vos filles,
Voyez ceux qui la font, affamés, en guenilles,
Par la misère dépouillés.

Vous à qui le calcul, l'entente des affaires
Ont attiré du sort les faveurs mercenaires,
Vous qu'un monde hautain traite de parvenus,
Pour anoblir vos noms, épandez vos largesses
Sur ces gens sans travail, artisans des richesses,
Qui sont sans pain et demi-nus!

Beautés que notre siècle affolé divinise,
Qui mirez votre image aux glaces de Venise,
Pour qui les diamants et les bijoux sont vils,
Égrenez vos colliers, ou, de vos mains si belles,

Détachez seulement une de ces dentelles
Dont le temps respecte les fils.

Vierges, filles du ciel, et filleules des fées,
Allez, en robe blanche et de bandeaux coiffées,
Tendre la main, quêter pour tant de malheureux!
Vous avez un pouvoir invisible, une grâce
A qui rien ne résiste, et le riche qui passe
Donne rien que pour vos beaux yeux.

Gais élus du travail que la besogne assiége,
La peine à certains jours devient un privilége ;
L'outil, c'est du pain dans la main ;
Prélevez de bon cœur sur vos maigres salaires,
Ce centime obligé qu'on se doit entre frères,
Qui fait attendre au lendemain !

O hommes de génie et de science ardue,
Cherchez, sans regarder à la peine perdue,
Cherchez à rétablir l'équilibre rompu ;
Travaillez sans relâche au moderne problème :
On ne peut être sûr de vivre en paix soi-même
Que si tout le monde est repu.

LE RAPPEL DE L'ANNÉE

A la fin de cette campagne,
De grands noms manquent à l'appel

Que notre mémoire accompagne
Aux chemins étoilés du ciel.
De là-haut leur gloire scintille
Et parle aux cœurs bien préparés,
Comme un père parle à sa fille ;
Ce sont des entretiens sacrés.

Faites, disent ces grandes ombres,
Ce que vos pères ont tenté,
Ajoutez, retranchez des nombres,
Cherchez l'invisible unité.
Restez courbés sur votre tâche,
Redressez-vous dans votre droit ;
Que pas un de vous ne soit lâche,
L'œil de l'éternité vous voit.

Tous ceux que de ses noires ailes,
Avant vous, la mort a touchés,
Veillent comme des sentinelles
En avant des camps retranchés.
Ils ont, pour voir en notre monde,
Des yeux de lynx qui ne sont plus
Aveuglés par le lucre immonde
Ou par des besoins superflus.

Ils voient à plein dedans nos âmes,
Ils savent ce que nous pensons,
Si nous tramons de viles trames,
Si vers Dieu nous nous élançons ;
Si dans l'amour de nos semblables,
L'égoïsme n'est pas caché ;
Ils voient aussi l'or dans les sables,
Et l'eau filtrer sous le rocher.

Comme au plus creux de la vallée
Le blanc muguet se fait sentir,

Dans une âme obscure et voilée,
Ils devinent un bon désir.
Plus de faux semblant qui les tente,
Plus d'éclat superficiel !
Comme le fleuve suit sa pente,
Ils vont au mérite réel.

Sur des lauriers ne comptons guères
Pour les tromper, les éblouir ;
De nos chefs-d'œuvre, de nos guerres,
Là-haut l'éclat se peut ternir.
Au lendemain de nos batailles,
De nos travaux, il faut avoir
Au plus profond de ses entrailles
La conscience du devoir.

Ah ! quel remords au cœur vivace
De penser qu'on est exposé
A rencontrer un jour en face
Celui que l'on aurait lésé.
Dans ce séjour inaccessible
Au dol, au mensonge, à la peur !
L'escrime et le tir à la cible
N'y sont pas garants de l'honneur.

Gagnons ces régions sereines
Par des efforts persévérants,
Les héros qui comptent nos peines
Sont prêts à nous ouvrir les rangs,
Si, jusqu'au bout de la carrière
Nous marchons résignés et forts,
Et si, de la lutte dernière,
Nous sortons exempts de remords.

Dans ces réflexions d'une teinte un peu grise
Mon esprit s'abîmait, et ma vue indécise

Se perdait sur un vague et brumeux océan
De brouillards blancs, confins de l'être et du néant.
Après les jours d'été si splendides, l'automne
Éteignant par degrés sa splendeur monotone,
Passant du vert à l'or et du rouge aux tons bruns,
Effaçant chaque teinte et noyant les parfums,
Nous arrache à l'aspect de la terre appauvrie,
Ouvre les champs du ciel à notre rêverie,
Et nous fait entrevoir dans un monde meilleur
La verdure éternelle et l'éternelle fleur.
Ne soyons pas longtemps engourdis dans ce rêve :
L'homme laborieux ne connaît pas de trêve ;
Hiver, été, toujours penché sur le sillon,
De l'insecte ou du froid s'il ressent l'aiguillon,
Il n'en murmure pas, au travail il s'excite,
Et, l'attelage aidant, la besogne va vite.
De même à l'atelier, l'artiste, l'artisan,
Rivalisent d'efforts avec le paysan.
L'œuvre sort du métier, de l'ardente fournaise,
Du cerveau du penseur... La foule juge, pèse,
Accorde son suffrage ou prononce un veto,
Poëte, ne va pas, frileux sous ton manteau,
Te plaindre aux carrefours où ton orgueil s'abuse
Des infidélités fréquentes de la muse.
Allons ! devance l'aube, et, comme un forgeron,
Aux rougeurs de la flamme illumine ton front ;
Il faut, le fer au feu, forger à toute outrance,
Battre à coups redoublés l'enclume de la France,
Pour que le monde entier se réveille à ce bruit,
Comme à la voix du coq, et sorte de sa nuit.

Saint-Genis-Laval, 11 novembre 1857.

FIN D'ANNÉE ET NOUVEL AN

Au moment où l'année expire et recommence,
Quelque sage devin dira-t-il ce qu'il pense?
Avons-nous un flambeau pour voir clair en la nuit
De l'avenir qui vient et du présent qui fuit?
Devinez si le ciel est content ou se fâche
Aux biens qu'il nous prodigue, aux fléaux qu'il nous lâche!
Jamais plus belle année, en un sein plus vermeil,
Ne reçut et mûrit les baisers du soleil;
Et, d'un autre côté, que de sanglants désastres!
On a vu dans le ciel germer de nouveaux astres,
Dont la douce influence, infiltrée aux sillons,
A des blés ondulés fait jaillir des rayons.
Sur nos coteaux pierreux cette chaleur bénigne
A fait rougir la pourpre aux veines de la vigne.
En même temps la mort travaille à sa façon;
Elle fait sa vendange et coupe sa moisson.
L'Inde, qu'après un siècle on croyait engourdie,
Étouffe les Anglais dans un grand incendie;
Ceux-ci, pour se venger, immolent à leur tour.
Tout espoir de concorde y périt sans retour.
Ailleurs l'assassinat devient périodique,
Dès le début il arme un bras de fanatique,
Ici le magistrat constate en frémissant
Des traces de poison; là, des taches de sang.
De crimes odieux la terre est inondée;
L'Auvergne de son sein rejette une Médée,
Veuve ignoble, immolant à son instinct grossier
Ses enfants, pour atteindre au lit d'un sabotier!
La vogue du moment est à la cour d'assises:

Nos théâtres vieillis n'offrent pas les surprises
Ni les émotions de ce drame réel
Où le beau rôle échoit au plus grand criminel.
Les parfums les plus doux s'élèvent de la salle
Quand un public d'élite y flaire le scandale :
L'endroit est bien choisi pour être vue et voir ;
On étale une robe, on agite un mouchoir ;
La curiosité se suspend aux paroles,
Comme l'abeille ardente aux lèvres des corolles ;
A travers la défense et l'accusation,
On cherche avidement la preuve, le rayon.
Ces plaisirs sont-ils faits pour une âme pudique ?
Ah ! c'est pousser trop loin l'étude anatomique ;
En ces raffinements le sens droit se corrompt ;
Prenons garde ! le crime a relevé le front.
Dans cette riche année, en misère féconde,
Que de calamités ont effrayé le monde !
Des navires perdus corps et biens, des pays
Par des gouffres béants avalés, engloutis ;
Éclair avant-coureur dès tremblements de terre !
A Mayence, le feu prend à la poudrière ;
A Lisbonne, la peste accumule ses morts ;
Puisse un vent favorable en préserver nos ports !
Pour avoir dépassé follement leur limite,
Les banques d'Amérique ont déclaré faillite,
Désarçonné l'Europe, et, pour des mois entiers,
Fait asseoir la Misère aux bancs de nos métiers.
L'âme du peuple, après ces terribles secousses,
A besoin de chansons et d'images plus douces ;
Béranger, de Musset, auraient semé de fleurs
Et brodé le linceul de nos grandes douleurs.
Eux-mêmes ne sont plus ! Qui reprendra leur lyre !
N'ont-ils pas emporté le rire et le sourire !
L'esprit gaulois, français, l'esprit fin des aïeux
N'est-il pas endormi pour longtemps avec eux ?
Qu'une inspiration de vos tombes s'élève,

Un conte, une chanson pour prolonger ce rêve
Qui, de votre vivant, éveillés, nous berçait,
O poëtes aimés, Béranger, de Musset !
Je veux pour conjurer les plus noirs maléfices
Que la nouvelle année ouvre sous vos auspices !
Espérons que sa main de vierge cueillera
Des lauriers non moins beaux que ceux du Jurjura.
Belle année ! il suffit, si tu veux te survivre,
D'une belle action, d'une œuvre d'art, d'un livre.

Lyon, 30 décembre 1857.

DIVAGATION POÉTIQUE

Mon âme chante un cantique éternel ;
Quand tout est deuil dans les champs et les villes,
Quand sous les pas il rampe des reptiles,
Je tiens mes yeux toujours fixés au ciel.

Que sont pour moi vos passions stupides !
J'ai dans le cœur des élans intrépides,
Et ma pensée a des ailes d'oiseau ;
Elle s'envole au-dessus du tonnerre
A des hauteurs d'où notre pauvre terre
N'est plus à l'œil qu'un nid flottant sur l'eau.

Vers les humains s'il me plaît de descendre
Je vais au faible, et, d'un mouvement tendre,
Je le relève à ses yeux, comme fait
De son enfant une mère attentive ;

Vous le croyez mourant : je veux qu'il vive
Et qu'il ignore le bienfait.

Ah! ce n'est pas sur les beaux équipages,
Sur les ballons gonflés de vanité,
Que mes regards s'attachent au passage :
C'est aux haillons, c'est à la pauvreté.
Comme de loin un capitaine
De ses soldats connaît le rang,
Je devine la moindre peine,
Et nul malheur ne m'est indifférent.

De l'aspect des douleurs parfois je me repose
Dans un regard jeté sur les êtres heureux,
Et je n'appelle pas tels tous ceux qu'on suppose
Heureux, mais ceux qui sont aimants et vertueux.
Regardez ces piocheurs, ces mineurs ou ces femmes
Qui passent jour et nuit l'aiguille dans les trames,
Qui n'ont jamais de mot hâbleur,
Et qui font, sans rien dire, une utile besogne;
Je leur baise les mains et les pieds sans vergogne,
Je chauffe à leur foyer mon cœur.

J'aime à causer avec un pêcheur sur la berge,
Avec un marinier dans une vieille auberge ;
Ces gens ont des bons mots d'où naît le rire franc;
Vous lisez dans leurs yeux clairs comme la rivière ;
Ne vous y trompez pas : sous l'étoffe grossière
Ils ont l'esprit natif, l'âme primesautière...
Ce que ne donnent pas la richesse et le rang.

La vertu niche aussi dans les plus hautes sphères :
Jusqu'en vos tourbillons du monde et des affaires,
Mon œil perçant découvre une bonne action.
Ah! ma muse n'est pas une hargneuse louve,

Elle aime à relever tout le bien qu'elle trouve
Sous la soie et sous le haillon.

Parfois elle se berce aux molles causeries
Qui traduisent en mots les vagues rêveries
Qui vous poignent jusqu'au mourir.
Femmes qui suspendez nos âmes à vos lèvres,
Philosophes, rêveurs, malades de ces fièvres
Que l'infini seul peut guérir.
C'est un temps de repos, puis je reprends ma course
Jusques au fond des bois où se cache la source
Des pensers généreux, comme celle de l'eau.
Là je guette, j'écoute, et, comme un faon timide,
Je tremble au moindre bruit... Qui va là? Ma sylphide,
Ma blanche fée aux pieds d'oiseau.

Chante, chante, ma douce fée,
De l'Aréthuse et de l'Alphée
Note les murmures charmants,
Emperle mon écrin des notes
Dont les merles et les linottes
Raillent les soupirs des amants.
L'air est doux, la forêt tressaille,
Le premier bourgeon va s'ouvrir:
Toujours le merle qui me raille!
Son gai sifflet me fait souffrir.
Ah! brise, sois encor plus douce,
Que la violette repousse,
Que j'entende s'épanouir
Ces roses qu'à pleine feuillée
Jette à la nuit émerveillée
Le rossignol divin, doux chantre du plaisir.
Mais voilà ma fée envolée
Sur un rayon d'azur et d'or;
La forêt par la nuit voilée
Dans un calme parfait s'endort.

J'entends le craquement des branches :
C'est le vent, le loup, le blaireau ;
Ma soif du merveilleux s'étanche,
Je rêve d'un vieux fabliau.
Dans les grands rêves je m'égare ;
Le ciel allume ses flambeaux,
De quels joyaux la nuit se pare !
Ma raison a besoin d'un phare,
O Dieu ! que tes astres sont beaux !

Dans ce pays bleu des poëtes
Je sais de divines retraites,
Des coins d'astres où j'ai pleuré,
Régions hautes et sereines
Où n'atteignent jamais les haines,
Où s'entretient le feu sacré !
Dans cet asile inviolable,
A tous nos maux impénétrable,
Mon esprit fier s'est retiré.

LE MARI

Madame, je le sais, de tout temps on a ri
De cet être bénin qu'on appelle mari,
Et je ne puis cacher sous des feuilles de lierre
Les ramures de cerf dont l'affuble Molière,
Molière qui fut le mari, des mieux nommés.
Voilà pourquoi mon cœur les a toujours aimés.

Vous ne savez donc pas quel horrible martyre
Cet homme de génie a caché sous le rire?
Il fut victime aussi. Pourtant nous ne voyons
Sur son front glorieux que d'immortels rayons.
Si les défunts pouvaient secouer cette terre
Qui les couvre, et, la nuit, venir avec mystère
Visiter notre monde, à l'heure où l'on s'endort,
Une ombre, s'arrachant au sommeil de la mort,
Reviendrait, ô Molière! au pied de ta statue
S'agenouiller, et là, de douleur abattue,
Suffoquant de sanglots, n'osant lever les yeux,
Faire amende honorable au mari malheureux.
Si vous découvrez là trace d'ignominie,
Est-elle empreinte au front de l'homme de génie?
Aurait-il devant nous à baisser le regard?
Devons-nous accuser ou Molière ou Béjart?
Un tel mari suffit pour que toute la race,
Par lui justifiée, à vos yeux trouve grâce,
Ah! n'accusez pas trop les maris... vous savez,
Ou vous ne savez pas tout ce que vous pouvez:
Il dépendrait de vous qu'ils fussent des modèles:
Vos yeux ont des secrets de les rendre fidèles.
Demandez aux miroirs, sincères confidents,
Si le rire enchanteur qui laisse voir vos dents,
Si vos cheveux noués qu'un caprice dénoue,
Si la fleur de jeunesse éclose à votre joue,
Si le profil antique et le front de penseur,
Si vos traits où respire une forte douceur,
Votre blancheur qui lutte avec celle des cygnes,
La grâce des contours et l'idéal des lignes
Ne pourraient pas changer vos glacials maris,
Dont il vous plaît de rire, en Roméos épris,
Qui, sans avoir besoin d'entrer par la fenêtre,
Vous aimeraient autant, plus sûrement peut-être.
Oh! quels charmants liens, qu'ils ne sauraient briser,
Vous formeriez d'un mot, d'un regard, d'un baiser!
Il est plus d'un mari dont l'âme en secret brûle,

Qui n'ose l'avouer, craignant le ridicule.
Un pasteur de seize ans est plus audacieux,
Quand, la première fois, blessé par les doux yeux
D'une brune glaneuse, il l'attend, il l'épie,
En s'accusant tout bas, et d'une lèvre impie,
Sollicite, en dépit de ses pleurs simulés,
Un baiser qu'elle cède à l'ombre des grands blés.
C'est que souvent l'épouse est rigoureuse et fière :
Elle veut que l'époux s'abaisse à la prière,
Qu'il ploie et s'humilie ; un mari toutefois
Dans ce chapitre à deux doit maintenir sa voix.
Vénérez le mari tel qu'au moins je le rêve.
Ce n'est pas un Adam fasciné par son Ève,
Un Samson qui s'endort et livre ses cheveux ;
C'est un homme de cœur qui sait dire : Je veux,
Mais qui ne prétend pas forcer l'obéissance,
Assuré que l'amour se rit de la puissance.
C'est la tête et le bras, c'est le fier et le fort ;
Dans cette vie à deux, il prend pour lui l'effort
Et laisse le repos à sa moitié chérie.
Il est le mâle enfin ; quand la femelle crie
Et dénonce un danger, il accourt frémissant,
Prêt à fondre, à lutter, à mêler dans son sang
Le sang de l'ennemi. Quelle ardeur l'aiguillonne !
On dirait un lion qui défend sa lionne.
Mais, après le combat, c'est un enfant soumis ;
Qu'a-t-il fait des lauriers ? Voyez ! il les a mis
Aux pieds de son épouse... Elle qui le relève,
Lui dit, tremblante encor : « Ne tirez plus le glaive !
« En des labeurs si grands vos jours sont exposés :
« Si la mort vous allait ravir à mes baisers ! »
Mais l'époux lui répond : « Ai-je senti mes peines ?
« La flamme de vos yeux bouillonnait dans mes veines. »
Un sage époux prévient de funestes discords,
En ne s'inquiétant que des soins du dehors.
Pendant que la maison, sagement gouvernée
Par l'épouse, est joyeuse et resplendit ornée,

Les sillons remués font reluire le soc;
Où la ronce en rampant s'entrelaçait au roc
On voit se balancer une naissante vigne,
Qui, l'automne prochain, si la grêle est bénigne,
Brunira la colline, et, de ses fruits nouveaux,
Rompra la vieille cuve et les jeunes cerveaux.
Pendant que, retirée au sein de sa famille,
L'épouse, qui se plaît au travail de l'aiguille,
Dans les coffres brunis, légués par les aïeux,
Visite chaque toile et des doigts et des yeux,
L'époux, toujours actif, sur la plaine enflammée,
Préside vaillamment aux labeurs d'une armée,
Ou, dans son cabinet, d'où le sommeil a fui,
Combat avec la plume, autre épée aujourd'hui.
Quand viennent les enfants, la mère les allaite;
La femme les ébauche et l'homme les complète.
Il les sèvre du lait, et, pour chauffer leur cœur,
Leur apprend à goûter le vin pur de l'honneur.
Vous riez des maris, et vous êtes chrétiennes!
Vous êtes au-dessous même des mœurs païennes.
Les poëtes païens ont chanté le mari,
Mais tous les vieux respects tour à tour ont péri.
Ulysse et Pénélope ont fui votre pensée,
Et vous vous ennuyez sans doute à l'Odyssée.
Cependant il est beau qu'après mille tourments,
Retrouvant Pénélope au milieu des amants,
Ulysse mendiant soit reconnu par elle,
Abatte ses rivaux et l'embrasse fidèle.

Heureux l'étang qui dort et le fer insensible,
La neige froide et mate et le gazon des champs!

Heureux ceux dont le cœur n'est pas comme une cible,
En butte aux flèches des méchants !

Heureux l'oiseau qui suit d'une aile prévoyante
Les traces du printemps, le zéphyr et les fleurs !
Heureux qui, le matin, sagement s'oriente
Et fait ainsi les jours meilleurs !

Heureux qui met son nid au fond d'une vallée,
Comme le rossignol dans un feuillage épais,
Et doucement préfère à l'ardente mêlée
L'insouciance de la paix !

Heureux qui se complaît avec sa bien-aimée
Dans une ombre où l'amour jette seul sa lueur,
Buvant comme un doux vin son haleine embaumée,
Et comme endormi sur son cœur !

Pourvu qu'en son alcôve à tous les bruits bien close
Rien ne trouble d'en bas ses amoureux transports :
En bas le pauvre souffre, et quelquefois il ose
Se faire entendre du dehors.

FÊTE D'UNE JEUNE FILLE

Hier quand je voyais simplement assemblés
Autour de la couchette où dort la jeune fille

Les présents des amis et ceux de la famille,
J'effeuillais en esprit tous les bluets des blés ;

Entre les fleurs des caps, des continents, des îles,
J'aurais voulu choisir les couleurs, les parfums
Pour son front virginal et pour ses cheveux bruns.
Mon esprit s'épuisait en désirs inutiles.

Mais dans l'ombre une voix m'a parlé cette nuit,
Qui m'a fait oublier mes rêves de poëte ;
Elle disait : Aux champs, comme au ciel, tout la fête :
La rose qui s'entr'ouvre et l'étoile qui luit,

Les feux où les lueurs dont l'azur étincelle,
Les chansons des oiseaux, des ruisseaux et du vent,
Tous les bruits variés qu'elle écoute en rêvant,
Tout fleurit, tout rayonne et tout chante pour elle ;

Car Dieu l'a faite artiste, et tout ce qu'elle entend
A des échos en elle, et tout ce qu'elle admire
Dans l'ombre de son cœur vibre comme une lyre.
On la voit s'égarer tout le jour méditant ;

Dans ses accents naïfs la nature est vivante ;
On croit être au désert, au bord des lacs dormants ;
On croit ouïr la voix des rossignols aimants,
Quand son clavier frémit et quand son âme chante.

L'ÉVEIL

Dans le bois qui s'effeuille auprès des Tuileries,
Des plumes de colombe et des feuilles flétries

S'en allaient au hasard, souvenirs oubliés
Du printemps qui s'envole et d'un amour qui passe
Le vent parlait, sa voix me dit tout bas : Ramasse
Une plume à tes pieds.

Et quand les douze sœurs sombres et solennelles,
S'envolant des clochers, feront vibrer leurs ailes
Dans l'air vif à minuit, en ta demeure enclos,
Jusqu'à ce que ta vitre à l'orient s'allume,
Laisse tes vers sans art s'écouler de ta plume
Pressés comme des flots.

J'obéis à la voix : la plume vagabonde
Laissa pendant la nuit ruisseler comme une onde
Ces vers capricieux que je n'ai pas relus :
Adieu, vertus du ciel qu'on nomme surannées;
Amour, Foi, Poésie, ô fleurs trop tôt fanées,
Vous n'êtes déjà plus!

Hier, vous fleurissiez... et le fer qui vous brise,
Vous livre aux aquilons, au souffle de la brise :
Sur le penchant des monts l'œil du rêveur les suit
Éparpillés, broyés sous les pas de la foule.
Faut-il que toute feuille ici-bas tombe et roule
Vers l'éternelle nuit!

L'épanouissement, le printemps fut superbe :
Des arbres vigoureux s'élançaient en pleine herbe,
Pourpres de fraîches fleurs et de fruits d'or chargés
Les poëtes heureux y suspendaient leurs lyres
Qui rendaient leurs accords au toucher des zéphires
Les temps sont bien changés!

Ces jours dorés et clairs ont passé comme un rêve.
Le feuillage et les fruits ont dévoré la sève :
Aux rameaux desséchés la lyre pend toujours;

Mais si le vent d'automne en se plaignant l'effleure,
Elle rend un son triste et toujours elle pleure
Sur d'anciennes amours.

Assez de longs soupirs et de notes plaintives,
D'intimes désespoirs et de larmes furtives.
Vienne plutôt l'hiver, charriant les glaçons,
Assombrir les douleurs dont la foule se lasse!
Plus tard le doux printemps, faisant fondre la glace,
Nous rendra les chansons.

O Muses, secouez vos ailes engourdies,
De vos étroits vallons élancez-vous hardies
Sur cette plaine ouverte où siffle la vapeur.
Je sais que l'hippogriffe à l'haleine enflammée
Vomit sur son chemin des torrents de fumée,
Et qu'il mugit à faire peur.

Doux anges! vous craignez qu'il ne froisse vos ailes!
Mais voyez tous les jours combien de beautés frêles
Osent lui confier leurs plus frêles trésors,
Leurs enfants, au péril insultant par leur joie,
Tous leurs péchés mignons, leurs vêtements de soie,
Leurs âmes, leurs beaux corps.

Le monde, sur ces rails, court à la découverte,
En un désert nouveau, de quelque oasis verte
Où les hommes unis se puissent reposer
Et boire enfin l'oubli de leur querelle antique.
Muses, préparez-vous à chanter le cantique
Du fraternel baiser!

HÉVA

J'ai rêvé des tiges écloses
Où, sous les baisers du zéphyr,
Feuillages verts et boutons roses
S'épanouissaient à plaisir;

J'ai rêvé les nuits attiédies
Où montent solennellement
Des bois obscurs les mélodies
Du rossignol, plaintif amant;

J'ai rêvé : c'était un doux rêve
Que Dieu tirait de mon côté,
Comme il fit pour Adam une Ève
Née en sa fleur de puberté;

Une Ève des mains de Dieu même,
Souple et vive comme l'oiseau,
Et non pas immobile et blême
Comme les filles du ciseau.

En un seul corps toutes les grâces,
En deux yeux toutes les douceurs
Que recherchent les âmes lasses
Des artistes et des penseurs.

Sa chevelure brune ou blonde,
De ses longs réseaux déliés,
L'enveloppait et, comme une onde,
Tombait ruisselante à ses pieds.

Jamais eau bleue et transparente,
Attirant sur ses bords discrets
La nymphe ou la déesse errante,
Ne voila de plus doux attraits.

Sa taille était comme une vigne :
Le sein, frissonnant au toucher,
Mêlait à la blancheur du cygne
La rougeur des fleurs du pêcher.

Ses yeux, rayons de vive flamme,
Faiblement voilés par leurs cils,
Perçaient la neige de mon âme,
Que charmaient de si doux périls.

Pendant que, tout hors de moi-même,
Je restais à la contempler,
Sa voix murmura : Je vous aime !
Je l'entends encore parler.

Nuls sons humains ne peuvent rendre
L'enchantement de cette voix.
Ah ! je ne puis plus vous entendre,
Doux rossignols, charmes des bois !

Depuis ce rêve, cher mensonge,
Mon âme est fermée au désir ;
O forme idéale du songe,
Pourquoi n'ai-je pu te saisir ?

Et d'où vient qu'auprès des plus belles,
Qui me laissent insoucieux,
Mon cœur voudrait avoir des ailes,
Afin de s'envoler aux cieux ?

A LA POÉSIE LÉGÈRE DE PRADIER

Muse du chant facile et des rhythmes légers,
Ton corps souple varie à l'infini ses poses ;
De l'étroit brodequin tes beaux pieds dégagés
Foulent comme au hasard les lauriers et les roses ;

Sous le poids des cheveux et des fleurs en faisceau,
Ton front penche en arrière avec une mollesse
Que n'avait pas trouvée encore le ciseau,
Et fait ressortir mieux ton profil de déesse.

Ton bras droit s'arrondit et, tout négligemment,
Livre une de tes mains au geste de la danse,
Cependant que sa sœur caresse l'instrument
Dont les sept cordes d'or attendent en silence.

Laissant à l'abandon, à peine retenus,
Flotter ses mille plis sur ses blanches épaules,
Ton voile aux yeux ardents étale tes seins nus,
Et la taille et les reins sveltes comme les saules.

Quelle grâce puissante et quelle puberté !
Les fruits les plus vermeils, les raisins et la pêche
N'ont pas, une fois mûrs, cet éclat velouté ;
L'agneau bondit moins vif au sortir de la crèche.

Dis-moi, fille de l'air, es-tu née un matin,
Comme le lis d'argent et la rose pourprée,

Sans que nul œil n'ait pu, dans l'antre du destin,
Surprendre jour par jour ta grâce élaborée?

Qui le saura jamais? Pareille à ces deux fleurs,
Tu te fais une cour d'amants et de poëtes;
S'il murmure à tes pieds de nombreux querelleurs,
C'est que tous te voudraient attirer à leurs fêtes.

Résiste, ô belle Muse; entre tous les repas,
Choisis ceux où préside une sagesse folle :
Ne va point égarer le rhythme de tes pas
Sous les lambris où rampe une lourde parole;

Rappelle où tu seras l'atticisme oublié,
Et ne ménage point, rieuse poésie,
L'épigramme cuisante au vice pallié,
Qui se rengorge, fier, dans son hypocrisie.

Mais, avant de monter sur quelque socle étroit,
Descends du piédestal et daigne m'apparaître;
Viens dans les bois le jour, et la nuit sous mon toit,
M'apprendre en un baiser le secret de ton maître.

LE DIAMANT

La panthère Déa tourmentait sous ses griffes
L'un de nos plus vaillants : or, ces hiéroglyphes
Furent tracés un soir, chez elle, sur vélin,
On ne sait pas comment, par quel esprit malin.

Déa, votre beauté rappelle les déesses,

Mais vous êtes cruelle autant que les tigresses.
Il se traîne à vos pieds un homme fier et beau
Dont vous daignez au plus faire votre escabeau ;
Vous souffrez (et pour vous c'est un effort extrême !)
Qu'il admire tout bas : vous défendez qu'il aime.
Vos pieds laissent tomber les mules de velours,
Et luisent au soleil ; vos cheveux longs et lourds
Errent à l'abandon, échappés à l'ivoire,
De l'épaule au sein nu, libre aussi de la moire.
Depuis que l'onde coule, aucun flot azuré
N'a frémi caressant sur un corps plus nacré ;
Nul ciseau n'a poli forme plus idéale.
Mais avec quel dédain votre beauté s'étale !
Vous oubliez, Déa, qu'en ce coin isolé
Tout le faste du monde est pour vous assemblé,
Tout ce que le soleil fait germer et colore :
Depuis les simples fleurs, ces perles de l'Aurore,
Écloses chaque jour ou bien chaque cent ans,
Pour faire à votre œil sombre un immortel printemps,
Jusqu'aux perles des mers, jusqu'aux coraux bizarres,
Dont l'incarnat ajoute à vos blancheurs si rares,
Jusques aux purs métaux dont l'œil est embrasé,
Jusques au diamant, rayon cristallisé.
La laine sous vos pas fleurit, et vos tentures
Étalent aux regards de splendides peintures ;
Vos meubles, d'un travail dont le secret se perd,
Où s'incruste la nacre au reflet rose et vert,
Et l'éléphant poli dans le royal ébène
Ou dans le bois de rose à la suave haleine,
Supportent cent objets qui tous, pierre ou métal,
Sous des contours finis font palper l'idéal.
Tout cela se nuance, ou s'oppose, ou flamboie
Dans un jour empourpré par vos rideaux de soie,
Pêle-mêle charmant que les sueurs de tous,
Le soleil, l'univers ont arrangé pour vous :
Des bronzes, des onyx et mille orfévreries ;

Des vases du Japon où dansent des féeries;
La pendule de Boule et le vieux sablier,
La coupe d'or massif d'un ancien chevalier;
Livres scellés d'argent, chargés d'enluminures,
Dont les vieux maroquins, exquises reliures,
A la tranche dorée opposent le carmin,
L'azur ou l'émeraude, et parfument la main;
Poignards, bijoux coquets, à n'en voir que le manche,
D'où sort plus froide à l'œil la lame terne et blanche;
Flacons dont la liqueur éveille la raison,
Ou par degrés l'endort, élixir ou poison;
Tout ce qui peut servir au drame de la vie
Est là, mais n'emplit point votre âme inassouvie.
Ah! détournez votre œil vers cet homme si fier
Dont vous avez ployé si bien l'âme de fer
Qu'il en est là tout morne et sanglote, et supplie
Qu'on ait, par passe-temps, égard à sa folie.
Si vous le regardiez, vous le trouveriez beau;
Sur son front le génie allume son flambeau,
Son cœur bat rudement sa poitrine d'athlète;
Sous cet amant peut-être il sommeille un poëte!
Si vous pouviez! un mot de l'âme murmuré
Serait comme un brandon invisible et sacré
Qui, soudain prenant feu dans cette âme engourdie,
Y ferait éclater un sublime incendie.
Pendant que ces damas, ces objets précieux,
Empruntant son reflet à la pourpre des cieux,
Encadrent noblement, baigné de clarté rose,
Son front mélancolique et noble dans sa pose;
Pendant que pour lui-même, implacable vautour,
Il déchire le flanc où brûle votre amour,
D'une main convulsive, hélas! et toute prête,
Si vous demeurez sourde, à lui briser la tête,
Où va votre pensée, où tendent vos regards
Ternes comme l'acier de vos riches poignards?
Déa, vos blanches dents, de leur nacre incisive,

Creusent dans votre lèvre une blessure vive.
Quelle ardeur vous travaille et brûle votre sang?
Quel aveugle désir mourant ou renaissant
Dans votre sein glacé dévore votre foie
Et fait votre âme close à l'amoureuse joie?
Nourririez-vous en vous de ces tristes amours
Qui, pour se dénouer, tranchent le fil des jours?
Trônes! abaissez-vous! Monts, croulez dans les plaines!
Terre, découvre à nu tes mines souterraines!
Fleuves, rejetez l'or qui coule au fond des eaux!
Mer, vomis de ton sein tes perles, tes coraux!
Quel empereur, quel roi, quel océan, quel fleuve,
Quel gouffre a le trésor qui rend son âme veuve
Et retient prisonnier son invisible amant?
Que rêve-t-elle? O honte! un plus beau diamant.

Lève-toi, courtisane! et tend ta main de glace
Au captif éperdu qui baise et mord ta trace,
Emmène-le joyeux, sous ton bras, dans les bois
Où, comme un cerf traqué, l'hiver meurt aux abois.
Je sais une vallée amoureuse et fleurie
Où le doux renouveau mène sa rêverie
Le long des prés en fleur, sous les bois reverdis,
Au bord d'un étang bleu... C'est un vrai paradis.
L'amour, sous mille aspects, y chante et s'y révèle,
Dans l'aubépine éclose et dans la tourterelle,
Dans les diverses fleurs, dans les divers oiseaux,
Dans les tressaillements de la terre et des eaux.
Allez-y, couple heureux, les mains entrelacées,
Mettant à l'unisson vos rivales pensées,
Vous, Déa, consentant à nommer votre roi,
L'amant qui sous vos pieds tressaille et meurt d'effroi,
Et lui, puisant *la force*, en ce bonheur intime,
D'éterniser vos noms dans une belle rime.
Attendez, ô Dea, que le jour baisse un peu,
Que l'étoile du soir ouvre son œil de feu.

Que la belle-de-jour tombe enivrée et blême,
Que le rossignol chante, et dites-vous : Je t'aime !
L'un à l'autre, tous deux, ô doux ravissement !
C'est le bonheur, Déa ! c'est votre diamant.

FIN DE LA POLOGNE

I

La Pologne n'est plus, hélas ! on l'a tuée.
Les rois la convoitaient morte ou prostituée ;
Elle est morte martyre et jetant aux bourreaux
Le sublime défi des saints et des héros.

Elle est morte cherchant la hampe de sa lance,
Son long regard tourné vers le ciel de la France,
L'imaginant encor, comme au siècle des preux,
Le recours obligé de tous les malheureux.

Hélas ! des palais noirs où sommeille la tête,
Aux plus humbles réduits où le reste végète,
Quels cœurs se sont émus, quels bras se sont levés ?
Les cœurs sont amollis, les bras sont énervés.

Jadis, un long hourra fût sorti des poitrines ;
On eût vu nos aïeux renvoyer aux collines,
Arme au bras, pied levé, la chanson du départ :
Nulle ardeur ne s'éveille à ce dernier regard ;
La baïonnette blanche et la pique émoussée

Restent sans mouvement comme notre pensée.

La main, qui promet tout d'un geste solennel,
Se glace quand l'honneur lui réclame un cartel.
Sommes-nous morts aussi, qu'à notre insu l'on brise
Le sceau d'une alliance à notre foi commise,
Sans se garer d'abord, pendant que nous tenons
Notre mèche allumée aux fûts de nos canons !

Les rois avaient juré, ce n'était qu'un parjure,
De laisser vivre au monde, intact et sans injure,
Le reste mutilé d'un peuple guerroyant,
Qui jadis les avait sauvés de l'Orient,
Et qui portait en lui, pieusement gardée,
Quelque tradition d'une sublime idée.
Cinq grands peuples, liés devant Dieu par serment,
Signèrent au traité... Risible monument !
Trois rois le font crouler, et la nation sainte
Aux saules de la rive a beau jeter sa plainte,
Il faut que ses enfants, à travers mille affronts,
Aillent subir le joug de l'un des trois larrons.

Au bord de la Vistule, où son aile surnage,
L'aigle blanc a poussé le dernier cri de rage,
Solitaire, et pareil à l'appel déchirant
Que pousse la brebis quand le loup dévorant
La traîne ensanglantée à son antre. La France,
Après avoir parlé si longtemps d'espérance,
Cherche un crêpe fané pour se voiler de noir ;
L'Angleterre marchande a ri dans son comptoir.

ÉLÉGIE

Eh quoi ! vous êtes morte, ô sublime patrie,
Sans qu'un tambour voilé, sans qu'une batterie

Précédât le convoi... L'on n'a rien entendu
Qu'un cliquetis de fers en avant du cortége ;
On entrainait vos fils vers des tombes de neige,
Les poings liés, le cou tendu.

Cependant votre cœur se berçait d'un beau rêve,
Votre sang bouillonnait jeune comme la sève
Qui rajeunit le bois dans la saison d'avril ;
Votre voix exhalait, dans vos haltes guerrières,
Des chansons d'avenir et de douces prières,
Insoucieuses du péril.

Quand se tournaient vos yeux vers le passé superbe,
L'espoir en votre cœur verdoyait comme l'herbe
Dans le pavé disjoint des temples ruinés :
L'espoir, ô vieille enfant, vous paissait de chimères.
La tribu de vos fils est captive, et les mères
Vont étouffant leurs nouveau-nés.

Par instants vous tentiez de ressaisir encore
Le glaive teint de sang qui repoussa le More,
Le fer de Sobieski par Kosciusko brisé.
Il en jaillit toujours de vives étincelles,
Et la gloire faisait pleuvoir ses immortelles
Sur votre front martyrisé.

Mais le temps est passé des dévouements sublimes ;
Les vierges d'autrefois ont regagné les cimes :
Plus de foi, plus d'amour et plus de liberté ;
La poésie a fui comme elles, et pour dire
Leur hymne funéraire, il n'est plus une lyre,
Une âme où le Dieu soit resté.

L'idée est sans pouvoir désormais ; on la nie,
On la tue, et déjà la sombre tyrannie,
Foulant aux pieds linceuls et débris féodaux,

Agite son front chauve et sa main sanguinaire ;
Le vautour a poussé trois cris hors de son aire
Flairant et guettant les oiseaux.

Oh ! la Pologne était une idée, elle est morte.
Mais ne craignons-nous pas qu'un coup de vent n'apporte
Le vautour qui de haut plane sur ses débris !
La France est une idée aussi que l'on redoute ;
Les esclaves du Nord savent par quelle route
On pénètre au cœur de Paris.

Les verrions-nous encor campés sous nos murailles,
Exercer contre nous d'horribles représailles,
Verser à flots le sang, la vendange et le blé ?
Verrions-nous, l'œil hagard, les chefs de nos familles
Pleurer l'honneur éteint des femmes et des filles,
Au coin de l'âtre violé ?
Ah ! ce serait une autre alerte
Qu'au premier envahissement.
Une fois la tranchée ouverte,
Quel funèbre épouvantement !
Ce ne serait plus une trombe
Qui roule et qui s'évanouit,
Un carreau de foudre qui tombe,
Dont la chute étouffe le bruit ;
Ce serait la dernière bombe,
Peut-être la dernière nuit !

VISION

Si les glaçons du Nord se fondaient sous le pôle
Et, comme la marée entraînerait un môle,
Faisaient brèche à nos murs, quelle inondation
Dignes du chant plaintif des harpes de Sion !

Vous imaginez-vous que la tête du monde
Est arrachée au tronc et nage sur cette onde,
Et voyez-vous Paris, ce mystique lieu,
Tranché par le milieu comme un nœud gordien,
Non par un Alexandre enivré de conquêtes,
Mais par le cimeterre et par la dent des bêtes?
Quel spectacle hideux que des soldats paissant,
Funéraire troupeau, la fumée et le sang!

. . . . . .

. . . . . .

La flamme lèche et mord le toit des édifices;
La ville est un bûcher d'horribles sacrifices;
En des flots d'un sang noir, sous les chevaux piaffants,
Il roule des soldats, des femmes, des enfants,
Plus heureux de mourir que de voir la patrie
En ce brutal assaut violée et flétrie,
Que de voir, en dépit du sang qu'elle a coûté,
Périr à son printemps la jeune liberté!

Combien le ciel de l'art voit s'éteindre d'étoiles!
Les livres précieux et les divines toiles,
Les colosses de bronze aux socles arrachés
Font monter jusqu'aux tours la flamme des bûchers:
Les monuments d'hier et les vieilles églises
Heurtent en s'écroulant marbres blancs, pierres grises,
Ogives et frontons d'ordres grecs ou romains;
Le vandalisme impur a de ses lourdes mains
Abattu dans le fleuve ou traîné dans la fange
Toute pierre où luisait l'auréole de l'ange.

Les barbares, vainqueurs et maîtres dans nos murs,
Mènent la saturnale avec des cris impurs.
Voyez-vous ces mangeurs de chair fumée et rance
Essayer de goûter à notre vin de France,
Et rouler sous la table ivres comme Noé
En criant dans leur langue un sauvage Évohé!

C'est la seconde fois que leurs moustaches rouges
Viennent flairer de près nos salons et nos bouges,
Que leurs fourrures d'ours, que leurs sabres traînants,
Leur stupide hauteur de seigneurs à manants
S'étalent dans nos murs. . . . . .
. . . . . Plus de trêve, on nous traque,
On nous dévoue au knout et la France est cosaque.

Quoi ! notre belle France où l'air est tempéré,
Où le droit du plus faible est devenu sacré,
Où la terre commence à n'être plus en friche,
Où le pauvre du moins se croit frère du riche ;
La France où chaque année on admire plus verts
Les mystiques rameaux, espoir de l'univers,
La France qui portait le drapeau d'une idée
Du plus pur de son sang nourrie et fécondée,
La France dont le nom était un précurseur,
Périr comme a péri la Pologne sa sœur !
Non, cet assassinat, dont la menace gronde,
Arracherait mille ans d'indépendance au monde.

II

Halte-là, les tyrans ! nous ne sommes point morts,
Et, si le crime en vous a tué tous remords,
Les lions endormis vous gardent leurs colères ;
Ne touchez qu'en tremblant à leurs fauves crinières.

Votre plume a rayé la Pologne d'un trait :
Demain, si nous voulions, son peuple renaîtrait ;

Que dis-je! il est vivant; par tous pays il erre,
Afin d'ensemencer de sa haine la terre,
Et, partout où les cœurs sont neufs et préparés,
Propager les bourgeons des arbustes sacrés.

Quand un peuple est semé du couchant à l'aurore,
A tous les vents il porte un secret qu'il ignore;
Sa présence est pour tous un problème; on se dit:
Quelle est la mission de ce peuple maudit?
Le juif avare garde au fond de sa cassette,
Comme un diamant pur à multiple facette,
La bible de Moïse et les livres anciens;
Le Nouveau Testament doit avoir ses gardiens.

Dieu t'a marqué du doigt, ô peuple de Pologne,
Émigre de tes nids, comme fait la cigogne
Qui poursuit le printemps de climats en climats;
Attache ta fortune au sort de tous les mâts;
Traverse les déserts, les mers et les royaumes;
Que tes fils soient savants dans tous les idiomes,
Comme autrefois les douze envoyés par le Christ;
Car la moisson verdoie et la vigne fleurit.

Il faut des ouvriers au père de famille:
Que toute serpe oisive et que toute faucille
S'aiguisent pour les jours des solennels travaux:
Le blé rompra la grange et le vin les caveaux.
La terre ne veut plus de joug que l'Évangile:
On a trop adoré l'idole aux pieds d'argile.

Sur son socle hautain, Nabuchodonosor
Est tout resplendissant d'argent, d'ivoire et d'or;
Mais la pierre qui doit le renverser est prête,
Et Dieu lui tend déjà son vêtement de bête.

Le règne va finir de ces hommes entiers

Qui, pour voir de plus haut les vulgaires sentiers,
Et s'être par le fer, l'astuce ou le génie,
Ouvert un sillon d'or dans la sphère finie,
S'isolent dans l'orgueil, conquérants ou savants,
Et voudraient absorber le reste des vivants.
Plus de note perdue et de chant solitaire,
Qui détruise l'accord du ciel et de la terre ;
Tous ceux qui disent : Moi ! seront petits et doux
A leur tour, quand chacun osera dire : Nous.

Nous, c'est l'accord parfait de l'humaine harmonie,
L'équilibre trouvé de chaque force unie,
Le but où sont poussés comme fatalement
Ceux même qui s'en vont dans leur isolement.
Un souffle printanier a passé sur le monde
Et fait mûrir partout la semence féconde
Dont les épis, déjà fauves et ruisselants,
Semblent dire aux sillons que les faucheurs sont lents.

A l'œuvre, moissonneurs dont l'âme est fraternelle !
De l'acier recourbé secouez l'étincelle !
En avant, Polonais ! ouvrez-nous les chemins,
La lance au poing, la faux de la mort dans vos mains.
Comme le vent du nord agite un vieux mélèze,
La France, en entonnant sa vieille Marseillaise,
Dont la cadence darde au cœur des bataillons,
Comme au flanc des taureaux de sanglants aiguillons,
Fera courir le vent d'une sourde panique
Dans les rameaux flétris de l'arbre tyrannique.

La mère des humains, la Terre, à cet accent,
Se réveillera jeune, et, fière de son sang,
Par ses sombres échos et par toutes ses fibres
Fera chanter en chœur ce chant des hommes libres ;
La cohorte des vents, ces messagers de Dieu,
Le secouera d'un pôle à l'autre comme un feu,

Et des vastes cités, ces centres des lumières,
Aux plus petits hameaux où fument trois chaumières,
Des hommes surgiront, conquérants inconnus,
Qui viendront au signal, sans apprêt, demi-nus,
Fronts d'airain, cœurs de bronze, armés à l'aventure,
Pour défendre leurs droits et ceux de la nature.

On distinguera moins dans ce troupeau sacré
Des divers étendards le reflet bigarré,
Qu'un bel arrangement d'ordre et d'intelligence.
Le poëte qui rêve et le savant qui pense,
L'artiste qui surprend l'étincelle au soleil,
Et l'artisan obscur, estimé le pareil
Des plus hauts dont le front appelle un diadème,
A la condition qu'il travaille et qu'il aime,
Marcheront confondus aux mêmes bataillons,
L'amour et le génie illustrant les haillons.

Eh! qu'opposerez-vous à ces brigands sublimes,
Monarques absolus qu'on nomme légitimes,
Qui, vous croyant murés derrière vos bastions,
Sous ombre de complots et de séditions,
Étouffez toute idée à l'instant qu'elle couve,
Comme font vos manants des petits d'une louve?

Je sais que vos loisirs, inquiets et troublés,
S'usent à dénombrer, à toute heure assemblés,
Vos soldats, bataillons, escadrons, batteries;
Flottes, gardes du corps... Ce sont vos rêveries.

Ces hommes arrachés aux rustiques travaux,
Vêtus de drap luisant, hissés sur des chevaux,
Touchant au lieu du soc une éclatante armure,
En qui la discipline étouffe tout murmure,

Sont autant d'instruments que vous faites mouvoir
Avec deux mots sacrés : l'honneur et le devoir !

Belle forêt d'acier où reluit l'écarlate,
Comme au sein des moissons le pavot rouge éclate.
Vous en êtes tout fiers : comme un paon radieux
De sa queue au soleil fait miroiter les yeux,
Ainsi vous déployez en vos jeux stratégiques
Cet immense éventail plein de reflets magiques.

Il est beau, quand on voit de sa selle à ses pieds,
Toute une armée immense, étendards déployés,
Hennissante, piaffante et respirant la poudre,
De pouvoir d'un coup d'œil allumer cette foudre ;
Quel admirable orgueil, en voyant ce grand corps
Qui restera debout après dix mille morts,
Et renaîtra toujours du sang et de la flamme,
De se dire : Je suis sa pensée et son âme !

Oui, si l'on porte en soi quelque vaste dessein.
Et si, tout en menant ce formidable essaim,
Aux fanfares du cuivre, à quelque grande guerre,
On sait qu'il en naîtra le bonheur de la terre.
Vous, votre seul destin occupe vos esprits !
Que les autres pour vous travaillent, mal nourris,
Suants ou grelottants, ou mourant à la peine,
C'est leur lot, et le vôtre est de river la chaîne.

Faites creuser encor plus profond les fossés ;
Que les murs plus épais, plus hauts, plus hérissés,
Se dressent aux abords des sombres citadelles,
Revêtus de canons, peuplés de sentinelles :
Arrachez tous les ans à l'industrie, au sol,
A l'amour, à la vie, aux chants du rossignol,
Aux baisers de la mère ou de la fiancée,
La fleur de la jeunesse, et qu'elle soit dressée

Comme on fait des limiers, à courre, non le daim
Ou le cerf larmoyant, mais le gibier humain.
Il faut qu'à votre voix, et qu'au moindre caprice,
La terre autour de vous de soldats se hérisse.

Que l'enclume résonne au sein des arsenaux ;
Que, les soufflets géants excitant les fourneaux,
On fourbisse à toute heure un millier d'armes blanches ;
Que la fonte coulant en rouges avalanches,
Se moule en arme à feu ; qu'un peuple tout entier
Soit pour l'orgueil d'un seul suant sur le chantier ;
Que les mortiers chargés attendent l'étincelle ;
Que tous vos escadrons au son du boute-selle,
Et tous vos fantassins au premier roulement,
Soient prêts à s'ébranler silencieusement.

Pour qui ? Pourquoi ? Grand Dieu ! faut-il que l'on aspire
A vous prendre une part dans votre grand empire !
On s'adjuge la terre, hélas ! faute de mieux ;
C'est par grâce, je crois, qu'on vous laisse les cieux.

Homme, qui que tu sois, qui crois voir dans tes rêves
Ton empire étendu sur les flots et les grèves,
Qui te dis en ton cœur : « La foule est un bétail :
Elle doit au plus fort son sang et son travail ;
Et le plus fort c'est moi ! De là je m'autorise
A posséder la terre, elle est de bonne prise ! »

Fais seller ton cheval, despote impétueux :
Va par tous les chemins larges et tortueux,
Aux éclairs de ton glaive entraîne ton armée,
Nuage aux flancs chargés de sang et de fumée ;
Fais les murs s'écrouler au bruit de tes clairons,
Et sur tous les parvis sonner tes éperons ;
Fais les grandes cités pleurer comme des veuves,
Leurs larmes se mêlant à la pourpre des fleuves,

Et fais sur ce grand deuil, du haut de chaque tour,
Ton étendard planer comme un sombre vautour.

Immole une moitié pour être sûr du reste.
Sur les pâles humains passe comme la peste ;
Il faut pour conserver l'empire, même absent,
Avoir semé d'abord la terreur dans le sang ;
Sois un autre Attila, plus cruel ; moins farouche,
Laisse poindre un sourire aux plis fins de ta bouche ;
Les grands se laissent prendre à l'affabilité;
Ils t'abandonneront la terre par traité,
A la condition de reprendre une place
Dans ton nouvel empire et dans ta bonne grâce.

Tes desseins parcourus, rentre comme un vainqueur,
A cheval, tête haute, et la main sur le cœur,
Humant les cris de joie et l'air de la victoire,
Dotant de quelque mot ta suivante l'Histoire.
Assieds-toi sur ton trône, et, vêtu de rayons,
Regarde sous tes pieds toutes les nations.
Que les perles et l'or ceignent ton front superbe,
Réunis dans ta dextre, en fulminante gerbe,
Tous les pouvoirs humains et le spirituel :
N'es-tu pas le plus haut et le plus près du ciel ?

Les peuples sont couchés à l'ombre de ton glaive,
C'est pour toi chaque jour que le soleil se lève,
Et, de ses rayons d'or brûlants et pénétrants,
Fait jaillir de partout en splendides torrents
Fleurs, fruits, coraux, métaux, perles et pierreries.
A toi l'eau de la mer, le gazon des prairies.
L'ombrage des grands bois, le sable des déserts,
Et tout ce qui se meut dans ces coins d'univers,
Les oiseaux, les poissons, l'insecte, le reptile,
La bête libre et fauve et l'animal servile ;
A toi l'homme lui-même ! -- Est-ce bien l'homme encor,

Cet animal courbé qui ronge ton front d'or!
Règne, trône, regarde entre toutes ces choses
Celle qui te pourrait, dans tes loisirs moroses,
Distraire du souci de ton vaste pouvoir,
S'il en est une encor qui te puisse émouvoir.
Ramène les tournois, les amoureuses joutes;
Réunis les beautés, et choisis parmi toutes,
En prodigue sultan, celle qui jour par jour
Doit s'offrir belle ou vierge à ton brutal amour.
Allons! les violons, les flûtes, les danseuses,
Vieux charmes du remords, endormantes berceuses;
La chasse, les chevaux et le large festin,
Dont le rayonnement cède aux feux du matin;
Allons, tout ce qui luit, toutes les jouissances,
Les formes, les couleurs, le nectar, les essences;
Allons, la lyre d'or du poëte avili,
Qui, sous la pourpre fleur, cachant son front pâli,
Dans le vin répandu laissant traîner sa manche,
Et dans ses cheveux blonds étalant sa main blanche,
Au moment que l'orgie éclate en tout son feu,
A l'oreille du roi murmure qu'il est Dieu!

Arrêtez, suspendez l'orgie et le blasphème:
Est-ce la voix du peuple, ou la voix de Dieu même?
Un orage a monté des sourdes profondeurs
Dont s'éteignent soudain ces royales splendeurs.

CHANT DES NATIONS

Tous les captifs qui sur la terre
Courbaient leur front l'ont relevé,
Pour commencer la grande guerre
Par qui leur droit sera sauvé.

Ils ont fait ranger à leur tête
Les hommes libres, leurs aînés,
Qui s'en vont calmes à la fête
Devant ces lions déchaînés.

Le jour des grands destins se lève
Au son du cuivre et du tambour.
O Guerre! c'est ton dernier jour!
Le glaive brisera le glaive,
Et du combat naîtra l'amour!

Chaque patrie envoie un nombre
De combattants pris au hasard
Parmi ceux qui souffraient dans l'ombre.
Ah! ils se sont levés trop tard.
Mais leur colère amoncelée
Fera d'un coup rompre leurs fers,
Et l'on verra dans la mêlée
Quels maux leurs grands cœurs ont soufferts.

Le jour des grands destins se lève
Au son du cuivre et du tambour.
O Guerre! c'est ton dernier jour!
Le glaive brisera le glaive,
Et du combat naîtra l'amour!

Les couleurs de mille bannières
Flottant au front des légions
Rappellent aux yeux les frontières
Qui séparaient les nations.
Mais, l'espérance étant commune,
Ces bannières vont se mêlant;
Les nations n'en font plus qu'une
Sous l'étendard bleu, rouge et blanc.

Le jour des grands destins se lève

Au son du cuivre et du tambour.
O Guerre! c'est ton dernier jour!
Le glaive brisera le glaive,
Et du combat naîtra l'amour!

Faut-il que la foule avilie
D'un seul orgueil soit l'instrument,
Et que son échine assouplie
Redoute un brutal châtiment?
Ce n'est pas ainsi qu'on nous mène,
On n'emprisonne pas le feu,
Et l'immortelle race humaine
Porte en ses flancs l'âme de Dieu.

Le jour des grands destins se lève
Au son du cuivre et du tambour!
O Guerre! c'est ton dernier jour!
Le glaive brisera le glaive,
Et du combat naîtra l'amour!

Sur son beau cheval de bataille
Le despote accourt furieux :
La fusillade et la mitraille
Pleuvront au signe de ses yeux.
Marchons en colonne serrée
Sur son armée au sombre abord,
Lentement comme la marée
Entre les écueils de son bord.

Le jour des grands destins se lève
Au son du cuivre et du tambour.
O Guerre! c'est ton dernier jour!
Le glaive brisera le glaive,
Et du combat naîtra l'amour!

Il voudrait encor nous voir vivre

Enchaînés comme les démons.
Nos ossements, comme le givre,
Blanchiront la plaine et les monts,
Avant cette honte suprême
De subir son joug détesté.
Dieu seul est grand !... Il veut qu'on l'aime
Et qu'on le serve en liberté.

Le jour des grands destins se lève
Au son du cuivre et du tambour.
O Guerre! c'est ton dernier jour!
Le glaive brisera le glaive,
Et du combat naîtra l'amour!

1845.

A MADAME L...

Si j'étais un pêcheur, l'œil fixé sur les eaux,
Je serais tout un jour blotti dans les roseaux,
Pour vous porter, le soir, l'hommage de ma pêche,

Si j'avais des chevreaux bondissant dans ma crèche,
Un couple des plus vifs, sous vos yeux apporté,
Vous paierait en jouant votre hospitalité ;

Si j'avais un fruitier, une serre, des cages,
Vous auriez à choisir, entre mille messages,
Le goût et les parfums, les couleurs et les voix;

Si j'avais un fusil, des chiens et de grands bois,
Il vous faudrait, le soir, saluer avec grâce,
Accoudée au balcon, le retour de ma chasse.

Mais à quoi bon rêver? Quel que soit mon désir
De n'être point ingrat, je n'ai pas à choisir :
Entre les quatre murs de ma chère mansarde,

Des carreaux au plancher vainement je regarde,
Je ne possède rien, je crois, dans l'univers,
Que la table où j'écris, pour m'acquitter, ces vers.

LE RIMEUR

La neige craque et brille, et les trames d'argent
Sous les feux du soleil jettent moins d'étincelles.
Chacun craignant du froid les morsures cruelles,
S'enclôt et s'enveloppe, excepté l'indigent.

Je plains le rimailleur dont la porte est mal close
Et dont la cheminée est un froid soupirail,
Qui sous ses draps glacés s'enveloppe et qui n'ose
Secouer la torpeur pour vaquer au travail.

Le malheureux se croit un penseur, un poëte,
Pour avoir soupiré comme tous les oiseaux,
Pour des vers de printemps fleuris au bord des eaux
Dans la saison de vie où tout chante et végète.

Est-on poëte, hélas! quand un rien vous endort,
Quand on reste six mois et neuf mois sans idée,
Pour le chaud, pour le froid ou pour le vent trop fort,
Hier pour un brouillard, demain pour une ondée?

Quand rien ne peut ravir aux frimas meurtriers
Le feuillage vulgaire et les plantes frileuses,
O Parnasse, ô Liban, vos deux crêtes neigeuses
Étalent toujours verts le cèdre et les lauriers!

Que penser du rimeur grelottant sur sa couche,
Qui, regardant le givre à sa vitre fleurir,
Sent le ruisseau des vers se glacer à sa bouche,
Et dort jusqu'en avril? Dormir trop, c'est mourir!

Allons, sors de ton lit, et prends tes paperasses,
Tes doux vers déjà morts, pêle-mêle entassés!
Fais du tout un grand feu pour tes membres glacés:
Poëte! ce sera sacrifier aux Grâces.

Mais n'a-t-il pas cru voir un cortége charmant,
Qu'il a pris pour le chœur des neuf Sœurs, le perfide!
Sa vision lui crie: « Attendez un moment,
« Virgile voulut bien brûler son Énéide! »

Il le voulait, la Muse a dû l'en empêcher;
Avant qu'il eût réduit ce monument en cendre,
On eût vu des sommets le chœur sacré descendre,
Et d'un torrent de pleurs éteindre le bûcher.

L'Énéide survit à ses regrets célèbres.
L'œuvre qui lui fit craindre un immortel affront
Forme, quoique par lui dévouée aux ténèbres,
L'homérique splendeur dont rayonne son front.

Penses-tu donc qu'à l'heure où le rimeur succombe

Ton nom sera de ceux, harmonieux et doux,
Qui voltigent ailés sur les lèvres de tous ;
Qu'un éternel laurier verdira sur ta tombe !

Hélas ! sans avoir pu, malgré tous tes efforts,
Élever ta misère au rang d'une infortune,
Tu seras confondu dans la foule des morts
Dont les ossements vont à la fosse commune.

A UN VIEUX POÈTE

LU EN PRÉSENTANT UN JEUNE

O mes amis, dînons pendant que le bois flambe,
Dégustons saintement les mets et le vin vieux,
Raillons les dieux anciens que nous jouons sous jambe,
Buveurs demi-dieux.

Filleul du vieux Regnier, Épicure et Lucrèce
Te regardent d'en haut et t'invitent de l'œil
A mêler dans tes vers la souffrance à l'ivresse
Et le rire au deuil.

Chante le vin, l'amour, la cruauté des Parques,
Et peins de tes couleurs ces folles de leurs corps
Qui vont, au fil de l'eau abandonnant leurs barques,
Embrasser les morts.

Écoute par instants, lorsque l'ennui te gagne,
Pour te désennuyer, mon chant rude et rêveur,
Qui tantôt du vallon, tantôt de la montagne
Garde la saveur;

Et tends au jeune ami qui nous invite à boire
Une main fraternelle, afin que d'aujourd'hui,
Ayant déjà reçu les arrhes de la gloire,
Il marche et soit lui.

LE MIROIR

Notre premier amour est une glace pure
Qui reflète à nos yeux une seule figure,
Celle que nous aimons dans sa simplicité,
Comme le lis dans l'herbe, et l'oiseau sur la branche.
Que cet amour se heurte à la réalité,
Que le miroir se brise!... adieu la forme blanche,
Et le type charmant dans l'âme reflété;
On ne ressaisit plus l'idéal indocile,
Non plus que vol de flèche ou sillon de vaisseaux!
Au lieu d'une figure il en apparaît mille,
Autant que le miroir a laissé de morceaux.

LE CABARET DE VILLAGE

I

Un promeneur des bois, des vallons et des plaines
Marchait depuis le jour, aspirant les haleines
Des herbes et des fleurs, des arbres et des blés ;
Du milieu des sillons roux et bariolés
Un rude paysan, ridé par les années,
Cuit comme un vase au four au feu de ses journées,
Tourne la tête au bruit que fait le promeneur,
Et dit, l'interpellant d'un ton demi-railleur :
« Si monsieur avait soif après sa longue course,
Il ne sortira pas de ces blés une source,
Et ma gourde est à sec ; il ne reste au besoin,
Que le bouchon de houx du village voisin. »
Le passant accueillit cette gaie ouverture,
Et, soit distraction, soit esprit d'aventure,
Offrit au paysan de venir coups sur coups
Vider un ou deux brocs à la Branche de Houx.
Les voilà donc jasant et, sans plus d'insistance,
Entrant au cabaret pour faire connaissance.
Tout le monde au village a vu des cabarets ;
Celui-là simplement orné de pampres frais,
Avec liserons bleus et rose purpurine,
N'attirait les chalands que par sa bonne mine
Et la branche de houx pendue au front de l'huis ;
Au dedans, quatre murs fraîchement recrépis ;
On y voit d'Épinal briller l'enluminure :
Le Juif errant, la Vierge et mainte portraiture.
La mère hôtesse, assise à son comptoir d'étain,
Le visage allumé par le reflet du vin,

Accueille sans bouger ses hôtes d'un sourire;
Et, quittant son rouet sans se le faire dire,
Sa fille, jeune, accorte, un éclair dans les yeux,
Demande ce qu'il faut servir à ces messieurs.
« Du meilleur, s'il vous plaît, glorifions la vigne! »
Dit notre promeneur en prenant son air digne.
Or je le nomme Paul, pour aider au discours,
Et le paysan Trink, les noms seront plus courts.
Paul rappelle un prêcheur, Trink remet en mémoire
Le plus grand de tous ceux qui prônèrent le boire.
Et comme un cheval boit volontiers au relais,
Relayons et trinquons : Au divin Rabelais!
Sa mine socratique et sa limpide œillade
Excitent à verser à plein bord la rasade,
A la boire d'un trait, à rire des cagots,
A sauter d'un seul bond au-dessus des fagots,
A savoir y tailler, au besoin, une trique,
Plutôt que de laisser brûler un hérétique.
La fille de l'auberge apporte à nos buveurs
D'excellent vin clairet de Bourgogne ou d'ailleurs
Dont on boit coups sur coups; elle, pendant qu'on jase,
Du bruit de son rouet accompagne la phrase.

TRINK.

Que faites-vous pour vivre? Avez-vous un métier?
Êtes-vous commerçant, avocat ou rentier?
Vos doigts de petit-lait n'annoncent pas un homme
Qui s'échine aussi dru qu'une bête de somme;
Mon bras est un cordage, et regardez ma main,
Sentez-vous cette peau? c'est comme un parchemin.

PAUL.

Aïe! aïe! on sort moulu d'une étreinte aussi forte,
Vos doigts joignent serré comme des gonds de porte,

Comme vis de pressoir et comme dents d'étau;
Votre main doit frapper aussi lourd qu'un marteau.

TRINK.

C'est qu'avant de toucher la charrue ou la herse
Nous sommes déjà durs; d'enfance on nous exerce
A gagner notre pain avec nos bras maigris,
Et, comme les poussins de poule ou de perdrix
Trouvent à se nourrir en brisant la coquille,
Nous ne sommes jamais à charge à la famille.

PAUL.

Ceci me point au cœur et me fait envier,
Hélas! d'être né fils de manœuvre ou bouvier:
J'aurais été nourri dans ce rude exercice
Qui fait le corps dispos et plus libre du vice.
Quel piteux acabit nous font les précepteurs!
Ils augmentent en nous les mauvaises humeurs,
Appauvrissent le sang et le tournent en bile
Avec leurs alambics de science inutile.
La fleur du caractère entre leurs mains périt;
Vous sortez de chez eux, du vague dans l'esprit,
Prêts à tout, bons à rien, hautains, plens d'artifices,
Sans amour et roués avant d'être novices.
Ils éteignent l'amour, ce foyer, ce flambeau,
Sur la vérité pure ils mettent le boisseau.
Au lieu d'organiser par la mathématique
Un être d'un seul jet, théorique et pratique,
De faire les cerveaux régulateurs des bras,
D'ajuster à la main l'équerre et le compas,
De sorte que l'enfant au sortir de l'école
Puisse régir le vent comme l'antique Éole,
Mesurer les degrés du pôle à l'équateur,
Peser l'air, condenser, diriger la vapeur;
Au lieu de révéler aux âmes instinctives

Des éléments connus les forces attractives,
De faire étudier les couches de terrain
Qui font pousser le bois, qui fécondent le grain ;
Au lieu d'initier aux secrets de la vie,
Mère toujours féconde, amante inassouvie,
Les cœurs entreprenants, les esprits curieux,
Ils fabriquent des nains et des ambitieux,
Des dons Juans sans grandeur, nourris à la brochette,
Qui vont dans les boudoirs jouer à la cachette,
Guetter une aventure, une croix, un cordon
Et cueillir des lauriers sur le mol édredon ;
Au lieu de montrer Dieu dans la sphère finie
Où chaque molécule éveille une harmonie,
Ils vous lancent d'abord en un flux et reflux
De spéculations où l'on ne s'entend plus ;
C'est le moi, le non-moi, l'incréé, la matière ; ..
D'autres vous font passer votre temps en prière,
Vous révèlent comment la grâce se produit,
Met une âme en clarté, la plonge dans la nuit...
Au diable ces docteurs d'ânerie émérite,
Pipeurs grecs ou latins et donneurs d'eau bénite !
Nous sortons de leurs mains fourbus, et sommes bons,
Au lieu de travailler, à faire des sermons.

TRINK.

Eh ! mon petit poulet ! videz çà votre verre
Que je vois toujours plein ; ce serait bien à faire,
Quand on parle si chaud de latin et de grec,
Pour s'éclaircir la voix, de boire un peu plus sec.

PAUL.

Est-ce moi qui pourrais ici vous tenir tête,
A vous que le travail met en santé parfaite ?
Nous gens efféminés, nous toussons, nous crachons
Pour sentir seulement l'odeur de vos bouchons.

Quand l'homme a travaillé, la vigne l'électrise;
Mais, quand il ne fait rien, l'odeur du vin le grise,
Obscurcit sa raison, et, pour son châtiment,
Fait voir à tous les yeux son abrutissement.

TRINK.

Vous ne vous flattez pas, j'aime votre manière;
Mais vous n'en êtes point à vivre sans rien faire :
Vous savez travailler autrement que des mains?
Vous avez des soucis, des calculs et des soins,
Vous n'êtes pas un sot, un homme de ripaille,
Un gueux, un *propre à rien;* votre tête travaille.
Ces deux yeux petillants sont vifs quoique indécis,
Vous logez quelque chose entre ces deux sourcils;
Pour faire son chemin, il ne faut qu'une idée,
Quand on a la jument, elle est bientôt bridée.

PAUL.

Paysan, paysan, vous calculez toujours.

TRINK.

Le ciel calcule bien le nombre de nos jours.

PAUL.

Combien d'heures, hélas! s'en vont dans la grande ombre
Dont l'homme inoccupé ne connaît pas le nombre!
Le fermier, chaque soir, viendrait dire : Comptons,
Comme fait un berger rappelant ses moutons,
Qu'il s'en trouverait peu par le travail marquées.
Le loup prend les brebis qui ne sont point parquées.
Les heures de l'oisif sont en proie au malin
Qui dévore la vie et hâte son déclin.
Puisque le temps est court, que les roses sont brèves,
Il ne faut point nous perdre en inutiles rêves;

J'ai des regrets cuisants dans la vie, et j'ai peur
De ne point faire assez pour un homme de cœur ;
Finissons-en, je rêve et je chante pour vivre ;
Si j'ai quelque loisir, j'essaye à faire un livre.

TRINK.

Vous gagnez votre vie à faire des chansons
Et des écrits ; ma foi ! si j'avais des garçons,
Je ne leur mettrais point cet outil dans la tête.
C'est là ce qu'on appelle en français un poëte !
Je n'en connaissais point, et c'est vous le premier ;
On vous a fait choisir un drôle de métier ;
Voyons, bon an, mal an, combien cela rapporte ?

PAUL.

Je suis au pied du mur, la question est forte ;
Tierce, quarte, d'aplomb, sauvez le point d'honneur !
La botte est bien portée, et j'ai la pointe au cœur.

Là-dessus, Paul s'arrête, et boit deux fois son verre.
D'un air demi-chagrin, comme pour se distraire,
Grommelle entre ses dents, sur la table de bois,
En fredonnant un air, tambourine des doigts,
Et reprend :

PAUL.

Eh ! Gretchen, apporte-moi la plume,
Je sens que le doux piot dans ma cervelle écume
Et j'ai versifié quelque chose pour toi :
Ces messieurs jugeront si c'est de bon aloi ;
Je vois leurs yeux ouverts ainsi que leurs oreilles
Et leurs bouches bayer largement aux corneilles.

Or, pendant l'entretien que je viens de citer,
Des passants curieux, entrés pour écouter,

Buvaient tranquillement sur les tables voisines;
La servante cachait ses couleurs purpurines
Entre ses jolis doigts et sous son tablier;
La maman parlait haut avec un charretier,
Une vieille pratique et vieille connaissance.
Paul impatienté réclama le silence;
Gretchen ou plutôt Rose, on l'appelait ainsi,
Apporte le papier par l'air du lieu noirci,
Le tesson qui servait aux buveurs d'écritoire
Et la plume taillée en pinceau de grimoire;
Puis, les verres choqués, dans un large unisson,
Ayant fait le prélude, on ouït la chanson :

LA FILLE DU CABARET

Fichu croisé, simple chemise,
De toile rousse, à grain serré,
Jupon rayé, voilà sa mise,
Et bonnet rond, à peine ouvré;
Pendant que l'on boit elle file,
Elle fait chanter son rouet,
Et chacun vient voir à la file
La fille du cabaret. (*Bis.*)

Dès le matin elle balaye
De la cave jusqu'au grenier;
Le buveur qui la voit s'égaye
Comme au regard de son rosier;
Elle est gentille, elle est accorte;
On boit le double de clairet,
Quand c'est elle qui vous l'apporte,
La fille du cabaret. (*Bis.*)

Tout buveur est son camarade
Jusqu'à deux doigts de son corset ;
Aussi volontiers qu'une œillade
Elle vous aligne un soufflet.
Parfois, son bras sert de béquille,
Maint vieillard sans elle choirait ;
C'est qu'elle est une bonne fille,
La fille du cabaret. (*Bis.*)

Sa mère, une grosse gaillarde
A qui l'on sait plus d'un galant,
D'un clin d'œil en dessous la garde
Et surveille son corset blanc ;
Franc buveur dit tout en goguette,
Craignez plutôt ce beau discret
Qui voudrait tenir en cachette
La fille du cabaret. (*Bis.*)

Rose, soyez modeste et sage,
N'imitez point votre maman !
Respectez-la, car à son âge
On revient de l'égarement ;
Croyez à son expérience,
On va plus loin qu'on ne voudrait,
Quand on est par droit de naissance
La fille du cabaret. (*Bis.*)

Rose est modeste autant que belle,
Ne la voyez-vous pas rougir
Du moment qu'on a l'œil sur elle ?
Bientôt son cœur pourra choisir :
Il faudrait un garçon qui gagne,
Un beau compagnon qui dirait :
Je vais emmener *en campagne* [1]
La fille du cabaret. (*Bis.*)

[1] Licence que l'auteur a cru pouvoir se permettre en faisant parler un compagnon.

Pendant que Paul chantait, Rose devint cerise,
Dans son retranchement sa pudeur était prise
Comme une jeune biche entre les chiens courants;
Elle avait des sursauts et des frissons errants.
D'un bond elle sauta dans la chambre voisine
Lorsque le dernier son vibra dans la poitrine
Du chanteur applaudi par les buveurs nombreux :
On se mit à sa piste; un poursuivant heureux
La ramène confuse et tremblante au poëte
Qui lui donne un baiser d'une lèvre discrète,
Et, devant l'auditoire attentif et muet,
Par la main la ramène au banc de son rouet.
Alors, pour couper court à la plaisanterie,
Il fait un commentaire à sa galanterie :
Évitez toute atteinte et tout propos blessant,
Ne raillez point d'abord sur un acte décent.
La fleur cueillie au front de cette jeune fille
Est un chaste baiser de tuteur à pupille.
Un autre plus heureux, un homme de travail,
De ces charmantes dents entr'ouvrira l'émail,
Lèvera ce fichu croisé par la pudeur,
Prendra possession des secrets de son cœur.
Ce jour-là, qu'il soit fait une noce superbe!
Chacun à sa corbeille apportera sa gerbe :
Ustensiles, bijoux, ornements du foyer,
Draps de toile, rideaux, couchette de noyer;
Que chacun donne au moins une piécette blanche!
Et, la dot arrondie, en habits du dimanche,
De tous les francs buveurs on fait venir le clan,
On convoque le ban avec l'arrière-ban.
A la Branche de Houx on fait grande cuisine,
Les rôtis sont en broche et prennent la narine.
N'ayant point sommeillé depuis la veille au soir,
La mariée est close, et devant son miroir
Pour la dernière fois se mire jeune fille.
Avec empressement on la sert, on l'habille,

On met dans ses cheveux la fleur de l'oranger.
Enfin, elle paraît, chacun de se ranger;
Du fin bout de ses pieds aux cheveux de sa tête,
Elle est blanche, un vrai lis... Voici la maman prête,
Enfin, tout battant neuf le joyeux épouseur.
Ménétrier en tête, on s'achemine en chœur
Au doux bruit du crin crin, vers la cérémonie
Et, sans empêchements, l'alliance est bénie.
Du matin jusqu'au soir, du soir jusqu'au matin
On danse, on boit, on mange, on fait bal et festin,
Le cabaret subit une métamorphose :
C'est un palais de fée, et cette fée est Rose.
Les mariés auront de tous un souvenir.
Le poëte, venu de loin pour les unir,
Suivant l'antique rit chantant l'épithalame,
De ses vers les plus purs couronnera leur flamme.

A ***

Puisque la porte est close, entrez par la fenêtre,
Mes vers, dont le babil me fera trop connaître,
Et rangera mon nom dans les noms importuns.
Entrez et nichez-vous où vous trouverez place,
Au panier des chiffons, aux fentes de la glace,
Dans les cheveux pleins de parfums!

Entrez! et n'allez pas distraire une seconde
Cette grande pensée où se remue un monde.
Ne soyez pas mutins, bruyants ni querelleurs.
Voulez-vous un instant reposer ses prunelles?

Mes moineaux francs ! il faut lisser un peu vos ailes,
Vous faire doux comme des fleurs.

Ah ! vous êtes heureux d'échanger ma retraite
Contre ce sanctuaire interdit au poëte,
Dussiez-vous n'y passer qu'une heure et puis mourir !
Pendant que votre père, aux bois, près de l'eau vive,
S'en ira demander au printemps qui s'avive,
Ce qui fait les portes s'ouvrir.

LA JEUNE FILLE ET LES ABEILLES

Dès que l'aube posait un rayon sur sa bouche,
Dès que s'ouvraient ses yeux, Laure fuyait sa couche,
Puis, ayant revêtu la robe aux plis flottants,
Elle allait en plein air saluer le printemps.
Dans le chemin rustique et tout creusé d'ornières,
Dont le bord est semé de fraises printanières,
Où les chars gémissants, pesamment attelés,
Suivent le pas tardif des grands bœufs accouplés,
Légère, elle marchait, pendant que les fauvettes,
Du sein des verts buissons jetaient leurs chansonnettes.
Elle ne s'arrêtait qu'à l'endroit plus désert
Où le sentier commence, où le chemin se perd.
Alors, dans l'herbe humide et sur les jeunes branches,
Elle cueillait les fleurs purpurines ou blanches,
Les fleurs d'or ou d'azur dont le divin pinceau
Nuance artistement la plante et l'arbrisseau.

Son œil vif et perçant découvrait dans les herbes
Celles qui se cachaient, comme les plus superbes,
Et toutes ressortaient, sous ses doigts s'arrangeant,
Ainsi que les reflets d'un plumage changeant.
Les grandes fleurs semblaient protéger les petites ;
Elle appendait autour les pâles clématites,
Et de ces liserons de pourpre ou de saphir
Qui livrent en jouant leur corolle au zéphyr.

Comme elle avait cueilli son bouquet sur les pentes
Fleurissantes de thym, où les chèvres grimpantes
Au milieu des rochers vont embaumer leur lait,
Un agreste parfum de ses fleurs s'exhalait,
Tel qu'il monte des foins, quand l'herbe n'est plus verte,
Tel encor que l'exhale une ruche entr'ouverte.

Comme Laure venait, tous les matins dorés,
Prélever son tribut sur les trésors des prés,
Les abeilles, au loin, sur la montagne errantes,
Voyant diminuer leurs moissons odorantes,
Furent prises d'envie, et leur ressentiment
S'annonça dans les airs par un bourdonnement.
Depuis, toutes les fois que la vierge éveillée
Vint saluer l'aurore à travers la feuillée
Et former de cent fleurs un tour harmonieux
Où pussent reposer sa pensée et ses yeux,
Elle dut s'étonner de voir à son passage
Des massifs embaumés s'élever en nuage
Un essaim bourdonnant qui toujours la suivait,
Comme pour la troubler pendant qu'elle rêvait.

Un jour, ses doigts cueillant de fraîches églantines,
Elle avait excité les abeilles mutines ;
Blessée, elle accusa le buisson innocent
Où ne brillèrent point les roses de son sang.
La douleur plus cuisante et sa main blanche enflée

Lui firent soupçonner une abeille envolée ;
Un soupir étouffé murmura dans son sein,
Et sa frayeur doubla quand elle vit l'essaim,
Qu'elle avait en marchant soulevé sur ses traces,
La suivre en frappant l'air du bruit de ses menaces.
Elle se mit à fuir ; mais, dans l'air agité,
L'essaim, de plus en plus par sa fuite ameuté,
Fit entendre un bruit sourd comme celui des lyres,
Quand elles exprimaient de sauvages délires.

Au signal attendu, tout le groupe fondit
Sur l'innocente, hélas ! que rien ne défendit :
Ni son âge en sa fleur, ni ses cris, ni ses charmes,
Ni ses yeux bleus priants, d'où ruisselaient ses larmes.
L'essaim l'enveloppa comme un vaste filet.
Une abeille en furie aux tempes se collait ;
Les autres se pendaient en grappes murmurantes,
Perdant leurs aiguillons à ses tresses errantes ;
Les autres en serpent s'enroulaient à son cou.
La vierge torturée allait sans savoir où,
Poussant des cris profonds qui faisaient que loin d'elle
Les oiseaux effrayés fuyaient à tire-d'aile.
De douleur et d'effroi sa gorge se serra,
Et Laure, en un moment étouffée, expira.
Ne la revoyant pas, vers le soir, ses compagnes
Allèrent la chercher sur le flanc des montagnes
Où son pas solitaire aimait à s'égarer ;
Sa mère, les guidant, marchait, non sans pleurer,
Appelant dans les bois : « Laure ! où donc es-tu, Laure ? »
Et, rien ne répondant que la forêt sonore,
Les vierges la suivaient en appelant aussi.

L'air vibra tout à coup et parut obscurci ;
A l'approche des pas, les coupables troublées
Avaient eu peur sans doute, et s'étaient envolées.
Les abeilles fuyaient d'un tertre parsemé

De ronces dont le suc est un miel embaumé.
Le corps fut retrouvé gisant dans les bruyères;
Il foulait de son poids des tiges printanières,
Un bouquet, le matin, par Laure moissonné,
Et qui, le soir, comme elle, était déjà fané.

Laure atteignait à peine au printemps de son âge,
Les roses pâlissaient sur son jeune visage;
Sa paupière à jamais enfermait ses doux yeux,
Comme une tombe, un corps, à l'instant des adieux.
Morte ignorant l'amour, cette terrible fièvre,
Elle semblait dormir; on voyait sur sa lèvre,
Et par miracle, ainsi l'avait permis le ciel,
Sur sa lèvre vermeille un blond rayon de miel.
Elle fut dans ce lieu simplement inhumée;
La mère y rejoignit bientôt sa bien-aimée.
Et chez Laure on trouva des vers inachevés
Inspirés par les bois, chaque matin rêvés,
Cueillis comme le miel sur les fleurs des pelouses,
Doux à faire mourir les abeilles jalouses.

L'AGIOTAGE

SATIRE.

Que ne puis-je arrêter ma fougue qui s'élance
Comme un cheval sans mors, et me fait violence!
Que ne puis-je étouffer dans mon sein haletant
L'indignation sourde et le courroux latent
Lentement amassés, et qui, longtemps esclaves,
Débordent à la fin comme un torrent de laves!

Pourquoi le mal du siècle a-t-il frappé mes yeux?
Pourrais-je, en le voyant, passer insoucieux?
Il faut que malgré moi j'approuve ou je flétrisse :
A de certains moments, le silence est complice.

La fortune publique est livrée aux marchands;
Les habitants naïfs des villes et des champs,
Attirés par l'appât d'un gain illégitime,
Viennent se ruiner centime par centime.
Ils se prennent au leurre ainsi que les poissons
Qu'un peu de chair invite à mordre aux hameçons.
On ne montre à leurs yeux que monts et que merveilles;
Mille bruits arrangés rebattent leurs oreilles :
« En quinze jours à peine, un tel s'est enrichi,
« Pour qui devaient s'ouvrir les portes de Clichy;
« Tel escroc est rentier, et telle femmelette
« Qui ne pouvait suffire aux frais de sa toilette
« Discute la fortune et même le blason
« Du futur qui devra compléter sa maison. »

Oh! Pudeur! De quel droit, dans un vaste royaume,
Où parfois la vertu grelotte sous le chaume,
Où le travail modeste est souvent à l'étroit
Dans les grandes cités, sur le rebord d'un toit,
De quel droit un escroc, une femme galante,
Cueillent-ils au hasard les pommes d'Atalante,
Et s'enrichissent-ils ainsi d'un coup de dé,
Quand plus d'un malheureux, de sueur inondé,
N'est pas sûr d'amasser au bout de la semaine
Quelques sous pour fléchir une hôtesse inhumaine,
Et se trouve réduit, n'ayant ni feu ni lieu,
Au pain dur de l'aumône, à l'abri du ciel bleu?

Je n'exhalerais pas une plainte importune,
Si c'étaient là des coups de l'aveugle fortune,
Et si l'on ne pouvait s'en prendre qu'au hasard :

C'est une piperie où se cache un grand art ;
Ce sont autant d'oiseaux engraissés en des cages,
Pour attirer tous ceux des champs et des bocages.
On laisse les premiers pâturer librement ;
Il en vient une foule ; et, quand c'est le moment,
Un grand coup de filet en prend une centaine,
Et le chasseur content rit de sa bonne aubaine.
Pauvres oiseaux pipés, vous serez toujours pris !
Les chats enfarinés ont beau jeu des souris.
Sans même rajeunir vos grossiers artifices,
Vous soutirez toujours l'argent blanc des novices,
O roués de la Bourse, admirés, enviés,
Grands seigneurs du moment, illustres loups-cerviers !

De l'échoppe aux sillons, c'est pour vous qu'on travaille,
Pour vous, vos familiers et votre valetaille.
N'a-t-on pas raconté qu'en vos jours de butin,
Des mailles du filet vous jetez le fretin,
Et que vous hébergez de vos primes honteuses
Jusques aux portefaix, jusqu'aux entremetteuses !

Paris a dans ses murs un temple athénien
Où trône sans autel un ancien dieu païen,
Ou Plutus, ou Mercure, ou tous les deux ensemble :
Là, sur sept jours, six jours, la foule se rassemble
De leurs adorateurs, dont les groupes serrés
Vont et viennent sans cesse encombrer les degrés,
Et rappellent assez, bourdonnant aux oreilles,
L'essaim noir des frelons, corsaires des abeilles.

Pénétrez, s'il se peut, dans cet antre profond
Rempli d'agioteurs, et voyez ce qu'ils font.
Écoutez, quelle langue ! Essayez de l'entendre ;
Les adeptes du lieu peuvent seuls la comprendre.
Ces hommes-là jadis, même en dépit du ciel,
Se seraient concertés pour élever Babel.

Des cris d'oiseaux de proie et des phrases barbares,
Des noms jetés en l'air, tous plus ou moins bizarres,
Y sont vociférés par les voix de Stentor
D'hommes défigurés par la fureur de l'or.
Leurs pareils à coup sûr hantent les coupe-gorges;
C'est là que les roués savent faire leurs orges.

Quand la première fois, étranger à Paris,
Vous voyez cet aspect, vous entendez ces cris,
N'étaient les vêtements usuels et modernes,
Vous croiriez de l'enfer pénétrer les cavernes.
En vain sur le plafond un peintre a buriné
Nos villes et nos ports : vous êtes dominé
Par l'aspect fourmillant de l'immense cohue
Qui du seuil au parquet se bouscule et se rue.
Que dis-je, le parquet! on ne le hante plus :
Ailleurs s'est reporté le flux et le reflux;
L'agiotage règne aux abords de la lice :
Il est plus impudent derrière la coulisse.

On jouait sur le cinq et sur le trois pour cent
Jadis; mais ce trafic semble trop innocent.
Ce croupier de l'État, qu'on nomme agent de change,
Pour la dette publique à peine se dérange.
Il faut, pour lui trouver bon visage et bon air,
Lui parler d'actions et de chemins de fer.
Mais gare à votre dos, s'il est fourni de plume;
Un désir de vautour dans son regard s'allume;
Votre petit pécule est bientôt décimé;
Il allonge la griffe, et vous êtes plumé.
Imaginez un peu quelle abondante source
De larmes et de sang a fait couler la Bourse!
Vous, qui que vous soyez, hommes laborieux,
De qui la main est rude ou le front soucieux;
Vous dont l'ardeur constante incessamment appelle
La fortune qui fuit toujours à tire-d'aile,

L'argent que vous glanez avec tant de tourment
Jour par jour, nuit par nuit, si légitimement,
Est convoité dans l'ombre. Au moment qu'à l'ouvrage
Vous donnez votre temps et tout votre courage,
Un vautour altéré de votre plus pur sang
Sur vous et vos pareils darde son œil perçant.
Sur votre bénéfice il allonge la serre ;
Il faut qu'il s'enrichisse avec votre misère !
Tout l'aide contre vous, et vous-même ! En tout temps
Des objets de trafic les taux sont inconstants ;
Souvent vous accusez la fortune boiteuse ;
Votre oreille est ouverte. Une lèvre menteuse
Y glisse quelques mots qui vous font tressaillir.
Votre austérité fière est bien prompte à faillir.
Vous prenez intérêt dans une grande affaire ;
Souvent au bout d'un jour votre crédit s'enferre,
Ou vous avez gagné, vous levant tout vermeil,
Ce qui vous eût coûté mille nuits de sommeil...
En gagnant, comptez-vous ce que tels bénéfices
Imposent aux perdants d'horribles sacrifices?
Savez-vous si, la nuit qui suivra votre gain,
Une famille en deuil, sans espoir et sans pain,
N'aura pas à pleurer sur les ais d'une bière
Qui devra s'en aller sans prêtre au cimetière?
Les écus que l'on gagne à ce prix-là sont lourds,
Et les roués du lieu les rattrapent toujours.
Comment cela? Comment? La chose est très-facile ;
Le cours est dans leurs mains un instrument docile :
Si vous êtes porteurs, la valeur baissera ;
Mais, si vous demandez, elle renchérira.
Au profit de qui donc? De quelques-uns peut-être?
De vingt, de dix? D'un seul qui vous gouverne en maître.

Un seul banquier vous tient avec des chaînes d'or,
Les seules qu'aujourd'hui vous respectiez encor.
Il règne sur la France et sur la terre entière.

Hommes vils asservis au joug de la matière,
Ne vous regimbez pas contre le souverain,
Qui garde en ses caveaux l'or, l'argent et l'airain.

C'est l'usurier titré des rois et de l'Église.
Par ses emprunts forcés comme il les dévalise,
Ces prodigues mineurs qu'on devrait une fois
Interdire et réduire à leurs rentes par mois !
Mais il n'est pas le seul, pensez-vous, dans le monde ;
Et la gent de prêteurs en tout pays abonde.
Disculpez le grand nombre ; il n'est que l'instrument
Obéissant, passif, d'un grand gouvernement.
Pour attirer à lui l'or du double hémisphère,
Cet homme a ses préfets, ses préposés d'affaire,
Toute une hiérarchie à sa discrétion,
Dont il sait déguiser l'association.
On a beaucoup parlé du réseau des jésuites ;
De leurs empiétements on a prévu les suites ;
La presse, tout un an, s'est repue à son gré,
Jour par jour, du jésuite ; on vous l'a dévoré
Tant et tant, qu'à la fin il est rentré sous terre ;
Mais l'autre bande noire a su vous faire taire,
Clabaudeurs dont la bouche est docile au bâillon,
Et dont la probité n'est plus qu'un vieux haillon.
Vos premiers aboiements et vos criailleries
N'étaient que beaux calculs et bonnes jongleries.
Le gâteau de Cerbère, une fois apporté,
A fait tomber dans l'eau votre animosité,
Et l'envoi pressenti de quelques paperasses
Étouffé l'aboiement dans vos gueules voraces.

La louange en revanche et les honneurs sont dus
A ceux, tentés aussi, qui ne sont point vendus.
Vainement le serpent aux écailles luisantes
A fait étinceler ses offres séduisantes.
Au lieu du fruit doré sous le feuillage vert,

Il montrait cette fois un portefeuille ouvert
Où foisonnait la prime et le billet de banque,
Ce fruit si doux à l'œil, que rarement il manque,
Dans les doigts séducteurs sitôt qu'il a relui,
D'entrainer la vertu des Ève d'aujourd'hui.
En vain le beau diseur à sa vieille éloquence
Mariait finement sa jeune expérience,
Les champions de nos droits et de la vérité
Ont détourné les yeux et n'ont pas écouté.
En vain, se repliant en manœuvres habiles,
Il a tenté de mordre au talon ces Achilles ;
De peur d'être écrasé sous leurs pieds, le serpent
A dû, cerné par eux, fuir l'attaque en rampant.

Disons-le sans frayeur : gloire aux uns, honte aux autres !
Flétrissons les Judas, louons les vrais apôtres.
Tous les hommes vendus, comme un troupeau bêlant,
Doivent être marqués d'un stigmate brûlant.
Les lanières de cuir des anciens satiriques,
Les fouets que font siffler les iambes lyriques
Et les serpents noués des filles de l'enfer
Devraient, en plein Forum, mettre en lambeaux leur chair.

Pour ceux qui sont restés probes, invulnérables,
On devrait à leurs fronts devenus vénérables,
Suivant le rit ancien, appendre les lauriers
Que notre âge imbécile a foulés sous les pieds.
On devrait leur mener (eh ! n'en sont-ils pas dignes ?)
Au milieu de Paris, des triomphes insignes,
Dussent, les poings liés et baissant les regards,
Les vendus en vaincus marcher après leurs chars !

Honneur aux écrivains qui, travaillant sans haine
A l'affranchissement de la pensée humaine,
Opposent une digue à ce pouvoir brutal,
Qui veut tout submerger sous des flots de métal !

Que deviendraient Paris, et la France, et le monde,
Si le pouvoir d'argent (que le ciel le confonde!)
Et si la verge d'or, appesantis sur nous,
Nous contraignant un jour à ployer les genoux
Devant Mammon, Baal ou pareilles idoles,
Dans nos gosiers captifs étouffaient nos paroles!
A quoi nous servirait de nous être égorgés,
D'avoir brisé des fers par vingt siècles forgés,
Arrosé d'un sang pur l'arbre de l'espérance
Et promené partout les drapeaux de la France,
En sonnant des clairons, en criant : Liberté!
Pour ployer de nouveau sous un joug détesté?
Mieux vaut tendre l'épaule au knout de la Russie
Que ronger le frein d'or d'une aristocratie
Qui met sur son blason des pièces de cinq francs.
A choisir, je serais pour les anciens tyrans.

Les anciens sont connus : leur cour était polie,
Et, quoique le Caprice, ou l'aveugle Folie,
La Superstition, ou très-souvent l'Amour,
Tînt le sceptre, c'était, à bien prendre, une cour.
On y causait du moins : les folles causeries,
Plus brillantes que l'or et que les pierreries
Dont les marquis d'alors avaient leurs doigts chargés,
Ont volé de nos jours aux pays étrangers.
On y faisait honneur à la haute lignée;
La roture parfois était égratignée,
Quand, montrant leur main blanche et leurs beaux petits pieds,
Les dames rappelaient leurs quatorze quartiers,
Pendant que les seigneurs, avec bravoure feinte,
Parlaient de leurs aïeux morts dans la terre sainte;
Mais, quoiqu'on y servît galamment le démon,
On ne s'y vendait pas tout entier à Mammon.

Que serait une cour où la lourde finance
Tiendrait bourgeoisement le sceptre et la balance?

Où l'or mènerait seul aux grandes dignités;
Où talent et vertu, supputés, escomptés,
Passeraient, sous la main d'un avare à l'œil louche,
Du trébuchet exact à la pierre de touche;
Où les courtiers-marrons, devenus courtisans,
Chasseraient du palais, comme vils paysans,
Tous ceux qui n'auraient pas, sans honte ni mesure,
Rogné des louis d'or et pratiqué l'usure?
Sous un Midas régnant, qu'adviendrait-il de l'art?
Nos chefs-d'œuvre, traités comme objets de hasard,
A l'encan se vendraient sur la place publique :
Toiles du Vatican, marbres du Pentélique,
Nos Rubens, nos Poussin... Par la flamme dissous,
Nos bronzes respirants seraient changés en sous.
Comme on n'estimerait ni souvenirs de gloire,
Ni rien de ce qui sauve une illustre mémoire,
On ne songerait plus qu'au présent, et non pas
En épicuriens qui marchaient au trépas
Gaiement et sous des fleurs cachant le précipice,
Mais en vieillards abjects minés par l'avarice.
Mieux vaut être asservi par la stupidité,
La volupté qui tue, ou par ta cruauté,
O Néron! que subir ton hideux despotisme,
Amour sacré de l'or d'où naît le vandalisme!
Quand sur vos tristes cœurs son souffle aura passé,
Comme sur nos vallons le vent de mars glacé,
Brûlant le pêcher rose avec les violettes,
L'art et la poésie, artistes et poëtes,
Pencheront tristement leurs têtes pour mourir,
Et quel sang répandu les fera refleurir?
Quels brasiers allumés, consumant les épines,
Rouvriront le champ libre à ces plantes divines?
Déjà la Poésie a fui, loin de nos murs,
Vers un monde meilleur où les cœurs soient plus purs,
Et l'appréhension de cette tyrannie
Étouffe, à peine éclos, les germes du génie.

L'agriculture au moins sera mise en vigueur :
Pour tous les grands travaux la force vient du cœur ;
Et quel cœur mettrait-on au service insipide
D'un despote inflexible et bassement cupide ?
La fable de Midas est belle à tous égards :
Tout se changeant en or devant ses yeux hagards,
Il chercherait en vain du froment dans ses granges,
Et, dans ses grands pressoirs, le doux fruit des vendanges ;
Il ne verrait partout que de l'or, que de l'or,
Et, par un coup du ciel, mourrait sur son trésor.

Cependant tout dément ma sombre rêverie :
Une ère de splendeur s'ouvre pour ma patrie ;
Canaux, chemins de fer, artères du pays,
Puisant vie et chaleur au cœur même, à Paris,
Les feront circuler par un tissu de veines
Jusqu'aux extrémités des provinces lointaines.
L'âge d'or suit la paix : plus de rébellion,
On peut recommencer l'églogue à Pollion.
La presse aux mille bras agrandit son cylindre,
L'opprimé désormais a cent voix pour se plaindre ;
Il aura sous la main des journaux... des géants
Tout prêts à l'assister de leurs gosiers béants !
Paix trompeuse ! progrès qui vous laisse en arrière !
Vos bras forts chaque jour brisent une barrière ;
Vous tenez la vapeur en des cuves d'airain,
Et, pouvant lui lâcher ou lui serrer le frein,
Vous vous ferez traîner au bout de votre empire
Par ce coursier de fer qui hennit et respire.
A quoi vous servira de fendre ainsi les airs,
Plus prompts que les chevaux libres dans les déserts,
Si vous sentez, fuyant des tropiques aux pôles,
Un collier d'infamie écraser vos épaules,
Et s'il n'est plus au monde un lieu si retiré
Où le pouvoir de l'or n'aura pas pénétré ?

Un poëte disait, de qui l'âme limpide,
Abritée en lui-même, à nul vent ne se ride :
« Quand le vent du midi deviendra trop brûlant,
« Mes amis, nous fuirons vers les pics du mont Blanc ! »
Elle oubliait, cette âme en son calme abîmée,
Que des pics éternels, par deux fois, une armée
A chassé vers l'azur les aigles effrayés ;
Que sur les monts neigeux les chemins sont frayés,
Que, depuis Annibal et notre empereur corse,
Les franchir de nouveau n'est plus un tour de force,
Avec tous nos ressorts qu'ils ne connaissaient pas,
Et les trombes de feu qui devancent nos pas ;
Que, si le despotisme asservit l'industrie,
Nous serions à deux pas, nous, de la Sibérie,
Et qu'on y pourrait voir en un jour déporté
Quiconque rêverait tout haut la liberté.

O Dieu ! pourquoi donner tant d'essor à nos ailes
Et cette impulsion à nos forces nouvelles,
Faire de l'eau, du feu, nos dociles coursiers,
Pour servir seulement des intérêts grossiers ?
Si l'électricité porte un secret de Bourse,
Si la vapeur ne sert, dans sa rapide course,
Qu'à des Apicius, des Lucullus nouveaux,
Aux ventres affamés et non pas aux cerveaux ;
Si le sort des petits est d'user leurs échines
En servant d'engrenage à ces grandes machines,
Sans qu'ils y gagnent rien pour l'âme et pour le corps ;
Plutôt que de souffrir de pareils désaccords,
Qui ne peuvent que nuire à la grande harmonie,
Dieu ! que n'étouffez-vous la force et le génie !
Que n'avez-vous soufflé déjà sur les humains
Qui font un tel abus de l'œuvre de vos mains !
Que ne commandez-vous à la vapeur rétive
De briser en éclats cette locomotive
Qui hurle dans le val, et qui, perçant les monts,

Semble un chariot noir traîné par les démons !
Beau malheur ! Elle entraîne un convoi de marée
Qui par la haute banque eût été dévorée ;
C'est encore un turbot !... Ombre de Juvénal,
Lève-toi ! Notre siècle est gourmand et vénal.

C'est le malheur des temps ; on ne peut en médire ;
Si vous le censuriez, on se mettrait à rire ;
On est railleur aussi. — Je sais que vous direz,
En prenant vos grands airs : « Ils sont exagérés
« Dans leur petit courroux, les poëtes imberbes ! »
Mais ils peuvent répondre à vos dédains superbes :
Oui, nous outrepassons un peu la vérité
Et vous ne sortez pas de la légalité ;
Vous n'avez pas enfreint les articles du Code,
Et vous êtes d'ailleurs protégés par la mode.
On a dit qu'on a vu le faubourg Saint-Germain
Des barons allemands venir baiser la main ;
L'indiscret Richelieu sur ses listes traîtresses
Comptait moins, a-t-on dit, de petites maîtresses.
Ce Nucingen, d'ailleurs, est un fort bon enfant ;
Ce qu'il fait est à faire, et rien ne le défend.

Un flocon détaché de la montagne blanche
Devient boule de neige et bientôt avalanche.
Le Pouvoir laisse aller, et son attention
Sera mise en défaut par l'inondation.
Mais comment prévenir de semblables ravages ?
Quand un fleuve menace, on hausse les rivages,
On détourne son lit, on creuse un réservoir.
Quand on mène l'État, on doit surtout prévoir.
Sully, Colbert, Turgot, dont la haute prudence
Était pour le royaume une autre providence,
Que diraient-ils de voir nos Laws, en moins de rien,
Gaspiller les écus qu'ils employaient si bien ?
Craignant que le trésor s'enrichisse et se double,

On laisse nos Crésus, pour pêcher en eau trouble,
Faire un pacte et s'unir. Je vois que vous étiez
D'insignes scélérats, ouvriers charpentiers [1] !

De l'indignation qui déborde ma veine
Le flot s'agite en vain, car la Finance est reine,
Et son temple est gardé. L'impudence et l'orgueil
A la plainte importune en défendent le seuil.
Il se fait un tel bruit sous sa voûte de pierre,
Que Dieu n'y ferait pas entendre son tonnerre.
Le Christ y descendrait, armé du fouet sifflant
Dont il chassa jadis, troupeau vil et tremblant,
Les marchands qui faisaient du temple une caverne,
Qu'il serait expulsé du portique moderne ;
Lui-même, il subirait la flagellation,
A moins que, saturé d'humiliation,
Il ne fît, de son bras repoussant le calice,
Crouler sur les vendeurs l'orgueilleux édifice.

1845.

ÉPITRE FAMILIÈRE

A S. DUPONT.

Je vais t'écrire en vers, et déjà le bon sens
Dort au bruit de la rime en mes vers languissants.
Que te dirai-je ? Hélas ! l'écho de la Voulzie
S'entretient rarement avec ma poésie.

[1] Allusion à une coalition de charpentiers qui eut lieu à cette époque.

Naguère la feuillée, un air calme et plus doux,
Favorisaient encor leurs chastes rendez-vous;
Les saules maintenant pleurent leur vert feuillage.
Comme l'oiseau frileux qui suspend son ramage,
Ma muse attend aussi les beaux jours pour chanter.
Oh ! quand reviendront-ils ? Je me sens attrister.
Ressusciterez-vous pour moi, charmantes heures
Qui m'avez vu si riche en de pauvres demeures,
Riche de sentiments, riche d'illusions ?
N'étions-nous pas heureux, dis-moi, quand nous causions
De nos premiers espoirs, promesses avortées,
Comme des fleurs de mars, pour s'être trop hâtées ?
L'absence n'avait pas élargi ce lien
Qui fait de l'un pour l'autre un mutuel soutien.
Que nous avions à deux de bonheur ! Les pleurs même
Semblent doux, essuyés par une main qu'on aime.
Mon frère, où donc es-tu ? je suis las d'être seul.
Aux bords où le platane, où l'orme, où le tilleul,
Si tristes maintenant, effeuillent dans le Rhône
Les débris jaunissants de leur pâle couronne,
Je crois errer encore avec toi, quand le soir
Nous arrachait tous deux à l'ennui du comptoir.
Sur de riches tissus, fatigantes merveilles,
Tes yeux s'étaient lassés, et mes pauvres oreilles
Tintaient au bruit railleur que fait sonner l'argent
Quand il s'empile aux yeux d'un commis indigent.
Nous avions traversé bien vite cette place,
Ce forum de Lyon, où la foule qui passe,
Le gaz, le bruit des chars, tout rappelle Paris,
Où le vice doré coudoie avec mépris
La probité modeste, où la fille de joie,
Cette araignée immonde, étend ses lacs de soie.
Nous étions près du Rhône, aspirant cet air pur
Qui des Alpes descend avec ses flots d'azur !
A nos pieds bouillonnait l'eau du fleuve : aux temps sombres,
Elle nous rappelait le fleuve noir des ombres;

Quand les cieux n'étaient plus de nuages voilés,
On eût dit qu'ils coulaient dans ces flots étoilés,
Et, quand l'astre des nuits y projetait ses flammes,
Ils nous semblaient rouler de ces brillantes trames
D'argent fin et d'or pur que Lyon, tous les jours,
Tisse pour l'ornement des fastueuses cours.
Quel aspect grandiose et quelle perspective
Enchantaient nos regards de l'une à l'autre rive !
Les maisons de marchands qui bordent la cité,
Réfléchissant aux yeux ce rayon argenté,
Brillaient de tout l'éclat du marbre de Carrare :
On eût dit des palais de Venise ou Ferrare.
(Tu sais que Joseph deux traitait de roitelets
Nos marchands de Lyon, hôtes de ces palais.)
A l'autre bord des flots se découvraient des plaines
Que la lune baignait de ses clartés sereines ;
Au lointain les rayons de son disque tremblant,
En mourant, effleuraient les neiges du mont Blanc.

Et d'admiration nos lèvres étaient closes,
Ou de ce sentiment les paroles écloses
Étaient de ces beaux traits, dans le transport lancés,
Que la plume et la voix n'ont jamais retracés.
Nous ne raisonnions pas ; dans notre humble ignorance,
Nous aimions, et l'amour est plus que la science.
Notre amour s'élevait jusques à son auteur,
Et, quand il s'abaissait d'une telle hauteur,
Nous l'exercions sur nous ; d'une ardeur mutuelle
Tous les deux nous luttions d'amitié fraternelle,
Et c'était dans la lutte à qui sacrifierait
A cet amour si pur l'orgueil ou l'intérêt.
De ce beau sentiment les généreuses flammes
Sans s'éteindre, à grands flots, débordaient de nos âmes;
Nos cœurs faisaient autant de haltes que nos pas :
Halte sur cette place où ne rougissent pas,
Que dis-je ! où sont tout fiers de leur noble roture

Des parents dont le front n'eut jamais de souillure ;
Halte encor sur ce quai d'où nous apercevions
La fenêtre où, bien tard, de vacillants rayons
Nous disaient qu'une sœur, l'ange de la famille,
Pour vivre s'épuisait à des travaux d'aiguille.
A ce moment le ciel quelquefois l'inspirait,
Elle nous sentait là, sa fenêtre s'ouvrait,
Elle criait : Adieu ! Nous répondions : Courage !
Et, plus forte, elle allait reprendre son ouvrage.

L'heure nous rappelait au paternel foyer.
Que nous étions heureux quand venait l'égayer
Un père bien-aimé dont la fréquente absence
Nous faisait vivement désirer la présence !
Les cahots de la route, et les mauvaises nuits,
Et les temps orageux, et mille autres ennuis,
Avaient exténué son corps ; mais dans son âme
Il puisait pour ses maux un souverain dictame :
La gaieté... Je le vois, assis entre nous deux,
Déroulant l'écheveau de ses récits joyeux,
Fumant, et nous payant par de larges bouffées
Nos approbations de rires étouffées.
Il oubliait au sein de nos épanchements
Les fatigues du corps et les secrets tourments
Auxquels son âme était incessamment en proie.
L'aspect de ses enfants lui causait tant de joie,
Qu'il fallait, le voyant sommeiller à demi,
Lui dire : De longtemps vous n'avez pas dormi,
Vous devez être las, reposez-vous, bon père ;
Que, pour le décider à clore sa paupière,
Il fallait d'un baiser appeler sur ses yeux
L'essaim trop fugitif des songes gracieux...

Vive le souvenir !... pour moi je le compare
Au vin plus précieux d'autant qu'il est plus rare,
Que l'œil du maître seul découvre en son cellier.

Au convive ordinaire il l'a fait oublier,
Se réservant de boire, en un doux tête-à-tête
Avec un vieil ami, son vin de la Comète.
Le vieil ami, c'est toi, quoique bien jeune encor.
Couronnons-nous de fleurs, et, dans des coupes d'or...
J'oubliais que chez nous, par des arrêts sévères,
L'or fut toujours banni. Donc! emplissons nos verres.
Le vin dur de ma tonne a dû se mitiger,
Le temps l'a fait vieillir, je l'ai fait voyager ;
Quand l'amitié d'ailleurs est juge en poésie,
Elle trouve au Surène un goût de Malvoisie.

Novembre 1842.

ÉGLOGUE

A M. P. LEBRUN.

LE VIEILLARD, L'ADOLESCENT.

L'ADOLESCENT.

Puisque vos coudriers, vos abeilles, ce hêtre
Et ce vallon discret dont vous êtes le maître
Sont redevenus miens, je pourrai comme avant
Redire les chansons que j'apprenais au vent.
Ces bords hospitaliers ont de vertes pelouses
Dont les rives du Rhin pourraient être jalouses.
Le Rhin, dont les clairons agitaient les roseaux,
Ne m'aurait jamais fait oublieux de ces eaux

Que ride le zéphyr, et qu'on voit effleurées
Par les oiseaux pêcheurs aux ailes azurées.

LE VIEILLARD.

Tu n'étais donc pas né pour la guerre, mon fils?

L'ADOLESCENT.

Les peuples ont cessé d'échanger leurs défis ;
Les champs sont en repos ; on ne se bat plus guères ;
Toujours les laboureurs sont ennemis des guerres .
Pour un glaive inutile et pour d'autres habits
Devais-je abandonner mon père et mes brebis?

LE VIEILLARD.

Une loi t'y forçait : un homme tutélaire
S'est mis entre elle et toi ; tes chants ont su lui plaire,
Agrestes, mais naïfs. Il a pu te sauver,
Il l'a fait; c'est un bien que je n'osais rêver.
Si comme la fumée on voyait la prière,
A toute heure du jour, du toit de ma chaumière
On verrait s'élever et monter doucement
Un nuage d'azur jusques au firmament.
Soit qu'avec le soleil je me lève ou me couche,
Son nom dans ma prière est toujours à ma bouche.

L'ADOLESCENT.

Il sera dans mon cœur autant que je vivrai.
Ne m'avez-vous pas dit qu'un bienfait est sacré,
Qu'il doit avec le temps acquérir de la force
Dans l'âme, comme un nom gravé sur une écorce?
Mais, dites-moi, comment cet homme généreux
A-t-il pu me soustraire à mon sort malheureux,
Faire que ce ruisseau, ce vallon, ce bois sombre,
Me prodiguent encore et la fraîcheur et l'ombre?

LE VIEILLARD.

Un jour que tu chantais, il passait dans le bois ;
Il s'était arrêté pour entendre ta voix ;
Tout charme les rêveurs, et leur joie est égale
D'ouïr le rossignol ou la rauque cigale.
Sans doute de tes chants il eut bon souvenir,
Car peu de temps après je le vis revenir,
Un jour que tout ici te pleurait ; ma chaumière
Avait en te perdant perdu joie et lumière.
Tout m'était importun ; il entra; mon regard
Se releva sur lui méfiant et hagard.
Insensé que j'étais ! n'aurais-je pas dû lire
Mon salut et le tien écrits dans son sourire !
Il vit que je souffrais et me dit doucement :
Ne pourrais-je adoucir votre secret tourment?
J'avais un fils, lui dis-je, espoir de mon vieil âge,
Que les lois de la guerre ont pris à son village ;
Que de choses l'on voit en six ans se passer !
Qui sait si nous pourrons encor nous embrasser!
Le soldat, pauvre enfant ! c'est l'oiseau sur la branche;
L'un de nous peut mourir; déjà ma tête est blanche.

L'ADOLESCENT.

Par quels mots bienveillants vous a-t-il ranimé,
Vous dont le cœur semblait à tout espoir fermé?

LE VIEILLARD.

L'enfant que vous pleurez, me dit-il, est le même
Que j'entendis chanter sous les platanes? J'aime
Le son pur de sa voix, le tour simple et naïf
Des vers qu'il modulait, et son regard pensif.
Puis, ses yeux se tournant sur nos vertes poussées,
Il sembla remonter un courant de pensées,
Resta longtemps rêveur et dit en soupirant :
Le chaume vert de mousse et le buis odorant,

Les platanes vieillis dont l'écorce est nouvelle,
Le murmure de l'eau, tout ici me rappelle
Le temps où le roseau, sonore sous mes doigts,
Révélait ma jeune âme aux échos de ce bois.
A ces mots, je voyais sa paupière mouillée.
Un soir, ajouta-t-il, caché par la feuillée,
Un vieillard m'entendit, qui sourit à mes chants,
Qui les encouragea par quelques mots touchants;
Et, fort de ses conseils, j'osai changer de scène :
Je portai mes chansons aux échos de la Seine.
Ce souvenir m'est doux, et, pour le consacrer,
Je vous empêcherai, bon vieillard, de pleurer.
Ce chaume solitaire et qu'attristent vos larmes
Reverra le soldat dépouillé de ses armes;
Vous secouerez pour lui les arbres du verger ;
Vos brebis bêleront au retour du berger ;
Ce vallon solitaire, où nul bruit ne résonne,
Que la chanson de l'eau plaintive et monotone,
Frémira de ses chants qu'il avait désappris
Et dans votre sourire ils trouveront leur prix.

L'ADOLESCENT.

Ne m'a-t-on pas redit les plus étranges choses
Dans la ville où Thibault a trasplanté ses roses?
Qu'il avait recueilli, pour me sauver, des voix
Dont on regarde moins le nombre que le poids;
Que les plus renommés, cédant à son caprice,
S'étaient intéressés au berger de Saint-Brice,
Et que leur noble exemple avait porté son fruit :
Qu'alors, dans tout Provins, il n'avait été bruit
Que de rendre aux forêts, aux muettes feuillées,
Le chant qui les avait si souvent éveillées.
J'ai su que des rivaux ont noblement lutté
A qui l'emporterait en générosité,
Qu'ils se félicitaient de ce que l'avantage
De cet heureux conflit devenait mon partage.

J'ai su de quelles mains tombaient l'or ou l'argent
Accompagnés toujours d'un sourire indulgent.
Au bord de la Voulzie il est un pâturage
Où de hauts peupliers répandent leur ombrage,
Où l'on entend le bruit monotone et réglé
Du moulin de Provins qui moud le plus de blé;
On a recueilli là des épis pour ma gerbe.
J'y mènerai souvent mes brebis, et sur l'herbe,
A l'heure où le jour baisse et touche à son déclin,
Je mêlerai mon chant au bruit de ce moulin;
J'appellerai sur lui ces nocturnes génies
Qui chassent des maisons les noires insomnies,
Qui, doucement trompeurs, pendant que nous dormons,
Nous font parfois rêver de ce que nous aimons.
Et j'irai d'autres fois au haut de la colline
D'où l'on voit à ses pieds, quand le soleil décline,
La ville de Thibault noyée en un flot d'or;
Et là, levant les mains, je veux bénir encor;
J'appellerai sur elle et sur ceux qui l'habitent
Les anges du Seigneur dont les ailes abritent,
Pour qu'ils versent la nuit leurs dons sur la cité
Où l'on conserve un culte à l'hospitalité.
Que ne m'est-il donné de franchir les distances!
Je partirais, j'irais fatiguer de mes stances
L'homme qui me dispute à mon arrêt fatal
Et rend l'humble berger à son chaume natal.

LE VIEILLARD.

Moi, je t'ai devancé : contre toute espérance,
Sitôt que j'ai connu ta prompte délivrance,
J'ai de mes vieux pommiers secoué les rameaux,
Et parmi tous mes fruits j'ai choisi les plus beaux;
Quand je les eus couverts de paille fraîche et neuve,
Je partis, côtoyant nos ruisseaux jusqu'au fleuve
Qui lentement vous mène, après de longs détours,
Au bord où Notre-Dame élève ses deux tours.

Là, j'ai vu ton sauveur ; il ouvrit ma corbeille,
Me vanta la fraîcheur et la teinte vermeille
Des fruits que j'apportais pour le remercier,
Confus, et ne sachant quels mots balbutier.
Le soir, il m'envoya dans un vaste théâtre
Radieux et bien fait pour étonner un pâtre.
T'imaginerais-tu des salles où, la nuit,
Plus brillant qu'en plein jour, un autre soleil luit ?
Qu'il était beau de voir une foule attentive
S'attendrir sur le sort de l'auguste captive ;
Maudire Élisabeth, applaudir à Stuart,
Quand ses larmes de reine humectaient son regard !
Et les miennes coulaient au moment où Marie,
Exilée, est réduite à pleurer sa patrie.
Je la vois ; elle est pâle et son noir vêtement
Forme avec sa pâleur un contraste charmant.
La foule était émue aux accents du poëte
Dont la muse trouvait une digne interprète.
J'étais impatient de connaître l'auteur :
On murmura le nom de ton libérateur ;
J'applaudis, et quelqu'un de la foule ravie,
Me voyant son ami, me révéla sa vie.

L'ADOLESCENT.

Comment délaissa-t-il nos champs pour la cité,
Le doux aspect des monts et de l'immensité
Pour l'enceinte bornée où, pareille à la houle,
On entend sourdement se remuer la foule ?

LE VIEILLARD.

La gloire a des clairons dont le bruit entendu
Réveille le berger sous le hêtre étendu :
Un jour qu'il sommeillait au bord de nos fontaines,
Il entendit des cris et des rumeurs lointaines ;
Il s'émut ; il brisa sa flûte de roseau ;

Sa voix suspendit l'onde et fit trembler l'oiseau ;
Elle était belliqueuse, elle fut écoutée
Par l'homme qui cherchait pour la France un Tyrtée,
Par l'Empereur ! Bientôt il put baiser les plis
D'une épître où brillait la date d'Austerlitz.
Ce regard du héros fut pour cette jeune âme
Ce qu'est une étincelle au tison qu'elle enflamme.
Il le chanta d'abord triomphant, puis tombé.
Lui, n'a pas à rougir de s'être un jour courbé
Sous un sceptre de fer et sur un berceau frêle,
Puisque ensuite au malheur il est resté fidèle.
Comme il avait chanté Lodi, Wagram, Eylau,
Plus tard on l'entendit déplorer Waterloo.
Après le saule en deuil pleurant à Sainte-Hélène,
La voûte de Schœnbrunn frémit à son haleine.
Un jour il entrevit l'orient enflammé ;
Et, l'espoir dans son cœur tout à coup rallumé,
Il confia sa vie aux planches d'un navire ;
Il s'en alla poussé par un léger zéphire
Vers ce bord que depuis toute lyre a chanté,
D'où s'envola vers nous la jeune liberté.
Pèlerin sur le sol où mendiait Homère,
Près de chaque cité qui se disait sa mère,
Il fouillait les débris d'un passé glorieux,
Afin de comparer nos Grecs à leurs aïeux.
Nos Grecs ressuscitaient Salamine et Platée ;
Il ne fut pas le seul qui rappelât Tyrtée.

L'ADOLESCENT.

Mon père, vous venez de troubler mon sommeil.
Je ne suis plus berger. Quel étonnant réveil !
J'ai senti que la lyre était sœur de l'épée,
Et je voudrais aussi tracer mon épopée.
Je vous quitte et je vais à mon libérateur.
Qui sait si le poëte, accueillant le pasteur,
Ne peut le transformer ? Moi, je commence à croire

Que l'on peut arriver des brebis à la gloire.

LE VIEILLARD.

Pars, mon enfant, et suis le périlleux chemin ;
Je ne résiste pas ; sur toi j'ouvre ma main.
Je veux en bon aïeul attirer sur ta tête
Tous les trésors du ciel... O berger ! sois poëte;
Va souffrir et mourir loin du champ des aïeux :
Si tu le peux, grandis, mais reste vertueux.
Berger, quand tu paissais dans les saisons brumeuses
Tes brebis sur les bords des ondes écumeuses,
Souvent l'humidité perçait tes vêtements;
Le froid te pénétrait. Eh bien, tous ces tourments
Ne sont rien près de ceux que la ville t'apprête.
On ne devine pas tout ce qui vous arrête,
Lorsque de son village on aspire à Paris.
Sois bon, sois courageux, insensible aux mépris.
Suis le guide éclairé que le Seigneur t'envoie;
Mets tes pas sur les siens, car il connaît la voie.
Dans ses mains sans trembler remets ton avenir.
S'il te voit chanceler, il peut te soutenir.
Et, quand tu sentiras s'affaiblir ton courage,
Regagne ton hameau, viens t'asseoir sous l'ombrage,
Et puiser, dans mes bras, au cœur de ton aïeul,
La force nécessaire à l'homme qui vit seul.

1844.

A JEAN REBOUL

FRAGMENT ADRESSÉ EN 1840.

. . . . . .

Pauvre, chaste, isolée, ô sublime poëte,
Ta muse attirera les doux regards de Dieu :
Heureux le barde saint comme un anachorète,
Qui garde ainsi le triple vœu !

S'il n'a pas des trésors comme un grand de la terre,
Une splendide table et des flatteurs autour,
De ces bruyants plaisirs où la santé s'altère,
Des nuits qui remplacent le jour;

Le ciel pour sa journée, ainsi qu'à Paul ermite,
Lui donne un pain qu'il double, alors que des déserts
Il survient un Antoine, un autre cénobite,
Pour se mêler à ses concerts.

Puis, tous les deux assis au bord de l'onde pure
Que le rocher pour eux sous leurs pieds fait jaillir,
Avant de prendre ensemble un peu de nourriture,
Ils poussent au ciel un soupir.

Et bientôt devisant des hommes et des choses :
« Les hommes, que font-ils ? se disent-ils entre eux;
« Pour louer le Seigneur ont-ils leurs lèvres closes?
« Les ouvrent-ils pour les faux dieux?

« Adorent-ils Mammon et l'impure déesse;
« Sont-ils ambitieux, égoïstes, jaloux?

« Habiles à montrer des dehors de tendresse
« Sont-ils des agneaux ou des loups?

« Bâtissent-ils toujours leurs maisons sur le sable,
« Fondent-ils sur l'erreur, lorsque la vérité
« Est l'antique rocher qui seul peut rendre stable
« Le travail de l'humanité? »

Puis, élevant vers Dieu l'essor de leurs pensées :
« C'est vous seul, disent-ils, que nous devons bénir,
« O Dieu ! seul éternel, roi des choses passées,
« Du présent et de l'avenir. »

Ainsi je t'ai rêvé dans ta simple demeure,
Où le plus humble frère est toujours bien venu.
Que ne m'est-il donné d'y converser une heure,
D'y passer comme un inconnu !

A M. VICTOR DE LAPRADE

Né sous des sapins noirs comme ceux de la Thrace,
Au bord d'un sombre étang, par quelque jeune grâce
Qui te vit des hauteurs, en naissant abrité,
Tu fus mélancolique avec suavité.
Tu n'étais qu'un enfant : déjà ta langue agile
S'assouplissait au rhythme, en épelant Virgile,
Qui devait t'enseigner tant de choses plus tard!
Courbé sur les genoux de quelque saint vieillard
Dont la haute sagesse éclairait tes lectures,
Tu pénétrais le sens des saintes Écritures.

Quand l'âge te fit mûr et libre, ton esprit
Choisit pour se guider Platon et Jésus-Christ.
Depuis, de Sunium aux cimes du Calvaire,
Avec cette lenteur sage qui persévère,
Tu marches sans faiblir. Tous tes pas sont comptés.
Si tes pieds en chemin se sont ensanglantés,
Chaque goutte de sang changée en fleur vermeille
De sucs et de parfums nourrit plus d'une abeille.
Calme donc tes douleurs et lève fièrement
Ton front longtemps courbé, puisque c'est le moment!
Pourquoi penser encore au Jardin des Olives,
Au traître qui se mêle aux fidèles convives,
A Pierre qui renie, aux autres dispersés?
Ces tristes souvenirs doivent être effacés.
Songe au Cyrénéen, à Jean, à Madeleine,
Dont l'urne parfumée est encore moins pleine
De myrrhe et d'aloès que son âme d'amour;
Et ne vois ces tableaux que dans un demi-jour.
Car le temps est venu de dire aux saintes femmes :
Femmes, que la douleur expire dans vos âmes!
Il est ressuscité, ne cherchez plus ici
Ce cher et doux objet du maternel souci.
Son linceul de sa mort est tout ce qui vous reste,
Et sa gloire bientôt vous sera manifeste.
Reste donc loin des champs où ton cœur se complaît;
Laisse-nous voir en toi leur céleste reflet.
Nous voudrions aussi, loin des amas de pierres,
Aller au grand soleil entr'ouvrir nos paupières,
Te suivre sur les monts où l'aigle va nicher,
Et surprendre son aire au faîte du rocher;
Écouter avec toi le bruit de l'avalanche
Qui soulève en croulant une poussière blanche;
Admirer la nature en toute sa beauté,
Cette Isis dévoilant sa chaste nudité.
Nous voudrions aussi poursuivre sur tes traces
Les neuf Muses tes sœurs, tes amantes les Grâces,

En écoutant frémir sous leurs bois de lauriers
Les accents de leurs voix aux flûtes mariés ;
Mais la nécessité nous retient dans ses chaînes.
Reste donc, et dis-nous ce que savent les chênes
Des mystères divins, toi qui les sais par eux,
Toi qui t'es abreuvé du miel de leurs flancs creux.
Ne nous refuse pas d'approcher notre lèvre
De ce flot jaillissant dont la cité nous sèvre,
Manne qu'il faut chercher le matin sur les fleurs,
Avant que le soleil ait aspiré ses pleurs.
Et n'en sois pas avare, ô toi qui la recueilles
S'épanchant dans ton sein goutte à goutte des feuilles !
Apaise notre soif, ou bien, si tu ne peux
Prodiguer ce nectar, ô convive des dieux !
Viens en aide à nos cœurs sevrés de poésie,
Et qu'un peu d'amitié du moins les rassasie.

1845.

SUR LA MORT DE MADAME A. C.

L'ombre qui se répand sur le front des mourantes,
Les plaintes, les regrets, les soupirs, les aveux,
Les paroles d'adieu, tristes, incohérentes,
Que l'agonie arrache aux lèvres expirantes,
Les sueurs de la mort qui glacent leurs cheveux,

Quand par la maladie elles sont abattues,
Leurs yeux ternes, leurs doigts convulsifs et serrés,
Même avant qu'elles soient du linceul revêtues

Leur pâleur qui les fait ressembler aux statues,
Consternent les vivants et leur disent : Pleurez !

Surtout quand la mourante, à son printemps ravie,
Voyait ses jours éclore avec sérénité,
Assise à ce banquet où l'hymen vous convie,
Vous offrant d'une main les roses de la vie,
De l'autre, les fruits mûrs de la maternité;

Quand l'époux étant là, près de l'enfant qui pleure,
On ne peut distinguer le plus faible des deux,
Et lorsqu'ils semblent croire, avant qu'elle ne meure,
Qu'à force de sanglots ils différeront l'heure
Où tout ce qu'ils aimaient doit s'éteindre pour eux.

C'est ainsi qu'elle est morte, hélas ! et nul dictame
N'aurait pu la sauver ; on a tout dépensé,
L'or, les soins et les pleurs ; ô pauvre jeune femme !
On n'a pu retenir sur ses lèvres son âme :
Elle est morte ; sitôt ! Qui donc l'aurait pensé,

A la voir souriante, et fraîche épanouie,
Et pareille au grand lis qui s'est tenu fermé
Tant que grondait l'orage et que tombait la pluie,
Dont le voile d'argent, quand le soleil l'essuie,
Secoue un doux parfum sur le sol embaumé.

Elle avait la beauté qu'on ne saurait décrire,
Parce qu'elle n'est pas toute à l'extérieur,
Et que, pour la comprendre, il faudrait savoir lire
A travers le regard, à travers le sourire,
Jusque dans l'ombre même où s'abrite le cœur.

Elle avait cet esprit qui donne aux causeries
Un tour simple et naïf, un attrait innocent,
Et ses doux entretiens plaisaient sans moqueries;

Elle ne cachait pas sous les roses fleuries
Ces aiguillons cruels qui font jaillir le sang.

On la voyait partout, son fils marchant près d'elle,
Tantôt la devançant, tantôt prenant sa main ;
Il paraissait tout fier à l'ombre maternelle :
Ainsi bondit le faon d'une jeune gazelle
Qu'un plomb mortel attend au détour du chemin.

Aussi comme il pleurait sur le corps de sa mère,
A l'heure où, l'étreignant sans vie et refroidi,
Il apprenait sitôt qu'ici tout est chimère,
Que la plus belle fleur est souvent éphémère,
Qu'elle brille une aurore, et tombe avant midi.

La douleur de l'époux était presque insensée,
Une de ces douleurs qu'on ne peut soulager.
Un ravisseur cruel prenait sa fiancée,
Celle qu'idolâtraient son cœur et sa pensée,
Il fallait qu'il pleurât au lieu de se venger !

Que l'homme se soumette ou bien qu'il se roidisse,
Il ne peut arrêter la marche du trépas,
Dont les coups sont pareils, qu'on pleure ou qu'on maudisse.
Orphée appelle en vain : Eurydice ! Eurydice !
Le fleuve seul répond, elle ne revient pas.

Nous jouissons des fleurs dans notre humble vallée,
Le ciel nous prend les fruits aussitôt qu'ils sont mûrs ;
Espérons que cette âme au ciel s'est envolée :
L'espoir naît des tombeaux, comme la giroflée
Croît et s'épanouit aux fentes des vieux murs.

O pauvres désolés, vous dont l'âme succombe,
Enfant sans mère, époux sans épouse, écoutez !
Un jour on a surpris deux anges sur sa tombe,

Et l'on a vu dans l'air une blanche colombe
Qui s'est perdue au sein des divines clartés.

SUR LA MORT DE M. P. LAURENT

A M. C. LUCQUIN.

La parole leur manqua à tous deux, et ils ne s'exprimèrent que par leurs sanglots.

FÉNELON, *Aventures d'Aristonoüs.*

Sa mort nous a laissés dans un triste veuvage,
Nous qui, l'ayant connu, l'aimions : tout l'a pleuré
Dans le petit hameau dont il resta curé
Pendant plus de trente ans : il était d'un grand âge ;

Cependant il semblait (on le dit au village)
Qu'il ne dût pas mourir ; on aurait désiré
Que sur ce bord charmant il eût toujours erré ;
Sa présence nous fit adorer ce rivage :

Il n'est plus ! et pour nous ces beaux lieux sont déserts ;
Si nous te revoyons, chère Saône aux flots verts,
Ce sera pour mêler nos larmes à ton onde !

Ne nous consolons pas : laissons aller nos pleurs,
Et songeons seulement que Dieu couronne ailleurs
Les vertus qui l'ont fait vénérer dès ce monde.

LE JUIF ERRANT

PROLOGUE.

La goutte de rosée à la pointe de l'herbe
Reflète le soleil, les épis dans la gerbe
Recèlent des trésors formés par les rayons
Dont l'ardeur fécondante a jauni les sillons;
Et le cerveau de l'homme en ses petites cases,
S'il s'allume au foyer des célestes extases,
Conçoit, couve, mûrit et fait éclore au jour
L'œuvre d'art, fruit doré par les feux de l'amour.
Sur le chaume le grain, sur le pommier la pomme
Sont moins beaux que le fruit né du cerveau de l'homme.
Un enfant se promène, un jour que le soleil
Sur la création tend son réseau vermeil;
Baigné dans la lumière, il voit et s'extasie;
Il hume à pleins poumons l'art et la poésie.
Des objets animés qui frappent ses regards
Montent à son cerveau les fluides épars :
Ils filtrent dans son sang, et jusqu'à sa jeune âme
Apportent l'aliment de la céleste flamme.
Aussi le voyez-vous dans la nuit sommeiller?

L'ange des visions est à son oreiller ;
Sous ses tempes de marbre un monde abstrait fermente ;
Sa pensée est éclose et déjà le tourmente.
Des soupirs prolongeant la respiration
Trahissent les combats de l'inspiration ;
Il sent sur ses cheveux la baguette des fées ;
Son rêve se traduit en notes étouffées ;
Il se lève géant, et s'élance à grands pas.
Somnambule éveillé, vous ne le suivrez pas :
Il grimpe, s'accrochant à quelque noire goule,
Sur la flèche gothique, et de là voit la foule
Aller, venir, grouiller comme noires fourmis ;
Il n'y distingue plus les parents, les amis :
Il plane dans l'éther ; d'un coup d'aile sublime
Il irait disputer aux aigles une cime.
Il prend un bain de neige aux flancs bleus du glacier,
Et s'y trempe bouillant comme un outil d'acier.
Du cheval de Roland ou du fougueux Pégase
Dépassant le galop au vol de son extase,
Il va jusqu'à la source où se forment les eaux,
Les tempêtes, la foudre, où meurent les oiseaux ;
Et soudain s'abaissant des sommets aux collines,
Il revient par degrés aux modestes ravines,
Vers l'humble cheminée où son repas frugal
A son grand appétit offre un joyeux régal.
Telle, ayant dépassé l'aire où sont les nuages,
L'alouette s'abat, étages par étages,
Jusques au sillon d'or qui lui donne le blé.
Tel redescend l'artiste après s'être envolé ;
Il prend la nourriture à son corps nécessaire,
Puis s'incline au travail pour gagner son salaire,
Car le plus grand artiste est encore ouvrier,
Seulement le génie ennoblit le métier.
Ne vous arrêtez pas, d'un regard de myope,
Aux vulgaires détails de son obscure échoppe :
Une table en bois blanc, des livres, des couleurs,

Une carte, un compas, un verre d'eau, des fleurs !
Les outils, les crayons, l'encre, enfin la matière,
Y sont les instruments d'où jaillit la lumière.
Une vive pensée allume le fourneau ;
Il en jaillit l'éclair, le chef-d'œuvre nouveau.
L'œuvre de la nature éternellement belle
Aux yeux émerveillés change et se renouvelle,
L'artiste reproduit ces divers changements
Et mêle à ces beautés l'or de ses sentiments.
Il fait durer par là de rapides images
Qui s'évanouissaient ; les flots et les nuages,
Les nuances de l'air, les couleurs des saisons,
Les feuillages des bois, les lointains horizons,
La verdure des prés qui varie à toute heure,
Les plans que l'ombre estompe ou que le jour effleure ;
L'artiste fait revivre, anime et rend plus grands
Des tableaux qui, sans lui, seraient indifférents.
Il ordonne le groupe, il arrête la pose,
Il imprime l'élan, il combine, il compose :
La nature est le fond ; ruminant ou bêlant,
Avance le troupeau ; l'homme est au premier plan,
Méditant, défrichant la terre ou la science :
Son cœur cède à l'amour ou poursuit sa vengeance.
L'homme dans le visage a la mobilité,
Chacun des traits exprime ou malice ou bonté ;
C'est le beau, c'est le laid, et la femme, quel thème !
Caméléon divin, plus on va, plus on l'aime.
Ignorante, elle apprend à qui lit dans ses yeux
Mille secrets du cœur profonds, mystérieux,
Qui de l'artiste obscur non moins ignorant qu'elle
Font un devin sublime en qui Dieu se révèle.
Celui qui de cette œuvre a conçu le dessein
Et de ses rêves d'or éparpillé l'essaim
Dans ce fouillis vivant d'art et de fantaisie
Où le suit pas à pas, de loin, ma poésie,
Celui-là jeune encore, et déjà des premiers,

Marche et serre de près ses joyeux devanciers.
Géants du moyen âge et de la renaissance,
Dont chaque nouveau siècle atteste la puissance,
Albert Dürer, Cranach, Rubens, Rembrandt, Callot!
Au ciel profond de l'art un nouvel astre éclôt...
Qu'il épande une douce et paisible lumière
Sur notre nation de ses armes si fière!
La guerre au nom du droit est un fait glorieux;
Les triomphes de l'art attristent moins les yeux;
Ils coûtent moins de sang : pourtant, quand l'œuvre existe,
On peut dire : C'est l'âme et le sang de l'artiste.

I.

Lorsque Jésus gravissait le Calvaire,
Plus accablé des crimes de la terre
Que de sa croix, sur un modeste seuil
Il voit un Juif qui donnait son coup d'œil
A ce spectacle, et semblait s'y complaire.
Or la légende en fait un cordonnier.
Jésus succombe et veut l'apitoyer :
« Que sur ton seuil au moins je me repose! »
Soit dureté, peur, ou toute autre cause,
Le Juif refuse... il va bien l'expier!

Jésus se tourne, et, de son beau visage,
Dont le soleil n'est qu'une pâle image,
Éblouissant le cortége atterré,
Il dit au Juif d'un air transfiguré :
« Tu vas partir pour un lointain voyage;
« Quitte les tiens, passe les monts, les mers,
« Sans t'arrêter, des cités aux déserts,
« En nul endroit, pas même dans la tombe...

« Quand je t'implore, il faut que je succombe !
« Tu vas servir d'exemple à l'univers.

« Traînant partout le poids de ma sentence,
« Tu rêveras la mort, ta délivrance,
« Et ne mourras qu'au jugement dernier! »
On montre au doigt le pauvre cordonnier.
Juges, bourreaux, soldats et vile engeance,
Petits et grands, vulgaires curieux,
Arrivés là pour repaître leurs yeux,
Ont pressenti la justice infinie :
De ses amis le groupe le renie,
Les plus cruels sont déjà soucieux

II

Il est parti par la pluie et l'orage.
Sa barbe blanche atteste son grand âge ;
A chaque siècle on dit qu'il rajeunit.
Sa marche est longue, et jamais ne finit ;
Il n'use pas son bâton de voyage.
Aux carrefours des rustiques chemins,
Des clous aux pieds et des clous dans les mains,
Le flanc saignant et le front ceint d'épines,
Le Christ lui dit : « Il faut que tu chemines
« Tant que les jours auront des lendemains. »

Sur la hauteur, une flèche gothique,
Emblème saint du culte catholique,
Donne l'éveil à son cœur endurci ;
Sa face pâle exprime un noir souci :
On voit briller, sous sa paupière oblique,

Comme un saphir son œil incandescent ;
Sa lèvre mince est comme un trait de sang ;
Son nez s'aiguise en dure silhouette ;
Chauve et tout blanc, son crâne de squelette
Monte à la nuque et vers le front descend.

Quant à l'habit : chausses à la marine,
Manteau qui tombe et jupe florentine
En grosse laine, et sans linge dessous.
Dans un vieux sac il a toujours cinq sous.
L'accoutrement encadre bien la mine.
On l'a nommé dans différents pays :
Cartophilus, Ahasvérus ; depuis,
C'est Isaac Laquedem ; nos villages
Portent ce nom écrit sur des images
Où d'Épinal brille le coloris.

III

Or, sur le soir, il arrive à Bruxelles ;
Un fleuve, accru du flot noir des ruelles,
Emplit la place ; oisons et curieux
Devant sa barbe écarquillent leurs yeux ;
Car elle est ample et remémore celles
Qu'avaient Moïse, Abraham, Aaron.
Un âne passe et la prend, sans affront,
Pour foin en botte, et la broute de même.
Le Juif errant sous cette barbe est blême,
Et ses yeux gris semblent trouer son front.

Ladite barbe est épaisse, mêlée,
Et qui plus est par les Parques filée ;

On en ferait des voiles de vaisseaux,
A traverser dix fois les grandes eaux.
Tous les cent ans, rêvez-la décuplée,
Comptez les poils, ajoutez-les entre eux,
Et vous pouvez escalader les cieux :
Tous les cent ans, vous avez dix échelles !..
Mais revenons au plus vite à Bruxelles,
Où les bourgeois sont émus et joyeux.

Les Pays-Bas sortaient de grande peine;
L'oppression semblait déjà lointaine :
A flots pourtant le sang avait coulé,
Les factions avaient tout désolé.
On respirait, on oubliait la gêne;
Le Juif-Errant reçut un bon accueil,
Les plus petits le voyaient d'un bon œil;
Tous les archers se rangeaient : un notable,
Le dos plié, lui dit : « Voyez la table;
« La bière est fraîche, il faut passer le seuil. »

IV

Or il conta sa lamentable histoire :
Le fil des temps, roulé dans sa mémoire,
Se dévida comme sur un fuseau,
Et son récit, planant à vol d'oiseau,
Des temps passés éclairait la nuit noire.
Tous l'écoutaient avec recueillement;
Comme l'aiguille attirée à l'aimant,
A son discours l'attention s'attache.
Mais sur son front apparaît une tache :
Le sang du Christ, visible châtiment!

Chaque journée à son expérience
Ajoute un fait : c'est un puits de science.
Historien sans amour et sans fiel,
Seul véridique, étant si peu mortel,
On ne peut pas acheter son silence.
Il ne sait rien flatter ni ménager,
Il a tout vu, tout entendu juger ;
Sa voix fait loi devant la multitude,
N'étant pas douce et n'étant pas trop rude ;
Et, quand tout change, il ne peut pas changer.

A ses récits la foule s'intéresse.
Les brocs vidés, on rappelle l'hôtesse ;
Au beau moment voilà qu'il va partir !
Le flot joyeux l'empêche de sortir,
Maint bon bourgeois autour de lui s'empresse :
« La bière est fraîche et vous aurez un lit
« Où de vos maux vous trouverez l'oubli ;
« Reposez-vous après tant de fatigue. »
La Bruxelloise au Bruxellois se ligue.
Il faut partir, son destin s'accomplit.

V

Il chemina vers les Vosges altières,
Dont le flanc porte et nourrit sept rivières
Qui vont de là, coulant jusques au Rhin,
Au Rhône bleu, jusques au flot marin.
Il vit leur source au sein des fondrières,
Et visita maint donjon féodal,
Flanqué de tours, dominant, colossal,
Les noirs sapins qui revêtent les pentes...

Sol qui s'éboule, herbes, mousses glissantes,
Rien n'interrompt son pas toujours égal.

Les ponts-levis devant lui s'abaissèrent;
Et si les tours d'armes se hérissèrent,
S'il rencontra quelques gens inquiets,
Devant sa barbe ils restèrent muets.
A son aspect, les piques s'inclinèrent.
Tous écoutaient avec componction
Ses beaux récits touchant la passion.
La châtelaine a prolongé sa veille
Sans plus broder, jusqu'à l'aube vermeille;
Les sanglots seuls coupent l'attention.

Il s'arrachait de force à ces hommages
Pour s'en aller comme font les nuages
Au moindre souffle, et, jusque sur les eaux,
Devant ses yeux flottaient mille tableaux
Accusateurs, de lugubres images;
Jésus, courbé sous sa pesante croix,
Se retournant, lui dit comme autrefois :
« De votre seuil que je touche la pierre ! »
Le Juif errant fait un pas en arrière,
Il reconnaît et la face et la voix.

VI

Il entre un soir seul dans un cimetière.
Le deuil est fait dans la nature entière,
Et les flambeaux célestes sont éteints.
Là sont les morts... pour eux plus de matins,
Et chaque jour t'apporte sa lumière!

Leurs ossements, prompts à se détacher,
Tombent en poudre, ont hâte de sécher,
Et dans tes os brûlent des flammes vives!...
Malgré la mort, il faudra que tu vives :
Sa grande faux ne saurait t'ébrécher.

Entends le glas qui sonne l'agonie
De ces humains; leur besogne est finie;
Dans un sommeil doux et réparateur,
Chacun d'entre eux attend le Rédempteur.
La cloche en l'air te jette une ironie :
« Tu ne peux pas te reposer comme eux,
« Ni recevoir de suprêmes adieux;
« Il faut marcher et parcourir la terre,
« Sans espérer que ta froide poussière
« Un jour se mêle à celle des aïeux. »

Soudain les morts, se levant de la tombe,
Autour de lui tournent comme une trombe
En ricanant et lui criant : « Viens donc!
« Pourquoi rester en ce morne abandon?
« Viens avec nous!... » Contre terre il retombe,
Et sur son front pèse le cauchemar.
Il veut mourir. Un fantôme blafard,
Le secouant de son bras de squelette,
Met en ses mains son bâton et lui jette
Ces mots cruels : « Va-t'en! il se fait tard. »

VII

Las des cités, des bourgs et des villages,
Pour secouer l'ennui de ses voyages

Et la poussière attachée à ses pieds,
Passant le Rhin, il va voir les glaciers
Dont les sommets sont voilés de nuages.
La solitude y rafraîchit le cœur ;
Ces grands aspects font sur le voyageur
L'impression des choses primitives :
Rochers à pic, neige éternelle, eaux vives,
Sapins géants, le glacent de terreur.

En ces déserts où règne le silence,
Guillaume Tell rêva l'indépendance.
Là, secouant son joug matériel,
L'âme s'envole, et déjà touche au ciel,
Plus haut que l'air où l'oiseau se balance ;
A l'horizon, quand renaît le soleil,
Pour les sommets c'est un rose réveil :
Chaque hauteur semble une jeune fille
Qui d'améthyste et d'opale s'habille ;
C'est la lumière en son grand appareil.

L'aigle, l'élan, les chevreaux, les génisses,
Restent pendus au bord des précipices,
A s'enivrer de ces aspects divins ;
Les amoureux remontent les ravins,
Et cœur à cœur savourent ces délices.
Le Juif errant voudrait les contempler.
Un ange tient, prêt à le harceler,
Un glaive en feu ; les beaux sites grimacent,
Les hauts sapins et les rochers le chassent :
Dans le lointain, voyez-le reculer !

VIII

En ces déserts il faut qu'il se repose!
A ses regards la vision s'impose
Du drame immense où Jésus-Christ est mort :
Pour la chasser, il fait un vain effort.
Les monts altiers n'ont plus leur teinte rose :
Il voit rougir les Alpes au front blanc ;
Le Christ, plié sous sa croix, tout sanglant,
Traîne son corps meurtri par les lanières ;
Sur des chevaux aux flottantes crinières
La garde suit, cortége étincelant.

Près d'un nuage, et sur un fond de neige,
Un cordonnier fait contraste au cortége :
C'est Laquedem avec son long manteau!
De son échoppe il revoit l'écriteau
Et l'humble seuil que sa famille assiége.
Pour n'avoir pas accueilli l'homme-Dieu,
Le Juif errant se voit sans feu ni lieu ;
Tout l'univers assiste à la sentence,
Et le maudit, qui l'écoute en silence,
Va loin des siens partir, sans dire adieu!

Jusques au ciel s'élèvent, par étages,
Tous différents d'aspects, de sexe, d'âges,
Des temps passés et des siècles futurs,
Des plus connus jusques aux plus obscurs,
Tous les martyrs, tous les saints, tous les sages.
Enveloppé dans cette vision,
Le Juif subit la malédiction.

Un grand éclair a déchiré la nue;
Le jour pâlit... Une force inconnue
Imprime au globe une commotion.

IX

Lorsque la pluie inonde la feuillée,
Du frêle oiseau l'aile n'est point mouillée;
On y voit l'eau comme en perles courir.
En cent combats le Juif ne peut mourir,
Tellement l'âme au corps est chevillée.
Par la frayeur n'étant point retenu,
Dans la mêlée il s'élance tout nu;
En vain l'on frappe et d'estoc et de taille;
Hélas! pour toi le gain de la bataille
Serait la mort... L'instant n'est pas venu.

Qu'il en a vu de guerres effroyables!
On aurait pris ces hommes pour des diables,
Qui se battaient pour la religion.
Reconnu Juif, traqué comme un lion,
Il défiait les plus impitoyables...
Il eût voulu rencontrer des rivaux.
Lorsqu'il roulait sous les pieds des chevaux,
Et que son sang baignait la terre avide,
Rien n'ébranlait sa charpente solide,
Prédestinée à de plus durs travaux.

Depuis les chocs sanglants du moyen âge,
De notre globe il a vu le partage
Coûter le sang des générations.
Mieux auraient fait ces pauvres nations

De s'entr'aimer ! C'est contraire à l'usage.
Nous avons vu la paix fleurir trente ans !
Et nous rêvions éternel ce printemps :
Un czar le veut ! La guerre se rallume...
Depuis le jour que cette torche fume,
Qu'on en vu mourir de combattants !

X

Fuis cette terre où la guerre vivace
A sa racine en des haines de race ;
Embarque-toi, libre, au plus prochain port ;
L'Océan sombre est un grand sphinx qui dort,
Et son secret ne laisse pas de trace.
Sur un navire il faut s'aventurer ;
Le moindre coup le peut faire sombrer.
Le ciel plus bas présage la tempête ;
La vague bout, elle argente sa crête ;
Les goëlands viennent de l'effleurer.

Les eaux, longtemps par leur poids retenues,
D'un bond soudain s'élancent jusqu'aux nues ;
A ces hauteurs le navire emporté
Perd sa voilure et tombe démâté.
On apprend là des transes inconnues.
Le capitaine est pâle comme un mort :
Sur sa boussole il ne voit plus le nord ;
Le matelot se voue à la madone ;
Signal d'alarme, un coup de canon tonne ;
Dans la terreur l'équipage se tord.

Femmes, enfants, vieillards, l'homme lui-même,
Tendent au ciel bras nus et face blême.

Le vaisseau craque, et tous sont engloutis.
Les vagues ont de cruels appétits,
Pour dévorer, hélas ! tout ce qu'on aime.
Les requins noirs s'ébattent alentour...
Objets chéris, hélas ! adieu le jour,
Le crépuscule et le blanc clair de lune !
Le Juif échappe à cette mort commune,
Et l'Océan trouve son corps trop lourd.

XI

Le voilà donc sur ces terres nouvelles
Où l'espérance a de si jeune ailes !
Monts et forêts y sont vierges encor ;
Mais l'homme ira bientôt y chercher l'or :
Chaque rivière en roule des parcelles.
L'ancien chaos, par ses commotions,
A tourmenté ces grandes régions.
Là des palmiers montent les fûts célestes ;
Il couve là fièvres, poisons et pestes ;
On s'y rencontre avec les grands lions.

Le Juif errant, arrivant sur ces terres,
Voit accourir les jaguars, les panthères,
Le tigre jaune : il court au-devant d'eux,
Et son œil gris paralyse leurs yeux,
Miroirs sanglants, pleins de fauves lumières.
Des baboabs, des plus grands végétaux,
Des aloès durs comme des cristaux
Sortent grouillants les serpents à sonnettes,
Et les boas dressent leurs plates têtes,
Dardant leur langue et traînant leurs anneaux.

Se détachant du sable d'or des îles
Et de la plage, errent des crocodiles,
Ambrés, ouvrant leur mâchoire en étaux,
Où les dents sont des lames de couteaux.
Force impuissante et rages inutiles !
Ce corps est tel, que le fer ni l'acier,
Que mille dents ne pourraient le scier.
Du Tout-Puissant les volontés exactes
Bravent poisons, tempêtes, cataractes...
Il ne mourra qu'au jugement dernier.

XII

Anges du ciel, de vos grandes trompettes
Sonnez, sonnez, ranimez les squelettes,
Les ossements, la cendre des tombeaux !
De toutes chairs qui furent des lambeaux,
Formez des corps qui porteront leurs têtes.
Astres éteints et d'un sang noir tachés,
Des cieux profonds tout à coup détachés,
Roulez sans ordre et parsemez de lave
La terre morte où le pécheur tout hâve
Demande grâce et pleure ses péchés.

« Détachez-vous, rochers, de votre base ;
« Que votre poids, en roulant, nous écrase ! »
Dit le pécheur, en proie à ses remords.
Auprès de lui, les justes doux et forts
Ont l'avant-goût de la céleste extase.
Le Juif errant, arrivant dans ce lieu,
N'est plus brûlé par l'invisible feu.
De Josaphat la célèbre vallée,

De tous les morts des nations comblée,
A le frisson... Voilà le Fils de Dieu !

Le Juif errant meurt. Quand il ressuscite,
Il ne sent plus d'aiguillon qui l'excite ;
Ses pieds poudreux peuvent se reposer,
Son vieux bâton doit enfin se briser.
Jésus d'un geste à sa droite l'invite.
Lors, un concert d'immense charité
S'élève au ciel, par les anges chanté.
Le sang du Christ au front du Juif s'efface.
Plus de combats de caste ni de race !
Alleluia pendant l'éternité.

ÉPILOGUE.

Avant de terminer son long pèlerinage,
Le Juif errant va voir les merveilles d'un âge
Dès longtemps annoncé, que déjà nous tenons.
Nous entendons de loin le bruit sourd des canons ;
Leurs coups, en l'honorant, font saigner la patrie
Et les mères pleurer ; tandis que l'Industrie,
Par ses progrès croissants, donne aux masses le pain,
L'abri, le vêtement, l'espoir du lendemain.
Que notre Juif errant visite les usines,
Qu'il se fasse engrener aux dents de leurs machines,
Et, s'il n'est pas broyé, c'est que sa mission
Est d'attendre la fin de la rédemption.
La voilà commencée, et, par toute la terre,
C'est l'heure d'entonner un hymne séculaire.

Quand Horace et Virgile ont dit leur chant d'espoir,

La puissance romaine ébranlée allait choir.
Les poëtes latins et l'antique Sibylle
Avaient senti dans l'air et prédit l'Évangile.
Du vieil ordre détruit, tout un ordre nouveau,
Avec le Christ vainqueur, sortait de son tombeau.
Les moments sont pareils, encore plus propices.
Maçons aux larges mains comblez les précipices;
Ouvrez d'un pic vainqueur les monts aux larges flancs;
Haussez les viaducs jusqu'aux nuages blancs.
Cyclopes, forgerons, faites rougir la lave
Dont est formé le rail qui délivre l'esclave.
Dans les ateliers noirs et sur les longs chemins
La vapeur bout et siffle; elle donne aux humains
La force de broyer les plus rudes obstacles;
Pour le bonheur de tous elle fait des miracles.
Est-il un esprit fort qui voudrait le nier?
Qu'il entre seulement au sein de l'atelier,
Quand le fourneau s'allume et que l'eau comprimée
Commande l'action à toute cette armée :
Pistons, leviers, volants, cylindres, balanciers!
Les hommes les plus forts, les plus ardents coursiers,
Ni les doigts exercés d'un beau joueur de flûte,
Ne pourraient soutenir un quart d'heure la lutte
Pour la rapidité, pour la précision,
Avec ces instruments de la production.
Mais qu'est-ce que le rail près du fil électrique?
C'est là le complément, l'invention féerique.
Loin de nous une mère, une épouse est en deuil :
Une étincelle part plus vite qu'un coup d'œil,
Et porte sur ce fil au loin notre pensée
A celle qui s'est crue un instant délaissée.
Et ne verrons-nous pas tôt ou tard les ballons
Niveler de plus haut les monts et les vallons?

En attendant, déjà les nations s'unissent,
Les chevaux du Soleil sur l'Océan hennissent;

Il se fait un échange entre tous les pays
D'exotiques trésors, animaux, fleurs et fruits.
L'Amérique a nos vins, nous avons sa farine.
La voile encore utile et la vapeur marine,
Par les isthmes percés, les canaux et les ports,
Ne feront qu'un seul peuple en rapprochant les bords.
L'éléphant, le lion, le tigre domestiques
Serviront d'ornement à nos fêtes publiques,
Enguirlandés de fleurs qu'on ne connaissait pas.
Une Cérès nouvelle aux robustes appas,
A quelque Bacchus noir prêtant son flanc de neige,
Des nègres délivrés mènera le cortége,
Sous la palme et la vigne, et sur la pourpre en fleur.
Ce séra l'âge d'or. L'âge de la douleur
A trop longtemps pesé sur l'humanité mère;
Il est temps d'en finir avec guerre et misère!
Peuples, préparez-vous! Juif errant, va toujours!
Avant ton grand trépas, il va naître des jours
Où tu devras sentir s'alléger ta souffrance;
Tu verras se sceller la nouvelle alliance.
Tout renaît au moment où tout semble périr.
Comme ceux de Gessen, tous les champs vont fleurir;
L'art va ressusciter plus grand qu'au moyen âge.
Bois un coup avec nous, bon Juif, et bon voyage!

A MADAME P. L.

POUR L'ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE.

Un an de plus pour une jeune femme
Qui du plaisir fait son unique loi,

C'est voir des jours se raccourcir la trame,
Cette pensée inspire de l'effroi ;
Mais, quand la femme, étant épouse et mère,
Trouve un bonheur secret dans le devoir,
Un an de plus, c'est une autre carrière,
Un gai matin qui promet un beau soir.

Que vous ayez autant et plus d'années,
Qu'il vous survienne un nouveau rejeton,
Laissez couler vos tranquilles journées,
Comme un flot pur en un riche canton.
Votre existence, aimable autant qu'utile,
Sait embellir le bien qu'elle produit ;
Ainsi l'on aime, en un jardin fertile,
A voir la fleur briller auprès du fruit.

SUR UN ALBUM

Si je savais tracer d'un crayon lumineux
Une ligne, un profil, un plan harmonieux,
Je voudrais esquisser sur cette page blanche,
Sous un ciel de saphir, d'opale, de pervenche,
Un temple en marbre blanc, de colonnes orné,
D'ordre corinthien, de roses festonné.
Une verte pelouse, émeraude vivace,
A cet éclat de lis opposerait sa grâce,
Et, tout au beau milieu des fruits éblouissants,
Dominant du regard la pensée et les sens,
Sous un ciel tempéré d'ombres et de lumières,

Paraîtrait une vierge abaissant ses paupières
Et foulant à ses pieds la sensitive en fleur
Plus belle que Vénus, la céleste pudeur.

PROVINS

A MON PÈRE.

Mon père, ton pays est devenu le mien :
Dieu me l'a fait connaître et je m'en trouve bien ;
Parlons-en ! Au travers de notre causerie,
Exilés, puissions-nous entrevoir la patrie !
S'il est quelque chagrin tenace dans ton cœur
Que tu ne peux chasser, pour en être vainqueur
Souviens-toi seulement de ta ville natale.
Sur son demi-coteau vois comme elle s'étale,
Fière de son église et fière de sa tour
Dont un immense lierre embrasse le contour.
L'église a des vitraux allongés en ogives,
Reflétant les clartés, ou mourantes, ou vives,
Qui teignent, le matin, les coteaux empourprés,
Qui brûlent à midi, qui font les soirs dorés.
De son dôme d'étain que le soleil argente
L'airain jette son bruit, voix inintelligente
Qui provoque la nôtre à louer par instants
L'éternel souverain des hommes et du temps.
L'église est un joyau, présent du moyen âge ;
La tour est son aînée ; à travers le feuillage

De ce lierre touffu qui la cache au regard,
Plusieurs ont prétendu voir le nom de César :
L'histoire n'a pas pu d'une seule parole
Oter à ces créneaux leur antique auréole ;
Ils gardent leur vieux nom ; que nous importe à nous
Si devant une erreur la foule est à genoux ?
Tout ce que nous savons, c'est qu'elle est ravissante,
Détachant sur l'azur cette masse puissante,
Notre tour de César ; c'est que, pour l'exilé,
La revoir de bien loin, c'est être consolé.
Au bas sont des maisons formant amphithéâtre ;
Autour, d'anciens remparts où vient errer le pâtre ;
La brèche des Anglais se couvre de buissons
Où la chèvre en bêlant mène ses nourrissons,
Qui, sur le fort détruit, gisant comme un grand môle,
Broutent le framboisier et la feuille du saule.
La terre sous les pas est sonore ; on descend :
C'est un monde nouveau ; quel aspect saisissant !
Des arceaux délicats forment de longues voûtes,
Et là l'humidité s'amasse en larges gouttes.
On a changé de siècle ; on se sent tout glacé ;
On croit voir se lever les ombres du passé,
Les artistes pieux qui sur ces vieilles pierres
Ont sculpté les rameaux des chênes et des lierres,
Et qui sont inconnus... On se demande alors
Pourquoi le temps avare enfouit ces trésors.

Et n'a-t-il pas brisé les plus saintes reliques ?
O castel de Thibault, dont les vitraux gothiques
Retraçaient en couleurs les doux pensers d'amour
Qu'inspirait Blanche au luth du joyeux troubabour.
Vous n'êtes plus, hélas ! Au moins de votre maître
Il reste encor le nom, les chansons, et, peut-être,
Dans un champ négligé les roses qu'il planta,
Revenu de Sârons et du mont Golgotha.
On dit que la cité, par l'aspect des ruines

Et par l'arrangement de ces vertes collines,
Rappelle au voyageur la terrestre Sion ;
Chateaubriand l'a vue avec émotion,
Et, rehaussant Provins par cette grande image,
Lui fait un monument dans une seule page.
Aimons qu'on le relève, aimons-le comme il est,
Aimons-le tout doré d'un céleste reflet.

Au flanc de ses coteaux, au creux de ses ravines,
Notre pays n'a pas de fontaines divines,
D'oliviers éternels d'eux-mêmes renaissants,
De ces antres sacrés qui sont retentissants
De la voix de Jésus, des accents des prophètes ;
Mais il peut défier tous les vers des poë'es
Par les sites charmants dont il est entouré.
Il a plus d'une grotte et plus d'un bois sacré
Où, quand le doux printemps fait frissonner les ailes,
On entend les soupirs des rauques touterelles.
Il a des moissons d'or, des fruits en espaliers,
De grands prés toujours verts et de hauts peupliers ;
Une autre Siloë qui guérit les malades ;
Deux ruisseaux qui charmaient au bruit de leurs cascades
Le Gilbert de Provins à la vie arraché,
Sans qu'on l'ait su mourant... Qui donc n'aurait cherché,
Quand il agonisait sur la funèbre couche,
A retenir la vie errante sur sa bouche ?
Je vous ai côtoyés souvent, songeant à lui,
Doux ruisseaux ! me sentant atteint du sombre ennui
Dont il est mort, hélas ! plutôt que de misère.
Mais soudain je voyais l'image de mon père,
Qui semblait se placer entre la tombe et moi,
Et qui me souriait : alors un doux émoi
Me faisait oublier l'âcreté de mes peines,
Et mon sang rafraîchi coulait mieux dans mes veines.
Pauvre Moreau ! Son vers brûlait; mais, aux bons jours,
Quand les regards sur lui tombaient sans être lourds,

Il devenait si doux, qu'alors sa poésie
Rappelait son Durteint et sa chère Voulzie !
L'orphelin, le poëte, aurait longtemps vécu,
Et son grand désespoir ne l'aurait pas vaincu,
Si, dans ses tristes nuits d'angoisses et de doutes,
Il eût pu voir de loin cheminer sur les routes
Un père comme toi, cherchant toujours des yeux
Ses enfants et Provins, où vivent leurs aïeux.

RÉVEILLE-MATIN

DIALOGUE RUSTIQUE.

CLAUDE. — PIERRE.

PIERRE.

Claude, qu'est-ce qui fait que je te vois si maigre,
Et que, depuis trois mois, ton humeur tourne à l'aigre ?

CLAUDE.

C'est que plus nous allons, et plus le paysan
Baisse, pendant qu'on voit s'élever l'artisan.
On fait tout pour la ville et rien pour les campagnes,
Passe encore la plaine, il faut voir les montagnes !
L'argent qu'on y perçoit n'y retourne jamais,
Si l'on est libre, on meurt de faim sur les sommets.

PIERRE.

Bah! n'a-t-on pas percé dans ce pays sauvage
Des routes pour aller de village en village,
Qui mènent à la ville, et, de tous les côtés,
Vont rejoindre Paris, la reine des cités?

CLAUDE.

Ton Paris à mes yeux est un pays funeste :
Plus je te vois l'aimer, et plus je le déteste.
On dit que la vertu s'y corrompt et s'y perd,
Tandis qu'elle fleurit naturelle au désert.

PIERRE.

Serait-ce la vertu, cette humeur si farouche
Qui d'absinthe et de fiel empoisonne ta bouche
Et te fait, d'un vulgaire et grossier parti pris,
Insulter ce soleil que l'on nomme Paris?
Claude, tu ne sais pas que Paris et la France
Ne font qu'un : c'est le centre et la circonférence ;
Les coins sont éclairés, la lampe est au milieu ;
La roue a ses rayons, Paris en est l'essieu ;
Et ce rayonnement s'étend plus loin encore ;
Sa limite n'est pas au couchant, à l'aurore,
Au nord, non plus qu'au sud ; notre méridien
Est pour la terre entière un immense lien ;
Avec le moindre choc, Paris imprime au monde
Une commotion électrique et profonde.

CLAUDE.

Je ne veux rien comprendre à tous tes beaux discours ;
Il les faudrait choisir plus solides, plus courts,
Si tu les voulais faire entrer dans ma cervelle
Comme un coin dans du bois. Ta science nouvelle
Ne saurait ébranler mon instinct ni ma foi ;
Pense comme Paris, je pense comme moi.

Je mène à grand regret paître mes vieilles biques
En des terrains qui sont de la couleur des briques,
Mon sayon sur le dos, mes sabots durs aux pieds,
Préférant cette vie ingrate aux vils métiers,
Regrettant que le soc ou la pioche envahisse
Jusques au bord croulant de mon vieux précipice.
Je ne puis plus glaner une sorbe, une noix,
Sans que du possesseur je n'entende la voix.
On vient me contester quelques épis de seigle,
Jusqu'au lapin chétif que je dispute à l'aigle,
Jusqu'aux truites qu'on pêche en un flot bondissant,
Truites d'or, dont l'écaille a des taches de sang !
Mes chèvres ! je ne puis matin et soir vous traire,
Sans songer qu'il faudra de votre lait distraire
Le plus pur pour payer la taxe au collecteur,
Quand je voudrais rester libre sur la hauteur
Comme l'oiseau des bois ou la bête farouche.
Sous le toit de bruyère où le soir je me couche,
Je ne puis m'endormir sans penser que demain,
Un envoyé d'en bas peut y porter la main !
Avez-vous des garçons, ils s'en vont au service ;
Des filles, elles sont ou servante, ou nourrice!
On ne peut donc jamais être son maître à soi,
Il faut plier son cou sous le joug d'une loi !
Ne fais pas l'étonné de me voir maigre et pâle,
Bronzé par le soleil, par la pluie et le hâle :
Ce dont je me nourris le plus, c'est de chagrins !
La gourde que suspend la courroie à mes reins,
S'approche rarement, étant sèche, à mes lèvres,
Et de la corne à bouc dont j'appelle mes chèvres,
J'appelle aussi la mort qui saura m'affranchir ;
Elle seule m'assure un brillant avenir.

PIERRE.

Devant ce sombre aveu de ta pensée hautaine,
J'admire et suis ravi ! j'en ai plaisir et peine :

J'ai plaisir à te voir un esprit fier et grand,
J'ai peine à voir ton cœur faible et désespérant.
Avec tes gros sabots, ton orgueil est immense,
Il monte à ton insu jusques à la démence :
Tu voudrais être seul, de liens dégagé,
Dans un rêve sans fin, sur tes rochers plongé
Comme un oiseau de proie, atteindre avec ta serre,
Sans rien rendre jamais, tous les dons de la terre.
L'homme n'est pas né tigre, épervier ni milan :
Sociable, il se doit à la famille, au clan,
A la patrie, à tous. A l'homme qui s'isole
C'est peu de réclamer, an par an, une obole :
Il faut qu'il contribue au bonheur général
Et qu'il fasse le bien, même en rêvant le mal.
Toutefois je t'estime, et j'admire quand même
L'homme épris comme toi d'un sentiment que j'aime :
La liberté! Beau nom qui fait battre les cœurs
Et teint l'horizon noir des plus roses lueurs,
Nuisible tant que l'homme à son frère est hostile,
Précieuse à celui qui sait la rendre utile !
Du devoir envers tous quand on s'est acquitté,
On jouit d'une pure et pleine liberté.
Tes chèvres, leur lait blanc, l'air vif de la montagne,
Ne te défendent pas de l'ennui qui te gagne.
Laisse dans ses cloisons reposer ton troupeau,
Et suis-moi pour un peu jusqu'en notre hameau :
Viens jusqu'à la maison que mes soins ont bâtie,
Au travail de nos champs, au repos assortie;
Ma femme est dans la cour ou file sur le seuil,
Réglant, ordonnant tout, d'un geste, d'un coup d'œil.
J'ai trois filles qui sont de bonnes ménagères,
Qui se font tour à tour lavandières, lingères
Et bergères; ce sont trois genres de beauté,
On dirait le Printemps, l'Automne avec l'Été ;
Une est la fleur, une autre est la moisson dorée,
L'autre est, comme un raisin, chaudement colorée ;

Le travail se fait bien ; mes fils, j'en ai là deux,
Mènent également les chevaux et les bœufs,
Dirigent la charrue et font traîner la herse,
Fauchent, battent en grange, et, quand il pleut à verse
Ou qu'il gèle trop sec, façonnent en panier
Les brins fendus en trois du saule et de l'osier ;
Pour l'un d'eux, que le sort attachait au service,
A beaux derniers comptants, j'ai fait un sacrifice.
Il m'en reste un troisième, et c'est le plus ancien,
Qui travaille à Paris. Il est mécanicien.

CLAUDE.

C'est lui qui t'a rendu tant amoureux des villes,
Ces foyers de révolte et de guerres civiles :
J'y voudrais de ma main allumer un tison!

PIERRE.

Claude, ne laisse pas s'égarer ta raison,
Viens plutôt.

CLAUDE.

— Moi, j'irais dans ta belle famille,
Effrayer tes agneaux et ta plus jeune fille,
Faire tourner le lait de tes douces brebis!
Tes chiens s'accrocheraient à mes méchants habits ;
Et quels discours tenir, et quelle mine faire
Au sein de ton bonheur, moi, vieux célibataire ?

PIERRE.

J'avais, dedans ma cave, en un petit tonneau,
Un vin couleur de feu, limpide comme l'eau.
Par un beau vent du nord, je l'ai mis en bouteilles,
Sous un ombrage frais de houblons et de treilles ;
Je veux t'en faire boire, et, nos verres en main,
Te réconcilier avec le genre humain.

Provins, 24 septembre 1858.

PROSE

HONORIOT

OU LE CAPITALISTE

PREMIÈRE PARTIE

Il y avait grand dîner chez M. Honoriot : on ne l'appelait pas encore Honoriot tout court; ce n'était pas encore le capitaliste célèbre que nous connaissons tous, mais déjà sa signature était d'un grand poids sur la place et il commençait à marcher de pair avec nos premières maisons de banque. Son hôtel n'attenait pas à son comptoir : c'était une petite villa masquée et isolée par de hautes murailles au sein même du faubourg Poissonnière. Il avait un bois, un pré, un ruisseau et un lac factices, mais en revanche une véritable serre, une véritable volière, et une collection d'objets d'art d'autant plus rare que ses habitudes d'isolement en interdisaient la vue non-seulement à ce qu'on appelle le public, mais encore à ce second public fort grouillant et souvent

fort peu connaisseur qui s'intitule *amateur*, voire même *artiste*.

M. Honoriot était riche : pour lui premièrement ; secondement pour sa fille unique : c'était encore lui-même ; troisièmement pour sa femme, et encore lui tenait-il la bride serrée. Le reste du monde n'existait pour lui qu'à la condition d'être utilisé à son intérêt ou à son plaisir.

Aussi, le soir du dîner dont nous parlons, ne voyait-on chez lui que des négociants de province, ses correspondants, des agents de change, des courtiers, des célébrités douteuses, quelques amies de madame Honoriot, et, perdu par hasard au bout de la table, une sorte de parasite fort rare dans ces maisons-là, un véritable homme à figure noble et distinguée, mais dont les vêtements négligés annonçaient une existence laborieuse. Personne n'y regardait, hormis mademoiselle Cécile Honoriot, qui le comblait de prévenances ; M. Honoriot lui accordait trois ou quatre œillades amicales dans l'intervalle des services. Du reste, cet homme semblait peu jaloux de l'attention qu'on lui refusait ; il mangeait comme quatre, levait de temps en temps ses yeux mouillés vers mademoiselle Cécile avec des paroles suaves et timides, et s'absorbait par instant en des rêveries qui l'immobilisaient comme le *Penseur* de Michel-Ange.

Mademoiselle Cécile avait quinze ans et en montrait vingt. Douée d'une constitution excellente, elle avait la beauté vivace que donne la nature et y joignait les grâces et le poli que donne une culture sage et intelligente. Ce n'était pas une campagnarde, une provinciale, une Parisienne ; c'était une femme comme Dieu les crée. Elle était sympathique à tout ce qui était naturel et élevé. Le faux et le convenu la glaçaient ; son père, qui s'adorait en elle, la trouvait indomptable et lui reprochait sa roideur. Ce qui se roidissait en elle, c'était la force du bien ; le fond de son âme était la douceur forte et énergique, qui assure aux plus doux l'empire universel. Sa sympathie pour le personnage que nous avons désigné donne déjà une idée de son caractère : ce devait être

un homme, pour qu'elle l'estimât et le distinguât entre les autres.

Emmanuel Mathers était un ancien camarade de collége de M. Honoriot, qui avait eu recours à ses lumières en plus d'une occasion difficile, et s'en était toujours bien trouvé. Leurs carrières étaient bien diverses. Honoriot avait appliqué sa mathématique aux spéculations qui attirent le numéraire et le thésaurisent sans autre but que de thésauriser. Mathers avait appliqué la sienne aux spéculations de la science qui thésaurisent des vérités pour le bien de tous, mais, le plus souvent, hélas! au détriment de celui qui les découvre. Si encore Honoriot était venu en aide à Mathers, il aurait pu résulter de leur concours une action merveilleuse dans le sens du progrès. Mais, aux yeux d'Honoriot, Mathers n'était rien qu'un rêveur, bon tout au plus à lui rédiger quelques notes et à découvrir quelques erreurs en des affaires où le banquier se laissait embrouiller par des chiffres. Madame Honoriot aurait bien voulu s'en débarrasser, il ne jetait pas même sur sa société le lustre d'une célébrité académique. Mathers était resté obscur; mademoiselle Cécile était la seule de la maison qui lût au fond de son âme. C'était pour elle comme un grand lac dont elle voyait le fond à travers les fibres d'une multitude de plantes. Le réseau inextricable de ses connaissances n'empêchait pas de voir clair dans ses idées; mais il fallait y regarder avec des yeux purs.

Au dîner, mademoiselle Cécile s'était placée à côté de Mathers en faisant presque violence à sa mère, qui se refusait à honorer de la sorte un homme de rien. Mathers n'était qu'à sa gauche; à sa droite, s'étalait avec fatuité un jeune homme de trente-cinq à quarante ans, grand, maigre, portant habit bleu à boutons jaunes, cravate blanche, empesée, et parlant le jargon de mode le plus fantasque et le plus anglomanisé. C'était un gentilhomme des turfs, c'est-à-dire sans particule, mais jouissant de cent mille livres de rente en coupons et valeurs les mieux cotées à la Bourse. Il traitait avec M. Honoriot de gendre à beau-père, et ses longs regards à sa belle

maman la faisaient pâmer d'aise. De ses économies il avait fait bâtir aux portes de Paris un château avec parc, où il menaçait d'emmener huit jours toute la société du beau-père. On se proposait d'y jouer un jeu d'enfer sous la présidence de madame Honoriot, qui saurait bien réprimer les extravagances. Les correspondants de la province étaient émerveillés et n'interrompaient le beau diseur que pour décocher à l'improviste quelques compliments assez émoussés à la reine de la fête ou surprendre à la bonne humeur du banquier quelque privilége ou quelque concession. Honoriot, tout en patelinant, se tenait sur le qui-vive, et ne lâchait la courroie que pour la resserrer à temps. Il prenait plaisir à stimuler les convoitises de ce beau monde.

C'étaient mille câlineries des femmes et des gens d'esprit, au point que l'insouciance de Mathers formait un singulier contraste avec leurs minauderies et leur empressement. Mademoiselle Cécile lui en savait gré et ne dissimulait guère l'ennui que lui causaient les galanteries fades de son voisin de droite.

« Que je suis heureuse de vous voir ! » disait-elle confidentiellement à Mathers, dont les cheveux grisonnants la mettaient à l'abri de toutes les remarques d'une société mesquine.

« Et moi donc ! » répondait vivement Mathers en promenant sur le cercle son beau regard devenu glacé. Il fut bien compris de Cécile, qui étouffait dans cette atmosphère. Du moment où les flatteries et les câlineries redoublaient :

« Comme ils rampent ! disait-elle encore, vous au moins... et cependant...

— C'est vrai, répondit Mathers en retenant une grosse larme partie du cœur ; ils ont cependant tous plus qu'il ne faut pour vivre. » Il y avait sous ces paroles, d'une part, tout un abîme d'angoisses et de douleurs journalières ; de l'autre, un fonds inépuisable de miséricorde et de sensibilité vraie.

« Si vous étiez à leur place, monsieur Mathers, ajouta

Cécile, le monde profiterait de votre fortune, et vos lumières ne resteraient pas sous le boisseau.

— Ce ne serait plus temps, ajouta le bonhomme, avec une expression de désespoir qui fit pleurer Cécile.

— Tenez-vous, mademoiselle, ajouta-t-il ; on vous verrait, et vous avez tort de me plaindre ; j'ai fait mon sacrifice, je me trouve heureux. J'ai niché assez haut mes espérances et mes rêves pour que les coups des hommes n'aient jamais pu les atteindre. » Sa figure, à ce moment, était lumineuse comme si les reflets de la vérité pure y eussent éclaté.

« Vous êtes dans un monde que j'entrevois de bien bas, murmura Cécile, nous en causerons après le dîner. »

Mathers continua à dévorer comme s'il n'eût pas mangé de huit jours, et comme s'il ne devait pas dîner le lendemain. Les convives se donnaient sa voracité en spectacle, et en auraient parlé à demi-voix, si le regard sévère de mademoiselle Honoriot ne les eût tenus en respect. Le banquier, voyant Cécile absorbée, lui répétait à diverses reprises :

« Allons, mon enfant, tu n'es pas gaie ce soir ; tu veux donc inspirer ta mélancolie à nos aimables convives ?

— Vous êtes un bien charmant trouble-fête, » ajoutait le gentilhomme rider.

Cécile faisait une petite moue, et ne se défendait pas mal pour une novice en coquetterie :

« Il faut bien laisser carrière à votre esprit qui tient toute la place. »

Les provinciaux, qui n'avaient pu rien dire, applaudissaient tout bas à l'épigramme, dont madame Honoriot était blessée au vif. Édouard Godin était son protégé et le prétendu désigné de mademoiselle Cécile.

« Vous n'êtes pas aimable aujourd'hui, » fit madame Honoriot d'un air sévère qui couvait une tempête de reproches. Cécile releva la tête simplement en signe de résolution ; madame Honoriot se sentit vaincue par l'ascendant moral de sa fille.

Au dessert, le champagne mit les secrets en ébullition et

publia les confidences. Honoriot put voir qu'il était réellement jalousé de ses confrères. Il entendit quelques mots chuchotés assez haut qui le plongèrent dans une rêverie sombre : *Si nous en avions fait autant, nous serions peut-être plus haut.* Honoriot se croyait un fort honnête commerçant, il était parfaitement en règle avec le Code, et, en outre, il se figurait être coulant en affaires. Aucun fait de sa vie bien examinée ne lui faisait monter le rouge au front ; pourtant il n'était pas sûr de lui-même, de cette confiance absolue qui rassérène le front des héros. Son œil était creux et ne s'éclairait que de lueurs fugitives ; son front, déprimé aux tempes et plissé au-dessus des yeux comme celui d'un vieillard, annonçait plutôt des angoisses de l'âme que des labeurs de la pensée. Il avait en outre des cheveux rares, les mains sèches, les mouvements légèrement convulsifs, la voix en même temps sourde et criarde. Il n'avait point souffert, comme Mathers, des nécessités de la vie et des recherches de la science, et Mathers était beau malgré son affaissement ; sa chevelure noire semée de blanc était encore épaisse. Si les joues étaient un peu tombées, ses yeux avaient une vigueur et une pureté que l'on ne trouve pas aux regards des jeunes gens. Il faut qu'une flamme céleste ait passé par là.

Les convives sortirent de table bruyamment et se répandirent dans les allées du jardin, dans la serre, dans le petit musée ; M. Honoriot s'isolant, madame Honoriot se rattrapant au bras du dandy ; Mathers et mademoiselle Cécile cherchant le lieu le plus tranquille pour y deviser à loisir.

Madame Honoriot retint sa fille au passage.

« M. Édouard a dû vous trouver bien maussade ce soir !

— Oh ! fit Édouard, mademoiselle Cécile est fort modeste, la retenue est de son âge.

— Nous ne l'avons pas ramenée à Paris pour qu'elle y reste une pensionnaire ; il faut bien qu'elle apprenne le monde. Allons, monsieur Édouard, prenez-la un peu, et donnez-lui une leçon. »

Édouard lui offrit son bras avec affectation, et commença

en tête à tête une conversation de Jockey-Club, où il semblait qu'il sût par cœur le programme des dernières courses. Madame Honoriot avait rejoint la société. Mathers, d'un côté, et Honoriot, de l'autre, erraient comme deux ombres; tous deux plongés dans les rêveries et les anxiétés, l'un de la conscience, l'autre du génie malade.

Honoriot ne voyait pas clair dans son âme ; il y sentait bourdonner confusément mille sentiments divers de juste et d'injuste qu'il ne savait guère distinguer les uns des autres. La 'riture des affaires et leur complication lui avaient fait perdre, ou même l'avaient empêché de trouver le fil conducteur qui doit diriger la vie, entre mille précipices, vers le pôle unique de la vérité essentielle. Mathers, qui connaissait le but et la cause, gémissait de voir l'humanité embarrassée dans mille petits chemins qui longent, allongent, traversent et rebroussent le véritable chemin. Il énumérait les moyens d'action qui lui avaient manqué, et songeait involontairement à la richesse de son camarade de collége, non pour en détacher un centime à son profit, mais pour la faire profiter à la grande cause qui absorbe toutes les autres : celle de l'humanité! Mademoiselle Cécile fit quelques concessions à son importun pour s'en dégager, et ne tarda pas à rejoindre son vieil ami.

« Je me suis enfin débarrassée de M. Édouard.

— C'est le prétendu qu'on vous destine?

— J'espère bien qu'on changera d'idée, car, moi, je n'en changerai pas.

— Vous auriez un sentiment?

— Un sentiment, c'est bien dit.

— Il me semble que vous allez un peu vite : on a peut-être tort de vous imposer un prétendu; mais n'êtes-vous pas moins coupable d'en choisir un à votre âge?

— Oh! je vous jure que je n'ai pas choisi, monsieur Mathers ; je ne connais personne : c'est un sentiment, comme vous disiez tout à l'heure. Écoutez-moi : je ne pense à personne en particulier ; mais si je pensais à quelqu'un, ce se-

rait à celui que je vois ici, dans ma tête, en fermant les yeux. Il a quelque chose de vos traits, monsieur Mathers, mais il est tout jeune, et n'a pas plus de vingt ans ; cependant il a déjà l'air d'un homme ; tenez, comme moi j'ai l'air d'une femme. Je ne sais pas s'il est riche, s'il a un parc, s'il a un château, s'il a des chevaux, s'il fait courir, je ne sais rien de tout cela ; seulement il est beau, mais vraiment beau ! Il a la figure bien nette, toute d'une venue, comme les têtes des camées, mais sa principale beauté est dans l'air ; ses yeux disent tout ce qu'ils veulent, et ils ne disent que des choses qui font aimer. Son front est plein de choses qu'on ne voit pas, mais qu'on devine grandes et belles. C'est un homme enfin, ce n'est pas une caricature.

— Et vous ne l'avez jamais vu réellement ?

— Je vous dis que vous lui ressemblez par tous les traits, seulement, nous ne nous sommes pas rencontrés à temps. » M. Mathers essuya une larme.

« Ainsi, ce beau portrait est uniquement dans votre cerveau ?

— Il est dans mon cœur, il a même été devant mes yeux.

— Ah !

— Vous savez que nous avons passé quelque temps à la campagne, aux environs de Paris. Un matin, mon père et moi nous faisions une promenade à cheval ; j'avais mon amazone verte, et je montais *Lili*. Nous entrions, près de la verrerie, sous les grands peupliers qui bordent la Seine, à l'endroit où une île de saules, qui coupe la rivière en deux, forme, du côté de la rive gauche, une sorte d'étang verdâtre jonché de roseaux et de nénufars. Un jeune homme errait sur cette rive, et se dirigeait vers la colline d'où l'on voit se dérouler cet immense panorama qui s'étend des hauteurs de Meudon et de Saint-Cloud à l'extrémité de la barrière du Trône, et encadre mollement la capitale dans les brumes bleuâtres de l'horizon. Le soleil jouait sur l'eau et dans les feuilles, faisant jaillir de partout des prismes et des myriades de pierres précieuses. La Seine et les branches illuminées nous éblouis-

saient. Les bruits de la ville n'atteignaient pas jusqu'à nous, et la colline, projetant son ombre sur les prés fraîchement fauchés, en ravivait la verdure. Je me sentais peintre et poëte tout naturellement, et mon père semblait oublier le souci de ses affaires. Arrivé au pied de la colline, le jeune homme s'élança comme un cerf, gravit en trois sauts et s'assit, les yeux sur Paris et sur le paysage, comme s'il eût voulu embrasser l'infini. Je le vis dans de beaux rayons de soleil : c'était une sorte de transfiguration. Je le regardais de tout mon être, et n'imaginais rien de plus beau. Quand il nous aperçut, il fut distrait de sa contemplation. Il descendit aussitôt qu'il était monté jusqu'au sentier où nos deux bêtes cheminaient mollement, nous laissant, mon père et moi, à nos impressions muettes. Son regard s'empara de moi d'un seul coup, et il me sembla que le mien perçait jusqu'au plus profond de sa pensée et de son sentiment. Je vous ai tracé le portrait que j'ai dans la tête. C'était lui, vivant, marchant résolûment au milieu des plantes fleuries et des rayons du soleil. Je ne le reverrai que dans un autre monde peut-être, et il me semble que si Dieu ne me l'envoie pas dans cette vie, je l'attendrai jusqu'à l'autre. N'est-ce pas, monsieur Mathers, qu'il y a un monde où se réuniront les sympathies qui n'ont fait que se rencontrer sur la terre?

— Je l'espère, dit Mathers d'une voix tremblante; je le crois, ajouta-t-il d'une voix plus ferme; et prenant la main de Cécile : Vous êtes une belle âme, une vraie enfant de Dieu : ne vous découragez pas dans la voie périlleuse où vous êtes. On vous opposera beaucoup d'obstacles, mais allez et croyez toujours. La foi est violente, elle emporte d'assaut les retranchements les mieux fortifiés. Vous serez heureuse, Cécile, plus que je ne l'ai été; attendez comme vous faites, et nul ne connaît les desseins de la Providence. Un jour peut-être, le jour où vous y songerez le moins, celui que vous rêvez existera pour vous, et, s'il est ce que vous me dites, ce dont je ne doute pas à l'accent de vos paroles, le monde se félicitera de votre union. »

Le salon envoyait jusqu'à eux des bouffées de rires et de lumière. Mathers s'interrompit et invita mademoiselle Cécile à rentrer, et en même temps il lui dit :

« Vous n'auriez pas de peine à reconnaître le jeune homme que vous venez de me dépeindre?

— Oh! non, fit-elle.

— Ajoutez-moi quelques traits caractéristiques auxquels je puisse le reconnaître moi-même au besoin.

— Ce vous serait facile si vous le rencontriez : Vingt ans, la tête en avant et toute d'une venue; l'œil noir avec les cheveux châtains, la taille très-fine; les épaules carrées, mais marchant résolûment; en outre, il fredonnait fort mélodieusement et tenait dans sa main des fleurs simples. Il doit s'occuper d'histoire naturelle. Rappelez-vous vous-même à vingt ans.

— Cela me suffit, dit Mathers en montant les degrés du perron ; bon courage! »

Dans le vestibule ils rencontrèrent Honoriot tout pensif, se promenant de long en large, faisant claquer ses lèvres et ses doigts : il semblait qu'il fût sous le coup de quelque faillite. Cécile s'élança vite à son cou et l'embrassa de toute sa tendresse filiale. Ce baiser transforma le visage d'Honoriot et y ramena des lueurs sereines comme les clartés boréales sur les végétations mourantes du pôle. Le banquier tendit sa main sèche au savant, qui la pressa de bonne amitié.

« Venez tous deux, que je vous parle, dit Honoriot, je vous cherchais. »

Il les entraîna dans un cabinet de travail où gisaient entassés les papiers d'affaires et les notes particulières d'Honoriot. Mathers entrait dans ce sanctuaire de la finance avec précaution, comme s'il eût visité la soute aux poudres.

Les gens d'imagination et de science sont toujours frappés de l'appareil de la force matérielle. Le mécanisme administratif les épouvante comme l'aspect des machines de guerre entassées dans un arsenal et des bastions alignés d'une façon formidable; ils ont peur de cela comme une femme délicate

ou un enfant tendre de la vue d'une lame nue. La logique de la matière et de la force est redoutable aux logiciens de la vérité. Devant cet appareil ils se rejettent malgré eux dans l'infini, le seul fort inaccessible à ces armes brutales.

M. Honoriot prit sa fille sur ses genoux et fit asseoir Mathers à ses côtés.

« Mathers, tu vois mon bon ange, fit Honoriot.

— Et le mien aussi, dit Mathers.

— Elle a dans les yeux et dans le cœur des consolations pour tous. Mon cher Mathers, elle m'inspire de bonnes idées; elle a une nature si droite, que tout ce qui dévie un peu auprès d'elle tend à se rectifier. Tu connais ma délicatesse en affaires, je n'ai certes rien à me reprocher. Ma fortune m'appartient; elle est aussi pure que celle à qui elle reviendra un jour. Néanmoins je ne suis pas entièrement satisfait tant que de ce bien acquis je n'ai pas tiré tout le bien possible. J'ai dans les mains un moyen de faire des heureux, je veux me laisser aller à cette pente si douce, où je serai encouragé par les regards de Cécile. Je suis entouré de jaloux : je veux les confondre et les punir à ma manière; je veux en faire des heureux; je veux leur abandonner ma fortune qu'ils convoitent.

— Comment! s'écria Mathers; que voulez-vous dire?

— Tu as vu et entendu mes correspondants de la province : ils sont tous là à mendier autour de moi; ils recueillent avidement les miettes de ma table; ils sauteraient sur le pain entier, s'ils en avaient le moyen. Je veux les apaiser : je les associe à mes affaires; désormais ils partageront mes bénéfices et mes chances de ruine, chacun pour la part qu'il aura prise dans cette spéculation nouvelle; et je te prie, toi Mathers, de faire le calcul probable de nos intérêts privés et généraux; je te donnerai les bases. J'espère que tu dois être content, mon bon rêveur; tu vois que j'entre dans tes idées d'association. »

Mathers hocha la tête et répondit avec naïveté :

« Votre bonne œuvre vous rapportera quelques millions de plus et vous assure une autorité dont jamais n'ont joui certains monarques. »

L'œil d'Honoriot s'illumina : il venait d'entrevoir avec le coup d'œil de Mathers des éventualités heureuses qu'il n'avait pressenties que comme l'heureux joueur dont la main sent un bon dé en le touchant, sans que la raison corrobore ce pressentiment. Cécile, qui, un moment, avait admiré son père et s'était complue dans cette délicieuse émotion filiale, Cécile devint comme hébétée à ces paroles de Mathers : Votre bonne œuvre vous rapportera quelques millions de plus ! Honoriot se frottait les mains et sautillait.

« Chose admirable, disait-il, la vertu est récompensée même ici-bas.

— Pas toujours, fit Cécile d'une voix douce et en regardant Mathers avec une expression de douceur infinie.

— La vertu positive, voulais-je dire, et non pas la vertu rêvée. »

Mathers haussa les épaules et écrasa Honoriot d'un regard où il y avait tout le poids du ciel. Cécile ne put s'empêcher de dire bien haut :

« Qui donc ici est juge de la vertu de notre ami ? elle échappe à nos mesures. »

Mathers redevint enfant et Honoriot câlin ; il reprit la main du vieux savant, se remit à embrasser Cécile en lui demandant mille fois pardon, toujours sous cette invocation banale : *Mon ange, mon cher ange !*

Le banquier rédigea quelques notes, les présenta à Mathers, et, tirant d'un petit portefeuille qu'il avait sur lui un billet de banque de mille francs, le glissa dans les mains tremblantes de son ancien camarade, dont le cou se redressa par un mouvement de fierté : sa nature refusait,... il hésita, regarda Cécile avec infiniment de soumission et de grâce, et prit le billet de banque avec dignité. C'était un an de travail pour lui, et un moyen peut-être d'atteindre à un but rêvé. Il faut si peu de chose à un véritable homme pour arriver à

ses fins. Le moindre point d'appui suffit à une volonté forte pour soulever des montagnes.

Ils rentrèrent au salon, où madame Honoriot les accueillit par une moue de reproche : il venait de se consommer un mystère sans elle ! M. Honoriot prit à part ses trois ou quatre principaux correspondants et leur communiqua sa résolution. La joie éclata dans leur physionomie, et la nouvelle circula avec la vivacité de la flamme. La maîtresse de céans éleva la voix et manifesta sa surprise.

« Je suis étonnée qu'on ne m'ait pas consultée avant de prendre une décision aussi importante.

— J'étais sûr d'avance de votre assentiment, dit Honoriot, et je voulais vous ménager le plaisir de voir vos convives satisfaits. »

Madame Honoriot dit à l'oreille de son mari :

« De quel droit gaspillez-vous ainsi mon avoir?

— C'est une spéculation, reprit Honoriot ; nous y gagnerons des millions et une influence énorme.

— Est-ce vrai? dit madame Honoriot à Mathers qui se trouvait près d'elle ; est-ce vrai que mon mari fait une bonne affaire?

— Excellente, je vous jure, » fit Mathers en s'inclinant, et Mathers, pour la première fois de sa vie peut-être, obtint une œillade de madame Honoriot.

« Il n'est point mal, dit-elle à sa voisine, un bas-bleu assez célèbre ; il est beau, mais ennuyeux : on n'en obtient que des axiomes de mathématique ou de morale.

— Cet homme n'est pas de ce monde.

— Il a dû y passer étant jeune, fit madame Honoriot. Ses commencements sont aussi obscurs que ceux des grands fleuves, quoiqu'il n'ait jamais été qu'un ruisseau.

— Vous ne lui connaissez pas, vous ne lui soupçonnez même pas d'aventure?

— Il a ressemblé à Newton que je crois, sinon par le développement de ses facultés scientifiques, au moins par sa continence.

— Vous croyez?

— Vraiment, je le crois.

— Voilà donc un vrai jeune homme de cinquante ans.

— C'est le merle blanc; c'est le dahlia bleu. C'est ravissant; peut-être il aurait fait un grand homme! Il lui a manqué l'amour comme à nous toutes : nous n'en avons eu que les semblants, hélas! »

Cette conversation d'une psychologie féminine fort déliée était étouffée par le bruit joyeux des conversations voisines. Les banquiers, courtiers et agents de change se pressaient autour d'Honoriot, et rédigeaient oralement le programme de leur récente association. Mathers avait repris sa causerie avec Cécile, et avait commencé sa théorie sur l'application du numéraire aux besoins de la société, sans tenir compte des intérêts mesquins et égoïstes. Cécile suivait les raisonnements avec un enthousiasme tel, qu'à un moment elle échappa à son interlocuteur, se mit au piano, et suspendit, dès le prélude, les colloques animés des banquiers, des gens de lettres et des femmes. Ce fut une improvisation véhémente où se traduisaient ses aspirations et ses rêves audacieux. Ce n'étaient plus des modulations douces où se reflète une passion naïve et calme, comme celle des bergers de Théocrite, c'était une tempête où luisaient par instants des éclairs de passion. Il y avait quelque chose de la mêlée des opinions d'aujourd'hui, et si le motif, par moments, devenait limpide et sonore, il semblait qu'un rayon divin traversât cette tourmente et la rassérénât. L'amour n'y était pas individuel et isolé comme le peignent nos romanciers, il réagissait sur tout le reste, et exerçait une influence divine. A ce moment, Cécile avait du génie ; elle suspendait ses auditeurs à son jeu, et ce n'était pas une merveille moins grande que de faire palpiter au théâtre une foule inerte et mal-apprise. Les gens grossiers et naïfs sont plus près du beau que les gens déformés. Il y a une manière de civilisation qui est un acheminement à la barbarie. Les sauvages sont peut-être plus près de la vérité que les peuples abrutis et matérialisés par la routine et les

mauvaises formules. Mathers se tenait près du piano, et son âme s'élevait avec celle de Cécile aux contemplations d'un monde invisible.

« Nous avons parcouru notre pays ensemble, dit le vieux savant à la néophyte, lorsque ses doigts fatigués s'abattirent sur les touches d'ivoire et d'ébène.

— Je ne suis pas habituée à ces grands voyages, » fit la jeune fille essoufflée et haletante comme une pythonisse, pendant que le jeune dandy Édouard Godin lui disait, entre ses dents, d'un ton pincé :

« Joli! joli! joli! » comme s'il se fût agi d'une cabriole de singe ou d'un calembour.

Cécile n'accueillit pas fort bien cette manière maussade de félicitation, et s'abandonna mollement aux suffrages du cercle babillard et parfumé.

La soirée s'éteignait ; les derniers mots et les derniers sourires de la jeune fille furent pour Mathers.

« Nous sommes ensemble, » lui dit-elle.

Mathers lui serra la main et s'esquiva en saluant à peine le maître, la maîtresse de la maison et la société financière.

« Au diable l'obstacle! murmura-t-il en sortant, du ton d'un homme qui est disposé à tout vaincre; au fait, ajouta-t-il, on ne triomphe que par lui. »

Et il se dirigea rêveur vers sa cabine d'homme de génie incompris.

DEUXIÈME PARTIE

Mathers en rentrant trouva une lettre d'un de ses meilleurs amis qu'il avait perdu de vue depuis assez longtemps,

un savant comme lui, qui au nom de la science lui imposait un devoir des plus rigoureux dans la position gênée où il se trouvait. Il exigeait de lui un double sacrifice de temps et d'argent.

Voici la lettre :

« Neuville-sur-Saône, le 28 avril 185..

« Mon cher Mathers, je t'adresse où il te trouvera, un jeune homme que je te donne, ou plutôt que je donne au monde ; c'est un excellent sujet, tu en jugeras. Depuis longtemps je n'ai rien à lui apprendre ; je n'ai imaginé personne aussi digne et aussi capable que toi de veiller à son développement naturel, dans un pays où il est si facile de se gâter et de s'égarer. C'est un homme à vues larges, dont la pénétration va jusqu'aux plus petits détails. Il ne semble pas avoir découvert la cause en tâtonnant d'effet en effet, il semble avoir deviné de prime-saut tous les effets par une connaissance large de cause : c'est la manière des grands hommes. Tu sais que ces derniers sont rares, que jamais on n'en a eu plus besoin. Il n'est pas né comme nous en des temps orageux ; le ciel lui a été clément. Jusqu'ici aucun vent n'a secoué ce bel arbre, il peut donner ses fruits, il n'a pas perdu une fleur. Soigne-le, élève-le de tes bonnes et savantes mains : il t'embrassera pour moi et tu trouveras mon cœur dans le sien. C'est mon fils adoptif, je lui ai donné le seul héritage dont je puisse disposer : l'éducation scientifique. Tu compléteras son bagage, et vos deux noms se mêleront plus tard dans la reconnaissance des nations. »

Mathers fut d'abord ému et joyeux ; il allait être embarrassé, quand il se souvint du billet de banque tombé du ciel vraiment comme le second pain apporté par le corbeau à Paul le solitaire, le jour de la visite du solitaire Antoine.

« Qui a remis cette lettre? demanda-t-il.

— Un beau jeune homme timide, fit la concierge; il ne va pas tarder à rentrer.

— Montez avec moi. Il faut faire coucher notre hôte; s'il était encore temps, je vous enverrais acheter un lit.

— Acheter un lit, et avec quoi!

— Ne soyez pas en peine, » dit Mathers qui soulevait avec effort son premier matelas et appelait la bonne femme à son aide. »

On improvisa un lit tant bien que mal, et le jeune homme entra au moment où s'achevaient lès préparatifs.

« Est-il beau! » dit tout bas la concierge en le voyant.

Mathers alla au-devant de lui simplement, l'embrassa comme un fils qu'il aurait revu, et, une seconde fois avec effusion amicale, comme s'il eût embrassé le vieil ami qui le lui recommandait.

« Comment se porte ce cher Laurent? Que fait-il? Comment vous nommez-vous ? Que j'ai de choses à vous demander! » dit Mathers au jeune homme qui attendait un moment d'arrêt pour répondre par ordre à chacune de ses interrogations; et, sans attendre les réponses, Mathers considérait attentivement le jeune protégé qui lui arrivait, il le regardait avec des yeux avides, comme s'il eût voulu tirer son horoscope et pénétrer sa destinée. Il élevait la main jusqu'à son front, et y vérifiait les indices du génie, à peu près comme un horloger qui presse la boîte d'une montre pour en préjuger la valeur. Il est rare qu'on enferme un méchant mécanisme dans une boîte de prix, et quand nos horlogers tromperaient de la sorte, ce serait faire injure à Dieu de lui attribuer de semblables calculs. Un beau front peut être vide, mais on distinguera toujours un beau front vide d'un beau front plein. La forme ne trompe que l'observateur vulgaire et superficiel. Le jeune Lucien Boëce justifiait toutes les découvertes de la phrénologie, comme toutes les têtes sérieuses qui ont servi de bases aux expériences; et ce n'était point seulement par le beau développement de lignes frontales qui en imposait à l'observateur, mais par le jeu simple de la phy-

sionomie, par l'expression vocale, par la dignité et la sobriété du geste, par les mouvements limpides et faciles du sang qui nuançait de rose et de bleu la blancheur de son teint. Dès le premier coup d'œil, Mathers s'était senti fier de diriger une si belle nature. A un moment où la science est le véritable instrument des conquêtes, comme jadis le génie militaire, il se regarda comme l'Aristote d'un jeune Alexandre pacificateur qui pourrait, avec ses instructions, établir dans le monde un empire moral abrité d'avance par son élévation même contre les morcellements des successions. Il faut pardonner les grands rêves à ceux qui viennent de notre temps. La pensée envahit le monde, et comme son empire n'a pas de limites précises, il est tout naturel qu'on lui assure le petit globe où nous vivons.

« Qu'est devenu mon bon Laurent ? reprit Mathers.

— Il me semble le revoir en vous, dit le jeune homme ; transportez votre cabinet d'étude et votre chambre de savant dans une petite maison comme celle de Socrate, de Paris à la campagne, dans un site légèrement accidenté, où la Saône remplace votre Seine; substituez à ces étages de maisons des étages d'arbustes ; voyez-le au milieu de ce paysage, rêvant, lisant, taillant et cueillant ses petites provisions : c'est là toute sa vie extérieure. Sa vie intime vous est plus connue, vous la devinez à travers l'espace. La vie des intelligences bien dirigées est ici ou là, à peu de chose près, la même ; elles ne diffèrent que dans l'application, et comme mon premier maître, je sais que vous appliquez la vôtre à la recherche du bonheur des hommes. Puissé-je être initié par vous à cette science qui est autant du cœur que de la tête !

— Allons, mon fils, dit Mathers, nous n'en sommes plus à l'initiation, et tel que vous êtes, peut-être m'apprendrez-vous ce que je ne sais pas. La science pour moi est moins dans l'entassement et la nomenclature d'une foule de découvertes que dans la fécondité et la simplicité de quelques-unes. La science est une. On n'a pas encore découvert ses premiers termes. Heureux l'enfant ou le vieillard qui fera jaillir jus-

qu'à nous cette lueur des profondeurs de la vérité éternelle! Mais faites-moi en trois mots votre histoire.

Je suis le fils d'un cultivateur, et j'ai été recueilli et élevé par M. Laurent, qui avait eu occasion de passer quelquefois par la ferme de mon père. Il s'est plu à me façonner dès le berceau, et quand une fois j'ai grandi, il est devenu jaloux de ce qu'il appelait son ouvrage et ne m'a plus accordé de baiser paternel que comme récompense. Il a passé quinze ans à me cultiver comme les laboureurs cultivent leurs champs. Qu'il m'a épargné de peines! Dans les commencements, ses yeux jeunes encore épelaient pour moi les livres, et il ne me laissait lire que dans les cieux et dans la nature. Il avait toujours peur que je prisse la forme pour la chose et qu'il se formât dans mon esprit une construction typographique de la science, qui ne fût pas la science elle-même. O monsieur Mathers, qui êtes-vous donc, qu'il vous juge meilleur et plus avancé? Quand vous êtes venu me baiser au front, j'étais tenté de m'humilier à vos genoux, si je n'avais pas su que la fierté humaine sied au front même des enfants quand elle y siége avec la pudeur, et que, venant nous-mêmes de Dieu, nous devons regarder les envoyés de Dieu comme des frères et comme des amis. »

Leurs premières confidences étaient ainsi élevées naturellement au-dessus des détails de la vie et n'y touchaient que par accident, comme les oiseaux ou les vaisseaux qui ne touchent à la terre que pour approvisionner.

« Comment avez-vous pu me trouver dans ce réduit? fit Mathers, qui, en relisant la suscription de la lettre, ne vit pas d'autres indications que ceci : *Monsieur Emmanuel Mathers, à Paris.*

— Je vous cherche depuis quinze jours.

— Depuis quinze jours! Et comment avez-vous vécu?

— Mon bon protecteur m'avait donné en partant cinq cents francs en or : voilà les quatre cents francs qui me restent. Je m'étais logé dans un hôtel que je trouvais fort cher pour mes petites ressources. De là j'ai visité les curiosités de

Paris, en demandant à tous les vents votre demeure. J'ai vu avec douleur et en même temps avec fierté que vous n'étiez pas connu. Dieu me réserve, pensai-je, un bonheur qu'il refuse à tant d'autres ! J'ai su votre adresse à l'Institut. Je m'étais d'abord informé de vous comme d'un membre de cette illustre société. On m'avait ri au nez et presque pris pour un fou. Je retournai à la séance du lundi, où, en questionnant de droite et de gauche au hasard, je parvins à vous découvrir. Celui qui m'a envoyé vers vous est un homme fort estimable et fort instruit, qui m'a regardé fort attentivement en me demandant si je vous connaissais. Je lui ai dit brièvement que je vous étais adressé par un savant de la province, et il m'a répondu en me frappant sur la joue : « Allez où Dieu vous mène, mon enfant, et ne vous laissez pas détourner du vrai chemin par les embarras, la pratique des choses de la vie : mieux vaut arriver à la solution d'un grand problème qu'à un fauteuil académique. »

— Je sais de qui tu me parles, mon fils : c'est d'un grand enfant qui a eu la naïveté de te raconter son histoire en quelques mots. Nous causerons plus au long demain. — Bonne nuit, mon cher ami, je vous laisse et vous reprendrai à l'aube. »

Le lendemain et les jours suivants, on fit plus ample connaissance, on se promena, on devisa des sujets qui ont de tout temps occupé les philosophes. Lucien s'élevait à des hauteurs métaphysiques d'où Emmanuel Mathers avait grand'peine à le ramener aux réalités. Cependant, quand il les abordait, c'était avec une précision mathématique merveilleuse. Comment réunissait-il à un si haut degré la double faculté de voir de loin et de près sans être ni presbyte ni myope ? Il s'élançait dans l'espace imaginaire avec des ailes solides et planait d'un vol assuré ; il se complaisait dans l'affirmation absolue, en concevant *à priori* le type même de l'existence, et l'examen du détail ne le faisait pas dévier. Il analysait sans scepticisme : c'était un esprit aussi juste que grand. Mathers n'avait qu'une chose à faire : lui apporter les

éléments des connaissances, les contrôler à ce jugement si haut et si parfait. Qu'il connaisse les faits et les accidents physiques, il en déduira les lois premières. Résumez-lui les faits moraux et sociaux, il les classera et en déduira peut-être la forme simple tant cherchée, qui doit arracher l'humanité aux décisions ambiguës des codes. Il est plein de vie et de génie; les conceptions les plus hautes revêtiront sous sa plume une forme imagée et séduisante qui enchantera tout naturellement les sens de la multitude. O Mathers, le monde vous réclamera bientôt ce dépôt précieux; il y a dix talents dans ce seul talent, comme dix grains de blé dans un seul grain. Laboureur, ne t'endors pas, les populations ont faim, et le froment de la science est mêlé de beaucoup d'ivraie. Prépare une bonne moisson, et tu seras le premier à en recueillir les fruits.

L'ordre des études fut simple, et comme les préliminaires étaient passés, la plus large part fut laissée à la réflexion et aux travaux transcendants. Il en résultait chaque jour une découverte, et, avec le temps, une connaissance simple et approfondie de l'homme et de ses rapports avec ses principes, avec ses semblables, avec la nature soumise à sa volonté, presque à ses caprices les plus fantasques.

Lucien obtint de lire à l'Académie quelques mémoires dont il rapportait tout l'honneur à Mathers, et qui tirèrent de l'obscurité l'élève et le maître, sans toutefois ajouter à leur aisance.

Lucien Boëce ne se doutait pas, au bout d'un an, que lui et son maître n'avaient pas eu d'autres ressources qu'un billet de mille francs et les quatre cents francs qu'il avait déposés en arrivant dans les mains prudentes et économes de cet excellent tuteur. Qu'on se figure les préoccupations de Mathers quand il vit ce petit pécule toucher à sa fin. Tant qu'il ne s'était agi que de vivre seul, il ne lui était jamais venu à l'idée, au milieu des privations les plus dures, qu'il pourrait manquer de ce qu'il pensait être le nécessaire. Dès longtemps, du reste, comme il le disait à mademoiselle Cécile, il

avait fait le sacrifice de la partie matérielle et extérieure de sa vie. Ce qui préoccupe légitimement le reste des hommes, le confortable et la bonne chère, le vêtement, l'ameublement, avaient été relégués par lui au rang des superfluités, en raison de la difficulté qu'il trouvait à acquérir ces biens secondaires. Absorbé comme il l'était dans ses recherches philosophiques, il avait pu tuer une partie de lui-même (et qui lui affirmait que l'autre part n'avait pas souffert de cette moitié de suicide?). Pourrait-il souffrir qu'une part de Lucien fût immolée aussi? Ne devait-il pas le conserver et le développer complet? Est-il un philosophe ou un idéaliste raffiné qui, en voyant un beau jeune homme ou une belle jeune fille, la vieille et toujours nouvelle figure d'Adam et d'Ève dans le paradis de l'adolescence, ait consenti de gaieté de cœur à mutiler ces formes gracieuses de la vie et du sentiment? L'œuvre de Dieu est belle jusqu'à ses extrémités, et elle ne se complète à nos yeux que dans son entier développement physique autant que moral. L'œuvre ne serait parfaite, et nous ne serions réellement bons et grands, que si nous étions tous beaux autant que nous pouvons l'être dans ce monde d'accidents et de caprices. Ce fut donc un rêve nouveau pour Emmanuel Mathers, que celui d'assurer la vie heureuse, large, indépendante à un jeune homme bien doué. Quand il y eut pensé sérieusement, et qu'il s'en fut imposé l'obligation, il regretta de n'y avoir pas songé pour lui-même, et comprit qu'en se resserrant dans les bornes matérielles, il avait nui à l'extension de ses facultés. Il se fit alors une grande révolution dans sa manière de vivre. Pour son Lucien, il se fit homme pratique; il descendit aux applications, ou plutôt prit le parti de s'y soumettre, et il ne tarda pas à découvrir dans les plus petites causes ce qui s'y trouve aussi bien que dans les plus grandes, le rayonnement divin. Il ne rougit pas de se mêler à ceux qui encombrent les portes et avenues privilégiées, non pas pour s'y abaisser à des flatteries et se pousser par l'intrigue, mais pour y présenter loyalement ses travaux et réclamer, au nom du savant, le salaire de l'ouvrier. Quel dévouement sublime!

Le malheur des temps, et une sorte de négligence que fait excuser le mérite, l'avaient retenu lui-même dans les limbes de l'obscurité; il expiait la faute du temps en redevenant à son âge et pour un autre ce qu'il eût été plus facilement à vingt ans pour lui-même. Il nourrit Lucien de son travail, et veilla sur ses relations avec une sollicitude maternelle. La maison d'Honoriot aurait pu lui offrir quelque distraction. L'amitié de Cécile était une bonne fortune pour un jeune homme ainsi élevé. Mathers eut peur de mettre leurs sympathies en contact. Sa délicatesse ne lui permettait pas de jouer un aussi mauvais tour à Honoriot. Il s'abstint de lui présenter Lucien et d'en parler jamais, tout en profitant pour lui du moyen de vivre qui lui procurait les relations industrielles du banquier. Édouard Godin, à qui il fut recommandé, le consulta et lui posa plusieurs problèmes, de la solution desquels il sut tirer un bon parti dans des entreprises fort lucratives; et comme il résulta de ces nouveaux rapports un travail matériel journalier, Lucien Boëce, qui dut s'en apercevoir, ne tarda pas à s'offrir comme aide et à substituer Mathers, lorsque celui-ci était appelé ailleurs ou se sentait indisposé. M. Édouard Godin vint plusieurs fois les visiter dans leur retraite, et ne fut pas long à se préoccuper du parti qu'il pourrait tirer, dans l'intérêt de ses affaires et de son nom même, d'une intelligence aussi précoce. Édouard s'y prêta facilement. En fait d'intelligence, les gens qui ont beaucoup n'hésitent pas à donner.

Édouard ne mettait pas d'empressement à le tirer de l'état inférieur où il le voyait, et, à la manière de certains industriels, lui laissait ignorer le prix de ses services, pour les rétribuer moins et s'en assurer mieux l'honneur. Mathers, qui s'en apercevait, laissait Lucien prodiguer et gaspiller ses facultés, comme un tuteur indulgent qui passerait des folies de jeunesse à un héritier de grande famille. Il se mettait fort peu en peine que son protégé se fît un nom vulgaire par des découvertes de second ordre; il comptait sur un succès plus élevé, et s'était créé des ressources pour pouvoir attendre.

Un matin, il entra joyeux dans le cabinet de Lucien, qui déjà s'était vêtu et se plongeait dans une lecture scientifique.

« Allons, mon bon jeune homme, c'est assez faire le vieillard. »

Lucien se leva tout étonné, et embrassa Mathers avec une jovialité qui équivalait à un démenti formel.

« Ferme ce livre, mon enfant; tu as vingt-deux ans sonnés, et tu es de cinq ans en retard pour revêtir la robe prétexte.»

Lucien allait d'étonnement en étonnement.

« Prends ces trois billets de banque, ils sont le fruit de tes économies et de ton labeur. M. Godin te les devait pour le prix de tes calculs et de tes découvertes; ils sont bien gagnés, je te le jure. Je n'ai pas à m'inquiéter de la façon dont tu en disposeras. Tu sais la vie, et tes habitudes réglées te mettent au-dessus des périls où s'accrochent les vertus ordinaires. Tu as le droit de vivre un peu plus à l'aise, de prendre un peu ta part d'air, de soleil, de jouissances pures; prends ton vol comme un oiseau ; seulement, reviens au nid : la chambre du savant n'est pas une cage, mais un abri paternel. Le moment est venu où ton cœur doit sentir la douce influence de l'amour. Ton instinct, qui est droit de lui-même, est encore dirigé par la science. Tu sais ce qui peut assurer ton bonheur, attends... et, quand tu auras trouvé, fie-toi à Dieu, comme l'hirondelle au vent. »

Lucien se sentait ému comme un jeune matelot novice qui, avant de poser le pied sur la planche de sapin, reçoit la bénédiction et le baiser de son vieux père. Il ne put s'empêcher de s'écrier :

« Vous avez l'esprit aussi large que le cœur; la lumière de votre intelligence ne luit pas que pour vous, elle ouvre un sillon éclatant dans les ténèbres de mon avenir, et je n'ai qu'à marcher où votre doigt me guide. Je vous ferai honneur, mon cher père, et vous en écrirez à M. Laurent, qui lira la lettre à mes père et mère naturels, nos chers paysans de Neuville. Voilà leur fils transformé en *Monsieur*, comme ils disent. Que la dignité humaine de l'ouvrier soit relevée en

moi, et qu'on n'y sente rien de la morgue du parvenu ; nous autres enfants du peuple, nous ne devrions monter que pour étendre le niveau de la distinction, et non pas pour élever celui de la morgue et des prétentions fausses. »

Il y eut des embrassements et des caresses, et une invitation à déjeuner du pupille au tuteur, qui accepta de grand cœur. On se reconnaît à la fraction du pain comme à la cène d'Emmaüs. Il est touchant de regarder le jeune homme et le vieillard, tout en profitant des bienfaits de la nature, s'unir dans un commerce d'intelligence qui donne une idée prématurée de la vie à venir. La pensée sommeille, lorsque les organes hébétés par la faim se refusent à la servir. Le pain et le vin, en les excitant, poussent à l'émission des idées qui se stimulent et s'échangent avec plus de verve. Il y a eu des poëtes qui ont chanté le vin, parce qu'il endormait la raison et le souci : c'était pour eux le breuvage assoupissant qui les aidait à porter le fardeau de l'existence. D'autres le chantent, parce qu'il donne l'éveil aux facultés, et rend plus spontanée la manifestation de la pensée. Le vin fait raisonner juste les bons, comme il fait raisonner faux les méchants philosophes; il ouvre les cœurs et les lèvres aux confidences intimes qu'une pudeur sainte retenait cachées dans les plis les plus secrets de l'âme. Au dessert, après une pause de quelques moments, Lucien poussa un gros soupir, et laissa voir sur son front une préoccupation douce et triste, dont l'œil du maître pénétra le motif. Son sourire bienveillant stimula la franchise du jeune convive, qui lui fit cet aveu naïf : « Je vois que vous me devinez. Vous n'ignorez que le détail de ma passion, je veux que vous la connaissiez comme moi. Ne faut-il pas que vous lui soyez favorable par la puissance de vos souhaits? »

Le vieillard se recueillit comme pour écouter un récit pieux, et le jeune homme raconta, non sans rougir. « Vous savez que je vous ai cherché quinze jours avant de découvrir le lieu de votre demeure, lorsque j'arrivai à Paris. Pendant ces deux premières semaines, j'employais mon temps à visiter ce qui, dans la ville et aux abords, attirait ma curiosité.

N'ayant pas de cicerone, je ne m'attachais pas à voir de suite la capitale en détail. Je cédais volontiers à la pente qui m'entraînait aux environs. L'ennui de ne pas vous trouver et le regret du bord natal me faisaient préférer la solitude de la campagne environnante au bruit assourdissant de la ville. La pente de la Seine avait mes préférences ; son eau calme et ses îles de saules me rappelaient ma Saône que je saluais de ce désir naïf :

Oh ! qui me rendra tes rivages,
Saône que j'aime, et tes ombrages
De peupliers,
Où les colombes si fidèles
Appelaient, en battant des ailes,
Leurs doux ramiers.

« Je ne sais si ce regret du pays, entrecoupé d'une plainte amoureuse, attendrit le paysage ; mais un jour il s'anima à mes yeux d'une teinte plus chaude et plus poétique ; il devint pour moi une sorte d'Éden que je visiterai toujours avec respect, tenté de baiser la poussière et les brins d'herbe à chaque pas. J'avais côtoyé, en fredonnant ce refrain, un bras de la Seine formé par une île de saules et de peupliers blancs, qui ne ressemble pas mal à un étang verdâtre jonché de nénufars et de roseaux. Je m'étais élancé vers la colline de Meudon, et je regardais émerveillé cet entassement confus de maisons surmontées de dômes, d'aiguilles et de tours, qui encombrent l'horizon parisien. Mon regard, embrassant d'un coup toutes les cases de cette vaste fourmilière humaine, renonçait à les saluer, comme Abraham à compter les étoiles. La campagne, qui est toute une ville de plaisance, m'étalait ses tapis de prairies, ses broderies de vignes et ses forêts de la couronne, où je croyais entendre les aboiements des meutes. Le soleil, les nuages et la Seine entrecoupaient de lumières, d'ombres, de chatoiements, de reflets, cette immense variété de choses vivantes de la vie humaine ou de la vie de

la nature, d'où s'élevait un bruit vague, que la modulation d'un oiseau voisin m'empêchait de discerner. Cet oiseau, qui me faisait oublier un monde, attacha ma vue à mes pieds. Les yeux de mon âme n'ont plus quitté ces lieux, et les mouvements des saisons ne changeront pas une feuille à ce paysage, qui vivra toujours avec moi. Vous m'avez fait remarquer, au Musée, le paysage bleuâtre qui encadre mollement la tête de la Joconde : ce paysage doit être un souvenir d'amour. Je serais peintre, je ferais aussi mon paysage autour de la figure aimée. Quelle vision, monsieur Mathers ! la vie des fleurs, des oiseaux et de la nature dans un ovale de de tête féminine. Quelle figure simple et rayonnante ! quel œil de génie ! Il m'a embrasé et transformé ; il m'a dépouillé subitement de toutes les gaucheries du provincial, et m'a prémuni contre toutes les extravagantes manies du Parisien. Cet œil est pour moi une norme infaillible ; il est bleu comme les pervenches, et j'ai vu qu'il m'aimait. Comment faire ? j'ai voulu la suivre. Ma vision était accompagnée d'un vieillard ; elle s'est évanouie, au trot d'une jument baie, dans les plis d'un voile de gaze et d'une amazone verte. »

Mathers avait écouté ce récit, la tête cachée dans ses mains ; il admirait les arrangements de la Providence, et concevait un espoir que la position des deux jeunes gens combattait. « Dieu vous en sera aide, Lucien, dit-il, et j'espère avec vous. — Comment ! vous épousez ma chimère ? — Les chimères sont souvent des réalités, » répondit le vieillard, qui ne voulait pas préciser encore le rêve de son enfant adoptif, ni se mêler de l'action libre de la Providence avant que le moment fût venu. Ils se levèrent et allèrent visiter à pas lents le lieu de la scène. Mathers y voyait tout ce que Cécile et Lucien lui avaient dépeint chacun à sa manière. Lucien exalté n'y reconnaissait plus rien. « Je ne vois plus que le squelette de ce que j'ai vu ! s'écriait-il ; où est la vie, la couleur, la modulation de l'oiseau, et la gaze, et l'amazone verte ? Le paysage n'est plus que dans mon cœur ; oh ! si j'étais peintre ! — Vous êtes un vrai peintre, dit Mathers ; il ne vous manque

rien que le pinceau et la formule au rebours de tant d'autres. » Cette journée fut pleine d'émotion, d'enfantillages et de châteaux en Espagne. Elle commença pour Lucien une ère toute nouvelle, où la science et l'étude furent subordonnées au sentiment qui les activa encore. L'amour ouvre les yeux de l'esprit quand il se porte sur un objet élevé et digne. Plus sensible aux réalités immatérielles qu'aux fictions du temps, Lucien avait deviné où il rencontrerait Cécile. Chaque matin il lisait les journaux, ou observait le temps, il regardait où pouvait être attirée la foule intelligente. Il avait fini, en se rencontrant de goût avec celle qu'il aimait, par la rencontrer souvent elle-même: c'était à une représentation solennelle où la composition du spectacle devait attirer le public d'élite; c'était aux mêmes promenades, à certains jours tièdes où la terre, les arbustes, les plantes semblent aimer. C'était partout enfin. N'y a-t-il pas des attractions entre les gens qui sont unis de pensée? Un jour, ils se trouvèrent ensemble à la célébration d'un mariage du grand monde. Le mari avait un nom connu dans la politique et dans les lettres: c'était sa dot; la fiancée était d'une vieille famille européenne, ils étaient jeunes et pleins de vie. Lucien et Cécile se virent au même instant et chancelèrent; il y eut une scène presque scandaleuse à un moment si recueilli; il fallut emmener les deux jeunes gens du côté de la nef. Madame Honoriot apprit la coïncidence des deux syncopes, et en conçut quelques doutes qu'aucun souvenir et aucune donnée extérieure ne vint réaliser; elle prit cela pour une plaisanterie du hasard.

Néanmoins la rencontre d'un beau jeune homme à cheveux châtain doré, à l'œil noir, à la mise simple, à l'air noble, dans tous les lieux où l'entraînaient à son insu les caprices élevés de Cécile, lui revint à l'esprit, et un jour, au bois de Boulogne, elle constata un petit flagrant délit d'œillades dans l'allée de la Muette. L'amour a son petit langage de fleurs à la portée de tout le monde, et de ceux surtout qui n'ont pas occasion d'échanger leurs confidences. Une fleur cueillie et jetée en avant, ramassée discrètement en arrière, n'est pas un

discours bien éloquent et qui fasse beaucoup de bruit; mais ce simple hiéroglyphe naturel en dit plus que vos longues lettres où la passion se complait dans elle-même plutôt que dans l'objet aimé. Lucien avait parlé ce langage, et madame Honoriot avait surpris sa conversation; elle avait saisi le corps du délit dans les mains de sa fille, une fleur d'églantier mi-close, où Lucien avait porté ses lèvres; madame Honoriot l'avait effeuillée avec dédain et foulée sous ses jolis pieds avec ces simples paroles : « Je ne croyais pas avoir élevé une enfant aussi romanesque. » Le jour suivant, elle eut soin de faire venir à sa portière Édouard Godin, montant un cheval bai superbe. Il se penchait vers Cécile avec affectation, et prenait bien soin de s'afficher aux yeux des promeneurs. Lucien fut trompé à cette apparence; il se crut supplanté de gré ou de force, et se réfugia dans le bois pour y pleurer ses premières larmes. Il en versa d'autres dans le sein de Mathers en lui racontant la scène de son désappointement. « Édouard Godin, murmurait le jeune homme, qui s'est paré des plumes du paon, qui m'a pris mon œuvre et qui me prend mon amour! — Ne vous désespérez pas, dit le vieillard, l'amour est une invention plus merveilleuse que tous les secrets qu'il nous a achetés, et je me tromperais fort s'il était susceptible de faire une semblable découverte. » Lucien changea d'aspect en un clin d'œil; les roses fraîches se fanèrent sur ses joues, qui s'injectèrent d'un sang bouillant et juvénil. Il s'assit résolûment devant sa table de travail, et sentit que son cœur allait passer dans une œuvre de génie. « Je ne sais pas son nom pour écrire la dédicace, mais elle saura le mien! » s'écria-t-il. Mathers profita de cet heureux mouvement, et, se penchant vers l'épaule de Lucien, lui dit à l'oreille : « Je lui lirai votre œuvre quand elle sera finie, et, si je l'en trouve digne, j'y écrirai son nom. — Vous la connaissez! » dit Lucien sautant au cou du vieillard. Mathers fit un signe de tête affirmatif, et posa un doigt sur sa bouche. Lucien s'inclina respectueusement devant la discrétion de son tuteur, et, puisant une nouvelle force dans ce sacrifice, commença à écrire, sous

une inspiration féconde, le prologue de son ouvrage. « *Euge, macte animo,* dit Mathers en fermant sa porte. C'est comme cela que vient le génie! »

Honoriot avait mené à bien son entreprise : c'était un homme fin, laborieux, persévérant et de la nature féline ; les caresses ne lui coûtaient rien, mais il ne s'attachait pas. Il possédait au plus haut degré le grand art de lier les hommes par leurs intérêts, tout en les divisant de cœur, et, après les avoir isolés, il était assez adroit pour retenir dans sa main tous les fils qui les reliaient entre eux. Comme nous avons vu, il s'était fait le centre d'une association immense dont les réseaux couvraient les deux mondes, et comme sa mise de fonds était de beaucoup plus importante que celle de ses coassociés, il avait prélevé sur les bénéfices généraux une part proportionnelle. En outre, avec des capitaux qu'il s'était réservés, il n'avait pas hésité à faire des spéculations particulières, dont il assurait la réussite en se servant isolément de l'action puissante et des renseignements de la compagnie. A ce jeu-là il avait décuplé, centuplé peut-être sa fortune ; personne n'en connaissait exactement le chiffre. Son influence seule était bien connue, tout le monde en sentait le poids ; elle agissait avec un arbitraire violent sur le grand marché européen, et se retrouvait encore dans les plus petites halles et dans les plus petits comptoirs des villes et des simples bourgs. Un levier donné et une volonté, il est facile de remuer le monde. Honoriot avait profondément compris le sens de cette illustre maxime, et il l'avait fait servir à ses fins, comme s'il était permis d'employer les grands moyens d'action au profit de son individualité isolée et égoïste. Toutes les forces de premier ordre sont au service des hommes réunis, et ne peuvent pas s'ériger en monopole. Un homme accapare le métal, pourquoi un autre n'accaparerait-il pas l'eau des fontaines, un autre le bois des forêts, un autre le grain des sillons, un savant peut-être l'air de la montagne et de la plaine? Quand on a la puissance d'accaparer, d'absorber ou de généraliser, on se doit à son pays ou au monde ; on ne

peut plus agir en vertu d'un caprice, on est soumis à la grande loi d'amour, et comme on en peut être l'agent actif, on est coupable quand on se retranche dans son importance et dans la légalité, et quand, pour imposer silence aux murmures instinctifs des multitudes, on l'héberge aux jours de fête et on lui jette de temps en temps les miettes du festin.

Honoriot était un fort honnête homme qui ne s'était jamais inquiété d'idées; il n'avait travaillé que sur le fait et sur ce qu'il appelait le positif; il connaissait le droit brut, et savait en tirer mille arguments en sa faveur. En dehors de ses occupations, toutes dirigées à l'agrandissement et à la plus grande gloire de sa personne et de sa dynastie, il était le meilleur compagnon qui se pût voir, tout en faisant gros dos et en s'arrondissant sur ses pattes de velours. C'était la providence des artistes, des gens de lettres, des pauvres. Les journaux le publiaient à l'envi. Hélas! n'est-il pas honteux qu'un homme de nos jours puisse traîner après lui sa cohorte de clients et de mendiants, comme aux époques les plus dépravées de la république et de l'empire romain? Que deviendrait l'égalité de droit européen, l'égalité pure et simple du code dans un État où un seul ou quelques hommes pourraient sans contrôle supérieur affamer une capitale, rémunérer des affaires privées, acheter des écrivains et organiser à leur profit une royauté secrète plus puissante que les royautés avouées et reconnues?

Honoriot patelinait, tout en ramassant les marrons; il n'avait pas l'air de pressentir où l'élevait son système: il se laissait faire puissant et riche, sauf à en bien user ensuite. Une seule pensée contrariait les plans de son ambition: c'était le mariage de sa fille. Édouard Godin était son homme. Vérifié et approuvé par M. Honoriot, Godin était le plus remuant et le plus intelligent de ses serviteurs. Dans les régions hautes de la finance ou de la politique, on ne fait pas de sentiment, et mademoiselle Cécile se montrait vraiment beaucoup trop sentimentale.

L'élévation de ses pensées était une accusation muette di-

rigée contre le père et la mère, et la ténacité de son esprit ne laissait pas présumer qu'elle dût se résigner à abandonner la partie. Tout fut essayé pour la vaincre. On fit tourbillonner autour d'elle tous les plaisirs et toutes les séductions. Édouard, brisé à tous les calculs et à toutes les roueries de la vie parisienne, savait lui parler son langage et se faire, à ses pieds, noble, généreux et vertueux. Grâce aux découvertes de Lucien, il s'était fait un nom dans la science, montrait un ruban d'officier à sa boutonnière, et prétendait à une des premières places vacantes à l'Institut. Ses chevaux piaffaient toute la journée dans la cour d'honneur de l'hôtel Honoriot, et emmenaient Cécile, en compagnie de sa mère, à tous les lieux où se réunissait le beau monde. Édouard, à l'exemple d'Honoriot, avait aussi ses clients, et distribuait à heure fixe la sportule. Les tête-à-tête étaient habilement ménagés par la fine madame Honoriot, tantôt dans les appartements, tantôt à la campagne. Édouard Godin se croyait un grand conquérant, il savait son Don Juan par cœur, et avait des phrases toutes faites qui excitaient les bâillements de l'héritière obstinée. « Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, lui répondait fort sèchement Cécile ; je vous jure que je n'ai jamais rêvé de vous ; » elle trouvait ces choses impertinentes, elle si noble et si douce. Une voix intérieure la prémunissait contre ces embûches déguisées, et elle sortait victorieuse de toutes les luttes. M. et madame Honoriot reçurent avec gémissement les plaintes d'Édouard. Quelle que fût son ardeur à tenir la partie, il ne pouvait pas forcer mademoiselle Cécile, et se retirait devant ses répugnances. Les deux confidents de sa défaite encouragèrent encore ses prétentions, et promirent de l'aider de toute leur force, seulement on différa l'attaque de quelques jours.

Cependant Cécile embellissait et souffrait. Sa tendre adolescence était consumée par les rêveries ; elle eût voulu briser les chaînes d'or qui la retenaient hors du bonheur. Elle caressait en imagination le fantôme de son amour idéal. Depuis la scène du bois de Boulogne, elle n'avait pas revu le rival

préféré à Édouard ; elle se perdait en conjectures impossibles. Elle ne savait rien de son existence, que des choses vagues et supposées. Quoiqu'il vécût réellement, ce ne pouvait être pour elle qu'un nombre abstrait, une image, un songe, puisqu'elle n'avait échangé avec lui que des regards et quelques signes d'intelligence. Où était-il? un ange ne le lui amènerait-il pas un jour? S'il était vraiment un homme, il saurait vaincre tous les obstacles; ce devait être un homme, un grand cœur, il viendrait sûrement, il triompherait des résistances de son père et de sa mère; mais par quels moyens? Ses yeux embrassaient l'espace, et y cherchaient avidement un point où l'œil de son ami pût s'arrêter en même temps que le sien. Par moments il lui semblait que leurs âmes conversaient ensemble; elle conjurait les éléments de lui conserver et de lui amener celui qu'elle aimait ; elle dépérissait de langueur comme l'épouse du cantique, et le bien-aimé ne revenait pas.

Honoriot se garda bien de troubler sa solitude, il donna même des ordres pour qu'elle fût respectée rigoureusement. Il attendait de bons effets de cette sorte de reclusion rêveuse, les forces s'y usent beaucoup plus vite; il ne s'agissait que d'épier le moment où elles seraient à bout, pour amener à merci la belle et intéressante victime. On prit ensuite le parti de s'apitoyer sur elle; on ne l'abordait que rarement, et avec des larmes et des soupirs simulés, si bien qu'au bout de quelques jours elle crut à son malheur irréparable. Honoriot s'arma de toutes ses forces pour recevoir ses confidences, et, les ayant recueillies, il sut les effeuiller avec beaucoup d'art, au contraire de madame Honoriot, qui avait foulé aux pieds l'églantine offerte par Lucien. « Ton rêve est beau, disait le père à son enfant en la pressant dans ses bras, je donnerais tout mon or pour le réaliser ; mais avec toutes les forces du monde, je ne pourrais pas attirer dans ma villa de Meudon les nuages d'or dont s'enveloppe le soleil à son coucher. Tu ne sais pas ce que tu veux. Je t'offre un mari comme sont tous les hommes vus de près, imparfait sans doute,

brisé par les soucis des affaires, mais honnête et bon. C'est tout ce qu'on peut désirer ici-bas; tu ne réaliseras ta chimère qu'au ciel, si tu y entres jamais, et pour y entrer, il faut te soumettre aux décisions de ton père et de ta mère. » Cécile ne répondit rien. Édouard vint dîner en famille; le dîner fut silencieux. Édouard ne mangeait pas et s'essuyait les yeux; Cécile éclata en sanglots, qu'elle étouffa sur le sein de sa mère. « Allons, vous êtes une belle et bonne enfant, lui dit madame Honoriot. Dieu vous inspirera ce que vous devez faire. » Édouard prit les mains de Cécile, qui les abandonna, il y déposa un tendre baiser. Certes, on conçoit qu'il l'aimât autant qu'il était dans sa nature d'aimer : belle comme elle l'était, et relevant ses avantages extérieurs par la noblesse de l'âme et la force de l'intelligence, Cécile était un diamant, dont la possession pouvait exciter la convoitise d'un homme habitué à calculer juste. Elle valait plus que sa dot; son alliance était une affaire d'or.

Depuis ce moment, la volonté de Cécile fut brisée. Elle ne répondit ni oui ni non aux questions réitérées d'Honoriot et de sa femme; elle s'abandonna en victime, et s'anéantit dans la résignation. Cette sorte d'affaissement moral causa de la joie aux deux époux, égoïstes sans le savoir. En signe de réjouissance, ils donnèrent un bal que devait suivre un souper, où se décréteraient les fiançailles d'Édouard et de Cécile.

La réunion fut solennelle, et la future y parut vêtue de blanc, ceinte de bandelettes et couronnée de roses pâles; sa présence glaçait les invités. Madame Honoriot, vêtue de rose, ruisselante de pierreries, belle encore avec ses yeux brillants et ses épaules superbes, entreprit de lutter avec l'immobilité glaciale de son enfant. Elle fut trouvée ravissante; elle dansa avec les plus jeunes cavaliers, et, pour entretenir la joie, prodigua les faveurs. Son panégyrique était dans toutes les bouches, et, toutes les femmes l'enviant, on oubliait de plaindre sa fille. A la fin, la vivacité de l'orchestre, le mouvement des danses et l'éclat des parures secouèrent la torpeur de Cécile; elle se livra aux bras des danseurs, et se laissa entraîner dans

la trombe fleurie et étincelante. Elle s'y étourdit avec fureur, et devint en quelques instants la plus ardente et la plus folle de tout le bal ; madame Honoriot en tressaillit de plaisir, et lui envoya Édouard, qui saisit avidement l'occasion, et fit sa déclaration avec une ferveur de sentiment surexcitée par le bruit et le mouvement de la danse. La foule s'agitait à l'unisson, et enlaçait les deux futurs dans ses chaînes brillantes et parfumées, quand un bris de vitres violent interrompit l'orchestre, dénoua les mains et jeta la panique dans toutes les têtes. Ce fut une cohue et une mêlée effroyables. Les pavés entrèrent dans le salon et blessèrent plusieurs personnes, hommes et femmes. Cécile reprit son calme et s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit avec habileté, un flambeau à la main, et, se laissant voir à la foule dans tout l'éclat de sa beauté, arriva au moment où la troupe de furieux criait : « A bas Honoriot ! à la Seine ! à la lanterne ! » La présence de Cécile fit tomber les pierres des mains, elle apaisa le tumulte par sa résolution, et ne bougea pas de son poste d'honneur que les émeutiers, calmés, n'eussent commencé à circuler dans la rue et à laisser le passage libre. Quand elle eut rempli sa mission, elle se trouva seule avec Honoriot à ses pieds, sanglotant et demandant merci. La société s'était dispersée dans les appartements particuliers de l'hôtel, et, dès le premier moment, Édouard s'était esquivé. Cécile revint prodiguer des soins à ses blessés, dont les contusions et les atteintes étaient peu dangereuses. Elle se montra si grande et si forte, que tout le monde comprit, et Honoriot lui-même, qu'elle était vraiment et naturellement reine et maîtresse au milieu de tous, au salon, où elle consolait, comme dans la rue, où son seul regard exerçait un pouvoir magnétique sur la foule irritée. Le souper fut rompu, et chacun se retira morne et se perdant en conjectures sur la cause d'un événement aussi scandaleux et aussi déplorable.

Un attroupement sans importance s'était formé sous les fenêtres d'Honoriot, sur un bruit qui s'était répandu la veille dans la capitale. La cherté des grains avait été attribuée aux

menées de ses agents, et le peuple, pris par la famine, faisait entendre ses premiers murmures.

Honoriot fut sombre et ne sortit pas de quelque temps. Il resta plongé dans les méditations les plus sérieuses, et commença à prendre son rôle public en considération : il lui vint à l'esprit que, dans sa position, il pourrait bien être responsable devant la foule de la bonne ou mauvaise fortune ; il prit conseil de sa fille, qui profita heureusement de cette sage disposition, et la confirma dans l'esprit de son père. « Que ne consultez-vous Mathers? lui dit-elle. — Mathers! reprit Honoriot, j'y pensais ; il pourrait nous suggérer une idée. Je ne l'ai pas vu depuis longtemps, il m'oublie. — C'est vous, mon père, qui êtes oublieux et ingrat envers lui. » Honoriot s'habilla, sortit, et se fit conduire chez Mathers. C'était la première fois qu'il mettait le pied dans le réduit du savant. Lucien avait ouvert la porte à Honoriot et l'avait conduit à son vieux maître, qui était abîmé dans une recherche scientifique au milieu des bouquins et des instruments de chimie. Leur surprise fut mutuelle quand Honoriot se jeta dans ses bras, avec cette exclamation partie du cœur. « Vous ici, Mathers ! — Eh ! mon Dieu ! oui, cher Honoriot, reprit le savant, et je puis vous faire la même question. — Ah ! fit le banquier en essuyant ses larmes, vous savez mes malheurs : le peuple est furieux contre moi, on en veut à mes jours, et je suis persuadé que toi-même avec tes idées, tu n'es pas éloigné de partager le sentiment de la foule. — Vous me jugez mal, reprit Mathers, je ne suis pas assez fou et assez inhumain pour exiger la réalisation brutale et instantanée de mes systèmes philosophiques. Je vous condamne souvent, mais je ne puis pas m'élever contre la légalité ; avant d'attaquer votre personne, il faudrait attaquer la loi qui tolère des abus de votre pouvoir immodéré; jusqu'ici, vous êtes innocent. — Non, reprit le banquier avec une candeur de néophyte, je ne suis pas innocent tant que ma conscience peut me reprocher de n'avoir pas agi du mieux que j'aurais pu. J'aurais pu mieux faire, m'entourer d'hommes plus estimables,

étendre à tous le bien que j'ai fait à quelques-uns ; mais, Mathers, ces problèmes se résolvent facilement avec la plume, ils sont plus rebelles à la pratique ; mettez-vous à ma place. »

Mathers donna un regard de tendresse à sa bibliothèque et à ses instruments. « Je ne changerais pas mon petit bagage de Bias pour tout l'or de Crésus.

— Vous êtes égoïste à votre tour, dit le banquier ; si, dans ce moment, vos lumières m'étaient nécessaires pour opérer le bien pratique, vous me les refuseriez et préféreriez vous abstraire dans ces spéculations de votre science stérile ! — Hélas ! hélas ! dit Mathers avec soupirs et avec larmes, je suis trop vieux, il n'est plus temps. Vous voyez plus clair que moi dans le chaos de la finance. Jadis j'aurais pu, aidé par vous, être utile à mes semblables ; mon rôle est joué. J'ai passé ma vie à regretter de vous voir vous isoler du progrès de la pensée humaine, et vous retrancher dans le souci de votre individualité. Que de fois ne vous ai-je pas averti ! Vous me reprochiez mes utopies folles, vous prétendiez établir un *statu quo* en faveur de quelques privilégiés, vous vouliez arrêter la marche naturelle du monde et je vous disais : « Coupez le fil qui relie notre planète au système de la création, et vous obtiendrez le *statu quo*. » Vous traitiez mes paroles de billevesées. Je ne puis plus rien aujourd hui ma tâche est remplie. »

Honoriot ne voyait guère comment Mathers avait rempli sa tâche, et il se demandait en lui-même s'il n'avait pas affaire à un fou. Il fit une dernière tentative auprès de lui et le mit au pied du mur par l'abandon généreux qu'il fit en ses mains de tous ses moyens d'action. « Mathers, lui dit-il avec une sorte de solennité, prenez le timon de mes affaires ; je n'aurai pas amassé injustement mes trésors, comme on me le reproche, si vous les appliquez au bonheur bien raisonné de l'humanité. » Mathers réfléchit encore et lui fit cette réponse simple avec une émotion visible : « Honoriot, vous grandissez à mes yeux ; vous n'étiez que riche, intelligent et honnête, vous devenez grand et héroïque. Dans la

disposition d'esprit où vous vous trouvez, nul n'est plus apte que vous à l'administration sage de vos biens ; vous pourriez être le ministre des finances du monde, si le monde avait un gouvernement unique. Seulement un ministre comme vous a besoin de bons conseils. Le monde vous regarde, vous avez dans les mains une influence qui peut entraîner le salut ou la perte de la classe la plus nombreuse. Trouvez un homme qui vous dirige, cherchez de tous vos moyens un esprit élevé, droit et éclairé, un cœur pénétré du sentiment de la fraternité humaine ; il faudrait voir réunis en une seule individualité Vincent de Paul et Newton. — La nature humaine n'a pas encore présenté de combinaison si heureuse, fit Honoriot. — Il y a des degrés, répondit Mathers, et on peut trouver des exemplaires plus imparfaits, mais encore très-beaux, d'un type créé par l'imagination. Si vous teniez bien à en rencontrer un, je pourrais vous aider dans cette recherche. — Comment ! vous connaîtriez un sujet de cette valeur? — Je vous ai dit que ma tâche était remplie, j'ai passé ma vie à former un homme, il est là près de nous. — C'est le jeune homme que j'ai vu en entrant? Il a l'air très-distingué, amenez-le dîner à la maison ce soir. »

Mathers appela Lucien, qui entra simplement et salua Honoriot avec beaucoup d'aisance. « Montrez-moi votre manuscrit. » Lucien se retira modestement. Honoriot lut le titre: *Essai d'économie générale*. Il lut ensuite: Dédié à... le nom était en blanc. « A Mathers, sans doute, reprit Honoriot. — Non, dit Mathers, le cœur de mon jeune ami est occupé par une autre image que la mienne, une image plus gracieuse. » Honoriot poussa un soupir et parut embarrassé. « Comment ! son cœur est pris ? C'est dommage. — Dommage ! fit Mathers, vous auriez pensé... — Eh mon Dieu ! oui, » fit Honoriot. Mathers sauta au cou de son camarade de collége et l'inonda de ses larmes en laissant échapper cet aveu: « Il aime Cécile votre fille, c'est pour cela que j'avais cessé de vous voir. Le hasard les a fait se rencontrer de loin et s'aimer à mon insu comme au vôtre.

— Elle l'aime, reprit Honoriot. Dieu soit loué ! » Puis il adressa quelques questions au vieux savant sur la famille de Lucien et les antécédents qui l'avaient décidé à se charger d'une mission aussi délicate.

Mathers montra la lettre du savant son ami, et, après avoir donné tous les renseignements préliminaires, congédia Honoriot qui, en passant, baisa Lucien au front et se hâta de rentrer à son hôtel.

Il annonça deux convives et fit venir Cécile dans son cabinet. « Mathers vient dîner avec nous, lui dit-il, et nous amène un convive; faites-vous belle pour eux. » Cécile sauta de joie et embrassa son père avec une folâtrerie de petit agneau. Elle revint au bout de quelques minutes avec sa robe la plus simple et couronnée de ses seuls cheveux. C'était sa plus belle parure. Honoriot l'approuva de l'œil et entra en confidence avec madame Honoriot. La séance fut longue et accidentée. L'orgueil financier et semi-aristocratique de la grande dame se révolta et se redressa contre la proposition du banquier ; il fallut que ce dernier en vint aux raisonnements les plus pathétiques, à l'intimidation, aux prières et aux scènes conjugales les plus tendres. Honoriot finit par triompher. La retraite d'Édouard Godin avait facilité la victoire.

Le dîner fut attendu avec impatience. Lucien et Cécile n'étaient pas prévenus. Leur trouble fut visible quand ils furent mis en présence par Mathers et par les époux Honoriot. Lucien comprit tout ; Cécile fut embarrassée et ne put retenir sa rougeur et ses larmes. On la ménagea discrètement et on alla au jardin attendre le dîner. Mathers prit le bras de madame Honoriot et Lucien offrit le sien à Cécile. Elle suivit tremblante, et quand ils furent seuls, Lucien rompit le plus délicieux de tous les silences par cette parole simple: « Dieu veut que nous nous aimions, c'est lui qui nous a réunis sans que je sache encore par quels moyens. Ce matin j'ai vu votre père à la maison. » La jeune fille ne pouvait répondre. « Seriez-vous un parent de M. Mathers? fit-elle discrètement. — Non, je me nomme Lucien Boëce, je ne suis que son fils

adoptif et son élève, dit Lucien. — Moi aussi, dit la jeune fille, je lui dois d'avoir élevé mon cœur, et il n'a pas trouvé de place plus haute que le vôtre. » Au moment où elle murmurait cette phrase, un linot vint se poser devant ses yeux sur une branche d'épine fleurie et entonna à pleine gorge son petit refrain amoureux. Ils rentrèrent et l'on se mit à table. Le repas fut religieux, on n'y parla que de choses simples et douces sans gêner les jeunes gens par des allusions banales à leur tendresse. Après le dîner, Cécile fit de la musique ; Lucien ouvrit son livre et en récita à haute voix les passages les plus éloquents. Sa parole était suave, son regard persuasif, son attitude simple et grande. Cécile crut voir s'animer en lui un de ces personnages divins qui ont dicté des lois à leurs frères et dont les noms sont gravés en lettres ineffaçables dans la mémoire des générations. Au moment de l'émotion la plus vive, Honoriot lui prit le livre de ses mains, et demanda discrètement au jeune homme confus : « Permettez-vous que j'écrive le nom de la dédicace? » Lucien prit la plume lui-même, et, la tendant à Cécile : « Mademoiselle, lui dit-il, si votre père et votre mère consentent à ce que je vous offre en hommage ma vie et mes faibles talents, veuillez écrire votre nom à cette ligne blanche. » Cécile prit la plume, la baisa et écrivit : *Cécile Lucien*. A la vue de ce nom vulgaire, madame Honoriot ne put retenir une larme d'orgueil. Mathers la comprit et lui dit en lui baisant la main avec une cordiale simplicité : « Madame, vous immortalisez votre fortune ; les Honoriot passent au rang des bienfaiteurs de l'humanité. »

Le mariage se célébra sans appareil ; aussitôt après, les deux jeunes époux se retirèrent en compagnie de Mathers dans une villa magnifique, au sein d'une vallée solitaire. Là, sous la triple inspiration de la nature, de l'amour et de l'amitié, Lucien acheva ses grands travaux. De jour en jour sa physionomie prend un caractère plus noble et plus sévère, et à côté de sa tête empreinte de majesté, se détache dans une pénombre ravissante le profil gracieux et idéalisé de son Égé-

rie. Mathers revit dans ces enfants et attend le jour de la gloire de Lucien pour s'endormir comme le vieillard Siméon après que ses yeux eurent vu la révélation du Messie. Il ne parle à Lucien, son enfant adoptif, qu'avec une sorte de respect paternel. On lit sur son visage l'expression du sentiment que devait éprouver le vieux de Jussieu quand il venait se reposer sous les branches du cèdre qu'il avait tenu dans sa main et arrosé de l'eau de sa soif pendant la pénurie d'une longue traversée: « Ces rameaux couvriront de leur ombre les générations quand je serai couché dans mon sépulcre, mais mon nom vivra sur l'écorce du cèdre. » Madame Honoriot le contemple souvent et en revient à sa première idée de la soirée: décidément Mathers aurait pu être un homme ravissant. Elle épouse, avec son ancienne vivacité de coquette et son activité de femme du monde, les projets pieux des trois solitaires. Elle et son mari vont de temps en temps se rajeunir au contact de ces âmes naïves et fortes. Après toutes les autres, la passion de l'humanité s'est insinuée dans leurs cœurs, et Honoriot, l'homme pratique, songe à faire descendre à l'application les rêveries des utopistes raisonnables. Il attend la solution du problème cherché par Lucien pour se mettre à l'œuvre, il rêve de négocier un nouvel emprunt dont le bénéfice le plus net pour lui sera une immortalité glorieuse. Tout porte à espérer que de ces éléments féconds, de cet amour et de ces volontés réunies, il sortira quelque chose de grand et d'utile. L'opinion s'en est répandue dans la capitale, et le nom des Honoriot, un moment suspect à la foule, est prononcé avec vénération en attendant que la réalisation de cette touchante utopie le consacre à côté du nom de Lucien Boëce dans la mémoire des hommes.

UN SOUVENIR DES COSAQUES.

PREMIÈRE PARTIE.

Le père Bonnard était un revendeur de meubles du quar tier Saint-Jacques. C'était un ancien habitué des ventes, u spéculateur rusé, furet comme un bibliophile, difficile en affaire comme un juif. Il était secondé dans ses opérations, légale ment iniques, par madame Bonnard, son épouse, servant émérite d'un célibataire, qui, en mourant, lui avait légué l capital de huit cents francs de rente.

Madame Bonnard était chargée de la location des meubles On a entendu supposer souvent que tel marchand de *bric-à brac*, ou que tel vieux bouquiniste avait pu s'enrichir par l découverte de quelque trésor ignoré, vulgairement appelé un *grenouille*, ou dissimulé, sous la forme de billets de banque entre les feuillets de quelque *infortiat* négligé par les hé ritiers.

Il y avait un trésor caché dans chacun des tiroirs des com modes surannées qu'achetait le père Bonnard, entre les ai disjoints de chacun de ces meubles, grâce à l'industrie d son épouse, qui savait en retirer un profit mensuel exor bitant.

Malheur au pauvre étudiant, à la grisette naïve, au modest employé à douze cents francs qui s'arrêtait à rôder devan l'insidieuse enseigne où on lisait :

« Ici on vend et on loue des meubles à bon marché. »

On faisait semblant de les octroyer à sa bonne mine, hélas! et, au bout de six mois, les vieilleries, largement payées, appartenaient encore à la maison Bonnard. Le roué ménage ne demandait pas mieux que de renouveler ces beaux mobiliers, et d'entretenir des *vaches à lait* sous tous les combles de Paris. Ce petit commerce secret, dont les manœuvres, d'une probité douteuse, étaient soigneusement cachées aux regards si clairvoyants des voisins, ajoutait des beaux écus au pécule de cette association matoise et intéressée.

Tout cela, comme nous le disons, se faisait à petit bruit, sans que les Bonnard attirassent l'attention. Tout ce qui s'était murmuré sourdement sur leur compte se réduisait à ceci : qu'avant d'occuper leur domicile, ils avaient vendu et loué des meubles dans la rue Saint-Honoré ; qu'un jour des rouliers, ayant aperçu le père Bonnard dans sa boutique, lui avaient fait un esclandre et l'avaient menacé de leur fouet, en lui criant dans les oreilles : « Dis donc, vieux ladre, te souvient-il des *Cosaques?* » On supposait gratuitement que le bonhomme, en 1814, avait servi d'espion à nos bons amis les alliés, et on lui pardonnait en considération de cette amnistie générale que le temps amène toujours tôt ou tard, et que l'on appelle en droit la prescription.

Qu'est-ce que le père et la mère Bonnard voulaient faire de leur argent! On ne leur avait jamais surpris la moindre velléité de le dépenser pour eux-mêmes. La maîtresse de maison avait gardé son costume et sa lésinerie de duègne, l'époux ne s'habillait que de velours de coton ; ils ne connaissaient pas le dimanche, et se nourrissaient comme le couple avare de la dixième satire de Boileau.

Leur mobilier était un encombrement de vieilleries étrangères à leur usage, et réservées pour le commerce. Leur chambre à coucher n'était qu'un grenier obscur d'où ils avaient hâte de sortir le matin pour se donner un peu d'air, et échapper à des ténèbres palpables.

Mais il y avait dans un lieu séparé, quoique toujours à l'en-

tre-sol, qui leur servait de niche et d'entrepôt, une petite chambre isolée qui ne s'ouvrait que pendant deux mois de l'année, à l'époque des vacances.

M. et madame Bonnard avaient une fille dont ils avaient fait une demoiselle.

On ne peut s'imaginer que, de ce couple vicieux et grotesque, il eût pu naître une personne aussi jolie, aussi simple et aussi bonne que l'était Marie Bonnard. Elle était un argument vivant contre la fatalité en faveur de la Providence. Ses qualités faisaient trouver naturelles les privations que son père et sa mère s'imposaient pour lui assurer un brillant avenir. Après lui avoir prodigué tous les soins délicats dont les riches préviennent leurs enfants dès le berceau, ils l'avaient mise en pension au Sacré-Cœur, et, quand elle revenait au logis, à l'époque des vacances, ils s'efforçaient de lui faire retrouver, au milieu de leurs habitudes sordidement mercantiles, les commodités et les superfluités mêmes auxquelles on s'habitue dans ces couvents. Le père Bonnard avait profité des facilités que lui donnait son assiduité aux ventes pour composer à sa fille un petit ameublement d'un goût exquis et d'une simplicité riche, qui s'harmoniait à ravir avec les idées élevées et l'éducation de Marie.

On communiquait de la boutique à cette espèce de boudoir par un petit escalier en parquet luisant, où se déroulait un tapis gris-perle semé de fleurs et fixé au noyer par de petits clous à têtes dorées.

Si l'un des pauvres jeunes gens qui payaient par dix millièmes des parcelles de ce luxe secret s'était aventuré dans ce petit escalier dérobé à cause de son élégance; s'il eût vu s'entr'ouvrir la porte à panneaux saillants et sculptés qui interdisait l'entrée de ce réduit mystérieux, il se serait cru transporté dans l'hôtel le plus fastueux de Paris, sur le seuil du petit sanctuaire réservé aux adeptes et aux intimes par quelque jolie duchesse ou princesse veuve, jouissant de trois cent mille livres de rente.

Les tentures et les garnitures étaient de canevas blanc

brodé à la main. Le tapis était jonché de roses avec leurs feuillages. Toute la menuiserie était en bois précieux ciselés et incrustés d'ivoire, de nacre et d'écaille. Le christ d'ivoire qui surmontait le prie-Dieu était d'une dimension démesurée et d'un travail exquis. Il y avait là aussi une de ces ravissantes copies d'Albert Durer dont on s'est maintes fois servi pour faire le procès aux originaux. Le fond mat des glaces adoucissait les reflets de lumière qui éclairaient ces objets charmants. Le piano, où brillait le nom d'un grand faiseur, était comme encadré entre deux bibliothèques, l'une musicale et l'autre littéraire, où l'œil se jouait dans les caprices des reliures dorées, où l'esprit se reposait sur les noms des grands génies. D'un côté l'on voyait les moralistes et les poëtes, d'Homère au grand siècle et du grand siècle à Byron, Hugo et Lamartine ; de l'autre, les maitres du chant et de l'harmonie, de Palestrina à Rossini.

Comme le père Bonnard aurait pris des proportions grandioses aux yeux de l'étudiant obéré qui aurait surpris ces merveilles au milieu de son misérable réduit, surtout s'il eût été admis dans l intimité du sanctuaire à l'époque où il était habité !

Marie était, à seize ans, la plus belle entre les jeunes filles nobles ses compagnes, qui n'en étaient point jalouses, parce qu'elle était aussi intelligente que belle, aussi bonne qu'intelligente.

Marie adorait ses parents, et ne désirait pas, pour les aimer davantage, qu'ils eussent l'air d'avoir une position plus haute; seulement elle les grondait de faire tant pour elle, et Dieu sait si ces gronderies devaient être douces à ce couple d'avares ! A quatorze ans Marie était une femme, mais à la fois une femme du peuple et une femme du monde. Elle aurait dû raccommoder le linge, et elle lisait Shakspeare dans sa langue et elle vantait Mozart et Beethoven ; elle aimait à se nourrir des auteurs du dix-septième siècle ; elle avait l'esprit élevé et d'une trempe supérieure. Celui qui l'eût surprise par une de ces matinées qu'elle consacrait à la musique ou à la lecture

de ses auteurs favoris, et qui aurait pu demeurer invisible pour la contempler, se serait senti élevé dans une sphère plus haute que celle où se meuvent les femmes vulgaires. Elle l'aurait également satisfait, artiste poëte et penseur. Artiste, il eût trouvé en elle ces formes idéales qui ne sortent vivantes des blocs de marbre que lorsqu'il se rencontre un sculpteur qui soit aussi un poëte. Elle était grande, blanche et régulière : ses cheveux abondants se rattachaient, au hasard de ses caprices, en tresses ou en bandeaux, à la romaine ou à la grecque, autour de ses tempes vigoureuses qui auraient porté noblement le diadème. Quelquefois elle interrompait sa lecture; elle devenait pensive; sa bouche prenait une expression sévère comme celle de Minerve, et il coulait de ses lèvres ou de sa plume des paroles ou des caractères qui étaient des oracles de sagesse. Aux agitations de sa pensée succédaient celles de son cœur ; elle était émue et pleurait : elle cessait de parler; elle ne s'avouait pas ses secrets à elle-même ; il semblait qu'une exquise pudeur virginale les contînt dans son âme. Après avoir bouillonné quelque temps dans son sein, ils cherchaient une autre expression que celle du langage, ses doigts se rapprochaient du clavier, et chaque note exprimait un soupir, une langueur, une aspiration, un déchirement intime. Quelle âme d'homme, si rebelle qu'elle fût, aurait pu résister aux entraînements de cette passion, à l'autorité de cette pensée !

Mais pourquoi Marie, ce diamant d'une si belle eau, se trouve-t-il si mal enchâssé par la nature? C'était afin sans doute qu'il ne dût rien à un éclat extérieur.

C'était une singulière métamorphose que celle de la jeune fille descendant des hauteurs de son esprit et de la position exceptionnelle que lui avaient faite ses parents, au milieu d'eux, pour venir s'asseoir à leur table bourgeoise. Comme elle effaçait son esprit et ses grâces pour ne laisser briller que leur tendresse ! De quels suaves baisers elle parfumait ces existences, souillées par des préventions suspectes, dont elle était la cause innocente ! Hélas ! chacun des doux regards

de Marie, chacune de ses expressions si délicates et tendres, qui allaient jusqu'à leur âme, devait être un encouragement à la passion des vieux ladres. Je suis belle, je suis bonne: on m'appellera ange, on m'adorera ; cumulez encore! Voilà ce qu'elle ne pensait pas, à coup sûr, mais ce que ses grâces disaient pour elle. Si elle avait su ! Mais pouvait-elle concevoir des soupçons indignes sur son père et sa mère? Jusque-là, nul indice apparent ne pouvait les faire naître et les autoriser dans l'esprit même d'un étranger.

Marie vivait heureuse.

Quoiqu'elle pût envier à ses compagnes leur naissance, elle était assez bien partagée du reste pour n'y avoir jamais songé. A moins que le remords ne soit héréditaire, il ne pouvait pas s'être glissé dans cette âme encore si naïve.

Quand elle eut tellement dépassé ses compagnes du Sacré-Cœur, qu'il semblait dans l'établissement qu'on n'eût plus rien à lui apprendre; quand elle revint au logis paternel, pour y attendre les événements et commencer à n'être plus une pensionnaire, son père et sa mère conçurent le projet de lui offrir une petite fête, où ils s'en donneraient à cœur joie des caresses de leur enfant, et où ils l'environneraient à l'envi de belles promesses d'avenir.

Ils se firent habiller à neuf, et choisirent pour le lieu du rendez-vous de famille la forêt de Saint-Germain, sachant combien Marie aimait les arbres élevés, les pelouses verdoyantes et les chansons des oiseaux.

En effet, l'annonce de cette partie de plaisir transporta d'aise la jeune fille, à qui rien n'avait jamais fait défaut que la liberté et l'air pur de la campagne. Le jour venu, elle se costuma, quoique simplement, avec tant de goût, qu'on l'aurait tout aussi facilement prise pour la fille d'un prince que pour la fille d'un bourgeois, tant l'éducation et la double beauté morale et physique sont habiles à effacer les inégalités de conditions.

Le jour fixé, l'équipage le plus propre que l'on puisse se procurer à Paris, en le louant, vint, dès sept heures du matin,

attendre au bas de l'escalier qui menait à la chambre de Marie.

Elle s'y glissa rapidement pour échapper aux regards ; le père et la mère Bonnard entrèrent après elle, et on fila assez rapidement jusqu'à la gare du chemin de fer de Saint-Germain.

Il est inutile de parler de distances qui se franchissent à vol d'oiseau, sans qu'on ait le temps de regarder défiler ce long ruban de l'horizon, qu'on ne saurait appeler paysage. Pendant le trajet, le père, la mère Bonnard et leur fille, seuls dans une diligence, ne dirent pas un mot. Ils étaient tous les trois absorbés dans des réflexions profondes, et le père et la mère, dans leur angoisse commune, craignaient pour la frêle existence de leur fille le dérangement d'un de ces ressorts aveugles qui impriment aux convois une célérité idéale. Marie se complaisait dans le sentiment de la supériorité et de la puissance que Dieu a donnée à l'homme sur tous les objets de la création, et elle traduisait son émotion par ce verset du psaume :

« Vous avez soumis sous ses pieds toutes les bêtes de somme, » ajoutant en esprit : « et tous les éléments. »

Contre la défense écrite, elle mettait la tête à la portière pour avoir le plaisir de fendre l'air et de lutter contre lui, à la manière de ces écuyers rapides qui semblent chercher un ennemi invisible, quand ils se penchent en avant, emportés par le galop de leurs chevaux. Elle jouissait des secousses morales que donne ce spectacle où l'on est soi-même acteur, et où l'on court avec une vélocité effrayante sur la pente du précipice éternel. Ces agitations, ces frayeurs, ces voluptés dramatiques la prédisposaient, par l'effet ordinaire des contrastes, aux voluptés douces et calmes que lui préparaient les vieux chênes et le gazon toujours renaissant.

L'instant où la jeune fille, suivie de sa mère et s'appuyant sur son père, qui semblait heureux alors, sentit la fraîcheur de la voûte que forment les arbres séculaires ; le moment où elle vit les gouttes de rosée étinceler sous ses pas, et où elle entendit le rossignol chanter sa bienvenue, fut pour elle

comme une révélation de son propre printemps. Elle sentit son sein se gonfler chastement, et la surabondance de ses enivrantes sensations se trahit par de douces larmes que son père et sa mère essuyèrent de leurs baisers.

Quand le lieu sembla propice à leurs épanchements, c'est-à-dire quand ils furent sous le chêne le plus ombreux, à une place où les véroniques bleues et les blanches stellaires n'étaient pas effeuillées sous les pas des importuns, elle suspendit son écharpe de cachemire et son chapeau de paille aux branches basses d'une charmille ; elle fit asseoir devant elle ceux qu'elle vénérait, et, s'agenouillant familièrement à leurs pieds, elle réunit leurs mains qu'elle baisa tour à tour avec une effusion virginale et filiale, qui fit passer sur leurs fronts ridés et flétris un éclair de vrai bonheur. Puis elle murmura, en collant presque ses lèvres sur les leurs :

« O mes parents ! je serais toute heureuse, si je ne pensais pas que vous avez dû bien souffrir pour me combler de tant de biens ! Je voudrais avoir gémi comme vous, avoir enduré comme vous les peines de la vie, avoir partagé vos angoisses...

— Dieu t'en préserve ! » s'écrièrent à la fois M. et madame Bonnard en se relevant brusquement, et leurs fronts étaient redevenus chargés.

Ils s'étaient lancé mutuellement un regard de sinistre intelligence et de complicité qui dut échapper à Marie. Néanmoins elle fut interrompue dans l'expansion de sa tendresse, et elle attendit avec anxiété que son père et sa mère prissent à leur tour la parole.

Quand ils furent assis de nouveau, quand leur physionomie eut repris son expression ordinaire de ruse et de malice, le père Bonnard tira de la poche de sa redingote bleue un grand portefeuille de cuir lié avec une ficelle pour la sûreté des valeurs dont il était rempli et gonflé. Il l'ouvrit avec un air de satisfaction concentrée, et quand ses yeux se relevèrent sur sa fille, il y eut quelque chose de fauve dans son regard. Il attira Marie à lui de sa main décharnée, et la fit asseoir sur ses genoux. Alors commença, en forme de reddition de

comptes, un inventaire minutieux, pendant lequel les trois personnes présentes furent agitées des sentiments les plus divers. Le père ressentit toutes les joies que peut procurer à un homme longtemps contraint l'attente désirée d'un but élevé; car, dans ce cas-là, le but était élevé et noble, mais la fin ne peut pas justifier les moyens, quoi qu'on en dise, et la mère ne songeait qu'aux moyens. La vertu de sa fille s'était révélée à elle sous un jour si pur, qu'il lui avait pris regret de n'avoir pas toujours été, comme elle, simple et désintéressée; et la jeune fille, moins éblouie par la vue des sommes énormes dont on lui montrait les titres, qu'attendrie par la pensée des efforts qu'avait dû coûter à ces marchands l'acquisition d'une pareille fortune, abaissait sur son père ses yeux si bleus et si doux, qui semblaient dire à chaque révélation nouvelle :

« Pourquoi? à quoi bon?

« Vois, » disait le petit vieux avec un accent où perçaient à la fois son attachement judaïque au métal et son détachement paternel de ses richesses en faveur de sa fille, « vois ces billets de banque si fins et si lisses; quand tu les sentiras dans tes mains blanches, tu pourras imaginer que tu tiens des parures, des incrustations, des chinoiseries, des diamants, des bibliothèques, et, au besoin, des Rubens et des Albert Durer.

« Voici des coupons de rente : ils t'assureront, et ils assureront après toi, si on sait les ménager et prévoir quelques rares mauvaises chances, ils vous assureront autant d'années heureuses que vous en pourrez vivre, jusqu'à l'abolition du système monétaire, qui ne s'abolira jamais.

« Tiens! cette seule délégation sur la banque de France pourrait faire de toi la femme de quelque grand seigneur, voire même d'un prince, qui serait trop heureux de te donner un titre en échange contre une aussi brillante dot.

— Que vous êtes excellent, mon père! dit la jeune fille en l'interrompant; mais, voyez-vous, je n'épouserais pas un grand seigneur, ni même un prince, qui ne voudrait pas vous aimer; je choisirais un homme simple et intelligent, qui serait

votre fils, comme je suis votre fille, qui vous saurait gré, comme moi, des sacrifices immenses que vous avez dû vous imposer. »

Et la pauvre enfant suffoquait de reconnaissance.

« Oh! mon Dieu! de quelles douceurs ne vous êtes-vous pas sevrés! Quelle vie de calcul et de travail! Vous n'avez joui de rien, ni de la nature, ni des arts, ni de vous-mêmes. Vous avez dû souffrir de la faim, de la soif et de toutes les privations...

— Mais, reprit le père, nous jouissons de toi, et aujourd'hui nous sentons l'air plus vif, le soleil plus doux, la verdure plus fraîche, parce que tu animes pour nous cette nature que les niais seuls contemplent pour elle-même. Que m'importe si dans un paysage rien ne me parle de moi! J'aime autant considérer mon œuvre que celle du Créateur!

— O mon père! c'est blasphémer ce que vous dites là, reprit Marie; mais ce n'est pas à moi à vous en accuser, et elle l'embrassait en répétant : Mon père, il ne faut pas être idolâtre de votre fille! »

Pendant ce temps-là, madame Bonnard, la tête appuyée sur ses deux mains, cachait sa figure embarrassée et comprimait la violence de ses efforts. On eût dit qu'un secret était prêt à déborder de sa poitrine et qu'elle n'avait pas la force d'en retenir le flot grondant en elle-même. Elle était pâle, et de grosses gouttes de sueur découlaient sur ses joues livides. Sa fille, se retournant vers elle, lui dit avec tristesse :

« Ma mère, vous ne m'embrassez pas, vous! »

Et la pauvre femme, se précipitant sur elle comme le naufragé sur l'instrument de sauvetage, l'étreignit en sanglotant d'une telle force, que toute autre qu'une fille excellente aveuglée par l'amour filial aurait deviné, à cette explosion de douleur, une autre cause que la cause présente de cette scène.

Après cette première suffocation, la mère Bonnard, d'une main convulsive et tremblante, tira de son *ridicule* une petite

boîte où était enfermée une clef, et dit d'un ton sournois à Marie :

« J'ai aussi mon présent à te faire; cette clef ouvre le petit coffre d'ébène dont tu m'as demandé souvent à voir le contenu et que tu t'efforçais vainement de soulever. Tu en es dès aujourd'hui la maîtresse. Tu y trouveras *notre* bourse et *mes* économies.

— Ce n'est que de l'or, dit la jeune fille en souriant; oh! je ne suis pas curieuse de le voir.

— Tu ne sais pas ce que l'or coûte, » reprit la mère en frissonnant. Et, comme pour faire diversion, on se leva et on commença de se promener dans la forêt. Le vieux couple resta seul pendant que Marie le devançait un peu pour composer un bouquet de fleurs agrestes. Elle s'était un peu écartée pour répondre, comme le papillon, à l'appel de chaque corolle de pourpre ou d'azur qui attirait ses yeux, quand elle fut ramenée vers ses parents par le bruit d'une altercation fort vive. Elle ne put revenir sans froisser les branches, comme aurait fait un oiseau ou une biche effarée. Les vieillards querelleurs tressaillirent et eurent le temps de composer leur maintien; mais Marie aperçut, à la joue de sa mère, une tâche bleuâtre, et le père dit vivement, comme pour arrêter un aveu peu circonspect :

« Elle vient de tomber, ça ne sera rien! »

Marie fit asseoir la pauvre femme, qui lui parut hébétée et ne répondit pas à ses caresses. Le père demeura morne et inattentif, jusqu'à ce qu'on se relevât et qu'on reprît le chemin de la *station*. On ne songea même pas à couronner par la collation obligée sur l'herbe ces scènes de famille, à la fois douces et mystérieuses, mêlées d'épanchements tendres et d'horribles réticences.

Aussitôt qu'on fut de retour, madame Bonnard fit effort sur elle-même pour mettre sur la table la nappe la plus blanche; elle sortit pour faire venir de chez le traiteur quelques mets fortifiants, et de chez la fruitière les primeurs qu'elle y trouva, puis elle s'assit pour inviter sa fille à prendre

un peu de nourriture. Après avoir dissimulé quelques minutes les souffrances horribles auxquelles elle était en proie :

« J'ai quelques affaires à régler en haut, ajouta-t-elle et l'émotion m'a ôté l'appétit; je vous laisse, ne vous dérangez pas. »

Elle embrassa vivement sa fille, et remonta pour ne plus redescendre vivante. Son éloignement subit inspira une crainte filiale à Marie : elle ne put obéir longtemps à l'injonction qui lui avait été faite; elle s'esquiva pour monter, et trouva madame Bonnard couchée. Ses traits étaient si décomposés, que Marie, appelant M. Bonnard, lui dit avec effroi :

« Je vous en prie, mon père, un médecin ! »

La malade fit un signe négatif et se retourna contre son chevet pour se refuser aux secours que Marie était prête à lui prodiguer. Marie prit sa main et l'inonda de larmes; mais elle la sentit se retirer violemment, le délire commençait, et quel délire ! Une seule exclamation s'échappait de la poitrine sourde de la pauvre femme :

« Elle ne m'aime pas! elle ne peut pas m'aimer ! »

Tout le monde sait l'histoire de ce saint qui, au moment où il était le plus avancé dans les voies de l'amour extatique, eut une hallucination horrible où il crut voir qu'il serait à jamais privé de Dieu, et qu'il était irrévocablement et fatalement condamné à l'enfer. Le délire de cette femme malheureuse ressemblait, en quelque sorte, à cette hallucination. Il lui faisait perdre par l'imagination tout le fruit d'une vie de labeurs et de sacrifices à sa conscience; c'était pour elle un enfer anticipé. Elle se tordait comme une damnée et repoussait les caresses de sa fille comme si elles eussent été fausses et hypocrites. Comment cette pensée invraisemblable avait-elle pu éclore dans le cerveau de cette femme défaillante? le délire ne lui permettait plus de nous le révéler.

Le père Bonnard envoya chercher un docteur d'une réputation de probité douteuse; avant qu'il entrât, il l'emmena dans l'embrasure d'une croisée, et lui dit à l'oreille :

« Monsieur, nous n'avons besoin ici que de votre discrétion; votre art sera, je crois, inutile. »

Le médecin comprit tout alors; la jeune fille demanda qu'on fît venir un prêtre.

Le père hésita :

« Attendons, mon enfant, ce n'est qu'une crise.

— Ce n'est qu'une crise, » répétait le médecin.

Marie fut si suppliante, que le père Bonnard sortit. Il resta plus d'une heure absent; il ramena un vieil ecclésiastique infirme, qui eut à peine le temps de donner à la mourante les derniers secours désespérés que l'Église accorde aux malades qui ont perdu connaissance.

A minuit, Marie pleurait à en mourir sur le corps de sa mère, et le père Bonnard sanglotait sur Marie, craignant qu'une telle secousse de douleur ne lui devînt fatale.

Voyant son père se désoler, elle reprit de la force et eut le courage de lui dire :

« Mon père, votre enfant vous reste. Vous avez assez fait pour elle, pour qu'elle ne vous abandonne pas : nous resterons ensemble, nous nous désolerons ensemble; je ne me marierai pas, et je vivrai pour vous consoler. »

L'héroïsme de Marie avait tué sa mère par le contraste qu'il établissait entre elles deux. Si le fond du cœur du père Bonnard eût été vertueux, il eût éprouvé la même secousse; mais rien ne pouvait ébranler cette nature impassible; son cœur dur, où s'épanouissait pourtant la tendresse filiale, aurait pu se comparer à un de ces blocs noirs de granit, tout rongés de lichens et de pariétaires, qui laissent jaillir de leurs crevasses une tige verdoyante où se balance une rose.

Sur la terre où madame Bonnard fut enterrée, Marie fit élever une demi-colonne de marbre noir, où se lisait cette épitaphe :

CI-GIT LOUISE BONNARD, MORTE A PARIS,
LE 20 MAI 1835,
VICTIME DE SA TENDRESSE MATERNELLE.

La colonne était surmontée d'un magnifique ouvrage en marbre blanc : c'était un de ces oiseaux, symboles héroïques d'un douloureux amour, qui s'entr'ouvrent les entrailles pour donner leur vie à leurs petits.

Marie convint avec le père Bonnard qu'il ajouterait à son nom celui de Louise en souvenir de sa malheureuse mère.

Le marchand de meubles consacra la première année de son veuvage à faire sa liquidation. Marie-Louise passa tout ce temps à s'entretenir de la pensée de sa mère et à prier pour elle. Le père Bonnard affectait de se souvenir de sa femme auprès de son enfant, mais les voisins avaient remarqué que son front s'était légèrement déridé. Ils avaient attribué ce changement d'humeur à la joie que devait éprouver le bonhomme en se retirant des affaires. Les voisins poussaient plus loin la pointe de leurs observations, et se demandaient si, pour l'homme comme pour la femme, le veuvage ne doit pas être une sortie de prison. On n'avait pas assez de données certaines sur la richesse du père Bonnard et sur les moyens qui avaient pu la lui acquérir pour penser qu'il eût à se réjouir de n'avoir plus de complice ni de remords vivant. Il avait, du reste, changé son genre de vie. Il avait cessé d'assister aux *criées publiques*. L'usage du deuil l'autorisait à porter un vêtement noir convenable. Sa femme n'était plus là pour faire la besogne de la maison, il avait pris une domestique qui le servait comme un maître et non plus comme un égal ; les excellentes qualités de Marie avaient inspiré à cette fille un dévouement sans bornes.

Marie avait oublié d'envoyer des lettres de faire part à ses amies de pension; elle avait eu la modestie de croire qu'elle n'était plus de leur monde. De brillants équipages, arrêtés devant la boutique du vieux marchand, vinrent lui rappeler que l'estime de ses compagnes l'avait suivie au milieu des bric-à-brac du père, ce qui doit singulièrement la rehausser aux yeux du lecteur, s'il est possible qu'elle grandisse encore dans son imagination. Elle fut sensible au souvenir sympathique de ces jeunes filles élevées à ne pas déroger. Elle per-

sista à croire qu'elles lui faisaient beaucoup d'honneur, quoique, dans le commerce de leur amitié, elle apportât au moins sa part d'amabilité et d'intelligence. Quand on vit le luxe qui l'entourait, quand on pressentit qu'elle serait riche, le rapprochement devint de plus en plus naturel; on oublia entièrement le nom du père Bonnard, on songea à se ménager, dans Marie-Louise, une amie sûre et fidèle, qui pourrait être essentiellement utile ou agréable, au besoin. Plus d'une fois elle reçut un de ces poulets délicieux de câlinerie, comme en savent écrire les duchesses, où elle lisait une invitation à se laisser prendre en berline et conduire au bois, par une belle matinée de la chute des feuilles; et comme l'invitation était expresse, elle s'abandonnait, par complaisance, à celle qui ambitionnait de se donner le relief d'une aussi exquise amitié.

On pense que le père Bonnard devait être flatté, pour sa fille, de ce qu'il appelait ses bonnes fortunes. Il n'y avait rien là qui caressât l'amour-propre de Marie-Louise; son âme seule était sensible à ces avances, qu'elle jugeait désintéressées; et peu à peu, au milieu de ces distractions simples, sa douleur se convertit en une mélancolie douce, qui rassura tous ceux qui la connaissaient, et leur fit espérer qu'avant peu elle serait acquise au monde, qui la désirait.

Un matin, pendant que la servante Madeleine coiffait sa jeune maîtresse, dont la longue chevelure ruisselait et ondulait à ravir sur son peignoir de batiste, Marie-Louise, l'œil fixé sur ses mules de velours, avait l'air d'être en proie à de soucieuses réflexions. Elle se rappelait qu'à l'âge où les idées sérieuses s'étaient développées dans sa tête, et où les sentiments généreux avaient commencé à s'agiter dans son âme, elle s'était fait un plan de vie où, si elle avait laissé quelques instants à la rêverie, à l'émotion et à l'analyse des sentiments, elle avait consacré la plupart de ses heures à l'action, et elle réfléchissait que depuis un an sa vie avait été douloureusement passive. Elle ne se le reprochait pas, mais elle s'interrogeait sérieusement et se demandait si cette douleur oisive n'était pas trop inutile; si le temps n'était pas venu de réaliser ses beaux

rêves, et si l'or dont elle était dépositaire ne devait pas servir à de pieux usages pour honorer de la meilleure manière la mémoire de son adorée défunte. Et à cette dernière idée ses yeux s'élevèrent vers une miniature qui reproduisait les traits de celle qu'elle croyait morte par excès de tendresse maternelle, et au même clou qui suspendait la miniature elle regarda attentivement une petite clef suspendue, à laquelle il ne lui avait pas pris fantaisie de toucher depuis qu'elle l'avait reçue dans la forêt de Saint-Germain.

A ce moment même, le père Bonnard entra, baisa sa fille au front, et attendit que Madeleine eût fini avec sa maîtresse pour lui faire signe de les laisser seuls. Quand Madeleine fut partie, le père Bonnard commença :

« Mon enfant, ma liquidation est finie, et je viens te faire une proposition. Ce logis est plein pour nous de tristes souvenirs; veux-tu que nous en choisissions un autre? »

— Mon père, répondit Louise, vous me prévenez; il est probable que dans la journée je vous aurais fait la même confidence, mais dans un autre but. Je ne désire pas sortir de ce lieu pour oublier : je voudrais, au contraire, qu'il me fût permis d'en emporter tout ce qui m'y rappelle le plus cher des souvenirs, et je regrette que la chambre étroite où vous avez habité si longtemps et si pauvrement ne soit pas aussi facile à transporter que cette miniature; je voudrais qu'elle fût la mienne partout où je serai.

« Mais je pense qu'ici il m'est difficile de réaliser certains projets qui me sont venus à l'esprit, à ma sortie de pension, et qui, je pense, ne seront pas désapprouvés par vous, mon excellent père, qui m'avez toujours tout sacrifié.

— Ma pauvre enfant, ne sais-tu pas que tu es ma vie, que tes volontés et tes moindres désirs sont des ordres impérieux pour moi? Veux-tu vivre en duchesse? veux-tu renoncer à cette folle promesse que tu m'avais si généreusement faite de vivre avec ton vieux père? Je consens et je renonce à tout pour toi; toi seule m'es chère au monde; moi-même je me déteste.

— En revanche, je vous aime, vous le savez, et je ne vous

quitterai jamais. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de satisfaire des goûts qui me sont venus quand je suis née, et que vous avez pris plaisir à cultiver en moi par l'éducation. J'aime ce qui est grand et beau ; je suis passionnée pour les arts et pour les lettres ; je voudrais suivre le mouvement des idées de mon siècle ; je voudrais voir de grands hommes, les entendre causer et causer quelquefois avec eux ; je voudrais que ceux d'entre eux qui sont tristes et qui souffrent pussent trouver de la joie et de la gaieté quelque part où je serais, où je les réunirais, où je leur donnerais le plaisir de se communiquer leurs grands desseins et leurs moyens de les exécuter. Je voudrais employer noblement, et à la manière des princes et des Mécènes, les richesses que vous m'avez amassées. Je voudrais épurer l'or, s'il a été souillé avant de passer par vos mains, parce que j'ai entendu dire qu'il s'était souvent ramassé dans la boue. » Le père Bonnard tressaillit à ces derniers mots, et dit brusquement pour interrompre Louise : « Tout ce que tu voudras, chère belle ! tout ce que tu voudras ! Dès demain tu auras un logement de reine, que je ferais meubler, si je savais, comme l'ancien hôtel de Rambouillet ; tu m'aideras, si tu sais.

— Oh ! merci, merci, mon père, » dit la jeune fille que son père avait fait bondir de joie au mot que le hasard venait d'amener sur ses lèvres. Et elle reconduisit M. Bonnard à la porte du petit sanctuaire, comme si elle eût voulu s'isoler avec ses rêveries. Dès qu'elle fut seule, elle ferma la porte en dedans et courut à la petite clef ; elle fit sauter le couvercle à ressort du coffre-fort d'ébène, et elle recula de surprise devant les monceaux d'or qui s'y trouvaient entassés. Elle aperçut, dans un coin, une petite bourse en peau de daim qui semblait vide ; elle l'ouvrit avec avidité, pensant y découvrir quelque note de la main de sa mère, quelque souvenir plus précieux que les richesses banales où elle ne voyait que des effigies de souverains différents. Elle retira de la bourse une foule de pierres de la plus belle eau.

Si elle eût connu réellement la valeur de ces richesses, elle

n'aurait pas pu s'empêcher de s'abandonner aux soupçons, mais elle en bannit l'idée comme injurieuse à sa famille; elle se promit seulement de faire quelques questions à son père sur les moyens qu'il avait mis en usage pour arriver à ces résultats étonnants; elle referma la cassette et rappela le père Bonnard de sa voix douce et timidement inquiète.

« Mon père, lui dit-elle à son entrée, j'ai ouvert la cassette. Comment avez-vous pu gagner tout cet or? Je commence à croire que vous avez eu recours à la magie et que vous avez employé l'intervention de quelque bonne fée. » Le vieil avare sentit la rougeur lui monter au visage, quoiqu'il eût dès longtemps une réponse toute prête à cette demande nécessairement prévue; mais enfin il répondit en dissimulant autant qu'il put son embarras.

DEUXIÈME PARTIE.

« Mon enfant, il y a là-dessous un mystère qui n'est pas honorable pour nous, selon le monde, mais qui n'est pas déshonorant au moins; si nous t'apportons de la fortune, nous ne t'apportons pas de titres de noblesse, hélas! ou ma noblesse n'est pas reconnue. Je ne veux pas te cacher un secret que tu ne dois pas ignorer. Ton père est un enfant abandonné; cette cassette lui a été remise, quand il a eu l'âge de majorité, par un notaire, le confident de ses parents inconnus. Ta mère a ajouté au trésor que renfermait cette boîte toutes les économies qu'elle a faites pendant une longue vie de privations.

— Et ma mère, ne connaissez-vous pas sa famille? dit Marie.

— Je l'avais choisie orpheline et abandonnée, afin qu'elle n'eût pas à rougir de son mari. Tu le vois, sans autre famille que toi, nous n'avons songé qu'à t'aimer, car il nous a peu

importé de vivre misérables, pourvu qu'il nous restât l'espérance de te voir un jour heureuse et fêtée.

— Un regret empoisonnera toujours ces fêtes, ajouta Marie-Louise; le fantôme de ma mère délirante me poursuivra partout. Mais au moins elle ne me reprochera pas l'usage que je ferai de ses richesses, péniblement acquises ou fortuitement échues. Vous me seconderez, mon père, n'est-ce pas? Et si nous ne pouvons être heureux nous-mêmes, au moins répandrons-nous la joie et le bonheur autour de nous. »

Le père Bonnard ne comprenait rien aux beaux sentiments de Marie; il ne savait qu'une chose, c'est qu'ils étaient les sentiments de sa fille, et que, comme tels, il devait les respecter et y adhérer. Il sortit pour se mettre en quête d'une maison à vendre, en se promettant de ne la payer, s'il était possible, que la moitié de son prix pour laisser plus d'argent aux honnêtes fantaisies de son idole.

Quinze jours après, mademoiselle Marie Bonnard était installée, sous son nom, dans un charmant hôtel situé à Paris, rue de Lille, entre cour et jardin, comme disent les affiches, ce qui supplée brièvement à quatre pages d'une description à la Scudéry, mais ce qui laisse beaucoup trop à deviner à l'imagination du lecteur. Nous préférons lui donner un petit crayon des lieux qui seront en grande partie le théâtre des scènes qui nous restent à décrire. La maison est basse et comme isolée au milieu de peupliers d'Italie, qui, dans la cour, sont plantés dans les interstices des pavés, sans revêtement de gazon, et qui, dans le jardin, balancent leur ombre allongée sur une pelouse d'une verdure aussi fraîche que celle des prairies de l'Auvergne, éternellement ravivées par des fontaines intarissables. Autour des peupliers élancés, se groupent en masses, d'un vert plus sombre, des arbres à feuilles larges, à grappes de fleurs, s'épanchant comme la neige sur le sable doré des allées. Des corbeilles de fleurs les réunissent par familles et offrent à l'œil des masses de couleurs tranchées ou de demi-nuances; ici des géraniums du vermillon le plus vif, là des hortensias d'un violet tendre; le tulipier aux feuilles de

platane secoue sur l'herbe verte ses fleurs couleur de feu.

Au milieu du jardin s'élève une serre immense, jardin de l'hiver, grotte splendide où la nature s'abritera pendant la morte saison, pour y sourire encore, pour y faire éclore les camellias blancs et roses et les bruyères de toutes les familles. Il ne sera pas dit qu'au temps où les plantes sont fanées et jaunies sous le givre, Marie ne pourra pas en couronner ou en parsemer sa chevelure, qu'elle ne pourra pas en remplir ses vases d'albâtre ou les jardinières de son boudoir. La nature sera aussi prodigue pour elle qu'elle le sera pour ceux qui souffriront, et ses arbustes chéris auront toujours des fleurs, de même que ses yeux auront toujours de doux regards et ses lèvres de suaves paroles.

Les appartements étaient grandioses mais simples; des marbres dans le vestibule, de l'albâtre et des peintures dans les salles, sur des fonds mats qui laissaient en saillie l'objet d'art, décelaient plus de bon goût que de faste. « Ceux qui entreraient là ne devraient pas se récrier sur le luxe et la profusion des richesses; ils ne seraient pas condamnés à y louer une dépense souvent stérile et de mauvais goût. Ils seraient comme dans un temple de l'art, en toute liberté de n'y admirer que le beau idéal en lui-même ou d'en chercher le rayonnement dans les œuvres des maîtres. La sainteté du lieu en exclurait les profanes; il n'y viendrait en hommes du monde, ou en hommes de spécialité que les véritables amants de l'idée ou de la forme. » Telles avaient été les injonctions de Louise, et elle n'avait jamais eu l'ambition d'être déesse ou même prêtresse dans un sanctuaire pareil; elle ne pensait entrer qu'en néophyte et s'y placer la dernière. Modeste, elle n'aspirait qu'à l'initiation, comme si son projet exécuté ne l'élevait pas déjà à la hauteur de ceux dont elle ne voulait être que l'humble disciple, comme si les artistes et les penseurs, toutes les individualités sociales enfin, ne s'estimeraient pas heureuses de se rallier à son sourire. Réunissez en un seul être privilégié la force, l'intelligence et la grâce, les plus hau-

tes têtes se courberont devant lui; ces trois couronnes réunies forment une tiare invisible, qui imprime au front qui la porte un sceau d'infaillibilité.

Dès que Marie-Louise fut installée dans son hôtel, où il ne manquait, et de parti pris, que le luxe des équipages, elle passa huit journées consécutives à revoir ses anciennes amies, et elle chercha dans le nombre celles dont la sympathie lui était acquise pour la servir dans ses projets. Elle était suivie dans ses visites de sa chambrière Madeleine, qu'elle avait fait demander à la mère de la plus intime de ses compagnes. Partout elle manifesta hautement son intention de ne pas s'engager dans les liens du mariage pour servir d'appui et de consolation à un bon père qui, en lui offrant tout le prix d'un passé laborieux, avait mérité amplement, disait-elle, qu'elle semât de fleurs son avenir. Elle exprima partout le désir qu'on la traitât en jeune femme et en maîtresse de maison. Elle se dévoua à être visible trois jours par semaine dans la journée, et deux autres jours dans la soirée. Elle parla de projets de musique, de réunions artistiques, et leva d'avance toutes les objections par la franchise avec laquelle ses propositions furent posées. Au bout de quelques jours, le bruit courait dans le faubourg Saint-Germain qu'il allait s'y ouvrir un nouveau salon qui serait un terrain neutre; que la maîtresse de la maison était, par exception, une jeune fille très-riche, très-belle, très-intelligente, qui ne voulait pas se marier. Ses amies furent unanimes pour appuyer les éloges qui se répandirent en l'honneur de l'inconnue. Les hommes distingués et les femmes aimables se pressèrent en foule aux portes de ses anciennes compagnes, aux portes même du Sacré-Cœur, pour obtenir ou forcer l'entrée d'un si agréable lieu de ralliement.

L'admission ne tarda pas à être difficile, elle était entièrement subordonnée au choix de Marie, et elle s'était fait des réserves à elle-même pour n'être pas embarrassée plus tard.

Le nom et la fortune étaient les dernières choses que l'on considérait. On n'avait égard aux renommées ou aux célébrités, pour parler plus juste, qu'autant qu'elles étaient justifiées par

un talent réel. En moins de rien, le salon de la rue de Lille fut un des plus sagement composés qu'on puisse désirer d'entrevoir à Paris. Il y venait des grands seigneurs, des diplomates, des financiers, à la condition qu'ils fussent hommes d'esprit; des savants, des statuaires, des peintres, des poëtes, sans autre condition que de justifier validement de l'un de ces titres. En moins de rien aussi, à force de s'initier, mademoiselle Marie devint une femme d'esprit, qui promettait d'éclipser les reines de tous les salons célèbres qui ne sont plus, ou de ceux qui se soutiennent encore. Au contact de ces intelligences d'élite, le père Bonnard ne put pas venir à bout de dégrossir son esprit, mais il réussit à modifier sa tournure, sa fille aidant. Il ne manquait pas d'une certaine politesse extérieure, il savait donner ses ordres et maintenir la maison sur un bon pied. Il n'est pas rare de voir un capitaliste, homme du monde depuis trente ans, faire plus de gaucheries qu'il n'en échappait au bonhomme, grâce, nous l'avons dit, aux excellents conseils et aux attentions prévenantes de Marie-Louise.

Il n'était pas relégué dans l'ombre, comme il arrive de beaucoup de maris dans les maisons où la femme gouverne; il avait toujours les honneurs dus au maître. Et s'il n'était pas mêlé aux conversations artistiques où Marie-Louise tenait si bien le haut bout, tout en s'effaçant, les sourires et les baisers de cette chère enfant ne lui manquaient pas pour le dédommager, s'il avait besoin de l'être, lui qui jouissait en secret et si délicieusement de la supériorité de sa fille, de son amabilité et de ses louanges sincères qu'elle recueillait à l'envi des hommes les plus graves.

Quand, du reste, ils se retrouvaient seuls, après une soirée où Louise, suppliée, avait tenu tous ses auditeurs en haleine, et comme suspendus par le charme de l'une des symphonies qu'elle rendait si bien; après qu'elle avait élevé la causerie des banalités ordinaires aux plus hautes spéculations, plutôt par l'exaltation de ses sentiments que par un effort de son esprit; combien il semblait doux à l'homme, qui était la cause nécessaire et fortuite de ces merveilles, qui avait joui lente-

ment et silencieusement de ce qu'il croyait son œuvre, de pouvoir rendre à sa fille, dans un épanchement paternel, une part des émotions qu'elle lui avait causées!

Comme il savourait le bonheur de l'appeler son enfant, quand, relevant sur lui son œil bleu, lorsque, l'entourant de son bras d'albâtre, et lui offrant en hommage filial toutes les naïvetés de son sourire, toutes les étincelles qui jaillissaient de ses regards, elle laissait des mots de tendresse agiter ses lèvres vermeilles, et prêtait la suave et angélique expression de sa voix au sentiment dont son âme était oppressée! Ce devait être un bonheur infini pour cet homme; et cependant, il était toujours le premier à interrompre ces scènes d'épanchements délicieux. Au plus fort de ses protestations, Marie-Louise voyait le front paternel s'obscurcir et sentait ses tendresses refoulées dans son cœur par je ne sais quoi de glacial qui partait du cœur du vieillard. C'était la seule souffrance qu'elle connût.

Elle avait d'ailleurs toutes les jouissances que peut donner la conscience du bien fait à toute heure et d'instinct, par un mouvement libre, naturel et spontané, comme il nous semble à nous que la Providence le fasse. Outre les aumônes abondantes qu'elle faisait verser dans le sein des indigents avoués, qu'elle savait bien l'art de donner et d'atteindre dans l'ombre des misères qui s'ignorent presque elles-mêmes, tant elles sont discrètes et délicates!

Voilà ce qu'elle faisait :

Elle avait la manie de visiter les ateliers, la grande salle du Musée du Louvre et de s'arrêter devant les enseignes des libraires. Au Louvre, tout en n'ayant l'air que de contempler toujours les vieux maîtres, ce à quoi elle ne manquait certainement pas, elle ne dédaignait pas d'abaisser de temps en temps ses yeux exercés et connaisseurs sur les simples copies qui sont commandées par l'État à de jeunes peintres ignorés, en qui se dérobent souvent les célébrités du lendemain. Elle faisait attention à tout, à l'exécution d'abord, ensuite à l'air du jeune apprenti, à son plus ou moins d'assiduité; sans que l'on pût s'en douter, elle faisait exactement la police de l'en-

droit, puis elle se réservait de faire d'agréables surprises à ceux qu'elle avait remarqués. Elle s'informait de leurs demeures, et leur faisait accepter des commandes; d'autres fois elle frappait aux portes des ateliers dont elle s'était faite la providence; elle y achetait souvent des études improductives dont elle faisait des dons secrets aux plus pauvres églises de la ville et de la banlieue.

Lorsqu'à l'étalage d'une librairie elle apercevait un de ces ouvrages dont la forme soignée et le titre engageant ne suffisent pas pour attirer les acheteurs, le nom du débutant n'étant pas encore connu, elle se hasardait, elle essayait de porter bonheur au jeune auteur ignoré, en *étrennant*, comme on dit, la vente de son livre. Elle ne se contentait pas de prendre le volume, comme pour l'acquit de sa conscience; elle était plus scrupuleuse dans l'accomplissement de sa bonne œuvre. Le livre acheté, elle ne dédaignait pas de le lire ; elle passait sur les défectuosités de forme qui sont l'accessoire d'un essai; elle avait le courage d'examiner et de juger, et lorsque l'examen était à l'avantage de l'auteur, le livre demeurait ouvert sur la console du salon ; au premier jour de réunion, il en était lu des passages, de la voix si influente de mademoiselle Marie, et, après le baptême de cette première lecture, le jeune homme était tout surpris de voir le titre de son œuvre en grosses lettres dans les journaux ; la presse ne pouvait pas moins faire que de louer un livre après qu'il avait été apprécié par un connaisseur aussi délicat et aussi impartial. Elle n'imposait pas son opinion, et pour qu'elle eût plus de poids, elle était un peu avare de son suffrage, mais il était naturellement acquis au mérite réel, et nulle n'était plus habile à le mettre en lumière.

Peut-on imaginer une existence plus douce que celle de cette jeune personne, douée de qualités réelles, entourée d'hommages sincères, dépensant à faire des heureux un bien qui n'avait sans doute passé dans ses mains pures que par une disposition spéciale de la Providence?

Cependant, il manquait à cette âme d'élite le complétement

des jouissances, un sentiment qui aurait doublé les siennes en les partageant, un amour noble et pur, comme elle pouvait le concevoir, comme elle était si digne de l'inspirer. Longtemps elle en avait rejeté l'idée, en songeant à la promesse qu'elle avait faite à son père de ne vivre que pour lui; elle trouvait beau d'acquitter par le sacrifice de tout son dévouement la dette qu'elle avait contractée envers lui, en recevant le fruit de ses peines. Cependant il lui arrivait de soupirer profondément, et de penser que, si son père y consentait, dans le cas où son cœur se déclarerait enfin pour un de ses nombreux adorateurs, il pourrait y avoir un accommodement entre la tendresse filiale et le nouveau sentiment qui la dominerait. Elle y avait songé plusieurs fois vaguement et sans s'arrêter à cette idée, qui ne s'appuyait sur rien dans son cœur. A la suite d'une de ses courses de bienfaisance artistique, elle avait déposé sur le secrétaire de sa chambre à coucher plusieurs livres d'auteurs inconnus, achetés dans le but charitable que nous avons révélé plus haut. Après avoir changé de toilette, elle prit au hasard un de ces volumes et se mit à le parcourir; elle se sentit gagnée par cette épreuve, et, l'heure du dîner venue, elle ne put se détacher de cet ami nouveau, qu'elle admit à l'honneur de sa table, et avec qui elle s'oublia, au détriment de son léger estomac, moins avide que son esprit et que son cœur peut-être! Pendant les apprêts de toilette du soir, le nouvel ami ne fut pas congédié ; il suivit la jeune maîtresse de maison dans le salon de réception, où il fut présenté aux autres amis qui durent en être jaloux, mais qui néanmoins le fêtèrent à l'envi, et promirent de le répandre dans le monde.

Le lendemain, mademoiselle Marie fit prendre du nouveau livre cent exemplaires, qu'elle distribua à ses intimes; elle en fit relier avec le plus grand luxe plusieurs, qu'elle dispersa sur tous les meubles du salon et du boudoir. Elle en mit tout un rang dans son étagère. L'ouvrage d'un débutant ne méritait pas, certes, une si belle ovation, mais il avait parlé au cœur de Marie-Louise, et il ne devait pas y avoir

de limite à l'expansion d'un cœur aussi large et aussi élevé.

L'épanouissement de la jeune fille fut tel à ce moment, que par des indiscrétions ingénues elle trahit un mystère qu'elle avait jusqu'alors dérobé à tous les regards. Depuis longtemps elle recueillait jour par jour ses impressions intimes et ses observations extérieures. On sait qu'avec la fameuse maxime : *Nulla dies sine linea* (une ligne tous les jours), on arrive, sans s'en apercevoir, à entasser des matériaux énormes. Marie se mit à rassembler les feuilles éparses où étaient consignés les secrets de sa pensée; elle fut pour elle-même d'une sévérité outrée; elle ne prit que la substance et comme le suc de ses sentiments ; elle leur donna ensuite une expression régulière, élevée et naïve comme elle ; elle imprima à son style son individualité, c'est-à-dire le suave de la grâce, de l'intelligence et de la force. Quand le recueil commença à grossir, elle en dit quelques mots, et on se mit à la supplier de ne point posséder en avare ; la publicité, cette tentatrice des auteurs, lui fit les avances les plus séduisantes; son cercle ne lui laissa pas de paix qu'elle n'eût fixé l'époque où elle offrirait à ses amis les fleurs épanouies de son imagination et les primeurs de son intelligence.

Un jour fut choisi à cet effet, et les invitations furent spéciales. A peine le bruit eut-il circulé dans la société de Marie Bonnard, qu'il en passa les limites et devint public dans la capitale.

Les penseurs, les artistes et les femmes du monde se mirent en frais de style pour obtenir de la charmante lectrice d'assister à un début qui s'annonçait sous des auspices aussi favorables.

Les lettres furent lues et appréciées; il en fut rejeté un grand nombre. L'une d'elles était accompagnée de l'envoi d'un volume relié en maroquin vert, dont le titre et le nom d'auteur firent tressaillir Marie-Louise; elle décacheta le billet avec impatience, et lut :

« Mademoiselle,

« L'auteur du petit livre que j'ose vous adresser serait-il

« assez heureux pour obtenir d'être admis à la soirée où vous « ferez votre première lecture? Il a des motifs très-sérieux de « désirer cette admission. J'espère, mademoiselle, que vous « ne lui refuserez pas une grâce qu'il vous est si facile de lui « accorder.

« Veuillez agréer, etc.,

« Charles de Lucenay. »

Ce billet était froid et guindé ; son ambiguïté déplut à mademoiselle Marie, mais le nom de l'auteur et son envoi prévenant l'eurent bientôt fait excuser. La charmante maîtresse de maison répondit à cette demande singulière par quelques lignes légèrement écrites en apparence, mais qui jaillirent du plus profond de son cœur :

« Venez, monsieur, vous qui avez déjà été lu et apprécié ; « vous lirez encore, j'ose l'espérer, et ce que je dirai après « vous ne sera que pour établir un contraste et faire mieux « ressortir votre talent.

« Agréez, etc.

» Marie-Louise Bonnard. »

Ces petites lignes, que tant d'autres auraient baisées avec effusion dans la solitude de leur mansarde, furent accueillies par un mouvement de colère que le lecteur s'expliquera difficilement.

Qu'il se représente une petite chambre délabrée et en désordre, où le talent vit accouplé à la misère; qu'il se figure, gisant sur un grabat, un jeune homme d'une famille anciennement riche, beau, fier, avide de jouissances et réduit à vivre au jour le jour du salaire éventuel de sa prose alignée. Telle était la position de l'auteur du livre qui avait charmé Marie-Louise Bonnard et lui avait révélé son cœur. Dès l'âge de dix huit ans, Lucenay avait quitté sa province, et il était venu à Paris, avec une éducation inachevée et sans autres ressources, lutter avec sa plume contre la misère et la faim. Pour ôter toute prise aux jalousies de clocher qui assaillent les débutants, il avait pris un pseudonyme. A force de travail, il avait

réussi à végéter, et son caractère s'était aigri au milieu de ses désespoirs de tous les soirs, qui n'avaient d'autre remède que l'espérance du matin. Ce qui avait contribué à assombrir sa misanthropie, c'était un souvenir d'enfance qui se résumait dans sa pensée par un nom, et ce nom était celui du père Bonnard.

N'entendant parler que de sa fille, il lui avait écrit dans un accès de rage et de désespoir, et en lisant les choses aimables qu'elle lui avait répondues, il avait laissé échapper cette bizarre et orgueilleuse exclamation : « On dirait encore qu'elle me protége! » Il fit la revue de ses hardes dans l'intention de profiter brutalement de cette invitation plus que polie. D'un coup d'œil il s'assura qu'il n'était pas en état de se présenter dans un salon.

Il chaussa des souliers grimaçants, endossa un paletot sac usé et descendit quatre à quatre les escaliers de ses cinq étages. Il courut chez son libraire, qui, contre son ordinaire, l'accueillit en souriant.

« Eh bien ! ça se vend le Lucenay, ça se vend, lui dit l'éditeur tout joyeux; cent cinquante exemplaires en trois jours!

— Cent cinquante exemplaires! reprit Charles, ah! tant mieux; je croyais venir emprunter, et je vois qu'il doit me revenir une petite somme. »

Le négociant fit retentir agréablement aux oreilles de Lucenay les ressorts solides de la serrure de sa caisse, compta cinq cents francs qu'il étala en piles sur sa banque de chêne, en priant le jeune homme de reconnaître.

« Voilà ce que je vous dois, dit-il d'un air satisfait, mes frais sont prélevés. »

On dit que la richesse endurcit le cœur : il semble que l'axiome ne mentit pas dans cette circonstance. Il passa sur les lèvres de Charles un sourire sardonique; ses dents et ses lèvres se serrèrent, il sortit presque sans remercier, et laissa le bon éditeur tout effrayé de l'expression contractée de sa physionomie. Une somme inespérée tombant comme du ciel dans la mansarde d'un écrivailleur change ce réduit en un pa-

lais, et fait de son hôte plus qu'un roi. La vue des cinq cents francs produisit sur Lucenay une impression toute contraire. Aurait-elle donc été pour lui ce qu'est pour un lion d'Afrique emprisonné dans sa cage la vue de la première goutte de sang? Aurait-elle éveillé en lui une soif immodérée? Au lieu de se réjouir, de songer à convier ses amis au festin obligé de réjouissance, il s'empressa de courir chez les fournisseurs et de se vêtir au complet; pendant les deux jours qui précédèrent la soirée de la rue de Lille, il demeura cloîtré. Tous ceux qui l'avaient entrevu avaient remarqué l'expression farouche et haineuse de sa physionomie.

Le jour venu, il ne s'étudia plus qu'à dissimuler, qu'à se faire un masque impassible, et quand il fit son entrée dans le salon où il était attendu avec un amoureux pressentiment, quand l'hôtesse vint à lui, timide cette fois, levant sur lui ses yeux tendres comme pour lui demander une grâce, il réussit à lui rendre un regard si glacial, que mademoiselle Marie pâlit.

Ce soir-là, sa beauté se montrait dans toute la splendeur de sa simplicité. Ses cheveux, noués négligemment, semblaient affaisser de leur poids sa tête légèrement repliée en arrière, ce qui faisait ressortir mieux la ligne suave de son cou, souple comme celui des cygnes, d'une blancheur non moins éclatante et plus douce que celle du marbre et de l'ivoire : une robe blanche, plus drapée que ne le permet la mode, laissait deviner les contours et l'élégance de la taille sous l'arrangement des plis retombant avec grâce. Ses bras nus défiaient la peinture par leur éclat, et la statuaire par cette fermeté molle que le ciseau donne difficilement au marbre; des statues grecques elle n'avait que le profil, et où s'arrête la ligne de leurs fronts étroits, le sien se développait en signe d'intelligence; elle semblait faite pour commander à la fois l'amour et l'admiration. La confiance modeste que lui avait inspirée l'unanimité continue des suffrages avait fait naître en son esprit une illusion qui venait de s'effacer; elle avait espéré que Charles la trouverait belle, et aurait pour elle les

yeux indulgents de tout le monde ; elle s'était trompée, et ce désappointement, le premier de sa vie, était aussi le plus cruel qui pût lui arriver. Elle se rassura cependant, et puisa dans son cœur assez de force pour pouvoir paraître aimable et subjuguer ses nombreux invités, hormis le dur, le haineux et inflexible Charles. Elle voulut prendre sur elle de dompter un ressentiment qu'elle ne s'expliquait pas ; elle s'approcha du jeune auteur en tenant à la main le livre de maroquin qui s'était insinué chez elle par une trahison qui rappellerait le baiser de Judas, et adoucissant sa voix et son regard, comme dut le faire Jésus lorsque, voyant le fourbe parmi les gens armés de bâtons, il lui dit cependant : « Mon ami, » Marie-Louise le pria de choisir dans son livre ce qu'il jugerait devoir faire le plus d'impression sur les assistants. Charles parut enchanté et remercia du bout des lèvres assez gracieusement. Il s'assit et commença de lire; il eut bientôt gagné tout le monde, et Marie accourut pour le remercier et lui serrer la main. Il eut hâte de se retirer dans un coin du salon, en lançant au père Bonnard, qui était venu ajouter ses félicitations à celles de sa fille, un regard terrible dont le vieux bonhomme ne dut pas comprendre le sens. La lecture de Charles avait attiré autour de lui l'élite des hommes les plus distingués et des femmes les plus aimables. Ceux et celles qui n'avaient pu s'approcher de lui semblaient s'étonner entre eux de n'avoir pas entendu signaler plus tôt un talent de cette vigueur. A ce moment, il semblait à Marie-Louise qu'au lieu d'être, chez elle, la maîtresse de la maison, elle n'était qu'une humble enfant admise dans un salon étranger, où elle avait le bonheur de rencontrer et d'entendre Lucenay. Son cœur battait avec violence, elle eût voulu se tenir près de lui, n'avoir de sourires, de paroles et de grâces que pour lui, mais sa position, aux yeux de son cercle, le lui interdisait; elle avait même pris soin de cacher discrètement tous les exemplaires qu'elle avait achetés de son auteur privilégié ; elle n'avait laissé voir que le volume précieux où la main du sauvage avait écrit :

« A mademoiselle Marie-Louise Bonnard, en souvenir de

CHARLES DE LUCENAY. »

Comment aurait-elle pu deviner qu'un sentiment de vengeance avait dicté cette ligne fatale?

Mademoiselle Marie ne se serait fait aucun scrupule de manquer à la promesse qui était l'objet de la réunion, pour abandonner le triomphe entier de la soirée au nouvel invité; mais elle lui fut rappelée si unanimement et avec tant d'instances, qu'elle se vit obligée de dérouler son manuscrit, de se mettre en évidence et de lire à son tour.

C'était le moment attendu par Charles de Lucenay.

Il choisit l'oreille d'un critique dont il connaissait la malice, et pendant que la lectrice intéressante disposait son auditoire à l'écouter en promenant sur lui des regards doux et suppliants, Charles dit à ce critique, en lui désignant du doigt le père Bonnard : « Vous voyez ce vieux bonhomme..., et il murmura assez haut pour être entendu de ceux qui l'entouraient, des paroles qui exercèrent un pouvoir magique sur ceux qui les entendirent. On se resserra autour de Lucenay, et il se mit à conter à voix basse une histoire scandaleuse qui détourna de la lecture de Marie l'attention d'une foule de curieux.

Il faut renoncer à peindre les anxiétés dont Marie-Louise dut être tourmentée à cet instant terrible et décisif pour son bonheur et pour son avenir. Jeune fille, elle posait un pied téméraire sur le seuil de la vie privée ; elle se livrait, pour la première fois, aux jugements et aux sarcasmes, elle qu'on avait enivrée d'adulations et d'hommages. En même temps que son esprit se jetait en proie aux envieux, son cœur se donnait à un homme qui s'apprêtait à le déchirer. Forte, elle subit cette épreuve sans faiblir; elle entendit chuchoter autour d'elle et ne leva pas les yeux. Charles occupait toute l'attention; Louise le sentait avec cette divination intime qui gagne l'orateur et qui le glace, quand son auditoire se refuse à l'entendre. Elle fit des efforts violents, inouïs sur elle-

même, et continua de lire avec fermeté, jusqu'à ce que, lasse et affaissée, regardant timidement autour d'elle comme pour mendier un suffrage, elle aperçut à l'autre bout du salon Lucenay, dont le regard froid se tenait audacieusement fixé sur le sien ; elle frissonna et s'interrompit ; le cercle qui entourait Charles profita de cette interruption pour se lever et s'écouler imperceptiblement.

Charles allait sortir lui-même, mademoiselle Marie se précipita pour le retenir ; elle l'arrêta à la porte par le bras, et lui dit en lui montrant des larmes sur ses joues enflammées :

« Qu'avons-nous fait qui vous ai déplu? de grâce !

— Vous le saurez demain ! dit Lucenay d'un ton dramatique, tout Paris vous l'apprendra; » et il se dégagea de son étreinte pour sortir.

Marie, se retournant, vit ses amies se disperser à la hâte, comme si elles eussent redouté d'être les témoins d'une scène violente. Elle trouva son père à ses côtés, et lui sauta au cou en l'inondant de ses pleurs. Un tremblement nerveux agitait le vieillard.

« Quel est ce serpent qui s'est glissé dans ma maison, et jusque dans le cœur de ma fille? disait-il avec rage ; je saurai l'atteindre et l'étouffer, je vengerai mon enfant !

— Grâce pour le coupable ! grâce pour Lucenay ! répondit Marie avec une expression indéfinissable de résignation et de tendresse. Ayez pitié de lui, mon père, ayez pitié de lui ; je l'aime ! »

Le lendemain, mademoiselle Bonnard reçut une foule de lettres qui annonçaient des départs précipités pour la campagne, des maladies subites, des missions extraordinaires, et toutes ces missives ne lui apprenaient rien, sinon que son règne était passé sans qu'elle en pût deviner le motif réel.

Mais un anonyme charitable s'était chargé du soin de lui éclaircir cette ténébreuse intrigue. Quand elle ouvrit ce billet, son père était présent ; il vit sa fille changer de couleur et s'évanouir presque aussitôt. Avant que de songer à la rappeler à la vie, il se jeta sur le papier accusateur, et dès

les premières lignes il sentit une sueur glacée découler le long de ses tempes chauves. Voici ce qu'on écrivait à sa fille :

« Mademoiselle,

« Il y a vingt-deux ans, votre père était un petit marchand « dans une petite ville des environs de Paris, envahie par « les alliés en 1814. Votre père passait pour un honnête « homme; une dame âgée, sa voisine, qui avait entassé dans « une cassette son patrimoine, sa dot et le fruit de ses épar- « gnes, redoutant les suites de l'invasion, lui confia son tré- « sor pour qu'il l'enterrât dans son jardin. Sur ces entrefaites « la bonne femme mourut, en révélant à ses enfants que « votre père était le dépositaire de leur héritage, et elle ac- « cusa un chiffre assez élevé. On réclama vainement la cas- « sette au dépositaire indiqué. Il prétendit que les Cosaques « l'avaient déterrée et en avaient fait leur profit. A cette épo- « que, la rumeur publique l'a forcé de s'expatrier ; il est venu « se cacher à Paris pour y faire fructifier son larcin. Vous « jouissez du produit de ce vol et de la fortune de M. Charles « de Lucenay, le seul héritier vivant de cette famille. Charles « de Lucenay est un pseudonyme d'auteur, le vrai nom du « jeune héritier est Louis Verdun. »

La vue de ce dernier nom fut un coup de foudre pour le père Bonnard, qui demeura accablé.

Quand sa fille revint à elle, il se hâta de protester de son innocence, en maudissant l'anonyme, en accusant tout haut Verdun. La jeune fille resta longtemps pensive, entre son amour et son respect invincible pour son père. Mais l'amour triomphant dans son esprit, elle se jeta aux genoux du vieillard, et lui dit en les embrassant et en sanglotant :

« Je vous accuse, mon père, mais pardonnez-moi, je l'aime. Avouez-moi que vous êtes coupable, et cet aveu vous absoudra. Purifions-nous : nous pouvons réparer le passé, nous pouvons restituer ; restituez, mon père! »

L'amour paternel et l'avarice se livraient dans le cœur du vieillard un combat à outrance ; ses poings se resserraient comme pour retenir leur proie ; son œil fauve étincelait,

comme s'il eût vu son or passer dans les mains d'un ravisseur. La vue même de sa fille ne faisait qu'irriter sa passion.

« C'est ton bien ! s'écria-t-il plusieurs fois d'une voix sourde je l'ai payé de mes sueurs, de mes privations...

— Et de votre honneur ! lui cria sa fille. Rachetons votre honneur, je suis disposée à tous les sacrifices ; faites-moi l'aveu de votre faute, elle sera oubliée et réparée. »

Le juif se mit à réfléchir ; mais sa fille, voyant que la réflexion l'endurcissait, lui sauta au cou et lui dit :

« Vous l'avouerez, ou je meurs ; je ne pourrais survivre à la honte d'avoir un père coupable et obstiné. Voulez-vous que je meure ! » s'écria-t-elle plusieurs fois en l'étreignant avec force. Et le père vaincu tomba aux pieds de sa fille.

« Oui, j'ai volé la fortune des Verdun, dit-il faiblement.

— Est-ce tout ce que vous reproche votre conscience? reprit sa fille en se mettant à genoux à côté de lui, et en continuant de le tenir embrassé.

— Oh ! nous avons tous les jours volé, tous les jours, ta mère et moi; c'est pourquoi la malheureuse est morte suffoquée de désespoir.

— Dieu vous pardonnera, dit l'enfant émue, puisque vous avouez, et que nous pouvons tout réparer à l'aide de vos souvenirs. Nous rendrons tout, et, s'il le faut, je travaillerai pour vous nourrir : le ciel m'a donné du courage; nous nous purifierons, mon père, nous nous réhabiliterons aux yeux de Dieu et même aux yeux des hommes.

— Tu ne les connais pas, ma fille, ajouta le vieillard; ils sont plus sévères que Dieu.

— Allons, courage! continua Marie ; n'avez-vous pas déjà expié votre faute par vos privations? ne l'avez-vous pas atténuée par votre tendresse pour moi? Nous finirons de la racheter à nous deux; laissez-moi vous prouver à mon tour que je sais vous aimer. » Ils se relèvèrent soulagés.

Les yeux de ce vieillard coupable venaient de se dessiller; il avait entrevu le bonheur réel dans les satisfactions de la conscience; il connaissait la vraie lumière : il en avait vu le

rayonnement dans les yeux de cet ange que le ciel avait fait descendre vers lui pour le tirer de l'abîme du déshonneur.

Il écrivit la confession générale de ses rapines et en donna la liste à son enfant, qui fit mettre en vente l'hôtel de la rue de Lille. Elle se réfugia ensuite avec son père dans un quartier populeux, où elle fut occupée pendant deux mois au travail si difficile mais si consolant de la restitution.

Un soir, Verdun était dans sa mansarde et s'entretenait avec un de ses amis de l'esclandre de la rue de Lille, de la fermeture de l'hôtel et de l'évasion des propriétaires. L'ami de Verdun, maître clerc d'une des principales études de la capitale, se permettait de dire au jeune lettré qu'il avait agi comme un sot; qu'il aurait dû se ménager une restitution partielle, plutôt que de sacrifier ainsi la somme pour le plaisir de décrier une maison en renom.

« Je ne transige jamais avec mes principes, disait Verdun; s'il ne m'était pas revenu que ces misérables se donnaient du relief avec mes écus, je n'aurais pas bougé; s'ils s'étaient contentés de manger en cachette le bénéfice de leur déshonneur, je n'aurais pas soufflé le mot; mais ils ont eu le front de s'afficher! d'ouvrir un hôtel Rambouillet! Ils ont voulu usurper la considération qui n'est due qu'au mérite; je ne leur ai pas pardonné, je les ai punis; j'ai été l'instrument de Dieu; je me regarde comme remboursé. Justice a été faite; ils sont rentrés dans leur trou, et ils n'en sortiront pas, que je sache. Du reste, je suis déjà récompensé de ma bonne œuvre : notre aventure a fait du bruit, mon nom a été murmuré, la vente a continué; Dieu me rend ce qu'ils me retiennent et dont je me passe fort bien.

— Allons, mon cher, tu as eu tort, reprenait le juriste pratique; au lieu de t'inquiéter de la société et de la justice en général, tu aurais dû penser à toi-même et à la justice qui t'est due; mais tu n'as pas songé à rien gagner, et tu n'as pas hésité à tout perdre. »

La conversation continuait sur ce ton de discussion, quand on frappa doucement à la porte de Charles, et un homme de

confiance entra chargé d'une cassette si lourde, qu'il pouvait à peine la porter.

« C'est bien ici chez M. Verdun? dit-il en entrant.

— Oui, mon cher.

— C'est vous qui êtes M. Verdun? Cette cassette est pour vous; voici une petite clef, ajouta-t-il, et une lettre qui vous fera connaître le secret de la serrure; le factage est payé. » Et le porteur se retira discrètement sans attendre de pourboire. La surprise des interlocuteurs fut grande, lorsque Charles, ayant ouvert la lettre, lut ce qui suit :

« Monsieur,

« Je vous remercie de m'avoir offert l'occasion d'une resti-
« tution légitime; je vous demande pardon à genoux pour mon
« père, qui est navré de douleur et ne songe qu'à implorer
« la clémence de Dieu. Oubliez une famille qui a nui à la
« vôtre, et qui se met à vos pieds pour réparer le tort qu'elle
« vous a fait.

« Recevez les excuses de votre bien indigne servante,

« Marie-Louise Bonnard. »

Le secret de la serrure était expliqué dans une note jointe à la lettre.

« Eh bien! ouvre, dit le maître clerc. »

— Ouvrir! s'écria Verdun retombant assis et cachant sa tête dans ses mains; je suis un monstre! J'ai été un instrument de l'enfer contre un ange du ciel; ma vengeance a été horrible et elle s'est exercée contre une innocente. Où est-elle? mon Dieu! où la retrouverai-je? Que faut-il faire pour lui rendre l'honneur? Que je voudrais être seul! » Et se tournant vers le maître clerc : « Arthur, lui dit-il, jure-moi de garder le secret sur ce que tu viens de voir et sur ce que je vais faire, de ne me démentir nulle part, jure-le. » Arthur se rendit à cette sollicitation pressante et solennelle de son ami.

Charles prit aussitôt la plume et écrivit cette note aux rédacteurs des principaux journaux :

« Monsieur le rédacteur,

« Un jeune homme qui s'était introduit dans le salon de « mademoiselle Marie-Louise B., rue de Lille, le jour où elle « devait faire la lecture de son premier ouvrage, a eu l'inso- « lence et l'injustice de diffamer son père au lieu même de « cette réunion. Les bruits répandus sur M. B. par Louis « Verdun, connu sous le pseudonyme de Charles de Lucenay, « sont tous calomnieux et proviennent d'une erreur où il s'est « laissé induire par des praticiens ignorants auxquels il avait « confié aveuglément ses affaires. J'ai recours à la publicité « de votre journal pour arrêter le mal, s'il en est temps en- « core. Sauvez l'honneur de la famille respectable que j'ai « indiscrètement compromise... etc. »

Cette lettre fut publiée ou reproduite par tous les journaux. Après l'avoir écrite et envoyée, Charles s'était rendu précipitamment à l'hôtel de la rue de Lille, où les nouveaux propriétaires n'avaient pu lui fournir aucun renseignement sur leurs prédécesseurs. Il prit des informations à la police, il remua ciel et terre, sans pouvoir découvrir leur piste. Marie-Louise s'était dérobée à toutes les recherches.

Charles de Lucenay devint sombre et plus misanthrope qu'il ne l'était auparavant. Il s'imposa de ne pas ouvrir la cassette et de mourir de faim plutôt que d'y toucher. Cette résolution lui inspira le goût du travail; il ne quittait plus sa mansarde que pour aller prendre ses repas; il ne se promenait qu'une fois par semaine et s'éloignait de Paris le plus qu'il lui était possible. L'image de Marie-Louise le suivait partout; il n'avait pas eu de peine à l'élever aux proportions d'une création idéale, belle comme elle était ! Tantôt il la voyait douce et agenouillée, sollicitant la grâce de son vieux père; tantôt elle s'offrait à lui menaçante, étendant son bras pour l'écraser, remuant les lèvres pour le maudire. Il ne cessait de lui demander grâce et de l'appeler à lui, le jour et dans ses rêves. Quelquefois il se mettait à parcourir toutes les petites rues des quartiers populeux; il s'arrêtait et regardait aux fenêtres des mansardes; il

espérait souvent qu'un matin, entre les liserons et les rosiers du Bengale, et au-dessus des résédas qui encadrent et parfument les chambres des étages élevés, il verrait se dessiner gracieusement la figure qui lui avait paru si noble. Après plusieurs mois de soupirs inutiles, de courses sans résultat, il découvrit un indice qui lui rendit l'espérance.

Un jour il avait accompagné au *Père-Lachaise* le convoi d'un homme éminent qui s'était intéressé à lui ; après lui avoir rendu les derniers devoirs, il s'égara dans les allées de ce lieu qui se trouvait en harmonie avec la mélancolie de ses pensées; il s'arrêta, par passe-temps ou par le mouvement d'une curiosité indifférente, à lire les épitaphes; arrivé auprès d'une demi-colonne noire, surmontée d'un pélican en marbre, il lut :

CI-GIT
LOUISE BONNARD, MORTE A PARIS LE 20 MAI 1835,
VICTIME DE SA TENDRESSE MATERNELLE.

Il tressaillit à la pensée que le 20 mai était le lendemain et que Louise pourrait bien venir à la tombe de sa mère le jour anniversaire de sa mort.

Cette idée, qui lui sembla d'abord douteuse et éventuelle, se fixa si bien dans son esprit, qu'avant le soir il était persuadé qu'il rencontrerait Marie le lendemain sur la tombe maternelle.

Il fut au *Père-Lachaise* le 20 mai, à l'ouverture des portes, et se tint caché près de la demi-colonne, de manière à voir les personnes qui pourraient y venir, sans être vu lui-même. Ses prévisions ne l'avaient pas trompé. Dans la matinée, il aperçut de loin un petit vieillard qui s'appuyait sur une jeune fille grande et majestueuse, en s'avançant avec lenteur vers le petit mausolée. Le vêtement modeste de la jeune personne ne faisait que relever sa beauté. Elle avait résisté à la souffrance, soutenue par la conscience du bien qu'elle avait fait. Elle tenait des fleurs agrestes qu'elle avait été cueillir la veille dans la forêt de Saint-Germain ; elle y avait joint des

immortelles et des roses pour atténuer, par la signification ou par l'éclat de ces fleurs, la tristesse de ses souvenirs. Quand elle fut près de la colonne, elle aida le vieillard à se mettre à genoux, et se tint auprès de lui dans la même posture humiliée. Le front de M. Bonnard s'était rasséréné; ses traits s'étaient adoucis; le sentiment de la souffrance consolée avait remplacé dans sa physionomie celui du remords étouffé.

Marie-Louise était sublime; elle poétisait la douleur mieux que ne le sauraient faire les roses et les statues que l'on voit sur les humbles tertres ou sur les tombeaux fastueux.

Charles, qu'elle ne pouvait pas apercevoir, ploya les genoux dès qu'il la vit et resta sous le charme de son regard et de ses grâces. Quand ils se furent éloignés, Lucenay déroba en cachette quelques fleurs au bouquet déposé pour les porter à ses lèvres et les poser sur son cœur. Ensuite il s'attacha aux pas du couple désolé, qui revint lentement, par le faubourg Saint-Antoine, dans le quartier du Jardin des Plantes, et poursuivit jusqu'à la place Maubert.

Charles aperçut à deux fenêtres d'une maison d'assez méchante apparence deux groupes de jeunes filles de quatorze à dix-huit ans, qui semblaient guetter le moment du retour du vieillard et de Marie-Louise; en effet, la jeune personne levant les yeux, il y eut entre elle et ces groupes souriants des signaux de reconnaissance échangés.

Quand M. et mademoiselle Bonnard furent montés, Lucenay entra dans une des boutiques du rez-de-chaussée et demanda s'il ne demeurait pas au troisième un vieillard et sa fille.

« Mademoiselle Marie-Louise? répondit-on.

— C'est bien cela.

— Quelle excellente demoiselle ! la providence du quartier, qui était bien pauvre dans les commencements, qui maintenant apprend gratis la belle couture à toutes nos jeunes filles.

— Vous ne l'appelez que Marie-Louise? répondit Charles tout ému.

— Marie-Louise tout court; on ne sait pas l'autre nom; elle est d'une famille qui a eu des malheurs.

— Mais comment appelez-vous le père?

— Le père, pas davantage.

— On ne peut guère leur adresser leurs lettres sous ces noms-là.

— Mettez tout bonnement : Mademoiselle Marie-Louise, lingère, place Maubert, 54, ça arrivera tout seul. »

Après ces renseignements, Charles de Lucenay eut hâte de rentrer à sa mansarde; il réunit en une liasse les journaux où avait été insérée la déclaration où il s'était efforcé de réparer l'honneur de M. Bonnard. Il annonça à mademoiselle Marie-Louise qu'il lui renvoyait la cassette sans l'avoir ouverte, et que le lendemain il serait à ses pieds et aux pieds de son père pour implorer leur pardon.

Le soir, mademoiselle Marie-Louise annonça à ses jeunes protégées que l'atelier serait fermé le lendemain.

La réception de la cassette, de la lettre et des journaux fut pour Marie et pour son père un grand sujet de joie. Ce n'est pas que la vue de cette cassette maudite ne reveillât dans le cœur du vieillard des regrets et des remords; mais ne semble-t-il pas que, quand l'homme offensé pardonne, Dieu ratifie son pardon? Les consolations ne leur avaient pas manqué depuis le jour où ils avaient racheté, autant que possible, l'honneur au prix des jouissances de la vie, mais celle-là était le couronnement des autres. Louise le sentit vivement et pendant que son père se maudissait lui-même, rappelé à la pensée de sa faute par la vue de l'objet de ses anciennes convoitises, sa fille rendait grâce au ciel et s'estimait plus heureuse qu'au temps où elle se voyait entourée d'adulateurs et d'heureux. Ses effusions ne purent pas demeurer concentrées en elle-même, il fallut qu'elles se répandissent au dehors et sur le cœur du vieillard, comme pour y laver le souvenir d'un passé honteux.

« Vous voilà réhabilité, mon père, dit Marie-Louise, et quel jour ! Le jour même où sans doute ma mère a été par-

donnée au ciel ! C'est Dieu qui a permis cela, parce que nous avons fait tous nos efforts pour que tout le mal fût réparé. Nous n'avons plus qu'à recevoir notre juge, à lui rendre ce qui lui appartient, dit-elle en montrant le coffret d'ébène, et à recevoir son pardon de ses lèvres. Quel beau jour pour nous deux ! »

Ils ne dormirent pas de la nuit et n'en furent pas fatigués; la joie est ce qui remplace le mieux le sommeil, et ce qui répare le mieux les forces.

Le lendemain, dès la pointe du jour, ils furent préparés à accueillir celui qu'ils appelaient leur bienfaiteur, tant ils avaient pris d'empire sur eux-mêmes pour oublier l'atrocité de sa vengeance.

On convint de recevoir Charles de Lucenay dans la chambre du vieillard. Elle n'avait d'autre ameublement qu'un lit en sapin, une table également en sapin blanc, un prie-Dieu et un crucifix. Le père Bonnard n'avait jamais voulu consentir à ce que sa fille y ajoutât un seul ornement. Quelques rayons de bibliothèque soutenaient de vieux livres, des volumes dépareillés de Bossuet, de Fénelon, de Bourdaloue, une vie de l'Empereur, une série incomplète d'anciens almanachs. Louise avait déposé sur la table l'exemplaire relié en maroquin vert qu'elle avait reçu de Charles. On ne fut pas longtemps à l'attendre.

Quand il entra, sa contenance fut embarrassée, mais songeant aux termes de sa lettre, il allait se jeter aux genoux de M. Bonnard; mais celui-ci le devançant, malgré son âge, lui dit d'une voix éteinte :

« Quelle humiliation pour moi, monsieur ! vous me montrez où est ma place. Pardonnez-moi, bon jeune homme ! »

Sa fille se joignit à lui, et Charles, ne pouvant venir à bout de les relever, mêlait ses prières aux leurs, et leur demandait pardon avec autant d'instances qu'ils en mettaient à le supplier. Cette scène se termina par un torrent de larmes et par un silence prolongé, que nul des trois n'osait interrompre. Enfin Marie prit la parole et remercia Charles en lui prodiguant le nom de sauveur et de bon ange.

« Monsieur, lui dit le vieillard en lui montrant le trésor, je vous supplie d'emporter un objet dont la vue m'est cruelle et me couvre de confusion. Comment pourrions-nous y toucher, pendant que vous, qui en êtes le maître, l'avez su conserver intact et sans céder à la tentation de l'ouvrir ! Quelle sainte leçon vous avez donnée à un vieillard !

— Laissez-moi l'offrir à la seule qui ait été innocente, dit Charles, et pour qu'elle ne rougisse pas de l'accepter, engagez-la à faire un généreux échange avec celui qui l'a si cruellement offensée. Ce sera la meilleure manière de me prouver qu'elle me pardonne.

— Quel échange? s'écrièrent le vieillard et Marie étonnés.

— Prenez ce que je vous offre avec mon cœur, Marie, mais ne me refusez pas votre main. »

A cette déclaration soudaine, Marie-Louise, ne pouvant en croire ce qu'elle entendait, leva les yeux au ciel et recommença une prière, en abandonnant sa main aux baisers de Charles. Et comme le père hésitait à se mêler à cette scène attendrissante :

« Nous sommes vos enfants, dit Charles de Lucenay; appelez-moi votre fils ! »

Après les effusions tendres, Marie-Louise, jetant un regard sur son père, demanda à Charles si son intention était de demeurer à Paris. Charles lut son désir dans son regard et lui montrant l'espace à travers la fenêtre :

« Nous nous envolerons, dit-il, et, comme les oiseaux, nous irons faire notre nid aux bords des eaux, à l'ombre des bois et en bon air. Nous irons nous aimer dans la solitude et y vénérer notre père !

— Quel bonheur ! » s'écria d'une voix ce couple heureux, qui, dans cette première ivresse, sacrifiait à un amour pur et partagé toutes les idées de gloire et d'ambition. Marie demeura quelque temps en extase devant Charles, qui n'avait jamais été plus beau qu'à ce moment. Le travail, la misère, les angoisses profondes d'un amour longtemps désespéré avaient altéré sa physionomie, mais le bonheur la ranimait. Ses che-

veux, d'un blond admirable, retombaient avec négligence sur son cou large et bien dessiné; son port était plein de noblesse, et le sourire de son regard et de ses lèvres était une promesse muette plus sincère que tous les serments réitérés des amoureux. Ses yeux s'étant arrêtés sur le livre de maroquin vert, il le saisit violemment, et arracha le feuillet où il avait écrit :

« A mademoiselle Marie-Louise Bonnard, en souvenir de

« Charles de Lucenay. »

Louise sembla le remercier.

« Ceci était une pensée de haine, et je viens de la déchirer, dit-il. Puis, écrivant à la page suivante :

« A Marie,

« Louis Verdun, »

il ajouta : « Au moins que ce nom-là soit un souvenir d'amour! »

LA FEMME STATUE.

Mademoiselle Emilia Faudoë de Cervilly était à seize ans ce que sont à cet âge la plupart des jeunes filles de sa condition, une personne bien élevée. Ce mot vague dit tout; elle savait de tout un peu, et touchait du piano à ravir. Ses doigts s'étaient rompus à l'escrime des exercices, elle marquait la mesure avec la précision du métronome et ne s'élevait jamais plus haut que son cahier de musique; elle souriait au mot

d'inspiration et le confondait dans sa pensée avec le délire et la folie. Elle se rangeait d'elle-même et d'avance dans la classe des analystes froids et compassés pour qui l'œuvre est toute finie quand la mesure l'enferme dans des proportions exactes. La région de l'infini était à ses yeux un domaine fictif et inexploré qu'elle abandonnait volontiers aux rêveurs et aux fous. Elle se prévalait de ses minces talents et de ses études tronquées pour s'ériger en arbitre souveraine dans toutes les questions. C'était une de ces petites miss beurrées dont lord Byron fait quelque part un portrait assez peu flatté, qui se pincent dans leur fourreau de soie, se dégantent avec prétention, et, sur la foi de leur miroir ou de leur gouvernante, se voient les premières et les plus charmantes personnes du monde.

Il va sans dire que M. et madame de Cervilly, jouissant d'une fortune territoriale considérable et des avantages que donne un beau titre, avaient contribué de leur mieux à développer dans Emilia, leur fille unique, le sentiment de son mérite personnel. Ils y avaient parfaitement réussi, et, en récompense, ne prétendaient à rien moins pour elle qu'à une alliance princière.

Telles étaient les dispositions d'esprit de M. et madame de Cervilly et de mademoiselle Emilia Faudoë de Cervilly, leur fille, quand l'illustre Paganini fit son apparition sur la scène parisienne et y produisit cette sensation d'admiration et d'effroi qui ne s'est pas encore amortie dans l'opinion de la foule après tant d'années de silence. Emilia ne se laissa pas étourdir par l'explosion de l'enthousiasme ; elle voulut entendre et juger. Elle croyait bien à l'habileté artificielle et au talent mécanique, mais n'accordait rien ou peu de chose à la puissance magique, à la spontanéité de l'inspiration. Elle se fit accompagner par M. et madame de Cervilly au concert donné par le maëstro.

On sait quel poids magnétique son archet faisait peser sur l'auditoire; Emilia avait résolu de s'y soustraire, et au moment où le satanique violoniste fit son entrée sinistre, et plia en deux devant le public son corps vêtu de noir, on eût vu

poindre à la lèvre de la jeune fille la fine fleur d'un dédain aristocratique. Le hasard, ou plutôt cette divination intime qui n'abandonne jamais les hommes dont l'individualité s'impose à la masse, la dénonça. Paganini discerna dans la foule ce petit ennemi caché sous l'ingénuité jouée de son visage et sous les apprêts élégants de sa toilette. Les yeux d'or de l'artiste se dardèrent flamboyants sur les yeux d'Emilia clairs comme l'eau des fontaines et bleus comme les myosotis qui s'y regardent. Ses blanches paupières furent imprégnées d'un fluide lourd, mais elle essaya de lutter comme toujours en aiguisant sa pensée en pointe d'ironie. Étonné de la résistance, le maëstro soutint le combat. Son bras gauche en triangle se dirigea contre Emilia, et sa main droite, agitée de mouvements fébriles, fit siffler sous l'archet une plainte aiguë dont chacun tressaillit dans la moelle des os, et comme son œil infernal était visiblement arrêté sur un point, tous les yeux s'y tournèrent. Emilia pâmée reçut le contre-coup électrique de cette attention universelle, et le frémissement convulsif de ses nerfs demanda grâce au maëstro, qui la sauva en faisant sonner sous les quatre cordes un andante majestueux.

« Tu as pâli! dit madame de Cervilly à sa fille.

— Il faut qu'elle sorte, ajouta M. de Cervilly.

— Je suis mieux, reprit Emilia, je suis très-bien; » et ses traits devinrent immobiles, comme ceux d'un somnambule, et au moment où le crescendo atteignit à sa plus haute période, il sembla qu'une lueur céleste toucha le front marbré de la musicienne; elle avait franchi subitement la limite de l'école et venait d'entrer en pensée dans la région élyséenne de l'art. Elle en redescendit peu à peu, ramenée imperceptiblement par son guide harmonieux, et, revenue à sa place sur la terre, elle reprit sa petite moue aristocratique. Paganini s'en aperçut et tenta vainement une seconde lutte; à cette fois il ne put trouver le sentier mystérieux où il avait entraîné vaincue son orgueilleuse rivale; il sentit son impuissance et redoubla ses efforts, à inonder son visage de sueurs froides;

il eut une crise nerveuse, et dans l'accès brisa les quatre cordes aux cris impatients du public : à ce moment, un éclat de rire partit des loges et fit courir un frisson dans la salle. Emilia publiait son triomphe. En même temps, d'un beau geste de dédain elle jeta son bouquet de violettes à son ennemi, qui le ramassa humblement. La salle entière éclata en bravos, et, sans attendre la fin, l'héroïne sortit dans sa longue pelisse blanche, entraînant après elle M. et madame de Cervilly; eux n'avaient rien vu à cette scène muette et dramatique; ils avaient attribué la pâleur et la langueur d'Emilia à une cause tout ordinaire.

« Tu as été fatiguée, dit le père en fermant la portière de la voiture; cela se comprend bien... l'émotion... Il y avait tant de monde dans la salle, elle y aura été suffoquée. »

Emilia nia par un sourire.

Elle est si forte musicienne, ajouta la mère, elle a été plus sensible que nous encore à l'effet de cette musique étrange.

— Mon Dieu, dit Emilia d'un ton flegmatique, je ne suis pas aussi émerveillée que vous paraissez le croire! Il n'y a eu que deux beaux moments à l'entrée; le reste a été médiocre.»

M. de Cervilly, blessé dans son enthousiasme, ne put s'empêcher de répondre : « Votre jugement n'est pas d'un grand poids, opposé à celui de cette foule immense!

— Les suffrages ne se nombrent pas, ils se pèsent, comme vous dites fort bien, ajouta Emilia.

— Décidément la pension l'a gâtée, » dit madame de Cervilly à l'oreille du comte, et leur fille redevint immobile et inattentive à ce qui l'entourait comme pendant le fameux andante. La voiture filait au galop le long des rues déjà sombres; elle traversa la place du Carrousel et le pont Royal effacés dans les lueurs blanches de la lune qui, à plusieurs reprises, illumina la figure blême de mademoiselle Emilia. Elle était couchée, la tête renversés sur un coussin de velours blanc où rayonnaient ses cheveux blonds; ses paupières étaient baissées et ses lèvres à demi ouvertes comme celles d'une morte. son visage avait repris un caractère d'unité

qu'on ne trouve guère aux figures vivantes où se peint la mobilité des sensations. M. et madame de Cervilly pensèrent qu'elle était endormie et firent mine de la réveiller quand la voiture s'arrêta devant l'escalier de leur hôtel. Elle sauta à terre légèrement, gravit le perron en toute hâte, traversa les appartements et courut dans sa chambre, où elle s'assit au piano.

Le comte et la comtesse l'avaient suivie; ils s'arrêtèrent à la porte au moment où elle préludait; il sembla qu'une force cachée les y retînt et une barre d'émotion pesa sur leurs poitrines; leurs yeux devinrent fixes et hébétés d'admiration; Emilia était pâle comme un fantôme, immobile comme un marbre et idéalisée comme la Vénus de Phidias. L'harmonie découlait de ses doigts, comme le lait des brebis sous les doigts des bergères, comme l'eau sur les pentes, sans nul effort, et par la seule impulsion de la matière. Il n'y avait rien de fébrile dans son inspiration; elle montait comme le son des cloches, comme la fumée bleue des toits des chaumières, comme la musique primitive et naturelle du vent, de l'eau, des arbres et des oiseaux s'élève de la terre vers le firmament. Elle se soutint pendant plusieurs heures sans s'affaiblir, comme le vol d'un oiseau fort qui traverse l'Océan, et son père et sa mère, immobiles et muets comme deux rochers, ne furent rappelés à la vie qu'au moment où les doigts de leur enfant s'arrêtèrent sur les touches blanches et noires, ne pouvant suivre plus loin l'âme envolée d'Emilia.

Ils s'approchèrent pour la féliciter; elle ne les aperçut pas. Le père saisit sa main froide, la mère la baisa sur le front, et tous deux subirent en même temps une impression de froid qui mêla de la frayeur à leur étonnement.

« Elle se pâme ! » dirent-ils.

M. le comte prit une carafe et en secoua quelques gouttes d'eau sur le visage extatique de sa fille; on eût dit la rosée du matin sur la corolle d'un lys. Ils mirent les doigts à ses lèvres et y sentirent la tiédeur d'une respiration régulière;

ils furent un peu rassurés et attendirent patiemment le réveil de ses sens. Madame de Cervilly se mit à genoux et pria avec ferveur. Le comte se promenait de long en large et sentait son incrédulité vulgaire combattue par les souvenirs de mille histoires mystiques ou fantastiques et surtout par le phénomène qu'il touchait du doigt et des yeux dans la personne de sa fille bien-aimée.

Quand elle revint à elle-même, ils l'accablèrent de félicitations, de questions et de caresses.

« Vous voyez pourquoi je ne suis pas enthousiaste du maëstro Paganini. »

« Elle est plus forte que Paganini, se disaient le père et la mère; mais que fera-t-elle de ce talent avec notre fortune!

— Elle sera le charme des élus qui l'entoureront, fit la mère.

— C'est une dot idéale d'un prix infini ajoutée à une autre dot dont le chiffre pouvait séduire les plus hautes ambitions,» ajouta le comte.

Emilia secoua la tête et demanda la permission de se reposer; sa mère la mit au lit et resta près d'elle jusqu'à ce quelle fût endormie. Le comte et la comtesse restèrent à la contempler. Son sommeil ne devait être qu'une suite de la première extase, elle atteignait à cette ligne pure de beauté qui est le rêve des artistes, réalisé dans les marbres antiques, et la vie animait ce rêve; la respiration enflait ses narines inspirées, le génie battait ses tempes arrondies; une douce moiteur s'élevait de ses cheveux dorés et frissonnant sous les lueurs de la veilleuse. Elle était belle à ravir tous les yeux et tous les cœurs. Le père et la mère ne s'arrachèrent à cette vision qu'à l'instant où les flammes rosées de l'aube, venant à l'empourprer, l'animèrent à leurs yeux et changèrent en réalité ce qu'ils auraient pu prendre pour une chimère embellie par l'imagination et le mystère de la nuit.

Emilia ne sortit que fort tard de la région des songes : c'est le cas ou jamais de rappeler cette vieille locution mythologique; elle en revint transformée comme ceux qui avaient

parcouru le royaume des ombres. Elle n'était plus reconnaissable : ce qui étonnait le plus, c'était de la voir se remuer et satisfaire aux exigences de la vie ordinaire, tellement elle réalisait tout ce qu'on dit et écrit des fantômes. Ceux qui l'avaient connue minaudière, guindée et même spirituelle du petit esprit des pensions et des salons où affluent les jeunes demoiselles, ceux-là se demandaient quelle subite révolution s'était opérée dans cette organisation merveilleuse.

Les hommes se prirent à la regarder. Les hommes ordinaires, éblouis au premier aspect, repoussés dans l'analyse par l'immobilité et l'engourdissement de la statue, avaient proféré d'abord ce mot cruel : abrutissement, puis un autre mot, le plus cruel de tous : folie ! Mais il lui suffisait d'un regard pour déjouer toutes les insinuations de la malveillance ou de la sottise ; il lui suffisait d'étendre ses doigts vers le clavier et d'en arracher un soupir mélodieux ou des plaintes harmoniques d'un effet déchirant. Elle ne le faisait que par distraction et jamais pour s'imposer à l'admiration des niais. La musique était devenue le langage de sa tendresse et de sa reconnaissance filiale, et l'expression brûlante des sentiments qui germaient et se développaient dans son âme jeune et candide. Elle ne parlait plus guère qu'avec ses doigts, et sa famille ne tarda pas à s'en alarmer. Les médecins et les hommes de science furent appelés et interrogés. Ils constatèrent l'existence du phénomène, l'étudièrent et l'analysèrent, mais se montrèrent peu soucieux de le combattre. Ils conseillèrent le traitement moral; le conseil était bon, mais d'une application difficile. Il s'agissait tout bonnement de choisir les impressions capables d'agir sur une organisation aussi délicate et aussi élevée. Où les trouver ? elle avait dépassé le violon de Paganini. Les salons de M. et madame de Cervilly furent ouverts à toutes les célébrités de la fashion et des arts. L'amour devait être, comme en tant d'occasions, le grand médecin, mais fallait-il encore l'évoquer de sa retraite mystérieuse. Emilia était froide et résistait à toutes les sé-

ductions. Le Pygmalion était invoqué à grands cris par le père et la mère, mais il ne se montrait pas; il eût été accueilli de quelque part qu'il fût venu, sous la livrée de la vieillesse ou sous les haillons du génie malheureux; on l'attendait impatiemment. Cependant la jeune fille avait témoigné à plusieurs reprises de ses préférences pour les hommes d'un esprit supérieur; c'était le seul indice qu'elle eût donné sur les moyens à employer pour la rappeler à la vie réelle. Il s'était formé autour d'elle un cercle d'hommes éminents qui trouvaient une norme de leur valeur individuelle dans l'attention qu'elle daignait leur accorder. C'était pour chacun d'eux un triomphe d'enchaîner un moment sa pensée à leur conversation, et ils en étaient fiers comme s'ils eussent découvert l'anneau mystérieux qui relie le monde idéal au monde visible, mais ils se sentaient bientôt dépassés et emportés par leur interlocutrice. Quand sa langue se déliait, il s'en échappait à torrents des paroles rhythmées et imagées comme les plus beaux passages des poëtes; c'était de la poésie pure avec une cadence particulière, ignorée des prosateurs et des versificateurs; c'était une suite aux grands poëmes des Allemands et des Anglais, un bond en dehors des inspirations lyriques de nos grands poëtes. On l'écoutait religieusement et avec effroi, comme les anciens devaient écouter leurs pythonisses écumantes, et l'impression était si vive, on s'y abandonnait avec une passion telle, que, le moment passé, on n'en avait guère plus de souvenir que d'un rêve plein de péripéties et d'images grandioses. On se sentait abasourdi comme on l'est toujours quand on a été surpris par l'un des grands spectacles de la nature, un pompeux coucher du soleil sur un espace immense, une tempête en pleine mer, l'éruption d'un volcan, la rupture d'un glacier, l'incendie d'une forêt. Ce langage animé se reproduisait dans sa musique et s'y vivifiait encore. Elle possédait d'instinct le secret des grandes harmonies à un degré si haut que les esprits les plus élevés en subissaient l'impression sans pouvoir s'en rendre compte. Pendant qu'elle jouait, les artistes se surpre-

naient à ne plus l'écouter et à improviser en même temps des choses qu'ils ne comprenaient pas et qui se trouvaient être des chefs-d'œuvre. Mais il ne s'en rencontrait pas un qui touchât la corde sensible. On effleurait à peine la surface de son âme. L'abord en était gardé par un sphinx invisible; Emilia était au rang des êtres surnaturels et des phénomènes moraux devant lesquels s'abaisse l'intelligence bornée. Il fallait une volonté ou une inspiration supérieure pour la réduire comme elle avait réduit elle-même le plus fameux ensorceleur de la terre, le violon de Paganini.

Il y avait eu affluence de concurrents. Le salon des de Cervilly était un lieu ouvert aux champions de toutes armes; le talent et les qualités extérieures y étaient aux prises et luttaient avantageusement avec la fortune et la naissance, mais les aciers les mieux fourbis s'émoussaient ou se brisaient sur la cuirasse impénétrable de l'héroïne inspirée. Ces sortes de tournois avaient eu leurs ridicules, la mode s'en était mêlée. Il ne fallait pas une grande perspicacité pour s'apercevoir qu'une des chances de succès était de s'ériger en émule de la jeune fille et de s'appliquer à exceller dans un de ces arts qui élèvent l'homme au-dessus de sa sphère bornée et abaissent l'idéal jusqu'à l'œuvre de ses mains. Les ateliers de peinture et de sculpture, ces officines du génie où le talent réel s'éprouve et s'épure comme l'or au creuset des railleries et des charges, furent encombrés de nouveaux visages et furent en grande vogue à ce moment-là; les fils de famille y descendirent et s'y abaissèrent à broyer les couleurs et à pétrir la terre glaise. Cet incident fut célèbre dans la chronique des rapins, qui l'exploitèrent au profit de leurs estomacs avides et qui eurent l'ingratitude ironique de le désigner sous le nom d'*Invasion des Barbares*. Il y eut aussi les poëtes, les philosophes, les historiens, mais surtout les musiciens. Dire ce qui se perdit alors de couleurs, de terre glaise, d'encre et de colophane, ferait une énumération homérique dont ce mince récit serait trop encombré. Le combat des rats et des grenouilles est l'allégorie mot pour mot

des luttes que se livrèrent les prétendants malheureux. Il y eut des maîtres de musique rivaux et jaloux de leurs élèves, qui leur apprirent l'art des cacophonies et le contre-point au rebours. Il y eut des steeple-chase de lectures, d'exécutions musicales, d'expositions à déprécier dix maisons jouissant d'une juste célébrité de bon goût et d'élégance. La position exceptionnelle de mademoiselle Faudoë de Cervilly justifiait toutes les extravagances. On ne l'approchait qu'avec une respectueuse curiosité, comme une chose surnaturelle. Sa seule présence soulevait des orages dans les cœurs. Sa physionomie s'était empreinte de ce caractère simple de beauté antique dont nous ne retrouvons l'idée que dans les chefs-d'œuvre grecs et qui expliquent la fameuse guerre de Troie suscitée par Hélène. Sa grande indifférence était un aiguillon non moins puissant que l'excellence de sa beauté. Le sentiment du beau l'avait absorbée et pénétrée de telle façon, que nulle autre affection ne se décelait dans tout son air; elle n'était plus que belle, comme le type de la beauté même ciselé par Phidias; elle était insensible aux pluies de fleurs, de compliments et d'hommages, comme l'ont été les marbres grecs aux intempéries, aux coups de marteau et aux regards admiratifs des générations qui ont passé à leurs pieds. M. et madame de Cervilly désespéraient de rappeler jamais leur fille à la vie de famille et du monde, quand un prince allemand se présenta attiré par la grande renommée de cette singulière pythonisse. Il était immensément riche et se disait artiste. On l'accueillit avec la distinction que lui méritaient ses titres et sa position élevée. En le voyant on commença d'espérer. Il était grand, beau et bien fait; sa beauté venait surtout de l'équilibre sagement réglé des facultés morales et physiques. Il était brun et nerveux; ses mouvements étaient prestes et mesurés par l'éducation gymnastique; sa voix était brève mais sonore; son œil noir et doré et son nez long et mince donnaient à sa mine un caractère de hauteur qui ne messied pas aux princes. Il entra dans les salons des de Cervilly aussi résolument que mademoiselle Emilia était entrée au concert

du violoniste célèbre. L'aspect de la jeune fille le décontenança; il se sentit vaincu au premier abord et n'osa pas se mettre au piano devant elle, quoique les pianistes allemands l'eussent annoncé comme leur maître. La belle Emilia dépassait les conceptions de son cerveau familiarisé avec les plus beaux rêves des poëtes de sa nation. Il se recueillit dans ses réflexions pour y puiser de la force; il n'y trouva qu'une espérance vague. Il résolut de patienter et d'attendre l'heure du berger. Il prit M. et madame de Cervilly à part et leur fit sa déclaration fort simplement en homme confiant et digné. Il déclina de nouveau ses titres, énuméra sa fortune et mit tout au pied de madame et de M. de Cervilly en leur demandant la main de leur fille. On ne mit de condition à la conclusion du mariage que celle d'arracher le consentement d'Emilia. « Ranimez-la, faites-la revivre, elle est à vous, » répondait le père; Galatée ne sortira pas des mains de Pygmalion.

Le prince Boniface-Léon-Hercule de Hanswald était le titulaire d'une petite principauté d'Allemagne, dont le revenu le mettait au niveau des premières familles de la société parisienne. Il avait reçu une éducation libérale qui ajoutait à ses titres une véritable valeur personnelle. Malheureusement cette éducation avait été beaucoup trop surveillée par nombre de maîtres et de gouverneurs, qui, à force de systématiser et de régulariser, avaient fait de sa jeune et exubérante nature ce que le ciseau des jardiniers architectes fait de la cime des ifs ou des orangers. Ils avaient arrêté l'élan de la tige comme on fait d'ordinaire, et, comparé à ce qu'il aurait dû être si son naturel eût suivi son cours libre, le prince de Hanswald était au-dessous de ce qu'il eût été, comme les orangers et les citronniers nains de Versailles diffèrent de leurs frères de la Provence, qui poussent en pleine terre et s'y couvrent de fruits dorés. Livré à lui-même après la conférence avec M. et madame de Cervilly, son premier soin fut de se dresser un plan d'attaque, plan raisonné et calculé dans toutes les règles, comme ceux que le prince Charles dressait contre Na-

poléon. Hélas! l'inspiration et le génie devaient le mettre en défaut, non pas à son insu, car il le pressentait, mais il ne tenait pas compte d'un pressentiment qu'il n'avait jamais pu analyser, comme si, en bonne mathématique, on devait négliger l'inconnue qui peut changer entièrement la solution du problème. La faculté supérieure d'Emilia échappait à sa méthode, et il n'était pas médiocrement embarrassé de voir que tous ses échafaudages de raisonnements ne pouvaient pas le hausser jusqu'à elle : c'était une de ces forteresses que l'on dit imprenables et qui ne s'enlèvent que d'un coup de génie.

Le prince était assidu chez les de Cervilly. Il avait sagement défendu qu'on instruisît Emilia de son talent musical.

Il jouait avec elle l'indifférence, et ce fut un moyen assez habile d'attirer son regard. Ne se sentant pas la force de commander, il eut la modestie d'obéir. Sa pensée se modela toujours sur la pensée inspirée de la jeune fille, et son langage suivit avec une souplesse extraordinaire les ondulations imagées et poétiques de ses improvisations parlées, à ce point que, sans le remarquer, Emilia se familiarisa avec ses réponses, comme un pâtre avec l'écho qui redit ses chansons naïves. Le prince devint son familier, puis son nécessaire, pas encore son ami. On sait avec quel laisser-aller certains grands seigneurs ou hommes d'étude traitent leurs secrétaires; c'est pour eux une sorte de meuble marchant et animé qui reçoit leurs confidences, leurs ordres, leurs boutades, sans avoir le droit de représailles et de contrôle, et dont les réponses les mieux trouvées, les plus insidieusement spirituelles, sont à peine écoutées, flairées au hasard, retenues ou négligées, comme si elles ne sortaient pas d'une bouche humaine et ne faisaient que vibrer dans l'air comme le bruit du vent dans les feuilles. Le prince auprès d'Emilia en était réduit à un rôle passif de cette nature. C'était humiliant pour un grand seigneur, plus encore pour un homme, plus encore pour un amoureux. Devenu le compagnon de ses promenades solitaires, il n'avait pas été désenchanté au contact

de tous les jours. Le prestige était plus fort que l'habitude. Il semblait croître de jour en jour, comme un fruit qui tend à la maturité. La statue se colorait ; les feux de l'adolescence l'animaient de leurs teintes vives ; les exercices la faisaient voir sous mille aspects différents. Elle conservait toujours au fond son immobilité de marbre, mais les circonstances ou les accidents de l'inspiration ou de la vie variaient ses poses. Au bois, c'était Diane chasseresse ; à la maison, Polymnie drapée dans ses longs plis ; au piano, on eût dit la déesse de la beauté. Le pauvre prince commençait à devenir aussi rêveur qu'un étudiant allemand imbu de légendes et de ballades. C'était un acheminement vers le but ; mais, hélas ! qu'il était éloigné et qu'il fallait de soupirs pour combler la distance !

Un soir, Emilia s'était assise dans le jardin de l'hôtel sur un banc de marbre ; le prince était auprès d'elle sans qu'elle s'en aperçût. Les étoiles commençaient à s'allumer et irisaient de diamants l'herbe brunie de la pelouse ; la lune se montrait au-dessus de l'angle ardoisé de l'hôtel dans un nuage ouaté blanc et gris. Le tumulte de Paris était confus comme le bruit de l'Océan et les feuilles chuchotaient avec une molle cadence. Les grands yeux bleus de la jeune fille se tournaient vers le firmament comme pour le refléter tout entier. L'une de ses mains, pâle et moite, contenait les battements de son sein, et l'autre s'étendait sans effort et marquait sa ligne correcte sur l'ovale de son genou. Ses cheveux ondés se partageaient en deux ailes repliées au-dessus des tempes bombées et formaient en arrière une lourde gerbe dont le poids faisait fléchir mollement la ligne suave du cou ; sa narine était enflée par l'inspiration et sa bouche ouverte pour prophétiser. Le prince de Hanswald, soit qu'il trouvât le moment propice, soit qu'il cédât malgré lui à la véhémence de sa passion, se mit aux genoux d'Emilia et, d'une voix entrecoupée de soupirs, bégaya ses prolégomènes amoureux. Un moment il se crut écouté ; les yeux étaient toujours grands ouverts sur le ciel, la narine et la lèvre remuaient légère-

ment; l'oreille semblait aspirer les moindres modulations des bruits extérieurs; la main blanche pressait toujours le sein gonflé d'émotions. Hanswald attendait une réponse, un épanchement longtemps contenu; son âme s'ouvrait d'avance pour ne pas laisser perdre une seule de ses paroles embaumées; il tressaillait d'espérance et d'amour, quand Emilia pencha la tête et le vit à ses pieds. « Vous cherchez des lucioles? » fit-elle de l'air le plus indifférent du monde; « avez-vous trouvé des lucioles? » Et comme il restait abasourdi sous cette réponse, elle se baissa nonchalamment et ramassa devant les genoux du prince un ver luisant qu'elle fit briller à son doigt comme une topaze vivante. Elle rentra sans faire plus d'attention à son cavalier servant, qui s'était évanoui de désespoir. Il va sans dire qu'Emilia n'avait rien entendu, absorbée qu'elle était dans ses propres contemplations.

Hanswald raconta sa déconvenue à M. et à madame de Cervilly, dont les alarmes redoublaient de jour en jour. On se consulta de nouveau avec des hommes d'art et de science, et le résultat des délibérés fut qu'il serait bon d'amener mademoiselle Emilia à communiquer avec le public. Un échange d'émotions violentes, comme celui qui s'opère entre l'artiste et la foule, pourrait seul la ramener au sentiment de la vie active extérieure. Le tout était de la décider à se montrer dans un concert. Un ecclésiastique distingué, ami de la maison et chanoine honoraire de la cathédrale, fut chargé de lui insinuer ce projet en lui donnant la forme et l'intention d'une bonne œuvre. Il avait été résolu, en effet, qu'il y aurait une collecte et que le produit en serait distribué aux pauvres. Cette noble idée, insinuée avec une voix persuasive habituée à remuer les cœurs, toucha une fibre délicate dans l'âme de la jeune fille, et elle se décida sur-le-champ à jouer du piano devant ce public à un certain jour qu'elle désigna elle-même. Elle ne s'en préoccupa aucunement et ne s'y prépara pas plus qu'aux actes les plus ordinaires de la vie. Le chanoine triomphant demanda pour sa récompense d'a-

mener au concert un jeune homme, son neveu, qui avait été enfant de chœur à la cathédrale, qui avait suivi le cours de Choron et promettait un sujet distingué à l'art de la composition musicale. La permission fut accordée avec une insistance et un empressement qui éveillèrent dans l'âme du prince Boniface-Léon-Hercule de Hanswald les premières inquiétudes et les premiers soupçons d'une jalousie instinctive.

Bénigne Duché, c'était le nom du jeune homme, était le fils d'un artisan qui s'en était remis du soin de son éducation au chanoine de la cathédrale, son parent. L'enfant avait grandi assez librement sous les hautes voûtes de Notre-Dame, aux lueurs bleues et rouges des vitraux, à la fumée de l'encens, au chant simple des psaumes et aux bruits imposants de l'orgue. Les leçons de plain-chant, de latin et de grec, n'avaient pas tellement occupé son esprit qu'elles n'y eussent laissé place à la rêverie enfantine qui est le prélude du génie. La longueur des offices, qui aurait pu alourdir toute autre imagination, favorisait le développement de la sienne. Doué d'une facilité merveilleuse d'intuition, dès l'enfance et aussitôt qu'il fut apte à en déchiffrer le sens littéral, il pénétrait le mot caché des versets de la Bible, il s'en assimilait la poésie, s'en aidait pour s'élever aux plus sereines contemplations de la religion et de l'art. L'habitude des mélodies et des harmonies simples du sanctuaire fécondait et épurait son génie musical, comme l'étude des modèles grecs forme les peintres et les statuaires en leur montrant la beauté dans la simplicité. Duché avait dix-huit ans et achevait solitairement ses études à la charge de son oncle le chanoine, qui avait foi dans son avenir. Il vivait fort en dehors du tumulte musical des concerts et des théâtres; il se défiait singulièrement du pastiche et ne se souciait pas de chercher dans l'œuvre d'autrui des inspirations qui abondaient aux profondeurs de son âme, comme les sources formées goutte à goutte dans les flancs des grottes ombragées. Néanmoins le génie exerçait sur lui une influence sympathique dont son cœur simple ne

se défendait jamais. Il était toujours le premier à saluer l'avénement d'un homme supérieur ou l'apparition d'un véritable chef-d'œuvre. Dans le cas même où leur succès aurait pu être compromis par l'inintelligence du vulgaire ou les cabales des médiocrités, son enthousiasme suscitait des admirateurs naïfs, et sa présence seule dans une salle pouvait déterminer la chance en faveur du talent persécuté. Il se sentait assez fort par lui-même et avait assez de confiance dans la providence universelle qui fait à chacun sa bonne part, pour ne pas jalouser pas plus un autre mérite que les étoiles et les fleurs ne se jalousent entre elles. Aussitôt qu'il avait entendu parler de mademoiselle Emilia Faudoë de Cervilly, il avait exprimé le désir d'assister à une de ses improvisations. Son oncle le chanoine fut tout heureux de lui en procurer le moyen, et, le jour venu, il se disposa à cette fête comme un amant sincère de la nature à une promenade matinale dans un site rougi des premières pourpres de l'aube.

Tout Paris eût voulu assister à cette solennité ; jamais on n'avait été plus généreux ; on doublait, décuplait, centuplait le prix des places, et les pauvres faisaient d'excellentes affaires. Les appartements de l'hôtel Cervilly, quelque spacieux qu'ils fussent, ne pouvaient s'élargir à toutes les avidités. — Le nombre fut limité aux personnes les plus éminentes dans tous les genres.

Ce fut une de ces réunions d'élite où chaque visage porte un nom, où la beauté, le génie et la richesse fraternisent un instant, où se détachent sur l'éclat des diamants et au milieu des visages les plus coquets les trois ou quatre têtes dont l'intelligence domine le monde. Bénigne Duché fit sensation en entrant. Ces hommes et ces femmes, habitués à discerner au premier coup d'œil les indices du génie sur le front et dans les yeux, se le montrèrent tacitement et semblèrent se demander : Quel est ce jeune homme ? Le prince de Hanswald étudia son entrée et sentit se confirmer ses soupçons ; il alla se placer à ses côtés d'un air indifférent. Lui aussi, il fut remarqué avec intérêt, mais comme un bel échantillon de la

race humaine. Les longues touffes de ses cheveux noirs ondulaient gracieusement sur son front et sur son cou brun. Ses yeux répandaient des éclairs, et la passion qui oppressait sa large poitrine donnait à sa physionomie un caractère sublime. Duché eût dû être écrasé par son voisinage, lui presque frêle; car il n'avait que dix-huit ans, et emprisonné contre son habitude dans un vêtement à la mode, trop bien ganté pour être à son aise. On lui fit l'honneur pourtant d'étudier sa physionomie; les figures les plus sévères, comme les visages les plus gracieux, s'arrêtaient sur le sien pour tirer son horoscope; il en ressentit un frisson de plaisir et de crainte en même temps. Il lui venait à la pensée de ces mots par lesquels on se prouve à soi-même que l'on a la conscience de sa valeur, des *Cependant!* des *Et moi aussi!* qu'il sentait combattus par un pressentiment indéfinissable; il lui sembla que toutes ces bouches sérieuses ou gaies lui murmuraient des paroles à double entente: « Tu seras Marcellus, si tu brises le destin rigoureux! » Il passa une sueur glacée sur son visage. La vue d'Émilia fit trêve à tout.

Elle était drapée d'une fine robe de mousseline blanche dont les petits plis s'étaient pressés et arrangés comme d'eux-mêmes autour de sa taille de déesse. La salle entière sentit une impresion de froid et de terreur; on eût pu croire que la Vénus Victorieuse était descendue de son socle, et s'était invitée d'elle-même au concert, comme la statue du Commandeur au souper de don Juan. Ses yeux fixes ne virent personne, elle s'assit et joua. On écouta comme si Dieu parlait. Et n'est-ce pas Dieu lui-même qui agit quand l'inspiration est toute spontanée et dépasse les limites étroites de notre misérable nature! L'intelligence, la beauté et la critique étaient sous le joug. On n'applaudissait pas; on frissonnait et on pleurait. La force mathématique du prince de Hanswald était réduite à néant. Il priait, il demandait l'inspiration ou la grâce, il se désespérait. Benigne était radieux. Tout d'un coup, il murmura à voix basse, de façon pourtant à ce que le prince l'entendît: « Je comprends, je vois ce que c'est. » Sa

figure avait pris une expression d'unité semblable à celle d'Émilia. « Venez avec moi! » dit le prince d'un ton impératif, qui déplaça Bénigne et l'entraîna malgré lui. Ils sortirent sans que l'assemblée sans aperçût et allèrent dans une chambre voisine. « Vous avez le secret d'Émilia, dit le prince en tenant ses yeux fixés sur les yeux bleus et calmes de l'adolescent?

— Oui, fit-il d'un air de naïveté adorable; c'est bien simple. Donnez-moi Mozart ou Beethoven, choisissez un morceau entraînant, élevez-le d'une progression de plus.

— Je ne comprends pas, fit le prince.

— Ce n'est pas nécessaire, dit le jeune homme, donnez-moi une plume. » Et il écrivit ce qu'il appelait une progression musicale. Il en écrivit cinq ou six de suite sous le coup de l'inspiration développée en lui par le jeu d'Émilia. « C'est bien simple, dit-il en finissant. Mes forces n'auraient pas pu vaincre l'inspiration pure, mais à l'aide de Mozart et de Beethoven j'en suis venu à bout : jouez ceci. »

Le prince exécuta et se sentit investi de la puissance du génie. « Que voulez-vous de votre secret? dit-il à Duché?

— Ces choses-là ne se vendent pas. Aimez-vous Émilia?

— J'en suis fou depuis que je l'ai vue ; je mourrai si je ne puis m'en faire aimer.

— Je vous donne le secret ; seulement il faut que je parte dès aujourd'hui, ce soir même. Donnez-moi votre bourse pour le départ, je saurai gagner ma vie en route ; je chante, je joue du piano, et je suis un homme. » Ce dernier mot fut prononcé avec une énergie qui le grandit encore aux yeux terrifiés du prince ; il prit son portefeuille et le tendit au jeune homme. « C'est trop, fit-il, une bourse seulement! » Le prince lui tendit sa bourse. « Attendez encore, dit Bénigne; une plume s'il vous plaît! » Il écrivit à la hâte ces trois lignes :

« Mon cher oncle,

« Il faut que je vous quitte ; ma vocation m'entraîne ; « votre tendresse s'opposerait à mon départ : je vous fuis. Je

« visiterai l'Italie et l'Allemagne ; je serai de retour dans trois « ans.

« Ma vie est à vous après Dieu et mon art.

« Bénigne Ducré. »

« Donnez ceci à mon oncle le chanoine ; adieu! Soyez heureux et aimez-la toujours! » Sa sortie fut morne et glaça le prince de terreur. Il se recueillit dans sa joie et rentra au salon, certain de la victoire. Émilia était assise à l'angle du piano et n'écoutait les chuchotements de la foule que comme un berger écoute le vent, comme un marin écoute la mer. Le prince Boniface-Léon-Hercule de Hanswald s'assit résolûment à côté d'elle, aux murmures de l'assemblée; ses doigts profanes préludèrent sur l'ivoire sacré, et la foule des hommes et des femmes, indignée, grondante, allait se lever en fureur comme les Ménades contre Orphée, quand une note sifflante dominant une harmonie sourde, comme l'éclair domine l'orage, apaisa toutes les rumeurs et remua dans tous les cœurs des sensations inconnues. Le grand secret était trouvé ; Émilia pâlit, chancela et tomba aux genoux du prince à la face de tous ; on la releva souriante et ranimée. « J'ai trouvé mon vainqueur, » disait-elle, et elle ramassait les violettes et les roses qu'on avait jetées à ses pieds ; elle se pencha à l'oreille du prince et lui dit, sans penser qu'elle était une jeune fille : *Je vous aime!* Les yeux du prince ruisselèrent de larmes. M. et madame de Cervilly, qui étaient là pleurant de joie, s'écriaient : « La condition est remplie! » et le mariage était publié aux applaudissements de nombreux enthousiastes. Ce furent les fiançailles. Le mariage ne tarda pas, et la musicienne envolée avait fait place à l'épouse respectueuse et soumise. L'amour avait absorbé l'inspiration, ou plutôt la vie d'Émilia n'était plus qu'une inspiration amoureuse aux genoux du prince, si bien qu'il en était tout confus, lui qui ne devait son triomphe qu'au secret trouvé par un autre. Chaque parole tendre de la princesse était un glaive à deux tranchants qui transperçait son cœur. « Vous êtes mon

vainqueur et mon roi ! » lui disait-elle avec toute l'emphase de l'adoration ; et ce pauvre roi, honteux, songeait que sa couronne et son sceptre ne lui appartenaient pas. « Ne parlons plus musique, disait-il sans cesse d'un air embarrassé, et la princesse exigeait vingt fois par jour que les mélodies victorieuses s'envolassent du clavier. « Donnez la liberté, disait-elle, à ces colombes amoureuses qui ont amené notre union ! qu'elles me caressent de leurs ailes et m'enivrent de leurs baisers ! »

Hanswald s'efforçait de se substituer lui-même à l'effet produit par ces douces mélodies. Sa fortune se métamorphosait en merveilles aux pieds de sa fée enchanteresse. Il voulait à tout prix recouvrer la paix de l'âme et, se faisant aimer pour son amour, garantir la sécurité de sa vie. Il prépara les voies du mieux qu'il put, et, quand il se crut certain d'une seconde victoire, il fit son aveu à la princesse.

Il s'y prit assez adroitement. Il se rappela mot par mot son entretie navec le jeune Bénigne, et fut assez heureux pour faire comprendre à son adorée que tout son secret consistait dans une progression mathématique et qu'il n'y avait là qu'un hasard de calcul.

La princesse fit un grand éclat de rire et se mit à sauter comme une pensionnaire de seize ans. « Ce n'est que cela, dit-elle ; l'inspiration peut être vaincue par un calcul ! J'étais folle ! je me perdais dans les nuages ; je veux revivre sur la terre, je veux être une femme comme les autres. Adieu la musique et les arts à tout jamais ; mon mari, je ne veux plus aimer que vous. »

La princesse tint parole et assura à son époux un bonheur uni, dont il se contentait en expiation de sa faute. Elle se rendit au monde et à la vie active. M. et madame de Cervilly étaient heureux de son changement. C'était le modèle des ménagères, la patronne de toutes les œuvres pieuses. Elle se multipliait et rendait mille bons offices à tous ceux qui l'approchaient. Le bien la consumait, le beau lui était devenu indifférent.

Trois années s'écoulèrent ainsi pieuses et réglées comme les heures des couvents.

Au bout de ce temps-là un prédicateur célèbre attirait la foule à Notre-Dame, le prince et la princesse étaient assidus à ses conférences. Un jour qu'ils étaient assis dans la grande nef à attendre le sermon, un jeune homme passa près d'eux, qui se retourna en les voyant et se prit à les considérer avec une attention minutieuse. Le prince reconnut Bénigne Duché et sentit un tremblement nerveux lorsque ses yeux inquisiteurs s'arrêtèrent sur les siens et semblèrent lui montrer le visage affaissé et changé de la princesse. Il s'approcha discrètement de l'oreille de Hanswald et y glissa cette accusation terrible : « Vous ne l'aimiez pas! vous n'étiez pas digne d'elle. »

Le jeune homme traversa la foule, qui se dérangea complaisamment sur son passage ; il avait pris du corps et de la tournure, et sa tête illuminée en imposait sans effort. Il arriva à la tribune du fond suivi par l'œil brûlant du prince et monta légèrement l'escalier qui mène aux orgues. Quand le sermon fut achevé, au moment où la foule vivement émue se prête difficilement à une nouvelle émotion, les orgues éclatèrent comme la foudre du Sinaï et annoncèrent une mélodie large et sévère qui ravit en extase l'auditoire pieux. Le prince de Hanswald sentit ses cheveux se hérisser et toutes les fureurs d'Othello bouillonnèrent dans ses veines quand il vit à ses côtés la princesse Émilia redevenue pâle et immobile, comme avant son mariage, seulement d'une pâleur plus marbrée, d'une immobilité plus majestueuse encore. Il se leva inquiet, confia la princesse à ses gens, et alla se poster au bas de la tribune. Quand Bénigne descendit, il l'aida à traverser la foule, l'emprisonna dans une voiture et lui dit avec beaucoup de calme : « Monsieur, je suis marié à la princesse Émilia Faudoë de Cervilly ; vous me la ravissez, il faut que je vous tue. Choisissez vos témoins. » Bénigne en trouva sur la place même, le prince en prit sur la route, et ils se dirigèrent vers le bois de Vincennes. Tout fut terminé en deux

heures : Bénigne Duché reçut une balle au milieu du front. La princesse n'a jamais rien su de l'aventure.

Depuis, à travers les grilles qui bordent le petit chemin de ronde des Champs-Élysées auprès de l'ambassade turque, on aperçoit, au milieu d'une pelouse verte, un hôtel soutenu par des colonnes corinthiennes en marbre blanc. Le silence et la solitude l'habitent. La nuit, il en sort quelquefois deux ombres, au galop de chevaux étincelants. Tout ce qu'on dit de cette maison, c'est qu'elle est habitée par deux spectres : un fantôme et une statue.

LES DEUX FERMES.

Un jour, il me prit fantaisie d'étudier la campagne. J'entrai dans une salle d'attente de chemin de fer, et, lisant les noms des stations diverses écrits sur la pancarte, je m'arrêtai à la première, qui, m'étant tout à fait inconnue, offrait un attrait plus vif à ma curiosité. Je n'essaierai pas de décrire la cime des arbres et la courbe des horizons qui m'ont passé devant le nez ; j'arrive en une heure au plus sans avoir eu le temps d'échanger un mot avec les figures qui se trouvaient dans mon compartiment. J'ai bien entrevu quelques têtes d'étude ; tout ce qui était là se trouvait comme mon esprit en rapport immédiat avec les champs : fermiers, manouvriers, gens d'affaires, jusqu'au rentier, jusqu'à la nourrice. Nous vivons tous de la terre, et chacun y arrange son nid comme il sait, comme il peut, selon le vent qui souffle dans les ailes de son moulin.

Le wagon me laisse au bord de vastes plaines couvertes de

blés mûrissants. A une demi-lieue, quelques maisons blanches à toits rougeâtres indiquent un village dans un massif d'arbres domestiques : au delà, une montagne cultivée jusqu'à mi-côte, et le haut boisé, mi-taillis, mi-futaie : c'était justement ce que je cherchais. L'entrée du village est misérable, le chemin est crevé d'ornières, encombré d'ordures ; les haies, qui ne sont jamais taillées, prélèvent une dîme sur les charrettes de foin. Les poiriers tombent en décrépitude et les feuilles gourmandes mangent le fruit. Les paliers des maisons sont en ruine ; les bois sont mangés aux vers. Les filles de dix-huit ans n'ont que leur beauté à peine visible sous leur vêtement sordide ; les gars sont lavés par l'air, les vieillards font peur. A l'entrée du pays, une mare fétide amasse toutes les ordures et tous les miasmes. Il y barbote en famille des oies, des canards et jusqu'à des porcs. Les bestiaux y viennent boire ; heureusement que leur mufle est une sorte de filtre qui rejette la plus grosse part des immondices dont l'eau est infectée.

Des femmes qui paraissent toutes vieilles, à genoux dans la paille devant une planche de sapin lisse et savonnée, qu'elles appellent leur banc, lavent, si c'est le mot propre, une toile rousse dont la grosse crasse est chassée à grands coups de battoir, mais revient avec l'écume de l'eau verdâtre. Je passe. Une porte cochère pratiquée dans un mur élevé, maintenu par sa solidité seule, mais dévoré de lichen et de mousse, m'annonce une ferme. Je pousse le loquet de la petite porte et me voilà dans une cour spacieuse, mais puante ; le fumier n'est pas entouré de rigoles, et on enfonce jusqu'à la cheville dans un liquide roussâtre, qui perd ici en miasmes délétères ce qui serait ailleurs une source de fécondité. Le hangar est encombré de bois, charrettes, ustensiles ; la cabane des lapins est obstruée.

Il y a bien au milieu de ce désordre une certaine gaieté qui provient des mouvements et des cris des volatiles ; le coq d'Inde blanchâtre, dont le cou s'enfle et bourgeonne comme le nez d'un vieil ivrogne ; les canetons velus et les canes qui

boitent, tous en robe d'hermine et en manteaux veloutés ; les oies qui vont sus aux passants comme un troupeau d'imbéciles ; le coq fier comme un beau sultan au milieu de son harem ; les poules aussi bruyantes qu'une veillée de village, picorant dans le fumier le grain nourricier qui fait l'œuf du lendemain ; les cochons, encapuchonnés de leurs longues oreilles : tout cela bariolant de teintes rouges, de plumages de feu, de grisâtre, de blanchâtre, de vert doré, le fond d'or du fumier offrirait un thème admirable au pinceau d'un coloriste fanatique.

Mais l'*a* plus *b* et le deux et deux font quatre n'y trouveraient pas leur compte. Je vais plus loin, ce qui plaît sur la toile, grâce au talent du peintre qui emprunte sa magie au soleil et fait le rôle du Créateur plus beau à mesure que la création est plus avilie, cela est répugnant, vu au naturel, quand on conserve le sentiment de la dignité humaine.

La maison était seule et fermée à clef. J'aperçus à travers les vitres, un mobilier délabré composé de pièces rapportées de la ville et achetées à vil prix chez quelque marchand de bric-à-brac.

La porte de l'écurie, obstruée par le fumier, ne céda qu'à grand'peine. Les vaches étaient belles, mais sales : le taureau était superbe, mais inabordable pour cause autre que sa férocité.

J'entendis crier la porte cochère sur ses gonds rouillés. Un petit vieillard, en blouse bleue encrassée par de longs et rares cheveux gris, en repoussait les battants d'une main rousse et décharnée. Ses petits yeux diamantés se dardèrent sur moi et prenaient déjà mon signalement, quand je lui dis le premier :

« Bonjour, monsieur ! pourriez-vous me louer un pied-à-terre ?

— C'est une chambre qu'il vous faut ? Eh bien ! je vais dételer, et vous allez entrer goûter notre vin. Nous verrons à vous arranger. Vous êtes de la ville ?

— Comme vous voyez.

— Est-ce que vous êtes architecte ?

— Non, non.

— Vous vivez de vos rentes ?

— Pas le moins du monde.

— Ah ! ah ! Mais je veux vous la louer cher, ma chambre.

— Combien donc ?

— Deux cents francs par an.

— Mettons cent francs, et c'est une affaire entendue.

Pendant ce dialogue, les chevaux, de grosse race normande, mal peignés, vu l'âge et la petite taille du bonhomme, prenaient d'eux-mêmes le chemin de l'écurie. »

Lui, en se cachant autant qu'il put de sa blouse, *avint* la clef sous une grosse pierre, et m'invitant à le suivre, descendit trois marches fendues qui aboutissaient à une chambre basse; il tira d'un vieux garde-manger un pot en faïence noire, qui s'évasait en forme de bonnet de prêtre, et me dit, prenant une autre clef derrière la porte :

— Attendez-moi une minute.

L'examen qu'il avait fait de ma personne et de ma physionomie lui avait inspiré juste assez de confiance pour m'accorder l'espace d'une minute la garde et la disposition de son sanctuaire de famille, sous la surveillance des dieux lares les plus mal décrassés qu'on puisse imaginer.

Il remonta avec son piché, rinça deux de ces verres à côtes qui ont donné lieu à l'ancien dicton : Boire à petits coups, » et me versa fort libéralement d'un vin qu'on aurait pris à sa couleur de rose pour du jus de groseille. Au goût, c'était ce qu'on pourrait nommer en style scientifique une boisson acidulée.

Pensait-il trouver dans ce petit vin un compère qui l'aiderait à me faire conclure un mauvais marché ? J'ai peine à le croire.

La poire fut coupée par le milieu, et le marché se conclut à 150 francs. A défaut de vin suret, la bonhomie proverbiale du paysan avait atteint son but.

C'est dans ses rapports journaliers avec l'habitant des villes

que le paysan laisse voir, aux seuls yeux exercés, les facettes ou plutôt les nuances imperceptibles de son caractère.

Le bonhomme était marié en secondes noces, ayant eu des enfants du premier lit, à une femme qui, avec lui, faisait bien la paire.

La fourmi n'est pas moins prêteuse et plus accapareuse. Elle avait ses qualités et ses défauts, laborieuse comme cet insecte, plus vigilante que le coq, plus criarde que l'hirondelle. Je l'ai vue s'attendrir et pleurer sincèrement à la nouvelle d'un accident survenu à un voyageur. L'image de la mort violente agit fortement sur les personnes laborieuses, qui n'ont pour but de leurs efforts que d'amasser des gros sous, pour les changer en pièces de cinq francs, et d'empiler des pièces de cinq francs, pour les changer en biens-fonds ou les convertir en pièces jaunes, que l'on amasse dans une grande jatte d'argile.

Prendre par petites parcelles, sans se laisser découvrir, et garder avec des yeux d'Argus le trésor sans cesse grossi, semblait être le soin unique de cette dame, fort estimable du reste, par devant le notaire qu'elle faisait vivre, et les tribunaux qui ne pouvaient être immiscés à ses peccadilles.

Elle racontait elle-même, et dans un langage coloré, comme un sauvage ses captures, le récit d'une de ses fraudes à main armée.

« Un jour, dit-elle, en faisant de l'herbe, je m'étais laissée aller hors de mon terrain, j'avais mis deux tabliers noués ensemble, et ma tête disparaissait sous ma charge, comme un âne qui revient de moisson, quand tout d'un coup je me sens culbutée dans un fossé, les jambes en l'air, et deux jalouses, avec leurs faucilles, se mettent à couper mes cordes et à se partager mon herbe. Je ne fais qu'un saut de l'autre côté du fossé, et à mon tour, ma faucille en l'air, de foncer sur elles comme une furieuse. J'en accroche une par le chignon, et je tape sur l'autre. J'ai vu leur sang, et j'ai repris mon herbe. »

La nuit, on aurait dit que les âmes revenaient dans ses pots.

C'était elle qui mettait la présure dans le lait, écrémait les jattes, enlevait le caillé, étendait le fromage sur les brins de paille, battait le beurre, comptait ses œufs, et s'endormait d'un sommeil de chien de berger, après avoir donné un coup d'œil à son épargne.

En quatre heures elle faisait son marché, et il fallait deux heures pour aller à la ville et en revenir. Le mari, parti du matin, ne revenait que le soir, trébuchant. Jamais un mot de reproche ; elle savait que l'homme est d'autant plus honteux qu'on lui fait moins sentir sa faute. C'était une rusée diplomate, maîtresse de tout, sauf de quelques pièces de cinq francs que le vieux loup retenait sur ses marchés, et cachait dans de vieux bas, sous la feuillette de vin, dans le plâtre, sur un chevron, dans un trou de mur. Quelquefois la fouine passait, et drelin, drelin, drelin ! Le son argentin accusait le cacheur, qui rentrait la queue basse et tremblait de voir sa vigoureuse moitié user des moyens de rigueur. Elle se contentait de mettre les oiseaux en cage, et engageait fermement son homme à ne pas recommencer.

Les extras dudit bonhomme consistaient en une partie de cartes au cabaret, le dimanche, et quand il allait au marché, en une portion de fricot, suivie du gloria et du pousse-café, tout en causant du prix des grains avec ses confrères de la halle. Ces mœurs-là sont fort répandues.

Le bruit courait qu'étant plus jeune, ces petits défauts étaient couronnés par une propension assez mal dissimulée à protéger les filles de ferme, comme dans les grandes villes certains notables protégent les danseuses. Ces bruits assez mal fondés lui donnaient un petit air important et un petit air malin qui ne lui messeyaient pas. C'était un rempart contre l'accusation d'avarice ; et quoique ce vice n'en soit presque pas un à la campagne, ce n'est pas celui qu'on y affiche le plus.

Le vieux au fond était avare. C'était à grand'peine et sur la

fin de sa carrière seulement, qu'on l'avait vu s'adjoindre un ou deux aides, et il avait soin de les choisir parmi les adolescents imberbes qui servent encore la messe. Il les prenait par la douceur, les encourageait par des lazzis, et les payait avec de bonnes paroles et un peu de cette piquette dont nous avons fait l'éloge au commencement. A mesure qu'ils se fortifiaient, il les serrait de plus près et se les attachait par une paire de sabots donnée à propos, une pièce de dix sous le dimanche, et nourris ! « Ne fréquentez pas les mauvaises compagnies, » leur disait-il paternellement. Il ne voulait pas que des indiscrets vinssent leur siffler aux oreilles : « Combien gagnes-tu ? » et puis, dans le temps, la mère du jeune homme avait eu un billet en souffrance. L'occasion était belle pour se faire payer, et le vieux renard ne la manquait pas. Avec cela, peu curieux.

Demeurant à quelques lieues de Paris, il y avait mené un jour une voiture de foin qu'il n'avait pu vendre sur place au marché du canton. Arrivé sur les onze heures, il était reparti à trois, n'ayant pas trouvé que le quai de la Seine fût différent là de ce qu'il est ailleurs. Ne se sentant pas en sûreté avec son sac d'argent, il était rentré en grande hâte, gourmandant ses bêtes et jurant qu'on ne le reprendrait plus sur cette vilaine grand'route.

Comme j'ai prévenu dans mon petit préambule que j'étais venu là étudier la campagne, on ne m'en voudra pas de passer sous silence les choses qui me seront purement personnelles et n'ajoutent rien à l'étude que je fais d'après nature de ces types si accentués qu'on retrouve néanmoins dans presque tous les villages de France, nature de hobereaux sortis de la glèbe et qui lui sont restés fidèles, alliant, aux velléités dominatrices des petits seigneurs d'autrefois, l'astuce bourgeoise du moyen âge et les qualités solides du bon manouvrier : tête et bras, au détriment du cœur et du sommet de l'intelligence ; perception fine, application prompte, entêtement systématique, stoïcisme brutal, voilà le résumé du caractère de ces nouveaux tenanciers de la terre qui ont

fait la transition de 89 à nos jours et que les paysans d'aujourd'hui doivent remplacer en retenant leurs qualités et en effaçant leurs vices, qui le plus souvent ne sont que des qualités mêmes.

Des concessions de bon voisinage, faites à leur amour du gain qui était la caractéristique des deux époux, m'avaient initié à leurs pensées les plus secrètes et m'avaient permis d'assister, quand j'en avais le désir, à toutes les péripéties de leur existence.

Quelquefois la bonne femme, âgée de soixante-treize ans, m'adressait de fins compliments, me faisait des caresses et allait jusqu'à m'envoyer des chatteries telles que fromage à la crème, œufs bien frais et galette feuilletée, avec des quartiers de pomme dessus. Où voulait-elle en venir?

— Ne pourriez-vous point m'enseigner la lecture? Je ne connais que mes lettres, mais je ne sais point les assembler. Je ne sais pas si ce sont mes verres de lunettes qui sont troubles ou ma vue qui se perd, mais je ne puis lire que les prières que je sais par cœur. Sortez-moi de là, je n'y vois plus qu'un nuage. Ne pourriez-vous pas, vous qui avez tant de si beaux livres, passer un moment de votre soirée à m'apprendre ce que vous savez, en payant, bien entendu ; seulement à signer mon nom et pouvoir déchiffrer mes baux. Tenez, lisez-moi seulement cette page.

Et tous ces préparatifs aboutissaient à me faire lire l'acte qu'elle avait passé chez le notaire dans la journée, et je voyais, à l'immobilité de son regard bleu clair et à ses lèvres pincées, qu'elle en contrôlait mot pour mot l'exactitude.

Le mari s'étant aperçu que je prenais un intérêt fort vif à tout ce qui touchait à l'agriculture, que je mettais le nez sur le moindre brin d'herbe, et que l'encolure d'une bête et les détails les plus minutieux du ménage rustique ne m'étaient pas indifférents, me fit un jour une proposition que j'acceptai de grand cœur.

— Voulez-vous, me dit-il, assister à une vente par adjudication d'une grande ferme? j'y vais pour acheter ce qui

pourra me convenir et surveiller le recouvrement d'une créance. Je vous offre une place à côté de moi sur ma charrette ; je vous mettrai une botte de foin pour diminuer les cahots, et là-bas j'espère que vous payerez pot.

— Convenu.

Le plus beau cheval de charrue, abattant lourdement ses larges sabots couronnés de crins jaunissants, nous mena en une heure et demie, d'un trot dur et impitoyable, jusqu'à la métairie, qui se trouvait à deux lieues de distance.

La cour était encombrée de villageois de tout ordre, depuis propriétaires jusqu'aux simples manouvriers, jusqu'aux maîtres d'école. On y voyait des fermières avec leur bonnet à longues ailes blanches et leurs filles en bonnets nouveaux brodés, retenus par des rubans de satin blanc piqué, au-dessus du front, par une épingle en or à grosse tête, en cellule d'abeille. C'était un fourmillement, une cohue, un boulvari général. Le notaire, tout en noir, assisté de son clerc, buvait un verre de vin sur la table de la cuisine, en feuilletant l'inventaire. Le commissaire priseur était avec son crieur, monté sur une sorte d'estrade supportée par des tonneaux. Les petites bougies l'attendaient et la foule bourdonnait autour. On commença l'adjudication des lots de terre, et ce fut une vraie curée. On eût dit que chaque assistant s'était juré de faire monter son voisin jusqu'au double de la valeur énoncée; mais à une certaine limite l'ardeur se ralentissait, et la proie était adjugée quelquefois à un imprudent ou à un malintentionné qui comptait sur une surenchère.

C'était pitié de voir l'adjudicataire suivre de l'œil la petite flamme de la bougie, qui bientôt n'était plus qu'un fumeron, et au cri sacramentel : Adjugé ! il tournait le dos à l'estrade, baissait la tête et s'enfuyait pour se soustraire aux félicitations ou aux lazzi, suivant que le marché était plus ou moins bon ; quelquefois aussi pour dissimuler la pudeur de l'avare pris en flagrant délit d'acquisition.

On en vint aux bestiaux. Les ruminants, bœufs, vaches, moutons, défilaient, bergers ou bergères en tête; les chevaux

trottaient montés par les charretiers, et chacun de s'approcher, d'examiner de la tête aux pieds, de faire tourner les bêtes, de les tâter, de les critiquer, supputant l'âge, les qualités, les vices rédhibitoires.

La ferme ne formait qu'un seul lot, qui fut adjugé à bas prix. Je surpris des larmes dans les yeux d'un homme pâle, mais d'une tête ferme. Les bergères s'essuyaient les paupières du coin de leur tablier.

Quand on en vint au mobilier et au linge, ce fut une irruption de femmes qui se disputaient la moindre guenille avec plus d'acharnement que les hommes n'en avaient mis à se partager les lopins de terre et le matériel.

Quand tout fut terminé, les créanciers entrèrent dans une salle basse, et conférèrent avec les hommes de loi. En attendant mon vieil introducteur, je promenais un regard triste sur cette scène de dévastation. L'orage ni la grêle ne touchent pas au fond de la terre, l'incendie est quelquefois réparé par les assurances, et il ne s'attaque le plus souvent qu'à une portion du bâtiment ou de la récolte : la déconfiture ne laisse que le chef de la famille, les siens, un peu de paille et un bois de lit : c'est navrant.

Quand le vieux sortit de la conférence, il augmenta mon serrement de cœur en me disant d'un air aisé et sans façon :

— C'était un brave homme; nous serons tous payés.

— Et vous avez poursuivi impitoyablement un homme que vous ruinez, et qui, sans vous faire de tort, pouvait continuer à travailler, à vivre, lui et sa famille, dans une honnête aisance ?

— Que voulez-vous? chacun le sien, fit mon interlocuteur, et l'on ne sait jamais qui perd ni qui gagne. Ce n'est pas le premier, ce ne sera pas le dernier non plus. D'ailleurs, ça menait trop grand train : la femme avait une robe de soie, la fille une montre de Paris et des souliers de ville. Ça n'avait pas l'air de vous regarder quand on passait à côté d'eux; voilà...

Je fus admis au dîner des créanciers et des hommes d'af-

faires; les plats étaient larges, le vin abondant, la joie grosse et bruyante. Ces sortes de cérémonies sont des prétextes à dîner, et les plus ladres se rattrapent ces jours-là du jeûne forcé qu'ils s'imposent le reste du temps.

Mon vieillard y était traité, comme ancien et surtout comme richard, avec les plus grands honneurs. On faisait silence dès qu'il ouvrait la bouche, assuré qu'il ne s'en échapperait jamais une phrase contraire à l'intérêt du gros propriétaire. Il mêlait pourtant à sa conversation quelques sarcasmes contre les seigneurs, et se plaignait de ne pas avoir le droit de chasser sur ses propres terres, dévorées, disait-il, par le gibier qui s'échappe des chasses des gros messieurs.

— Ils devraient bien garder leur gibier, disait-il, et, ne leur en déplaise, je fais alliance avec le braconnier.

Un sourire malicieux erra sur toutes les lèvres.

— En voilà un bon! s'écriaient-ils. Celui-là, vous pouvez lui commander lièvre, perdreau, bécasse, râle de genêts, tout ce qu'il vous plaira : servi à la minute. Il a un chien bien élevé; quand il regarde d'un côté, le chien regarde de l'autre, ce qui fait qu'ils ne sont jamais pris.

Les propos s'alourdirent; la nuit tomba, et nous regagnâmes le logis en parlant chacun de notre côté, sans nous comprendre.

— Eh bien, vous avez vu de bons vivants?

— Oui.

— Vous êtes-vous bien amusé pour ce que ça vous a coûté?

Allons, il me reproche son dîner.

— Vous savez bien que ce n'était pas vous qui payiez non plus, et j'ai regret à ces morceaux qui coûtent peut-être tant de larmes.

Il fit claquer son fouet, et n'entendit pas, du moins de l'âme.

Au retour, sa femme lui cria du fond de sa chambre :

— Eh bien, y a-t-il gras?

— C'est bon, c'est bon, nous ne perdrons pas tout.

Le vieux faisait encore ses réserves.

La vie de cet ancien était très-réglée et fort monotone, mais il n'avait pas l'air de s'ennuyer plus que le balancier de son horloge, qui depuis soixante et dix ans découpait en fraction de minute cette existence engrénée à la mode d'autrefois. Levé aux premières teintes du crépuscule, il tirait deux seaux d'eau pour abreuver ses chevaux, et avait soin de se frotter les yeux avec le bout flandreux de la corde à puits, croyant, d'après une vieille tradition, que cette fraîche ablution matinale était un spécifique souverain pour conserver la vue. C'était le seul soin hygiénique dont il usât, ne s'étant pas lavé entièrement, avouait-il, depuis un jour qu'il s'était laissé choir à la rivière, en cherchant des écrevisses sous une berge.

Après avoir mangé la soupe, il allait à la charrue et revenait goûter à onze heures. Reparti à midi, on ne le revoyait plus qu'à la brume, sauf l'hiver, où il passait le temps à se morfondre devant l'âtre, grignotant continuellement un morceau de pain et de fromage qu'il faisait glisser avec la piquette que nous avons décrite. Les occupations variaient avec les saisons, et ses seuls jours de peine, c'était à la moisson et aux vendanges, parce qu'il fallait nourrir et payer son monde.

Nous avons déjà fait remarquer plus haut qu'il excellait dans l'art d'embaucher la jeunesse et de réduire les salaires; tout cela par routine et par peur de manquer. Tous les di , douze ans, il donnait un grand repas à ses enfants du premier lit. La femme du second, après s'être fait tirer l'oreille et avoir lésiné et criaillé, s'exécutait de bonne grâce. On décrochait les grands plats de toute couleur; et, ce jour-là, il se consommait des mystères de cuisine qui auraient fait mourir M. Carême, le cuisinier du roi d'Angleterre Georges IV, s'il avait surpris la vieille sorcière mêlant dans une sauce à la crème et à la farine, avec force épices poudreuses, lapins, vieilles poules et blanquettes de veau. La vieille prévoyait qu'elle aurait un jour des comptes à régler avec cette famille, et, par intérêt, elle les recevait bien.

Tout le monde sait que, dans la campagne encroûtée, on

va plutôt chercher le médecin pour le bœuf, la vache et l'âne, que pour l'homme ou la femme. J'en ai vu la preuve flagrante : c'est de l'anti-morale en action.

Notre paysan, à force de persévérer dans cette malpropreté du corps que nous poursuivons à outrance, et qui est au physique le pendant de l'avarice et de la ladrerie morale, le bonhomme sentit un jour ses orteils attaqués, que dis-je, rongés! Une vermine imperceptible, de celle que le seul microscope Raspail a classée, conséquence obligée d'une incurie systématique, lui fit sentir des douleurs qu'il confondit avec la goutte! Le principe n'était pas le même : ce sont vins fins, liqueurs exquises, grande chère et bombance qui engendrent les goutteux; les ladres ont la vermine. Il y avait suppuration infecte à l'endroit que nous avons désigné.

Croiriez-vous qu'un ange de dévouement, de beauté et de patience, à qui le vieux s'était plaint avec cette bonhomie qui dérivait chez lui de l'instinct de conservation; qu'une personne aussi charmante que les fleurs écrasées tous les jours par sa charrue ou sous les pieds de ses vaches, prit le pied, comme Jésus fit à ses apôtres, le fit baigner dans l'eau tiède et, lavé, le pansa plusieurs fois par jour sans que l'animal en eût un sentiment de reconnaissance?

La mort fut son prix.

Et cette mort qui le paya punit aussi la vieille, qui se vit enlever un à un par les enfants du premier lit tous les morceaux qu'elle croyait avaler.

Ne la plaignons pas trop; elle avait fait ses réserves, et, grâce au maître d'école du village, qu'elle avait constitué son avocat, elle avait su tirer son épingle du jeu, sans parler des jattes de terre enlevées la nuit, qui ne contenaient pas de l'eau fraîche ni de la crème.

Trois ans après, je repassai dans ce lieu qui m'avait fourni ample sujet d'observations, et j'eus la curiosité d'entrer dans mon ancien réduit.

Les abords en étaient propres; une rigole entraînait les eaux à la mare; une chaussée offrait un asile aux piétons

contre la boue, et un lit de pierres taillées menu formait au milieu du chemin une couche solide aux bêtes et aux voitures. La porte cochère de la ferme était neuve et d'un beau bois de chêne, avec des traverses en fer et des clous à tête ronde luisants.

On n'avait conservé des anciens corps de ferme que les grands bâtiments suffisamment vastes et aérés pour loger les fourrages, le blé et la paille. Les écuries, dallées à neuf, laissaient égoutter le fumier par un conduit en pierre. La litière des animaux était fraîche. L'ordre, l'abondance, la propreté et une sage économie s'y faisaient remarquer dans les moindres détails, aux ustensiles en bon état, aux outils luisants, à la circulation d'un air frais, à la netteté des vitres, au jaillissement des eaux.

La maison d'habitation, reconstruite sur un modèle moderne simple et élégant, rappelait cette nouvelle architecture qui a trouvé son principe et son application dans nos gares de chemins de fer, et qui est destinée à régénérer en France et dans le monde entier l'habitation de l'homme. L'emploi bien réparti des cintres, colonnettes et appuis de fer; du bois comme étai, de la brique ou de la terre comme fondation et bâtisse; de la brique plate, du zinc et de l'ardoise pour la toiture, donnera à nos cultivateurs civilisés des demeures qui rivaliseront en confortable avec les plus belles villas des gens riches, et qui les surpasseront par la simplicité et l'économie de l'agencement.

A l'intérieur, quel calme, quelle fraîcheur, quelle gaieté provenant du jeu libre de la lumière sur des objets harmonieux de lignes et de contours ! Les tables en bois lavé; l'étagère chargée de vaisselle bien choisie; les meubles, armoire, garde-manger, d'une construction solide et ornée, qui attestait le travail d'un ouvrier habile. Et les hôtes ! avenants : une belle paysanne entourée d'enfants comme un pommier chargé de fruits, ou une vigne ornée de pampres.

Des garçons plus grands, vêtus de toile, coiffés de paille, chaussés de cuir solide, mais propre : — des filles assises à la

couture dans les intervalles que leur laissaient les occupations du dehors;— une ragoûtante paysanne, les coudes nus, faisant la cuisine avec une propreté appétissante ; — le chef de l'âtre, grand, tanné par le travail, l'œil vif, le cheveu frisé à l'air, et d'un blond roux, la voix fortement timbrée, mais douce, faisant les honneurs de chez soi, s'enquérant des nouveaux procédés, menant visiter la machine à battre, causant des assolements et du profit que l'on a à distiller la betterave; offrant ensuite, de grand cœur, un vin un peu fort de l'année précédente, réchappé à la mauvaise année, grâce à sa prévoyance :

Tout cela effaçait de mon esprit les impressions pénibles qu'y avait laissées son prédécesseur.

Je me récriai sur ce changement, et ne pus m'empêcher de lui dire :

— On voit qu'une main habile et intelligente a passé par là.

— Que voulez-vous? reprit le bon fermier, qui conservait avec vénération la mémoire de son père; le père était un fort brave homme, un ancien ; il avait eu ses misères, il a créé et conservé le fonds; moi, je n'ai plus qu'à le faire produire et à l'embellir. J'ai profité de ses réserves. Croiriez-vous qu'avec l'habitude où il était de se restreindre sur tout, il ne retirait pas mille écus d'un fonds dont je fais dix ou douze mille francs aujourd'hui, grâce aux conseils d'un excellent métayer que je me suis adjoint, et qui avait eu des rapports désagréables avec l'ancien?

Je vis entrer un personnage dont la figure, animée et contente, contrastait heureusement avec celle que j'avais déplorée pitoyablement le jour de l'adjudication dont j'ai tracé une légère esquisse. C'était le fermier exproprié, qui avait trouvé, dans le fils de l'avare, une réparation à son infortune. La soirée se passa fort gaiement ; il y eut un repas simple, mais où les verres et les saillies s'entre-choquèrent souvent. On m'offrait, avec une diminution de prix, de reprendre une petite chambre dans la ferme.

— Nous sommes assez grandement, disait-il, pour vous loger, pour vous nourrir à peu de frais; vous vivrez plus aisément qu'à la ville, et de temps en temps, à la veillée, vous nous lirez ce qu'il y a dans les livres, ou vous nous chanterez quelque bon refrain rustique.

— Hélas! mes chers amis, leur répondis-je, Jean Guestré est un pauvre chrétien errant qui doit promener sa vue et sa bonne et sa mauvaise humeur un peu partout; un seul pays ne suffirait pas à l'instruire. Tout ce qu'il promet, c'est de ne jamais passer devant la ferme rajeunie, sans venir s'y convaincre par ses yeux que, loin de dégénérer, nous nous améliorons. En attendant, trinquons à notre prochaine revue; et j'espère avoir quelques bonnes nouvelles à vous raconter à mon prochain voyage.

La ménagère voulut se déranger avec ses petits enfants pour accompagner l'hôte; mais un geste la retint en place.

Le fermier ne me quitta qu'au bord de la mare, non plus fétide comme autrefois, mais récurée et rafraîchie par un ruisseau limpide qu'on a détourné de la montagne. J'espère que cet amour de la propreté ne tardera pas à se répandre, et que pas un village de France ne pourra bientôt plus encourir à ce sujet le plus petit reproche.

VIE DE JACQUARD

De tous les hommes illustres auxquels la ville de Lyon a donné naissance, Jacquard est celui dont le renom et les œu-

vres se sont le plus universellement répandus, et dont la gloire est le plus en harmonie avec le génie industriel de cette grande cité.

Peut-on imaginer une figure qui reproduise plus fidèlement, en l'élevant à sa plus haute expression, le type de cette race laborieuse qui, depuis tant de siècles, enfante les merveilles du luxe sans réclamer pour elle-même autre chose que le plus modique salaire?

L'ouvrier homme de génie, l'homme de génie vertueux, c'est là tout Jacquard. Assiégé de tribulations, il se dévoue à son idée, la développe, la rend pratique, en offre les prémices à sa ville natale, en enrichit le monde entier et se contente d'un morceau de pain; encore ce morceau de pain lui est-il contesté et rendu amer par les plus sanglants outrages!

Dernier trait qui ajoute l'auréole du juste à ce front déjà couronné par le génie! Jacquard ne se plaint pas d'être méconnu, il trouve même une excuse à ceux qui le maltraitent.

Enfant de Lyon, j'ai recherché avec une sorte de piété filiale les faits les plus obscurs qui se rattachent à cette vie si simple et si admirable.

Je vais les exposer et les coordonner le plus fidèlement qu'il me sera possible.

La famille de Jacquard tient à cette race populaire primitive où tant de génies vigoureux ont puisé leur sève; on retrouve sa racine dans les carrières du village de Couzon, qui, de temps immémorial, fournissent à Lyon la pierre de ses bâtiments.

Jacquard, Joseph-Marie, est né à Lyon le 7 du mois de juillet de l'année 1752.

Ces prénoms sont consignés dans son acte de baptême; il paraît que dans la suite Jacquard signa : Charles-Marie.

Son père, Jean-Charles Jacquard, ouvrier tisseur à la grande tire, était maître ouvrier en étoffes brochées d'or, d'argent et de soie.

Sa mère, Antoinette Rive, était liseuse de dessins, métier qui suppose une intelligence assez exercée.

Isaac-Charles Jacquard, son aïeul, était tailleur de pierre à Couzon, où il cultivait un petit champ, et où l'on montre encore aujourd'hui une cour qui a conservé le nom de Cour Jacquard.

Son père, qui le destinait à être son successeur, ne prit pas grand souci de son éducation. Elle se fit toute seule; Jacquard sut à peu près lire, écrire et compter sans qu'on lui eût connu de maître. N'était-il pas inspiré par son génie et secondé par les plus heureuses dispositions?

Dans sa dixième année, il subit la première et la plus terrible des épreuves : il eut à pleurer la mort de sa mère.

Quand il eut de douze à treize ans, son père l'avertit qu'il fallait choisir un état, et lui conseilla naturellement de faire son apprentissage dans la maison paternelle. Avec son coup d'œil observateur, le jeune Jacquard avait dû s'apercevoir que le métier rudimentaire dont on se servait alors pour tisser les étoffes était surchargé de complications inutiles : comme s'il en eût été rebuté à l'avance, il refusa de s'y assujettir.

Il est à présumer que ce refus de rester en apprentissage chez son père décida de son entrée chez un de ses parents, M. Barret, imprimeur-libraire.

Il y a quelques contradictions à cet égard dans les documents que j'ai pu consulter.

Vers la même époque on retrouve Jacquard dans l'atelier de M. Saulnier, l'un des plus habiles fondeurs du temps. Mais il est difficile de préciser aucune date dans l'intervalle qui sépare la mort de sa mère de la mort de son père, qui arriva dix ans plus tard, c'est-à-dire quand il atteignait sa vingtième année.

Dans toute cette période, on nous le montre toujours occupé de mécanique, de petites inventions utiles à diverses industries, donnant même à son père quelques aperçus nouveaux sur les changements à faire dans ses métiers; si nous le perdons un instant de vue, nous ne le savons pas moins

absorbé dans ces recherches préliminaires qui doivent amener un jour sa grande découverte, celle qui sera aux yeux de la postérité son véritable titre de gloire.

Témoin des difficultés sans nombre qui rendaient à son père et aux autres ouvriers le travail sur l'ancien métier si pénible, il rêvait aux moyens de le simplifier, et, comme la mise à exécution de ce dessein exigeait une connaissance approfondie des anciens modes de fabrication, il commençait à regretter vivement le temps qu'il n'avait pas consacré à cette étude. L'exiguïté de ses ressources l'empêchait de s'y adonner entièrement.

Sur ces entrefaites, son père fut atteint d'une grave maladie qui l'enleva quelque temps après à la tendresse de son fils, au moment même où celui-ci se préoccupait de diminuer ses fatigues, de faciliter son travail, de lui assurer un peu de repos au terme de sa carrière.

Voilà donc Jacquard orphelin à vingt ans et en possession d'un modique patrimoine. Il monte une fabrique de tissus façonnés, occupe des ouvriers en assez grand nombre, engage sa responsabilité dans des opérations commerciales; son âge, son inexpérience, sa bonhomie et sa droiture, n'étaient pas précisément ce qu'il fallait pour mener à bien son entreprise; il y eut des déboires et n'y réussit pas.

Soucieux, mécontent, presque à bout de ressources, il chercha une consolation dans le mariage.

Vers 1777, il épousa une demoiselle Boichon; M. Boichon, son père, était armurier à Lyon. On le leurra de la promesse d'une dot; sa belle-mère le fit s'engager dans des procès qui n'aboutirent qu'à sa ruine. Jacquard en fut réduit à vendre une maison qu'il avait à Couzon pour payer ses dettes. Les heureuses qualités de sa femme le dédommagèrent de ses tribulations, aussi lui conserva-t-il jusqu'à sa mort le plus tendre attachement.

Elle lui donna un fils.

Nous touchons à cette époque agitée où Jacquard eut besoin de la ferme conscience de son génie pour surmonter les

difficultés et triompher des obstacles. Avant de passer outre, jetons un dernier regard sur cette enfance et cette jeunesse, mi-rêveuses, mi-actives, que j'aurais voulu analyser dans le plus petit détail et dont il ne reste que des souvenirs incomplets; Jacquard lui-même, à la fin de sa vie, ne nous a laissé que des aperçus très-vagues sur ses commencements.

Un de ses admirateurs lui avait entendu dire, dans un épanchement familier, qu'il avait travaillé en qualité de prote à une édition de Jean-Jacques Rousseau, imprimée à Lyon. Il aimait aussi à rappeler qu'il avait cultivé les arts et la poésie; il montrait avec une douce satisfaction une bibliothèque assez considérable, composée de nos classiques, réunie par lui à grand'peine, et qui lui avait coûté bien des privations. Il avait prélevé sur les besoins du corps cette nourriture du cœur et de l'esprit.

Shakspeare fait dire à un de ses personnages : « Il n'aime pas la musique, ce doit être un méchant. » On pourrait retourner la phrase en faveur de Jacquard : il adorait la musique; en outre, il avait une jolie voix qu'il dirigeait à merveille, et c'est au souvenir de cet agrément que madame Jacquard attribuait sa première pensée d'amour.

On sait de ses premiers travaux, mais sans pouvoir assigner une date certaine, que l'imprimerie et la coutellerie lui durent quelques innovations ingénieuses et utiles.

Le mécanicien J. Ponçon rapportait à Jacquard la première idée d'un perfectionnement qu'il avait introduit dans le métier, qui permettait de tisser alternativement deux armures, et de fabriquer tour à tour du taffetas, de la serge et des cravates à bordure satinée sur toutes faces.

La première découverte de Jacquard appliquée au métier à tisser les étoffes remonte à l'année 1790. Dans sa demande d'un brevet, le 13 septembre 1801, Jacquard en fait mention. Je cite ses paroles textuelles : « J'obtins d'abord, en 1790, « un succès important ; je donnai, à cette époque, aux ma- « nufactures, une machine qui depuis a été mise en usage de « telle manière, qu'en 1801 elle existait sur près de qua-

« tre mille métiers dans la seule commune de Lyon. »

C'est donc longtemps avant 1790 qu'il dut être frappé des inconvénients graves que l'ancien métier présentait, et qu'il résume ainsi dans le préambule de la demande de brevet que nous venons de citer :

« 1° Les divers faisceaux de lacs qu'on jette sur une des « parties latérales du métier où se trouve placé le tireur oc- « cupent dans un atelier une place qu'on pourrait employer « autrement ;

« 2° La nécessité de préparer au tireur l'ouvrage qu'il doit « faire embarrasse le métier d'une quantité d'objets dont la « disposition exige de grands frais ;

« 3° Enfin, avec ces métiers, on éprouve l'inconvénient « très-grave de ne pouvoir se passer d'un tireur de lacs. »

Ce langage technique, usité dans ces sortes de pièces, ne nous donne que les causes apparentes et matérielles qui ont déterminé Jacquard à commencer et poursuivre ses recherches. Mais il eut un mobile plus élevé, une pensée plus humaine : le désir de mettre un terme à d'indescriptibles souffrances en même temps que la conscience d'être utile. Sa vie tout entière en offre une preuve vivante.

L'ancien métier présentait comme un fouillis inextricable, une multitude de faisceaux de cordes verticales rattachés à d'autres cordes horizontales (le *sample* et le *rame*), qu'il fallait tirer les uns après les autres pour lever tels ou tels fils de la chaîne qui devaient livrer passage à la navette armée du fil de la trame. Cette besogne était exécutée par un subalterne sous les ordres de l'ouvrier tisseur.

L'âme sensible de Jacquard s'était émue à l'aspect de ces êtres souffrants et dégradés, réduits à l'état d'instruments passifs et de véritables automates, qu'on appelait alors le tireur ou la tireuse de lacs.

Un orphelin, un enfant disgracié de la nature, le plus souvent une jeune fille abandonnée que le hasard ou plutôt un mauvais génie avait amenée de la campagne inculte dans cette grande ville, qui lui faisait payer cher son hospitalité,

pauvres créatures dont l'âme allait être atrophiée, s'attelaient à ce métier, s'y courbaient comme sous un joug, obéissant à une sorte de grognement de l'ouvrier tisseur, tiraient le *rame* ou déplaçaient les faisceaux du *sample*, se tenaient pendant de longues heures dans une position gênante qui arrêtait leur respiration et déformait leurs membres. Ajoutez à cela une maigre pitance, et ces vices grossiers qu'enfantent la misère, l'ignorance, l'abrutissement : c'en était assez pour faire pulluler une race difforme et rachitique aujourd'hui éteinte et disparue du sol lyonnais, grâce au génie bienveillant de Jacquard et à sa merveilleuse découverte.

Je constate ici une lacune de dix ans dans l'existence intellectuelle du modeste inventeur.

La Révolution française éclate et change la direction de ses travaux ; la ville ne lui offre plus les garanties de sécurité, ni les ressources suffisantes pour subvenir aux dépenses de son petit ménage.

Ne faut-il pas nourrir et élever ce fils que le ciel lui a envoyé pour bénir son union ?

Sa probité, son mérite déjà connu, inspirèrent à une dame Rousset, qui possédait dans le Bugey des carrières de gypse, de lui en confier l'exploitation.

En 1793, les Lyonnais se déclarent en hostilité contre la Convention et affirment qu'elle n'est plus libre. Jacquard ne veut pas être séparé des siens dans un péril aussi imminent : il s'empresse de les rejoindre.

Il prend les armes avec ses concitoyens ; on le nomme d'abord sous-officier. Son fils, âgé de quatorze ans, l'accompagne. Pendant toute la durée du siége il montra un sang-froid et une énergie à toute épreuve. Cela ne doit pas étonner dans un homme qui fut toute sa vie si modeste. Le courage appartient aux âmes simples. Que la carrière soit plus ou moins éclatante, que la gloire soit précédée de fanfares ou grandisse à petit bruit, ce sont toujours les mêmes qualités qui font les véritables héros.

Lorsque les armées de la Convention eurent pénétré dans

la ville, Jacquard, à qui était réservé le triste sort des vaincus, fut arraché aux bras d'une épouse en larmes par la prévoyance active de son fils, qui, pour le sauver, l'enrôla et s'enrôla lui-même dans les armées de la République.

Ils allèrent rejoindre un régiment qui s'était formé dans Lyon des débris de l'armée du siége. Jacquard et son fils faisaient partie du contrôle de la cinquième compagnie du deuxième bataillon du Rhône, dit Commune-Affranchie. Leur capitaine se nommait André. Le régiment allait bloquer Toulon; près de Valence, il reçut un contre-ordre et se rendit au bord du Rhin, où il campa trois mois devant Néhozel. L'ennemi était en observation de l'autre côté du fleuve; on ne pouvait se procurer qu'à six lieues du camp des vivres, qu'une chaleur excessive mettait en putréfaction. Une épidémie se déclara, et cette troupe, qui allait à douze cents hommes, se vit réduite à quatre cents.

Madame Jacquard se désolait dans les angoisses de l'attente et dans l'absence de toutes nouvelles. Au bout de trois mois, elle reçut de son mari une lettre datée de Saint-Amour, en Franche-Comté. Dès qu'elle sut où retrouver les objets de son affection, elle accourut en toute hâte; elle ne prit que le temps de les presser contre son cœur et reprit le chemin de Lyon. Pauvre mère, un pressentiment ne vint-il pas l'avertir qu'elle embrassait son fils pour la dernière fois?

On avait confié à Jacquard la surveillance de cent vingt réfractaires, prisonniers dans un petit village; il les traitait avec une grande douceur dont il ne tarda pas à se féliciter. Un beau jour on apprend qu'une armée ennemie approche du village qu'ils occupent. Jacquard assemble sa petite troupe, la harangue et promet la liberté à ceux qui feront leur devoir. A l'exception de trois, tous marchèrent à sa suite; ils forcèrent l'ennemi de se retirer, puis rejoignirent le régiment à Hagueneau, où Jacquard fit maintenir sa promesse et obtint la remise de leur peine.

L'exemple du père agissait puissamment sur le fils, et la valeureuse conduite du fils n'était pas une médiocre consola-

tion pour le père, qui reportait sur cette tête chérie toutes ses espérances d'avenir. Il était à la veille de les voir déçues.

Rien ne coûte à la Providence pour ramener un homme dans le chemin qu'elle lui a tracé. Quand Dieu exigea d'Abraham le sacrifice d'Isaac, il se contenta de mettre à l'épreuve la vertu de ce patriarche, et, au moment où celui-ci allait immoler son fils, la Bible nous montre le bras d'un ange qui détourne le glaive.

Notre héros subit l'épreuve jusqu'au bout : des circonstances indépendantes de sa volonté l'avaient contraint à suivre son fils dans une carrière pleine de périls et de séductions qui le détournait de son but; la patrie y gagnait deux valeureux soldats, peut-être un grand capitaine ! l'industrie y perdait un sauveur et un rénovateur. Il ne pouvait être ramené dans sa voie que par une secousse violente. Son fils tomba frappé d'un coup de feu : la blessure était mortelle. Après l'avoir recueilli dans ses bras, le père dut s'arracher à cette étreinte : la discipline le liait au régiment. Le pauvre enfant, laissé à l'hôpital, mourut en priant Dieu *d'affectionner les auteurs de ses jours*. Nous citons ces dernières paroles telles qu'elles s'étaient conservées dans la mémoire de ses parents désolés.

On essaya vainement de consoler Jacquard ; pour l'attacher à l'état militaire on le nomme gouverneur de la ville de Worms; mais rien ne pouvait désormais le distraire de son chagrin.

Il abandonna le service pour aller auprès de son épouse lui prodiguer des consolations qu'elle seule pouvait lui rendre.

Elle vivait dans une condition précaire, occupée à tresser de la paille, en compagnie d'une jeune fille, Marguerite Vignard. Celle-ci voua dès lors aux deux époux une affection qui leur a survécu. Jacquard fut obligé, pour vivre, de se plier à cette besogne ingrate.

Nous atteignons ainsi à l'année 1801, à l'époque où il fit sa première demande de brevet.

Lyon réparait ses désastres ; les principaux chefs d'industrie, qui s'étaient retirés en Suisse et en Allemagne pour laisser passer l'orage, venaient de rentrer avec leurs familles. Les métiers se remontaient et faisaient entendre, de la Croix-Rousse à Saint-Just, leurs battements réguliers ; les manufacturiers demandaient à cor et à cris du bon marché et des procédés plus simples pour mettre la fabrication en harmonie avec les conditions d'existence créées par de nouvelles institutions. Les habits de la noblesse et les ornements d'église ne suffisaient plus à alimenter l'activité des fabriques ; il n'y avait qu'un salut : élargir le plus possible le cercle et généraliser l'usage de la soie.

Jacquard se posa le problème et tenta de le résoudre. Il reprit ses études abandonnées, et se remit à l'œuvre avec cette patience dont on peut dire qu'elle est la mère des inventions. L'inspiration donne l'idée, la patience en trouve l'application.

Il construisit en petit une machine qui répondait tant bien que mal aux conditions qu'il s'était imposées : supprimer le tirage des lacs, simplifier l'ancien système. Le plan et l'explication qu'en donne l'auteur lui-même restent déposés au ministère de l'intérieur, sous le numéro 245 des brevets, à la date du 13 septembre 1801.

Admis quelque temps auparavant à l'exposition des produits de l'industrie nationale de Paris, ce premier essai avait été distingué par le jury, mais n'avait obtenu toutefois qu'une médaille de bronze.

Depuis, l'inventeur y fit des modifications telles, que, dans la seconde machine, celle qui a porté son nom, on aurait peine à retrouver la trace de la première.

Néanmoins Jacquard établit sur ce modèle un métier qui fut trouvé digne de fixer l'attention de la consulta cisalpine convoquée à Lyon par le premier consul Bonaparte. Quelques membres de cette illustre assemblée, chargés d'examiner ce travail, allèrent visiter Jacquard au petit domicile qu'il occupait dans la rue de la Pêcherie. Cette première visite lui en

attira beaucoup d'autres et l'entoura d'une certaine considération. On commençait à entrevoir que le bonhomme pourrait bien un jour ou l'autre être de quelque utilité à l'industrie de son pays ; la municipalité lui concéda un logement au palais Saint-Pierre, à la condition qu'il formerait gratuitement, d'après sa méthode, un certain nombre de jeunes ouvriers.

Deux années s'écoulèrent, pleines d'enseignements précieux pour les apprentis et de douces espérances pour le maître, qui voyait poindre sa bonne étoile et sacrifiait jusqu'à son dernier sou pour la construction de ses modèles. Il oublia d'en réclamer le remboursement.

Le mérite de l'inventeur avait déjà percé l'obscurité ; l'occasion lui vint de se produire avec plus d'éclat.

L'Angleterre avait un grand intérêt marchand à ce que l'on découvrît un moyen de fabriquer au métier les filets de la pêche, la main n'allant pas assez vite.

Avant même que la paix d'Amiens fût conclue, la Société des Arts de Londres avait proposé une récompense considérable pour celui qui découvrirait ce procédé plus expéditif.

En 1803, la Société des Sciences et Arts de Paris mit le même sujet au concours, avec l'offre d'une grande médaille d'or. Outre l'importance commerciale de cette recherche, l'honneur d'une double récompense offerte simultanément par les deux puissances rivales devait singulièrement exciter l'émulation de tous ceux à qui leur génie ou des études spéciales donnaient le droit d'entrer dans la lice. Jacquard, ayant eu connaissance du programme dans une réunion d'amis, en épousa l'idée et y consacra comme toujours son temps et son pécule. Il reparut peu de temps après avec une moitié de filet qu'il avait tissée à la mécanique ! Soit pénurie, soit négligence (et peut-on deviner pour quel secret motif les oiseaux abandonnent leurs œufs?), il avait renoncé à l'invention et au prix dont elle devait être couronnée.

Une heureuse indiscrétion de ses amis ne permit pas qu'il

perdit ainsi le fruit de son labeur. M. Bureaux de Puzy, alors préfet du Rhône, avait eu connaissance des particularités que nous venons de raconter.

Il mande auprès de lui Jacquard ; il lui apprend qu'il a informé le premier consul de sa découverte, et qu'il a immédiatement reçu l'ordre d'en vérifier l'authenticité. Au bout de quelques jours, Jacquard rapporte un filet à demi tissé, et, pour qu'il ne reste plus aucun doute dans la pensée du magistrat, il le prie d'ajouter lui-même une maille à ce tissu.

A peine laissa-t-on à notre inventeur le temps de faire ses adieux à sa femme : une chaise de poste l'emmena rapidement à Paris.

Une commission avait été nommée pour l'examen de son mécanisme. Sans perdre de temps on conduisit Jacquard au Conservatoire des Arts-et-Métiers.

Il y fut présenté à cette commission dont l'illustre Carnot faisait partie. Jacquard, sous une mise très-simple, ne répondait pas à l'idée qu'on s'était faite d'un homme de génie, d'un nouvel Archimède. Carnot, se méprenant, lui dit d'aller chercher son maître pour qu'il vint lui-même donner ses explications.

Jacquard fut obligé de décliner son nom et sa qualité. « C'est donc toi, reprit brusquement le ministre, qui as la prétention de faire ce que Dieu lui-même ne pourrait exécuter, un nœud avec un fil tendu? » La réponse de Jacquard fut simple, mais précise ; il se fit écouter et s'en tira à son très-grand honneur.

On le fit passer dans une pièce voisine, où il trouva tous les ustensiles nécessaires, et, assisté de quelques ouvriers, il ajusta son métier à la hâte et put donner, séance tenante, une démonstration pratique de sa découverte.

A la suite de cette épreuve, Jacquard fut admis au Conservatoire des Arts-et-Métiers de Paris, qui occupe le même emplacement que l'ancienne abbaye de Saint-Martin. On lui assura un traitement de trois mille francs par an, et, le 2 février 1804, la Société d'encouragement des Sciences et Arts

de Paris lui décerna cette fois la grande médaille d'or.

M. Molard, qui était alors directeur du Conservatoire des Arts-et-Métiers, mit à la disposition de l'ingénieux mécanicien tout ce qui pouvait l'aider dans la mise à exécution des conceptions de son génie. Celui-ci sut mettre le temps à profit : il restaura ou inventa des machines destinées, les unes au métier à la barre, les autres à la fabrication toute particulière des rubans de velours à deux faces qui se font à Saint-Étienne, d'autres enfin à des métiers d'étoffes de coton à double et triple navette.

Ce fut là qu'il vit pour la première fois une machine oubliée du célèbre ingénieur Vaucanson, à laquelle ses détracteurs l'accusèrent d'avoir emprunté son système.

M. Molard, dans une lettre qui a été conservée, le chargeait de remonter cet ancien appareil, et de le mettre en état de fonctionner.

Dans ce métier figuraient déjà les cartons percés; mais ils étaient poussés par une personne assise à la droite de l'ouvrier, faisant la même fonction que le tireur de lacs du métier à *samples* et à *rame*. Le mécanisme en était très-compliqué et aurait entraîné la dépense énorme de dix mille francs, pour ne donner qu'un dessin très-réduit de quinze à seize centimètres, tandis qu'avec les cartons employés par Jacquard, le dessin peut varier et se compliquer à l'infini, et nous sommes bien loin de ce prix inabordable de dix mille francs! pour la somme de cent à deux cents francs on établissait le nouveau métier.

Vaucanson ne faisait que changer la besogne du tireur de lacs ; Jacquard le supprime et le remplace par une pédale qui fait mouvoir un mécanisme d'une ingénieuse simplicité.

C'est là l'invention que Jacquard a puisée dans son génie et qu'aucun précédent n'a pu lui faire deviner. Dès lors le *lisage* et le *perçage* des cartons reçoivent une application que Vaucanson n'avait pas même entrevue, et Jacquard avait employé son cylindre dès 1790.

Toutes les investigations faites par les hommes les plus

compétents et les historiens les plus désintéressés, ont amené ce résultat :

Que Jacquard fut bien l'inventeur de sa machine, qu'il en donna un premier modèle en 1790, qu'il le perfectionna en 1801, puis en 1806, qu'il lui donna la dernière main dans l'intervalle qui sépare cette dernière date de 1822; que le cylindre de Vaucanson et les tablettes de Falcon ne le mettaient même pas sur la trace de la solution du problème dont la gloire lui appartient irrévocablement.

Des perfectionnements ont été apportés depuis à son mécanisme, et spécialement par MM. Fétinet, Bély, Breton, Tranchet, Skola, Jaillet, Arnaud, mécaniciens; par M. Moulins, passementier; par M. Meziat, professeur de théorie à Lyon. Le principe générateur a été trouvé et appliqué par Jacquard. C'est à lui que nous sommes redevables de ces immenses bienfaits : l'émancipation intellectuelle d'une classe vouée à toutes les misères, la prospérité de la fabrique lyonnaise et des cités industrielles, l'expansion et le bon marché des tissus!

Nous reviendrons aux conséquences de cette première découverte. Une digression était nécessaire pour jeter un peu de clarté sur ce dédale inextricable où le narrateur et le lecteur ont besoin d'être guidés par un fil d'Ariane. Maintenant que l'écheveau est un peu débrouillé, nous allons continuer le récit des actions et de la vie de notre grand homme jusqu'au dénoûment.

Pendant qu'il était au Conservatoire des Arts-et-Métiers, Jacquard eut les encouragements de la future impératrice Joséphine. Il est hors de doute qu'avec l'appui de Bonaparte il ne se fût poussé rapidement aux honneurs et aux emplois. Mais il n'eut jamais de velléité ambitieuse.

La ville de Lyon ne tarda pas à le rappeler; Jacquard, comme un bon fils, ne voulut pas se représenter dans sa ville natale sans lui rapporter un nouveau tribut de son génie, un gage de sa vive affection. Il étudia les procédés usités aux Gobelins pour la fabrication des tapisseries et y appliqua son système.

Les notices ne s'accordent pas sur l'époque de son retour à Lyon; elles varient de 1804 à 1805.

A son arrivée, les administrateurs de l'hospice de l'Antiquaille lui offrirent, pour lui et sa femme, la table et le logement, et lui conférèrent la direction d'un atelier où il essaya de divers tissus de laine et soie, à l'imitation des Gobelins, en employant ses méthodes.

Tout d'un coup l'administration s'arrêta devant les dépenses ou les difficultés de la nouvelle entreprise, l'atelier fut supprimé. Jacquard se réfugie au palais Saint-Pierre, dans le petit logement qu'il avait précédemment occupé; l'administration des Musées le lui conteste, et le voilà sans une pierre où poser sa tête, obligé de chercher un asile dans un des quartiers les plus tristes de Lyon, le quartier d'Ainay, à ce qu'on dit.

Au milieu de tous ces déboires, l'homme de génie ne reste pas sans consolations. On en peut juger par cette lettre que le célèbre Camille Jordan, alors secrétaire de la Société des Amis du commerce et des arts de Lyon, adresse à M. Defarge, qui exerçait par intérim les fonctions de préfet.

« Monsieur,

« J'ai mis sous les yeux du conseil de notre Société la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du 1er fructidor. Il n'attend qu'une réunion plus nombreuse de la Société pour dresser la liste que vous désirez et pour vous l'envoyer. Il se borne pour le moment à vous rappeler un homme bien précieux à l'industrie de notre ville, M. Jacquard, et à vous prier de l'appuyer auprès du gouvernement dans les justes demandes qu'il peut avoir à faire. Je vous prie, Monsieur, d'agréer l'assurance de mon respect.

« Lyon, 13 fructidor an XIII.

« Camille Jordan. »

Vers cette époque, Jacquard entre en relations avec M. Pernon, député de Lyon au Corps législatif, dont il était un des tribuns. M. Pernon avait une fabrique importante dirigée

alors par M. Zacharie Grand. On y exécutait de magnifiques étoffes, au moyen des anciens métiers à *samples* et *accrochage*, perfectionnés par de la Salle. On voit que, vers la fin du siècle dernier, le dessinateur de la Salle avait apporté de notables améliorations dans le tissage des étoffes de luxe. Quelques-unes de ces étoffes, remarquables par la hauteur des dessins et le grand nombre des *lacs*, exigeaient deux *cassins*, et conséquemment deux tireurs de cordes indépendamment du tisseur. Jacquard les suppléa par son système, et restreignit la besogne à un seul ouvrier.

Ce fut au commencement de février 1806 que M. Grand fit le premier essai de son métier dans l'atelier Imbert, quai de Retz, n° 45. Il fonctionnait avec quelques difficultés, mais M. Grand le jugea si avantageux, qu'il appuya en sa faveur auprès de M. Pernon la demande d'une pension de trois mille francs en faveur de l'inventeur, en lui imposant la condition de travailler au perfectionnement de son métier, de le faire adopter par les manufacturiers lyonnais, et de diriger les travaux de fabrique des établissements communaux.

Mis aux prises avec les difficultés de la pratique, l'habile théoricien y trouva de nouveaux aperçus. Le mouvement des crochets était gêné, il fallut le régler et le maîtriser par des *élastiques*, puis supprimer le *charriot* et le remplacer par la *presse mobile à ressorts*. Arnaud, ouvrier tisseur et mécanicien, et le mécanicien Breton l'aidaient dans ces découvertes, Arnaud, pour le premier, Breton, pour le second de ces perfectionnements.

M. Pernon mit Jacquard en rapport avec le conseil municipal et avec la chambre de commerce de Lyon. Une nouvelle commission fut nommée pour procéder à un examen définitif de sa découverte; cette commission s'adjoignit les hommes les plus compétents choisis parmi les ouvriers et les fabricants les plus expérimentés. Ils reconnurent que les machines successivement proposées pour suppléer la manœuvre du *tireur de lacs*, sous le nom de mécaniques à la Dardois, à la Ponçon et à la Brun, présentaient de nombreux inconvénients.

Ils constatèrent que le procédé de Jacquard était d'une application immédiate et facile. Leur témoignage en sa faveur fut unanime. Dès lors son invention put être considérée comme une œuvre de génie, qui devait assurer à son auteur la reconnaissance de ses contemporains.

Enfin, un décret impérial de Napoléon, daté de Berlin du 17 octobre 1806, autorisa l'administration municipale de Lyon à traiter avec Jacquard de ses procédés mécaniques, moyennant une pension viagère de trois mille francs réversible par moitié sur la tête de sa veuve, dans le cas de survivance de cette dernière. Par la signature de ce traité, son brevet tomba dans le domaine public.

Acheter trois mille francs d'incalculables bénéfices et une telle gloire industrielle!

La ville de Lyon faisait un bon marché.

On dit à ce propos que l'empereur Napoléon, apposant sa signature au bas du décret qui ratifiait cette convention entre la ville marchande et l'inventeur, ne put retenir cette exclamation : « En voilà un qui se contente de peu! »

Cela prouve bien la philosophie du bonhomme, comparable en ceci à notre la Fontaine, et au poëte si regretté de la France, notre modeste Béranger! Il est arrivé au terme que le sage assigne à ses désirs, un peu au-dessous de cette médiocrité dorée qui semblait à Horace la limite du bonheur. Désormais rien ne le tentera plus. Il n'use pas même du privilége que lui a concédé le gouvernement, qui lui assurait une prime de cinquante francs sur chacun des métiers où serait appliqué son système. Les offres lui viennent de toutes parts : Amiens, Saint-Quentin et Rouen l'appellent à la direction de leurs ateliers pour le tissage du lin, du fil et du coton; Manchester propose une somme considérable. Jacquard s'est voué à sa ville natale; sa pension de trois mille francs suffit à assurer son indépendance; il touche aux plus grands hommes par le côté le plus indestructible, la vertu.

La pensée qui avait soutenu Jacquard dans ses travaux était à la fois économique, industrielle et toute humaine. Elle

ne devait pas être comprise tout d'abord du grand nombre, peu éclairé sur ses véritables intérêts.

Comme il arrive à la suite de toute innovation qui occasionne un déplacement, on ne vit dans l'invention de Jacquard qu'une suppression de bras et de salaires. Ce restaurateur de la fabrique lyonnaise, ce fondateur de la prospérité générale, fut regardé par ses anciens compagnons comme un ennemi public et un *faiseur de pauvres*. La malveillance s'empara de ces dispositions funestes et ne fit que les envenimer. Les colères sourdes éclatèrent, on en vint à des voies de fait, on lui cracha au visage, et, un jour, près de la porte Saint-Clair, un groupe de furieux allait entraîner Jacquard dans le Rhône, si quelques hommes de cœur ne s'étaient trouvés là pour l'arracher aux mains de ces fanatiques.

On ne dit pas qu'il se soit défendu, lui qui avait combattu au siége et dans les armées de la République! Il se contentait de répondre avec une résignation évangélique : « Ce que j'ai fait est à leur avantage, mais ils ne peuvent le comprendre. »

Si la machine de Jacquard supprimait une fonction subalterne, abusive et oppressive, qu'on appelait le *tir des lacs*, par l'extension qu'elle donnait à l'industrie de la soie elle en alimentait une foule d'autres plus dignement rétribuées.

On le comprend : les débouchés plus rapides entraînaient une mise en œuvre considérable de la matière première, depuis l'éducation du ver à soie jusqu'à la vente en détail de l'étoffe et du ruban.

Que de familles opulentes doivent leur élévation et leur bien-être à cette heureuse invention dirigée ou utilisée par un chef intelligent! Combien d'autres y ont trouvé une modeste aisance ; quel plus grand nombre enfin y gagne le pain de chaque jour! Comptez ce que le moulinage, la teinture, le dévidage, l'ourdissage, la mise en carte, le tissage, l'apprêt, l'emballage, occupent de bras et de doigts agiles! Leur nombre, loin d'être diminué, a été décuplé par l'invention du métier à la Jacquard. Que d'artisans et de mécaniciens y sont

occupés! Que d'artistes qui en vivent y trouvent par surcroît cette satisfaction si légitime d'un succès moins éclatant qu'utile, de savoir que leur fantaisie embellit l'existence de filles et de femmes aimées! On ne peut pas réduire en chiffres le plaisir que peut faire naître, partout où une femme respire, le présent ou seulement la vue du tissu le plus léger que nuance une pensée d'artiste.

Dans un mémoire couronné par l'Académie de Lyon en 1857, M. Louis Bonnand expose « que Jacquard avait augmenté de quatre-vingt-dix neuf mille fr. par jour, soit trente « millions par an, la somme payée par l'industrie lyonnaise à « l'agriculture et au commerce pour l'achat des soies, et, en « même temps, d'un chiffre extrêmement considérable, mais « qu'on ne peut pas aussi exactement évaluer, le montant « annuel de divers salaires, main-d'œuvre et bénéfices de « tous les nombreux agents de la fabrication. »

Pour introduire l'usage de son métier dans la fabrication, quoique autorisé par l'appui de M. Pernon, et vivement secondé par le zèle de M. Grand, le directeur de sa fabrique, Jacquard eut longtemps à lutter contre la routine et la malveillance, tantôt des ouvriers tisseurs, tantôt des mécaniciens, qui ne pouvaient se déshabituer du métier à la tire. N'y eut-il pas jusqu'à des propriétaires qui imposèrent cette condition à des maîtres d'atelier : Si vous avez des métiers à la Jacquard je ne loue pas ; comme si la nouvelle machine devait entraîner la ruine de leurs maisons ! Quelques ouvriers prétendirent que les métiers livrés par Jacquard fonctionnaient mal. Pendant un séjour qu'il fit à Paris, des bruits calomnieux se répandirent : il s'était réfugié, disait-on, à Londres pour échapper à la vindicte d'une population qu'il avait trompée! Cité au tribunal pour une accusation de ce genre, il y fut condamné à huit cents francs en restitution. Jacquard, averti de ces menées par sa femme, eut hâte de revenir; il obtint que les métiers fussent transportés au palais Saint-Pierre, où il fit tisser l'étoffe sous ses yeux; c'était l'étoffe d'un meuble qui plus tard, envoyé aux Tuileries, y reçut le nom de Meuble Jacquard.

En 1809, la fabrique de Lyon commença sérieusement à adopter la machine Jacquard; à la même époque, M. Privat en fit l'application à la fabrication des tissus de coton façonnés.

De 1812 à 1813, le nouveau système a généralement prévalu; il y avait à Lyon environ dix-huit mille métiers battant à la Jacquard. Depuis, leur nombre a dépassé cinquante mille à Lyon et dans un rayon de quelques lieues alentour.

Sur la fin de l'Empire, de nouvelles cabales s'étaient formées contre le malheureux inventeur; on prétendait qu'il ne remplissait pas les conditions imposées par le décret qui lui avait alloué une pension, que nulle invention nouvelle ne motivait cette rente annuelle de mille écus.

On dirait qu'il est dans la destinée des grands hommes d'être en butte aux tracasseries les plus vulgaires. Ils ne conquièrent leur gloire que par une expiation anticipée.

Il ne faut pas accuser, il faut plaindre les gens à courte vue qui servent d'instruments à cette fatalité brutale, ou plutôt à ce dessein caché de la Providence. Certes, ceux qui lui contestaient ce modique salaire pour ses immenses services étaient loin de soupçonner quelle responsabilité ils assumaient vis-à-vis de l'histoire et de la postérité.

Mentionnons avec bonheur un homme de bien, M. Saunier d'Ainay, qui avait insisté efficacement auprès de M. de Bondy, alors préfet du Rhône, pour obtenir la réparation de cette injustice. Peu de temps après, Louis XVIII le nomma chevalier de la Légion d'honneur; il touche au déclin de sa carrière, une longue et heureuse vieillesse va le consoler et le récompenser des fatigues de l'âge mûr.

A une lieue au-dessous de Lyon, on arrive à la petite rivière d'Oullins, qui coule des hauteurs d'Yzeron et se jette sur la gauche dans le Rhône. A un endroit où la rivière est égayée par le bruit des laveuses, s'élève la maisonnette qui a servi de retraite à Jacquard; elle provenait de l'héritage de sa femme, comme si la destinée eût voulu lui donner une

fiche de consolation en le dédommageant des tracas qu'il avait essuyés à la suite de son mariage. Là il se survécut à lui-même, et l'homme de bien compléta l'homme de génie.

Tous les matins, une promenade d'une heure ou deux au *délité* (je trouve ce mot dans une notice, est-il de Jacquard lui-même?); le soin d'une petite métairie et la culture des fleurs sont ses récréations journalières; le reste du temps est consacré aux investigations mécaniques, aux rêveries de la science, à la lecture de ses auteurs favoris; quelquefois l'étude empiète sur son sommeil et pourrait altérer sa santé. Madame Jacquard y veille avec un soin assidu. Elle se croit obligée de recourir aux moyens énergiques : elle cache la bougie, elle brouille les papiers, dépareille les instruments de mathématique, ou égare les outils. Avec un esprit tant soit peu tourné à la Jean-Jacques, le bonhomme aurait cru voir jusqu'à son chevet un ennemi domestique; mais sa douceur innée ne se démentit jamais. Il ne voyait dans ces petites taquineries que l'excès de la sollicitude conjugale, et s'il avait l'air de s'en fâcher, c'était à la manière des amoureux qui se brouillent pour amener un raccommodement.

Il n'était pas si confiné dans sa solitude que le bruit de sa renommée n'arrivât jusqu'à lui. Il vit naître et grandir sa gloire : sa ville natale, toutes les cités industrielles, se disputaient ses procédés. La France, la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre, les États-Unis, jusqu'aux Indes et à la Chine, profitaient du bénéfice de son invention, et faisaient un échange immense de tissus marqués, pour ainsi dire, à son effigie.

En 1825, l'Angleterre avait demandé l'autorisation de faire sortir de France cinq cents de ces métiers; malgré le refus du gouvernement français, l'invention avait passé les mers, et l'œuvre de Jacquard s'était implantée sur les plages les plus lointaines, où expire le bruit des plus grandes renommées.

La nouvelle des bénéfices produits par son invention le comblait de joie; il n'en regrettait pas et n'en eût pas revendiqué la moindre parcelle. Il lui suffisait d'avoir conquis l'es-

time de ses concitoyens et de jouir en paix de son aisance rustique. De temps à autre, quelque illustre visite venait lui confirmer le témoignage de sa célébrité. De nouvelles propositions le sollicitaient de quitter sa retraite, le monde lui ouvrait des perspectives dorées ; mais lui, à l'image de quelques héros antiques, il montrait du doigt ses légumes, ses fruits, ses fleurs, ses génisses, et, dans un langage qui avait conservé l'accent des anciens *canuts*, comme le bon Nodier avait gardé l'accent du Jura, il témoignait par des paroles simples, mais bien senties, que ses désirs se bornaient là.

Un jour, un haut personnage venu d'Angleterre insistait vivement pour lui faire accepter des propositions de son gouvernement; Jacquard refusait. A bout de sa logique, l'étranger lui montra comme dernier argument une lettre autographe du roi Louis XVIII; Jacquard, l'ayant lue attentivement, fit cette réponse laconique : « Il n'est permis qu'au roi de France d'oublier qu'il est né Français. »

Oullins conserve la mémoire de sa sollicitude pour les mal heureux ; il donnait des vêtements aux enfants pauvres, et, comme si les dons pécuniaires ne suffisaient pas à témoigner de sa sympathie à l'infortune, il se faisait l'égal des plus misérables, et chargeait avec bonhomie sur ses épaules le fardeau d'un vieux bûcheron accablé de fatigue.

Ses rares voyages à la ville avaient pour but la visite de quelques anciens amis ouvriers ou inventeurs qu'il aimait à assister, soit de sa bourse vidée en secret, soit des conseils de sa douce philosophie.

Dans son intérieur, il était affable et accessible à tous ; il éclairait volontiers des leçons de son expérience ceux qu venaient le consulter même dans un intérêt personnel.

Il avait eu la douleur de recevoir le dernier soupir de son épouse bien-aimée ; depuis lors, sa vie s'était recueillie de plus en plus. On raconte qu'il reçut une violente secousse morale des événements qui agitèrent Lyon en 1834. Il ne pouvait se faire à la triste pensée de tant de sang généreux répandu des deux parts. Jacquard avait travaillé pour les arts

de la paix, et son rêve le plus doux eût été de voir la concorde régner entre ses concitoyens. Quelque temps après les journées d'avril, sa santé s'affaiblit graduellement ; dès le mois de mai, ses souffrances devinrent sérieuses. Marguerite Vignard, sa fidèle gardienne, ne quittait presque plus son chevet. La maladie ne fit qu'empirer pendant les deux mois suivants.

Au commencement du mois d'août, il sentit que sa fin était proche; il disait à celle qui avait été pour sa femme comme pour lui une amie dévouée jusqu'au dernier moment : « Je vais rejoindre ma femme et mon fils; adieu, ma pauvre Marguerite, ne t'attriste pas de mon bonheur. » Il reçut les consolations de la religion et s'éteignit doucement à une heure du matin, le 7 août 1834, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Quelle occasion plus solennelle pouvait être offerte à la reconnaissance de cette ville dont Jacquard avait fondé la prospérité ! Le lecteur s'attend à des funérailles nombreuses où aurait éclaté la douleur du peuple et qui auraient réalisé cette pensée de Mirabeau : Les nations ne doivent porter le deuil que de leurs bienfaiteurs.

Lyon n'envoya qu'une vingtaine de personnes aux obsèques de cet homme utile. On cite, parmi ceux qui accompagnèrent son cercueil, M. Grognier, secrétaire de la Société d'agriculture et des arts, dont Jacquard faisait partie, M. le docteur Pichard et un représentant de la fabrique lyonnaise, M. Bonnand. Ils ajoutèrent quelques paroles d'éloge et de regret à une allocution touchante de M. le curé d'Oullins. Le docteur Pichard proposa d'ouvrir une souscription pour honorer la mémoire de Jacquard.

Depuis, une pierre commémorative a été placée dans la petite église d'Oullins, et dans le cimetière a été planté un mûrier symbolique qui ombrage encore la place où reposent ses ossements.

. . . . . Laisse-lui son mûrier !
Quel marbre fastueux, quel fût orné d'acanthe

Vaudrait ce vert symbole et cette ombre éloquente?
Vivant, il eût fait choix de ce riant cyprès;
Et ces plantes des champs qui croissent tout auprès,
Ces mauves, ce mouron où le passereau vole,
N'est-ce pas de ses jours la douce parabole?
Car, si Jacquard fut grand, il fut plus simple encor;

J. Tisseur. *Une visite au tombeau de Jacquard.*

Le conseil municipal de Lyon avait confié à M. Bonnefond, professeur de peinture au palais des Beaux-Arts, la mission de reproduire sur la toile les traits de l'homme de génie, du vertueux inventeur.

M. Bonnefond avait dû à cette circonstance de connaître Jacquard et d'entrer dans sa familiarité. Il avait conçu pour lui une admiration sincère qui est vivante dans son œuvre et l'associe dans notre souvenir à la reconnaissance que nous vouons au grand homme.

Sa ville natale lui a fait ériger sur la place Sathonay une statue en bronze dont l'exécution a été confiée à M. Foyatier.

Son éloge en prose a été mis deux fois au concours par l'Académie de Lyon; une première fois en 1835, et, le seul mémoire présenté n'ayant pas été jugé digne du prix, le même sujet avait été proposé pour le concours de 1837. L'ouvrage couronné cette fois est de M. Louis Bonnand, et porte cette épigraphe : *Virtute duce, comite gloria.*

Enfin, le 7 juillet 1852, un compatriote de Jacquard, M. Mathieu de Bonafous, fait l'offre à l'Académie de Lyon, dont il était membre, d'une médaille d'or de mille francs qui doit être décernée à l'auteur de la meilleure composition en vers sur l'illustre mécanicien lyonnais.

Dans sa séance du 21 juin 1853, l'honorable compagnie jugeait digne de cette récompense le poëme de M. Jean Tisseur, intitulé : *Une visite au tombeau de Jacquard.*

Le rapport sur ce concours est dû à la plume éloquente du poëte Victor de Laprade. Il y rend pleine justice à l'œuvre de son confrère, et consacre le jugement de l'Académie lyonnaise par des considérations de la plus haute moralité.

Dans le cadre étroit que je m'étais imposé j'ai omis à dessein la description technique du métier à la Jacquard; le mémoire qui porte le n° 2 du concours de 1837 en contient une très-détaillée, qui reste déposée aux archives du palais des Beaux-Arts de Lyon.

Mais nulle explication écrite ne peut suppléer la visite et l'examen du métier lui-même, en compagnie d'un ouvrier intelligent. Les ouvriers tisseurs sont à l'œuvre de Jacquard ce que sont à celle de Mozart des musiciens exercés; les uns expliquent à nos oreilles, les autres à nos yeux l'ouvrage et la pensée du maître. Quelle délicieuse mélodie! quelle admirable étoffe!

La même belle personne chante un air de Mozart et se pare d'un tissu qui, sans Jacquard, n'aurait pas existé. Son invention, qui porte le cachet de l'utile, touche aux côtés les plus délicats du sentiment et de la fantaisie.

Jacquard s'est imposé de grands sacrifices, il a surmonté mille obstacles; mais que d'heureux n'a-t-il pas faits!

Sa gloire a des fondements indestructibles dans les âmes les plus délicates, comme dans les intelligences les plus élevées, et dans le cœur de tous.

Son nom brille à une place d'honneur sur la liste des inventeurs célèbres qui, depuis les premiers temps, et si fréquemment depuis un siècle, contribuent au progrès de l'esprit, en lui assujettissant la matière.

RABELAIS

La fin du quinzième siècle et le commencement du seizième forment une des périodes les plus intéressantes de l'histoire.

Le nouveau monde est découvert par Christophe Colomb, l'ancien est exhumé par Gutenberg; l'imagination est éveillée par les récits des pays lointains; le goût des arts se réveillle à la lecture des auteurs grecs et latins mis à la portée de tous par la récente invention de l'imprimerie;

Copernic nous dit ce que c'est que la terre; Ambroise Paré, André Vésale, Paracelse, nous apprennent ce que c'est que la structure de l'homme et le mouvement intérieur de la vie;

Bernard de Palissy fait ses études sur nature;

Les papes, qui ont perdu de leur suprématie temporelle, tiennent encore le sceptre des arts: ils ont Michel-Ange et Raphaël; Titien illumine de ses crayons les analyses anatomiques d'André Vésale; la France, sous son roi protecteur des sciences et des lettres, prisonnier à Pavie, fait échec à Charles-Quint, rêvant l'empire universel; Luther en Allemagne, Henri VIII en Angleterre, opèrent la grande scission religieuse; les partis se déchirent; les bûchers s'allument; la science et les arts éclosent et fleurissent : ce mouvement si prodigieux et si divers des esprits s'appelle la Renaissance.

Utile diversion aux passions et aux intrigues, un immense éclat de rire se fait entendre au milieu de cette mêlée.

Sur toutes ces figures graves que nous venons d'évoquer la pensée nouvelle est en germe ; elle éclôt et rayonne sur le masque railleur de Rabelais, plus puissant, plus grotesque, plus fin, plus savant que le masque de la comédie antique.

Ce Gaulois est un géant comme son Gargantua, un homme de sens comme son Pantagruel, un gouailleur comme son Panurge, un sceptique et un forcené d'action comme son Jean des Entommeures.

La vie de son esprit est proposée à l'étude des siècles; nous ne donnerons ici que l'esquisse des anecdotes qui lui sont attribuées par la légende. Car il est devenu, comme les créations de son génie, une abstraction, un type, un personnage tout légendaire.

La date précise de la naissance de Rabelais n'est constatée par aucun acte authentique. On ne peut affirmer qu'il soit

né en 1483, aussi les notices disent-elles vers 1483; plutôt après qu'avant.

Je lis partout :

François Rabelais naquit à Chinon en Touraine ; son père, Thomas Rabelais, était, dit-on, apothicaire, cela est prouvé ; on ajoute seigneur de la Doüinière. On sait que l'auberge de la *Lamproie* lui appartenait; elle a été conservée intacte jusqu'à la fin du dix-septième siècle. On en montre encore aujourd'hui quelques traces.

Thomas Rabelais possédait dans la paroisse de Seully, à une bonne lieue de Chinon, vis-à-vis la Roche-Clermant, en Touraine, la métairie de la Devinière ou Doüinière, où on récoltait du vin blanc de Pineau. C'est, d'après la tradition, le lieu même où Rabelais aurait pris naissance. Tout auprès, et sans quitter le bourg, on trouvait l'abbaye de Notre-Dame de Sevillé, ou Seuillé, occupée par des bénédictins. Rabelais y fit ses premières études.

Là, dans un site des plus riants, partageant la vie joyeuse des moines, au son des cloches et au chant des répons, il ne reçut que des impressions gaies, dont plus tard il anima ses récits. C'est de là que nous viennent ses peintures monacales, le personnage du Sacristain, le bâton de la Croix, ses mentions pittoresques des clos de Sevillé, de Lerné, de Basché, de la Sibylle de Pansoust, qui sont lieux voisins de cette abbaye.

C'est à l'Université d'Angers, d'après les recherches de M. Leclerc, bibliothécaire dans cette ville, que Rabelais alla continuer ses études; il s'y lia d'amitié avec MM. du Bellay ; on sait que l'un d'eux devint plus tard le célèbre cardinal évêque de Bayonne et de Paris, dont la protection ne fit jamais défaut à notre libre écrivain, dans les circonstances les plus difficiles.

Étant encore fort jeune, Rabelais prit l'habit des cordeliers, dans la ville de Fontenay-le-Comte, en bas Poitou.

Le *Trésor chronologique et historique* de Guillebaud (in-folio, 1642) mentionne qu'il fut ordonné prêtre à la date de

1511. Plusieurs ont prétendu qu'il avait terminé ses études au couvent de la Basmette; un savant oratorien, Toussaint Grille, a laissé à ce sujet une note manuscrite publiée par le bibliophile Jacob; nous la copions textuellement :

« On sait que Rabelais, étant cordelier, habita quelque « temps la Basmette, et qu'on montrait encore dans ce cou- « vent, avant la Révolution, la chambre qu'il avait occupée. » On le voit, il ne s'agit ici que d'un séjour de hasard à une époque indéterminée.

Rabelais employa ses loisirs chez les cordeliers à étudier le grec, et dans peu s'y rendit fort docte, si bien que, dans ses épîtres grecques, Budé loue notre auteur d'exceller dans cette langue, et déplore en même temps que son savoir ait excité la jalousie de ses confrères ignorants. Ceux-ci, incapables de goûter les délices du langage homérique, l'osaient appeler barbare!

La même persécution avait été suscitée à Érasme et au fameux Rabanus-Magnentius Maurus, abbé de Fulde et archevêque de Mayence, lequel, étant en son abbaye, y composa d'excellents ouvrages de poésie qui le brouillèrent avec ses religieux; ceux-ci l'accusèrent de se livrer avec trop d'ardeur à l'étude des lettres et de négliger ainsi d'accroître leur temporel.

Mais son érudition si rare et son caractère joyeux ne pouvaient manquer de concilier à Rabelais quelque amitié solide et de puissants soutiens.

Au couvent de Fontenay-le-Comte, il s'était lié avec Ambroise Ardillon et Pierre Amy, son émule dans l'étude du grec; il était en correspondance suivie avec Guillaume Budé.

Le lieutenant général au bailliage de Fontenay-le-Comte, André Tiraqueau, prenait ses intérêts; il lui en marque sa reconnaissance dans le nouveau prologue du quatrième livre du noble Pantagruel : « Voyez ce qu'en ha recentement ex- « posé le bon, le docte, le saige, le tant humain, tant debon- « naire et tant equitable André Tiraqueau. »

L'orage qui s'amassait contre lui éclata, et Rabelais y manqua perdre la vie : on fouille dans ses papiers, on le brouille avec Pierre Amy, on le jette dans un *in pace* d'où il ne fut enlevé que sur des instances toutes-puissantes.

L'abbé Pérau, dans la notice qui précède son édition de Rabelais, affirme qu'on ne put le tirer de prison qu'en forçant les portes du couvent.

Quelques bouffonneries, disent les uns ; certaines friponneries d'importance, disent les adversaires; certaines drogues et plantes lesquelles rendent l'homme refroidi, mêlées au vin des moines; d'autres disent des drogues excitantes; un scandale dans une fête de village où il aurait enivré les paysans; une substitution de sa personne dans une niche, à la place d'une statue de saint François pour faire crier au miracle; les assistants aspergés d'une eau tout autre que l'eau bénite : tels auraient été en tout ou en partie les griefs des cordeliers contre leur confrère.

Une originalité aussi puissante ne pouvait se révéler à elle-même spontanément dans une inspiration calme; c'est de la lutte des éléments les plus bizarres que pouvait naître ce phénomène de gaieté, ce rire qu'Homère attribue au souverain des dieux, mais qui n'a vraiment éclaté que sur notre terre gauloise et dans l'œuvre monumentale de notre immortel Rabelais.

Reportons-nous à ces époques dramatiques de notre histoire où les bûchers commençaient à flamber. Le gros sel de la gaieté gauloise en fit petiller la flamme, si bien qu'elle éclaira ceux qu'elle ne brûlait pas. Les saillies de maître François furent un besoin pour les opprimés, pour les persécuteurs eux-mêmes; ce fut une diversion nécessaire à ces scènes d'horreur et de désolation. Rire, c'était renaître; Rabelais fit rire. Il eut des partisans dévoués parmi les hauts dignitaires de l'Église et jusque sur le trône. Il obtint du pape Clément VII de quitter son ordre. Il entra dans le couvent de Maillezais, en Poitou, avec la permission de toucher tous les bénéfices qui lui seraient concédés. Son précédent vœu de pauvreté fut résilié.

Une fois le joug secoué, ce nouvel état parut encore trop gênant au frère François : il quitta l'habit religieux pour celui de prêtre séculier, et courut longtemps vagabond parmi le monde.

Toutes ces escapades, blâmables en elles-mêmes et inexcusables aux yeux de ceux qui n'envisagent de la vie que le côté régulier, étaient justifiées chez notre héros par l'ardent amour des études, le besoin d'une retraite où, par instants, il fût à l'abri de toutes les importunités, et le plus souvent par la nécessité où il était d'observer sous toutes ses faces et sur les théâtres les plus divers une société dont il devait être le peintre le plus profond et le plus judicieux.

Les vers et les extraits de lettres qu'il nous a laissés dans cette période de son existence aventureuse nous le montrent nourri des connaissances de l'antiquité, dont les sources venaient de s'ouvrir et se répandaient à flots sur le monde par le moyen des nouvelles presses à imprimer les livres.

Il fut alors attaché en qualité de secrétaire à la personne de Godefroy d'Estissac, évêque de Maillezais, à qui nous le verrons plus tard écrire des lettres datées de Rome. L'évêque lettré aimait à s'entourer d'hommes voués aux travaux de l'esprit et versés dans les études classiques. Il les réunissait tantôt à son château de l'Erménaud, tantôt en celui de Legugé, dépendant de son évêché. Nous avons une lettre en vers datée de Legugé et signée par notre auteur en cette forme :

A Ligugé, ce matin de septembre,
Sixième jour, en ma petite chambre,
Que de mon lict je me renouvellais,
Ton serviteur et amy Rabelais.

Ces vers familiers étaient adressés à Jean Bouchet, procureur à Poitiers, qui ne fut pas en retard de courtoisie, et se dégagea de cette invitation en termes fort polis, retenu qu'il était en son *fâcheux* palais de Poitiers.

On trouve les deux lettres dans les *Epistres familières* de Jean Bouchet, Poitiers, 1545, in-folio.

Rabelais ne tenait pas en place et avait l'humeur voyageuse. Que des persécutions sérieuses ou mesquines aient occasionné ces déplacements, j'y veux bien croire un peu; mais, quand je songe à sa profonde érudition et à l'infinie variété de ses connaissances, j'en trouve la raison plus sûre dans le vieil axiome : Voir, c'est savoir.

Nous le retrouvons entre temps dans la jolie ville de Chinon, au cabaret de la *Cave paincte*, sur laquelle j'extrais avec plaisir cette note de l'édition de M. Lemotteux :

« *Cave paincte de la maison de Innocent le Pastissier.* — « C'estoit celle de Rabelais, laquelle de ma connoissance estoit « encore à son fils, et pour aller de cette maison dans la « cave paincte, au lieu que l'on descend ordinairement ès « caves, il faut monter en celle-là par autant de degrés qu'il « y a de jours en l'an, puisqu'elle est beaucoup plus haute « que la maison, et dans le plus haut du chasteau de Chinon « qui couvre toute la ville. Le mot de *paincte* est équivoque, « et ne faut pas dire cave peinte, mais cave à pinte, d'autant « qu'on va querir le vin avec des vaisseaux qu'on appelle « pintes, et que les caves sont froides en été. »

Dans le chapitre XXXV *du cinquième livre.*

Viennent ici deux anecdotes qu'il faut croire sur la foi populaire, touchant son séjour dans le Perche, au château de Glatigny, peu avant qu'il fût installé par MM. du Bellay en la cure du Souday.

Guillaume du Bellay, sire de Langey, vice-roi du Piémont, dans l'intervalle de ses hautes missions, dirigeait les constructions de cette habitation princière. Ses frères, Jean du Bellay, évêque de Bayonne et de Paris, et René du Bellay, évêque du Mans, venaient de temps en temps l'y rejoindre.

L'hospitalité la plus large s'exerçait dans le château et s'étendait à tous les pauvres, qui y trouvaient, le jour et même la nuit, la table ouverte et le gîte.

Un jour, un mendiant se présente qui ne se contente point

de la pitance ordinaire, fait changer le pain, le vin et les mets, et, son exigence croissant, demande qu'on lui serve les plats et qu'on lui débouche les vins destinés à la table des maîtres. Une pareille audace devait faire expulser le vilain; mais le cardinal Jean ne fait qu'en rire et demande qu'on lui amène le coupable. Il reconnaît son ancien condisciple, le fait asseoir à ses côtés, en le présentant aux convives comme « le « plus gentil esprit et le plus docte personnage de la répu- « blique des lettres. »

Cet éloge a du prix dans une telle bouche, et nous prouve que, sous les haillons empruntés du mendiant et du mime, se révélait un génie supérieur à qui ne manquaient ni la distinction ni la grâce.

Un jour que Rabelais, attaché à la maison, ne faisait qu'assister au repas, on sert sur la table une lamproie, d'autres disent une tourte, dans tous les cas, un poisson à chair blanche et délicate.

Rabelais, étendant l'index vers le plat, marmotta, comme une formule médicale, ces mots : *Duræ coctionis*. Le cardinal comprit que le mets était d'une digestion difficile, et le fit remporter à la cuisine. Rabelais suivit le poisson sans mot dire, y goûta et n'en laissa que la grosse arête. La chose fut rapportée au cardinal, qui l'interrogea sur le motif qui lui avait fait dire que le poisson était indigeste.

Rabelais, se ravisant, répondit : C'est le plat d'argent que j'avais montré du doigt, et comme il est de digestion difficile, je ne me serais point permis d'y toucher.

Est-ce à la suite d'un de ces tours qu'il obtint d'être installé dans la cure du Souday?

Cela est vraisemblable, et, tout irrévérencieuses que puissent paraître de telles farces aux gens chagrins qui se croient sérieux, n'admirons pas moins l'homme de génie qui, à une époque d'ignorance et de misère, se crée les ressources et les loisirs nécessaires à ses hautes études et à l'accomplissement de ses desseins.

Dans la cure du Souday, son instinct d'humanité se révèle ;

il s'institue le médecin des pauvres. Il va guérir les corps avant de traiter les esprits.

A quoi sert le grec! Il a lu Galien et Hippocrate ; il connaît la médecine ancienne ; il étudie les propriétés des plantes ; monté sur sa mule, il visite le pauvre dans sa chaumière ; il fait de la médecine empirique ; mais, avec son génie, l'amour de ses semblables et sa finesse d'observation, que de soulagements il dut apporter à ces pauvres délaissés de la science !

Néanmoins, un beau jour, il reconnut l'insuffisance de ses propres lumières.

Fut-il encore contraint de changer de résidence par la rigueur des temps ?

Nous citons trois lignes de notre contemporain, M. Michelet, qui confirment cette opinion :

« La Renaissance ne se protégeait pas ; François Ier ne « sauva pas Dolet ; Marot, l'homme de sa sœur, et dont il « goûtait les écrits, fut obligé de s'exiler. Rabelais ne vécut « qu'à force de ruses. »

Quoi qu'il en soit, nous le voyons à l'âge de quarante-deux ans se rendre à Montpellier, s'y asseoir sur les bancs de l'école, et chercher dans l'instruction orale le complément de cette éducation savante dont nous avons vu les commencements et suivi les progrès au milieu des plus étranges péripéties.

Ceci se passe de 1525 à 1530. Rabelais arrive dans le mouvement médical en même temps à peu près que Paracelse, qui débuta à Bâle en 1527, un peu avant le grand Vésale et le pénétrant Servet, que nous retrouvons à Paris, aux leçons de Gunthier, de 1531 à 1534.

Vous lisez dans *Elogia Rabelæsina* qu'à son arrivée à Montpellier il y avait une thèse publique à la Faculté de médecine ; Rabelais s'y rendit ; la discussion s'engageant sur la vertu des plantes, il témoigna son mécontentement par des haussements d'épaules qui le firent remarquer de toute l'assistance, tant et si bien, qu'on l'invita de prendre fait et cause dans le débat.

Sa physionomie spirituelle et un certain air de majesté prévenaient en sa faveur; un début modeste acheva de lui gagner les juges du camp. Son improvisation fut si éloquente et si spirituelle, qu'elle lui fut comptée comme thèse de baccalauréat, et qu'il fut admis d'emblée parmi les aspirants au grade de docteur.

Nous relevons précieusement, pour consacrer la date de son admission à la Faculté, le texte même de son engagement, écrit de sa main :

« Ego Franciscus Rabelæsus, diocesis Turonensis, promo-
« tus fui ad gradum baccalaureatus, die I mensis novembris,
« anno Domini 1530, sub reverendo artium et medicinæ
« professore, magistro Joanne Scurrone,

« Rabelæsus. »

« Moi, François Rabelais, du diocèse de Tours, j'ai été
« promu au grade de bachelier, le 1er jour du mois de no-
« vembre, de l'an du Seigneur 1530, sous le vénérable pro-
« fesseur de médecine et arts, maître Jean Schyrron.

« Rabelais. »

Il commença dès lors à expliquer devant un nombreux auditoire l'art médical de Galien, et les aphorismes d'Hippocrate sur des textes grecs qu'il collationnait avec le plus grand soin. C'est dans de semblables exercices qu'il formait son goût philologique et perfectionnait des études qui devaient lui assigner le premier rang parmi les fondateurs de notre si savante, si précise et tant admirée langue française.

Il parle de ses leçons et de son auditoire dans une lettre à M. de Maillezais; à la même époque, il trouvait du temps pour composer des commentaires fort estimés sur Hippocrate, et se livrer à la pratique de la médecine, où il s'acquit une réputation qui grandit à l'égal de celle du professeur. Mais, au milieu de ses plus grands succès d'école et de ses travaux les plus ardus, son humeur joviale ne se démentit pas un instant : il monta sur les tréteaux et y joua des farces auxquelles

Molière a dû penser quand il disait : Je prends mon bien où je le trouve.

Montons sur les planches, disait Rabelais, pour que les malhonnêtes gens n'y montent point.

Nous avons de sa main, dans le trente-deuxième livre du Pantagruel, les noms des auteurs qui jouèrent dans la *Morale comédie de celluy qui avoit épousé une femme mute* (muette). Je cite pour plus d'authenticité :

« Je ne vous avois oncques puis veu que jouastes à Mont-« pellier avecques nos anticques amis Ant. Saporta, Guy « Bourgnier, Baltazar Noyer, Tolet, Jean Quentin, François « Robinet, Jean Perdrier et François Rabelais. »

Molière a puisé dans cette pièce le sujet de son *Médecin malgré lui.*

Rabelais ajoute : « Je ne ris oncques tant que je feis à ce patelinage. »

N'est-ce pas intéressant de voir maître François faire passer avec lui à la postérité tous les acteurs improvisés de cette joyeuse troupe, en mettant lui-même son nom le dernier ?

A travers ces facéties perçait l'épicuréisme, le pantagruélisme se faisait jour. Il recomposait le *Garum*, cette saumure chantée par les poëtes latins Horace, Martial, Ausone, et il se servait à cet effet d'un petit poisson du Languedoc, le picarel, qui, depuis, et à cause de l'invention de Rabelais, s'est appelé le garon.

Que les priviléges de la Faculté de Montpellier aient été menacés par le chancelier Duprat, ou que l'existence du collége de Gironne ait été en question, toujours est-il que Rabelais fut chargé d'une mission pour aller à Paris trouver le chancelier, et le faire revenir sur sa première détermination. Tous les biographes mentionnent cet épisode, et notre auteur lui-même y fait allusion dans la rencontre de Panurge et de Pantagruel. (liv. II, ch. IX).

A son arrivée à Paris, le chancelier Duprat lui ferme sa porte et se refuse obstinément à le recevoir. Maître Alcofribas Nasier avait plus d'une malice dans son sac, et n'était pas

homme à se tenir pour battu. Il s'affuble d'une robe verte, d'un bonnet pointu, d'une barbe postiche, et, dans cet accoutrement, se promène, en jouant le fou, sous les fenêtres du chancelier.

Celui-ci ne tarde pas à demander quel est ce bizarre personnage. Le fou répond au premier valet en langue latine; on lui dépêche un latiniste auquel il répond en grec; un helléniste, qu'il interpelle en hébreu, et riposte à chaque nouvel émissaire par une langue nouvelle.

Reconnaissez-vous la scène de Molière : « Savez-vous le latin? »

Le chancelier, lassé, demande à le voir et à l'interroger lui-même, et ici la comédie est plus parfaite ; Rabelais, arrivé à ses fins, répond dans ce bel et bon français du temps, qu'il maniait avec tant d'éloquence et de verve gauloise. — Que pouvait-on refuser à ce maitre homme? Il eut tout ce qu'il voulut.

C'est sans doute pour rappeler l'heureuse issue de cette négociation, et en même temps pour consacrer la mémoire de leur jovial et illustre confrère, que les étudiants de Montpellier établirent une cérémonie burlesque dont l'usage s'est perpétué jusqu'à nos jours.

La robe de Rabelais avait été conservée; elle était comme celle des autres clercs, en drap rouge, et, en outre, avait ses initiales brodées en or. Les bacheliers passaient leur cinquième examen revêtus de cette robe, dont ils emportaient un morceau comme une relique. Avant de la quitter et d'être investis du titre de docteur, ils étaient assaillis à coups de poing par tous leurs confrères, pour rappeler au récipiendaire que, dans ses nouvelles fonctions, il ne devait jamais renier ses premiers souvenirs de l'école.

De Montpellier, Rabelais se rendit à Lyon, où Étienne Dolet et Sébastien Gryphe, ou Gryphius, s'aidèrent de ses lumières dans la publication de leurs éditions grecques et latines.

L'année 1532 vit paraître successivement plusieurs ouvrages

où la participation de Rabelais est constatée par des épîtres dédicatoires qui portent sa signature ; nous en traduisons les titres latins :

Tome second des Épitres médicales de Jean Menardi de Ferrare (Lyon, Gryph., 1532, in-8°).

La dédicace est datée de Lyon, du 3 juin, et adressée à André Tiraqueau.

Quelques livres d'Hippocrate et de Galien, revus par François Rabelais, médecin accompli dans tous ses grades (Lyon, Gryph., 1531, in-16 de 417 pages, plus les aphorismes en grec ionique, sur la foi du plus ancien manuscrit).

Ce dernier livre est dédié au très-illustre et très-savant évêque Godefroy d'Estissac, à la date des ides de juillet.

Chose qui étonne dans un érudit aussi perspicace ! sa bonne foi se laissa surprendre par une supercherie qu'il poursuivit plus tard de ses sarcasmes ; il publia deux pièces apocryphes : un Testament de Lucius Cuspidius, fabriqué au quinzième siècle par Pomponius Letus, et un contrat de vente que Jovien Pontan avait donné comme une antiquité très-rare.

Une lettre qu'il écrit à Barthélemy Salignac, gentilhomme berruyer, porte encore la date de l'année 1532. C'est un monument d'élégance latine et d'érudition grecque. Il y est dit, dans un style qui sent son seizième siècle, que le maître avait prêté les chastes mamelles de son divin savoir aux lèvres avides de son jeune nourrisson.

Mais l'événement le plus curieux pour nous, qui se rapporte à cette année si féconde en travaux d'érudition, c'est l'éclosion du premier ouvrage pantagruélique de notre auteur, la Chronique pantagruéline.

D'après la tradition la plus répandue, l'éditeur, n'ayant pas eu à se louer de l'accueil fait par le public aux ouvrages savants du maître, s'indigna de la légèreté et de l'ignorance des lecteurs, et promit par Jupiter de faire paraître de lui un livre qui établirait définitivement sa renommée, et « dont il « a été plus vendu par les imprimeurs, en deux mois, qu'il

« ne sera acheté de bibles en neuf ans. » Ces paroles se lisent au prologue de Pantagruel.

Le livre parut à Lyon sous ce titre : « Les grandes et « inestimables Chroniques du grand et énorme géant Gar- « gantua, contenant la généalogie, la grandeur et force de « son corps, aussi les merveilleux faictz d'armes qu'il fist « pour le roy Artus, comme verrez cy-après, imprimé nou- « vellement (1532, petit in-4° de 16 feuilles). »

C'était une satire des romans de chevalerie en vogue à cette époque.

Il allait doter la France de l'héroïde la plus bouffonne, la plus large et la plus puissante qui ait jamais été écrite, en le comparant à l'Arioste l'Italien et à l'Espagnol Cervantès, qui ne vint qu'après.

Depuis lors, les éditions se succèdent avec rapidité, se corrigent, s'amplifient sous sa plume, sans préjudice de ses autres fonctions ni études. « Car, dit Rabelais, à la compo- « sition de ce livre seigneurial, je ne perdis ne employay « onc plus ni aultre temps que celluy qui estoit estably à « prendre ma réfection corporelle, sçavoir en buvant et « mangeant. »

En 1533, François Juste publie le même ouvrage, « aug- « menté et corrigé fraischement par maistre Jean Lunel, « docteur en théologie. »

Et, presque aussitôt après, il paraît, comme pour faire suite à cette édition in-8°, la « Pantagruéline pronostication « certaine, véritable et infaillible, pour l'an MDXXXIII, nou- « vellement composée au profit et advisement des gens es- « tourdis et musars de nature, par maistre Alcofribas, ar- « chitriclin dudit Pantagruel. (Petit in-8° de 8 feuilles, sans « lieu ni date.) »

Rabelais attaque la fausseté des prédictions astrologiques, et soutient la même thèse dans son Almanach pour l'année 1533, « calculé sur le méridional de la noble cité de Lyon, et « sur le climat du royaulme de France, composé par François « Rabelais, docteur en médecine et professeur en astrologie. »

D'après les dates vérifiées, le premier de ces deux titres serait une plaisanterie comme le second. Nous verrons Rabelais repasser à Montpellier pour y prendre son titre de docteur.

Cet almanach eut un tel succès, que, tous les ans, il en paraissait un de Rabelais, à Lyon, chez ledit François Juste, demeurant devant Nostre-Dame de Confort.

Quelle collection inestimable si on pouvait en recueillir et recoudre les lambeaux!

Le cardinal Jean du Bellay, de retour de son ambassade d'Angleterre, était envoyé à Rome pour travailler à la réconciliation d'Henri VIII avec l'Église. Ce prélat, le seigneur le plus distingué qui ait représenté l'Église à la cour de France, à la fois érudit, lettré, homme de guerre et habile diplomate, avait pris du plaisir à la lecture du Pantagruel, dont, plus qu'homme du monde, il avait dû apprécier les idées profondes et judicieuses, le style irréprochable sous l'enveloppe facétieuse et les gros mots; si bien qu'étant par intérim chargé du gouvernement de la France pendant la captivité de François Ier, il condamna un gentilhomme à dîner à la cuisine, parce que, étant interpellé à ce sujet, il avait répondu n'avoir jamais lu les ouvrages de Rabelais.

A l'apparition de la nouvelle œuvre, le cardinal se rappela son ancien condisciple, et l'attacha, en qualité de médecin, à son ambassade de Rome.

Après la réception solennelle, où (Rabelais le consigne dans une de ses épîtres) l'éloquence de Jehan du Bellay le fit regarder comme la *fleur choisie des Gaules*, il y eut une réception particulière qui donna lieu à de nouvelles incartades du moine devenu médecin.

Quand nos ambassadeurs furent admis à baiser les pieds de Sa Sainteté, le cardinal s'y rendit avec sa suite ; pendant la cérémonie, maître François ne put retenir sa langue, et dit assez haut pour être entendu : « Que puisque son maistre, « qui estoit grand seigneur, n'estoit pas digne de baiser les « pieds du pape, qu'on lui fist baisser les chausses et laver « le derrière, afin qu'il l'allast baiser. »

Sur ce, grande rumeur. — Maître François s'échappe du Palais, enfourche une mule, comme s'il avait grand'peur, s'enfuit dans la campagne romaine, se fait poursuivre et ramener au pape, qui, le voyant morfondu, le rassure, lui fait même des avances d'amitié, l'encourage à lui demander une grâce ; maître François ne trouve aucune grâce à demander que d'être excommunié à l'instant. Le pape, un peu étonné, le presse de lui donner l'explication d'une pareille demande.

« Sainct père, répondit-il, je suis François, et d'une petite « ville nommée Chinon, qu'on tient estre fort subjecte au « fagot. On y a déjà bruslé quantité de gens de bien et de « mes parens ; et si Vostre Saincteté m'avoit excommunié, « je ne bruslerois point. Ce qui m'engage à vous faire ceste « demande, c'est que nous passasmes par ceste ville dans « nostre voyage, par les tarantaises où les froideurs estoyent « fort grandes ; et, ayant atteint une petite case où une pau- « vre femme habitoit, nous la priasmes de nous allumer du « feu à quelque prix que ce feust. Pour allumer un fagot, « elle brusla toute la paille de son lit ; et, ne pouvant avoir « du feu, elle se meit à faire des imprécations et à dire : Sans « doubte ce fagot est excommunié de la propre gueule du pape, « puisqu'il ne peult brusler ; et feusmes contraincts de passer « oultre sans nous chauffer. »

Nous avons vu Rabelais combattre l'ignorance chez les moines, la maladie parmi ses pauvres paysans, la superstition astrologique dans ses almanachs, et aujourd'hui il porte aux pieds du pape lui-même, sous forme burlesque, ses doléances contre les bûchers qui s'allumaient de toutes parts en Europe. C'est là ce qu'il faut démêler sous le personnage facétieux, comme la haute pensée sous la farce de ses écrits. Rompez l'os, vous trouverez la moelle, dit-il dans sa première préface.

Le pape reçut assez bien ses plaisanteries ; Rabelais, pendant son séjour à Rome, apprit l'arabe d'un évêque de Céramith, puis fut rappelé en France à la voix, dit-il, du prince et de la patrie.

Il dut repasser par Lyon, et s'y trouva, dit-on, sans argent.

Ici se place une anecdote fort diversement racontée et interprétée par les biographes commentateurs, qui la donnent comme une explication du mot populaire le *quart d'heure de Rabelais*.

Rabelais se fit loger et héberger gratis aux frais de la ville et de l'État; mais serait-ce devant une assemblée de médecins, ou enfermé dans une chambre d'hôtel, et n'ayant qu'un petit garçon pour confident, qu'il aurait émis l'intention d'empoisonner le roi et les membres de sa famille, en montrant de petits paquets avec cette étiquette : Poison pour le roi, poison pour le Dauphin, etc.?

Était-ce encore un amusement? Rabelais était-il ainsi dénué de tout secours dans une ville où il avait déjà publié de si éclatants ouvrages? Dans tout cela il y a ou confusion de dates, ou fausse appréciation de la conduite de notre héros, qui s'est peut-être servi de ce stratagème pour arriver à François Ier, ayant à lui faire quelque communication importante.

Je termine l'histoire comme le font les biographes. — Rabelais arrêté fut traité comme un prisonnier de marque, emmené à Paris, où il ne voulut parler qu'au roi lui-même. Celui-ci, l'ayant reconnu, remercia les notables de Lyon du soin qu'ils avaient de sa personne, et en même temps retint à dîner maître François, qui but copieusement à la santé du roi et de sa bonne ville de Lyon.

Cet épisode a fort heureusement inspiré le crayon de notre ami Gustave Doré.

A la suite de cette équipée, nous le retrouvons médecin au grand hôpital de Lyon, où il ne reste que peu de temps. Il faisait des cours d'anatomie; un jour, il disséqua en public un pendu de la veille, pour expliquer à son auditoire la structure du corps humain.

Vers la même époque, et pour le même objet, André Vésale déterrait, la nuit, les cadavres de Montfaucon, et en fai-

sait des analyses anatomiques auxquelles le crayon du Titien a prêté sa lumière.

En 1535, nouvel almanach chez François Juste.

Le même éditeur avait publié en 1534 le Pantagruel; mais, cette année 1535, il fit paraître un nouveau Gargantua sous ce titre : « La vie inestimable du grand Gargantua, père « de Pantagruel, jadis compousée par l'abstracteur de quin- « tessence ; livre plein de pantagruélisme (Lyon, Fr. Juste, « 1535, in-16 de 102 f. goth.) » C'est le type des éditions qui ont été reproduites depuis.

Le succès du livre fut immense, et rompit son amitié avec Calvin, qui avait compté sur cette plume savante et hardie pour défendre sa doctrine. L'amant de la nature exubérante et de l'art le plus luxuriant, qui s'attaquait à tous les ridicules humains, le philosophe pantagruéliste, ne pouvait s'entendre avec le novateur austère qui voulait tout faire plier sous sa dure austérité.

Rabelais se rattacha Dolet et Clément Marot, qui alors habitaient Lyon.

Quelques attaques extérieures à la religion, des placards affichés dans Paris contre le sacrifice de la messe, la profanation d'une image de la Vierge, éveillèrent la persécution contre les hérétiques. Six de ces malheureux furent mis à l'estrapade en présence du roi et de la cour ; Marot dut se réfugier auprès de la reine de Navarre ; Dolet fut jeté dans les prisons de Lyon; Rabelais reprit la route de Rome, où nous le retrouvons, par la date de ses lettres, au commencement de l'année 1536.

Nous l'y voyons vivant selon son âge, dans les habitudes les plus calmes et dans le commerce des plus pures amitiés.

Les pages qui nous sont restées de sa correspondance avec Godefroy d'Estissac, évêque de Maillezais, dénotent une entière liberté d'esprit et montrent le jugement le plus net sur toutes les intrigues qui se heurtent autour de lui.

Occupé de ses affaires, pour rassurer ses amis sur sa position, il fait passer le choix de graines d'une salade qu'il en-

voie à madame d'Estissac avant l'annonce de l'entrée de Charles-Quint dans la ville éternelle. L'histoire découle de sa plume comme un paysage se reflète dans l'eau d'une rivière; aucun détail n'est omis, et, quand il s'agit d'un personnage, il a son portrait en relief comme on le verrait sur la toile des maîtres peintres de son époque. Il n'y a pas de renseignements diplomatiques plus fins et mieux suivis que ceux contenus dans les lignes échappées au naufrage de sa volumineuse correspondance.

On regrette que des yeux comme les siens n'aient laissé la trace de ce qu'ils ont vu que sous l'enveloppe d'allégories. L'art y a gagné, l'histoire y a perdu.

Fouillons dans les replis les plus secrets des portefeuilles de famille, et dans les casiers les plus poudreux des bibliothèques, pour y retrouver quelques-unes de ces précieuses lignes, c'est la réalité vivante de ces temps énigmatiques.

Rabelais, pendant son séjour à Rome, se fit donner l'absolution de toutes ses fredaines, sans compromettre le crédit de ses amis, Jean du Bellay et Godefroy d'Estissac. Ce fut à qui, parmi les cardinaux romains, lui viendrait en aide dans cette question de pure forme, qui lui assura une vieillesse abritée et le loisir de parachever ses livres, ses études, et tout le bien qu'il avait à faire en ce monde avant de se présenter devant Celui qui juge en dernier ressort.

Le pape Paul III lui octroya une bulle de complète absolution le 17 janvier 1536, la deuxième année de son pontificat.

Les bulles d'absolution qu'il obtint avaient pour but de valider ses droits à une prébende du monastère de Saint-Maur, laquelle lui était contestée par les huit chanoines, ses confrères.

Au commencement du mois de mars 1537, Rabelais quitta Rome pour se rendre à Montpellier, où, sous la présidence d'Antoine Griphy, le 22 mai suivant, il reçut le grade de docteur.

On lit dans les Mémoires de la Faculté de Montpellier, texte

latin, pages 322 et 323 : « Le docteur François Rabelais, « pour sa thèse, a choisi le livre des pronostics d'Hippocrate, « qu'il a expliqués en grec. » Et, sous le millésime de 1538 : « J'ai reçu du docteur Schyron un écu d'or pour une leçon « d'anatomie expliquée par le docteur François Rabelais. »

Il retrouva à Montpellier un ancien correcteur d'imprimerie de Lyon, Hubert Sussanneau, avec lequel il avait eu un différend après des relations amicales; Rabelais le traita dans une maladie, et eut le bonheur de le guérir; celui-ci témoigna sa reconnaissance dans un ouvrage en vers intitulé *Jeux de H. Sussanneau*, in-8°, imprimé à Paris en 1538.

Rabelais revient à Paris au milieu de ses amis et de ses malades, qu'il guérit *en leur montrant un bon visage*. Il s'était adonné surtout au traitement de la vérole, et, comme il suivait la méthode du médecin italien Gaspard Torella, qui consistait à faire suer les malades en les tenant quinze jours à jeun dans des fours chauds, on comprend que les farces du Gargantua et du Pantagruel n'étaient pas trop gaies pour faire diversion à leur souffrance et leur faire supporter les angoisses d'un pareil régime. Il ne reste plus qu'un exemplaire du *Triumphe*, ouvrage que Rabelais avait exclusivement consacré aux malades atteints de cette redoutable infection. La maladie y est représentée sous la figure d'une victoire qui traîne après elle plusieurs grosses villes enchaînées. Rouen est en première ligne.

Rabelais, n'ayant pas fait usage, dans les délais prescrits, des bulles qui lui avaient été concédées, se trouvait exclu de tous droits à la prébende de l'abbaye de Saint-Maur. Il lui fallut revenir à la charge, et, cette fois encore, il fut obtempéré à sa réclamation.

Aussi le voyons-nous reprendre l'habit de bénédictin, et se réinstaller dans le couvent, où on montrait encore sa chambre, comme celle qu'il avait occupée à Montpellier, plus de cent ans après sa mort.

Ce serait une recherche impossible que tenter de le suivre dans toutes ses pérégrinations. A quelle époque visita-t-il

Castres et Narbonne? Les renseignements précis manquent à ce sujet.

Resta-t-il confiné dans sa retraite de Saint-Maur? de trop vives amitiés le réclamaient au dehors, chez les frères du Bellay, chez l'évêque de Maillezais, chez ses anciens confrères du couvent de la Basmette, et dans son ancienne ville de Chinon ! On dit qu'il mit la main aux *Ogdoades* de Guillaume du Bellay; il le suivit en Piémont, d'où cet illustre capitaine revint précipitamment avertir François Ier d'une embûche de Charles-Quint.

Guillaume du Bellay, fort cassé, voyageait dans une chaise à porteurs : après Lyon, il dut s'arrêter dans le village de Saint-Symphorien, d'où il ne releva pas. — Avant de mourir, il eut un moment de calme et de vue claire où il prédit tout ce qui devait arriver en France à quelque temps de là.

Le sceptique Rabelais fut vivement frappé de ces prophéties, et il en garda la conviction que l'avenir pouvait se dévoiler à de certains vieillards mourants.

Le troisième livre du Pantagruel parut en 1546 à Paris, chez Chrestien Vecchel, rue Saint-Jacques, *à l'Écu de Bâle.* Je ne vois rien d'étonnant à ce qu'un livre qui devait faire l'honneur de notre langue ait été autorisé par privilége du roi, et je relève avec plaisir cette phrase insérée au privilége : « Pourquoy, Nous, ces choses considérées, désirant les bonnes « lettres estre promues par notre royaume à l'utilité et éru- « dition de nos sujets, avons, » etc.

Nous avons eu depuis un écrivain de notre siècle qui a mis en tête de son œuvre ce titre, la *Comédie humaine.*

Ah! elle est écrite dans le Pantagruel mieux qu'on n'a su faire depuis; on a pu détailler, analyser, dialoguer, dramatiser.— Le théâtre, la fable, le roman, ont puisé à pleines mains dans cette œuvre qu'on a osé appeler un fumier d'Ennius. Nulle part on n'a mieux et plus clairement déduit. Qui donc a un style plus harmonieux et plus net? Je le vois, on s'est arrêté à quelques mots qui n'ont plus cours aujourd'hui et qui se retrouvent dans la plupart des écrits de ce temps. C'est

une mauvaise chicane, et les honnêtes gens, comme ceux qui désirent s'instruire, passent volontiers sur ces crudités du langage. Le vrai, c'est la comédie et la satire des cafards et des cuistres qui essayèrent de faire condamner le livre; mais le privilége du roi fut respecté.

Voici comment François Ier répondit aux attaques de la Sorbonne :

« Et curieusement ayant, par la voix et prononciation du « plus docte et fidèle anagnoste (lecteur) de ce royaume, « ouï et entendu lecture distincte d'iceulx livres... n'avoit « trouvé passage aucun suspect, et avoit eu en horreur « quelque mangeur de serpents qui fondoit mortelle hérésie « sur un *n* pour un *m*, par la faute et négligence des impri- « meurs. »

On lui attribua des livres infâmes, qui servent au moins de point de comparaison à ses propres ouvrages.

Lisez Rabelais : le récit est toujours instructif, il ne laisse jamais languir votre esprit; le gros mot amène le rire, mais ne souille pas l'imagination et encore moins la pensée : ce n'est qu'un coup de fouet à la paresse ou à la sensualité du lecteur.

Dans les livres mauvais, le mal y est tellement infiltré, qu'il vous pénètre sans le secours même de l'expression obscène; le vide se fait dans l'âme et dans l'esprit, la corruption arrive au cœur en même temps qu'aux sens.

Il parut du Pantagruel un quatrième livre apocryphe, à Lyon, chez Claude Laville, à la date de l'année 1547. Rabelais le désavoua, et, pour qu'on n'en ignorât pas sur ce qu'il était convenu d'appeler son pantagruélisme, il en donna lui-même la définition : « C'est certaine gaieté d'esprit confite en « mépris des choses fortuites. » C'est moins dur que l'*Æquam memento rebus in arduis servare mentem* d'Horace;

Garde ton âme égale au milieu des traverses.

C'est la gaieté plus forte que les accidents de la destinée;

C'est la perle de ce qu'on appelle communément la philosophie.

Des ennemis de Rabelais et des coups de plume qu'il échange avec eux, c'est bien inutile d'en parler, son œuvre répond pour lui. Tout ce que nous pouvons dire ici, et cela peint bien le caractère de l'homme, c'est qu'il ne repoussa jamais l'accusation d'ivrognerie dont nous pourrions bien le disculper, en montrant quels immenses furent ses travaux, que sa vie fut d'assez longue durée, que son style ne fut jamais titubant; c'était un buveur très-précieux, mais qui connaissait sa limite. Ronsard, en l'attaquant, n'a fait qu'essayer de vêtir son style des couleurs de celui de Rabelais.

Théodore de Bèze dit de lui :

Qui sic nugatur, tractantem ut seria vincat,
Seria cum faciet, dic rogo, quantus erit?

Ce distique est presque traduit dans ces vers de Jacques Tahureau, du Mans :

Puisqu'il surpasse en riant
Ceux qui à bon escient
Traictent choses d'importance,
Combien sera-t-il plus grand,
Je te prie, dis-moi, s'il prend
Une œuvre de conséquence?

Une lettre latine de Jean Sturm, recteur du gymnase de Strasbourg, nous apprend que Rabelais était à Metz en 1547. Cette lettre est adressée au cardinal du Bellay, qui avait recommandé l'illustre fugitif aux hommes les plus considérables de la Lorraine et de l'Alsace. Rabelais y dut souffrir d'une gêne très-grande, car on a de lui, à ce moment, une missive fort besogneuse au cardinal. J'en extrais ces lignes :

« Certainement, monseigneur, si vous n'avez de moy pitié, « je ne sache que doive faire, sinon, en dernier désespoir,

« m'asservir à quelqu'un de par deça, avec dommage et perte « évidente de mes estudes. »

Son mobile est toujours l'ardeur pour la science et l'indépendance de la pensée.

Les protestants lui reprochèrent durement de n'être pas resté hors du giron de l'Église. Henri Estienne ne le fait que doucement et en termes gentils :

« Quoique Rabelais semble être des nostres, toutes fois il « jette souvent des pierres dans nostre jardin. »

Il fut attaqué plus rudement par Gabriel Puits-Herbault, de Tours, moine de Fontevrault.

Nul n'était plus attaquable, mais ne savait mieux se défendre et ne méritait plus d'être défendu. Tous les érudits furent de son côté. Pendant son dernier séjour à Rome, vers 1550, il fut fêté plus qu'ailleurs et entouré des savants et des poëtes. Il n'y discontinuait pas de rire; une consultation de médecins ayant ordonné au cardinal du Bellay des apéritifs, Rabelais fit mettre sur le feu un chaudron qu'il remplit de clefs quand l'eau fut bouillante, disant qu'il ne savait rien de plus apéritif que des clefs.

Il publia, pour l'année 1550, un almanach calculé sur toute l'Europe. Là se trouvent à la fin des mois les planètes des enfants tant fils que filles, et auxquelles ils sont sujets. On voit que, tout en poursuivant ses études astronomiques, il faisait son divertissement de l'astrologie.

Henri II eut un fils, Louis, duc d'Orléans, né à Saint-Germain-en-Laye, le 3 février 1550; Rabelais tira son horoscope, ce qui n'empêcha pas le petit prince de mourir au berceau.

Il y eut, à l'occasion de cette naissance, des réjouissances ordonnées par le cardinal du Bellay et le seigneur d'Urfé, de concert avec les seigneurs Farnèze, Robert Strozzi et de Maligny.

Le principal divertissement était une sciomachie, ou simulacre de guerre tant par terre que par eau.

Le grossissement du Tibre empêcha le simulacre naval.

Le tournoi terrestre eut lieu avec une allégorie en l'honneur de Diane de Poitiers, la maîtresse d'Henri II.

A la suite de ces fêtes, dont Rabelais rend un compte plaisant et où il dut mettre la main, il se vit rappelé en France sans son protecteur, que le cardinal de Lorraine éloignait à dessein.

Henri II continua et étendit aux ouvrages nouveaux le privilége que François Ier avait accordé à François Rabelais, et le cardinal Jean du Bellay, alors évêque de Paris, nomma son protégé à la cure de Meudon, le huitième jour de janvier de l'année 1550.

Cette nomination souleva des indignations et des colères.

Pierre Ramus, professeur en philosophie et en mathématiques au collége Royal, qui s'était déjà déclaré l'ennemi d'Aristote, ne fit pas de difficulté de s'attaquer à Rabelais.

Celui-ci répondit par la publication du quatrième livre de Pantagruel, où le pauvre Ramus se trouve conspué jusque dans la postérité la plus reculée. Et pour payer d'un coup sa dette à Calvin et à Gabriel Puits-d'Herbault, il ajouta au chapitre xxxiie la fable de Physis et Anti-Physis. Pouvait-on trouver mieux : nature et contre-nature?... « pour dire que « cette dernière avoit enfanté matagots, cagots et papelards ; « les maniacles pistolets, les démoniaques Calvins, imposteurs « de Genève; les enragés putherbes, briffaux, cafards, chat-« temites, cannibales et autres monstres difformes et contre-« faits, en despit de nature. »

Il fallut la croix et la bannière pour laisser publier le quatrième livre de Pantagruel ; à peine eut-il paru, que la Faculté de théologie le censura, et un arrêt du Parlement porta défense de vendre et exposer ledit livre dedans quinzaine. Henri II n'approuva point les poursuites; le Parlement n'osa passer outre sans ordre du roi, et Rabelais ne fut pas tourmenté davantage.

Il avait conservé en même temps que la cure de Meudon le titre honoraire de celle du Jambet. On le mit en demeure de se désister de l'un des deux titres; il opta pour Meudon, en

regrettant toutefois le Jambet, qu'il appelait sa Jambe de Dieu.

Soutenu par le cardinal de Châtillon, il put enfin mettre en vente son quatrième livre dans les premiers mois de 1553, sous ce titre :

« Le quart livre des faitz et ditz héroïcques du bon Panta-« gruel, composé par M. François Rabelais, docteur en mé-« decine. »

Cette fois, Robert Estienne, réfugié à Genève, auprès de Calvin, osa reprocher aux théologiens de Paris, ses propres persécuteurs, de n'avoir pas seulement songé à faire brûler les livres et la personne de l'athée François Rabelais.

Cependant il vivait retiré dans sa cure de Meudon, remplissant tous les devoirs que lui imposait sa charge, recevant les savants et les personnages les plus distingués, ne donnant accès à aucune femme, pour éviter les caquets ; enseignant le plain-chant aux enfants de chœur, montrant à lire aux pauvres gens, ornant son église avec goût.

« On accourait des environs, dit le bibliophile Jacob, dont nous abrégeons le récit, pour entendre sa messe et son sermon. Meudon devint ainsi un but de promenade pour les Parisiens, qui y affluèrent longtemps après la mort de Rabelais, selon ce dicton proverbial qu'on répétait encore au dix-septième siècle : « Allons à Meudon, nous y verrons le châ-« teau, la terrasse, les grottes et M. le curé, l'homme du « monde le plus revenant en figure, de la plus belle humeur, « qui reçoit le mieux ses amis et tous les honnêtes gens, et « du meilleur entretien. »

Ronsard, qui était aux gages de la maison de Lorraine et qui habitait une petite chambre dans une tour du château de Meudon, eut le mauvais goût de se déclarer hostile au curé de Meudon.

La simplicité de ce dernier était la critique de son emphase ; il ne pouvait que gagner à comprendre mieux Rabelais.

Quant à l'accusation d'athéisme, elle se réfute dans tous les passages du Pantagruel où il est parlé de Dieu.

J'ai eu le bonheur de les lire, et je laisse aux lecteurs le plaisir de les trouver.

A un endroit où Galien nie l'immortalité de l'âme, Rabelais avait écrit sur la marge : « C'est là que Galien se montre plus pesant que du plomb. »

On est indécis sur le lieu et la date de la mort de Rabelais; Meudon, Lyon, Chinon et Paris se disputent son dernier soupir, de même que sept villes se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à l'immortel Homère.

Comment concilier cette ignorance du fait le plus important avec tous les détails qu'on nous a donnés sur sa mort?

Il y a la version édifiante et la version sceptique.

Je les prends toutes deux pour bonnes.

La foi n'est pas seulement sur les lèvres, et celle de Rabelais n'a pas besoin d'autre garant que sa vie toute consacrée à la réhabilitation de notre espèce et à l'éternel honneur de l'esprit humain.

Il reçut le viatique; et, au moment suprême, la gaieté ne l'abandonna pas;

« Parce que rire est le propre de l'homme. »

On peut dire qu'il se montra homme jusqu'au bout.

Un page étant venu s'informer de sa santé, de la part du cardinal de Châtillon, il le fit approcher et prononça ces paroles :

« Dis à monseigneur en quelle galante humeur tu me vois; « je vais querir un grand peut-être. Il est au nid de la pie; « dis lui qu'il s'y tienne, et, pour toi, tu ne seras jamais « qu'un fou. »

Il rendit l'âme dans un grand éclat de rire accompagné de ces paroles : « Tirez le rideau, la farce est jouée. »

Après sa mort, on peignit son image au-dessus du presbytère de Meudon. L'image a disparu, en attendant la statue.

Je lis ce sens dans une de ses nombreuses épitaphes :

« Démocrite gaulois des Gaulois, et plus gai encore s'il se

« peut dire ; j'ai raillé si bien les hommes et les Dieux, que « les Dieux et les hommes ne sauraient s'en fâcher. »

Que de préambules et de concessions de langage pour accepter une de nos plus grandes gloires : celle à qui Molière, la Fontaine, Voltaire, ont le plus emprunté ! Demandez à nos écrivains d'aujourd'hui qui gardent encore les traditions de la langue, où ils retrouvent nos origines !

Sa forme et son allure païennes, qui s'expliquent par la réaction des études classiques nouvellement en faveur, contre les subtilités scolastiques et l'ignorance où on croupissait de son temps, n'exclut pas chez lui la tendance à un idéal tout chrétien.

Sa dédicace à la reine Marguerite respire le plus pur spiritualisme ; on trouve dans son livre les idées sur Dieu les plus abstraites reproduites depuis, sans le citer, par les maîtres en dialectique.

L'oracle de la dive bouteille : la vérité est dans le vin, n'est pas aussi grossier qu'il paraît au lecteur superficiel. Cette soif inextinguible, qui est préconisée dans toute son œuvre, n'est que la soif de la vérité.

Si tous les ridicules et les abus y sont stigmatisés, toutes les belles pensées y sont en germe. Nulle part, de plus beaux préceptes d'éducation qui prennent l'homme au berceau et le conduisent dans les affaires les plus difficiles. — L'art, la guerre, la science, y ont leurs chapitres de main de maître ; nos inventions modernes y sont pressenties, et jusqu'à nos aspirations les plus lointaines ; sous le rire intarissable, on sent toujours une âme nourrie de la moelle des lions et qui s'est animée au pays des chênes.

Notre cadre ne nous permet pas d'analyser cette œuvre, que tout homme arrivé à l'âge de juger doit relire. Nous terminerons cette esquisse par une phrase qui est le conseil le plus élevé, et qui montre la portée de l'esprit de maistre François : « Car tous les philosophes et sages anticques, à « bien seurement et plaisamment parfaire le chemin de la « cognoissance divine et chasse de sapience, ont estimé deux

« choses nécessaires, guide de Dieu et compagnie d'hommes. »

Ainsi, dans la recherche du bien il combat l'isolement, l'égoïsme, l'homme qui croit aller seul dans son orgueil. Dieu est le guide, les hommes sont les compagnons

Le livre finit par ces mots :

« Or allez de par Dieu qui vous conduye! »

THÉOPHILE GAUTIER

I

Je ne sais rien au monde qui s'impose autant que la poésie.

Cette fleur de l'homme est indestructible ou n'a de limites à sa durée que la durée même de notre planète.

Homère est toujours jeune ;

Dante ne vieillit pas ;

Shakspeare rajeunit ;

Molière est immortel ;

La Fontaine est inimitable.

La postérité dira son mot sur les poëtes de notre temps ; mais tout ce qui restera d'eux quand le temps les aura criblés sera aussi jeune, aussi durable et immortel que toutes les œuvres de leurs prédécesseurs.

La poésie est au rang de ces créations typiques dont l'idée tient de l'essence même des choses : du moment qu'elle est, rien ne peut l'amoindrir, et, quand il s'agit de parler d'un poëte, l'unique question à se poser est celle-ci :

Est-il, ou n'est-il pas?

To be, or not to be?

Théophile Gautier est :

Non pas précisément l'homme de lettres qui demeure telle rue, tel numéro, à Paris ; l'homme que dépeint un libelliste, qui met telles pantoufles, vit à la turque, a tels ou tels caprices, prête à telles ou telles charges qui peuvent amuser ou faire sourire de pitié le bon public ;

Non.

Le poëte existe ; et il suffit de le lire pour s'en convaincre.

Pour faire aux habitudes bourgeoises une concession qu'elles sont en droit d'exiger, nous allons donner ici l'almanach exact de sa vie, ce qu'ont fait avec malveillance, mauvaise foi et erreurs, des frelons littéraires ; ce ne sera pas long à démontrer.

Voici la série de ses faits et gestes, sans commentaires, transcrits avec tout le respect qu'on doit à un homme qui a le droit d'être illustre parce que des efforts de tous les jours l'ont élevé au rang des poëtes indestructibles.

Théophile Gautier est né à Tarbes (Hautes-Pyrénées), le 31 août 1811 ; il est venu à Paris à l'âge de trois ans.

Il a fait ses études au collége Charlemagne.

De là date son premier entraînement vers la peinture.

En seconde, il fait l'école buissonnière pour aller peindre chez Rioult, élève de David, qui faisait beaucoup de baigneuses. Ce fut là sa première impression plastique. Il en résulta des vers sur Callirhoë, et un poëme de l'*Enlèvement d'Hélène*, en vers de dix pieds, qu'il a perdu.

Il a connu Victor Hugo un peu avant la représentation d'*Hernani ;* Victor Hugo demeurait alors rue Jean-Goujon ; il lui est présenté par Gérard de Nerval et par Pétrus Borel.

Il est admis à l'intimité du petit cénacle dont Pétrus Borel était le centre, composé de Bouchardy, Gérard, Maquet, etc.

Victor Hugo vint demeurer à la place Royale, au n° 6, à l'angle qui correspond à la rue Saint-Antoine ; Théophile Gautier habitait au n° 8, avec ses parents.

Il devient admirateur passionné de Victor Hugo, néglige la

peinture, qui lui a toujours laissé de vifs regrets; fait un volume de vers trop faibles, *selon lui*, et supprimé.

Il fait un second volume, qui paraît le 28 juillet 1830.

Le sort de sa poésie le préoccupe beaucoup plus que les événements politiques.

Il est enfermé par son père pendant les trois jours.

Les *Iambes* de Barbier, ces fleurs vivaces de l'inspiration populaire après 1830, lui produisirent une impression profonde; il écrit *Albertus* et les autres vers qui sont réunis au premier volume un peu mince.

Chez Victor Hugo, il fait connaissance avec l'éditeur Renduel, qui lui achète les *Jeunes France* et *Mademoiselle de Maupin*.

Tout cela de 1830 à 1835.

Après avoir lu *Mademoiselle de Maupin*, Balzac lui envoie Jules Sandeau, qui l'engage à travailler à la *Chronique de Paris*.

A cette époque, il fait un voyage en Belgique.

Puis il écrit dans le *Figaro* et donne *Fortunio*.

La *Presse* venait d'être fondée; il devient un des collaborateurs du journal et y débute par un article sur les peintures de Delacroix à la Chambre des députés.

Il fait la *Comédie de la mort*, un chef-d'œuvre, et prend le feuilleton du théâtre après Alexandre Dumas et Granier de Cassagnac, d'abord en collaboration avec Gérard de Nerval: ils signaient G. G.; puis, tout seul pendant dix-neuf ans; fait tous les ans un Salon de peinture.

Le 5 mai 1840, il part pour l'Espagne, voyage alors dangereux: les bandes carlistes erraient encore dans les montagnes.

Ce sont les plus vives impressions de sa vie.

Il voit les combats de taureaux et y trouve un attrait que justifie seul le sentiment de la plastique.

Il apprend un peu l'espagnol et fait *Tra los Montes*, un essai d'exactitude daguerréotypique à un moment où le daguerréotype, nouvellement inventé, était dans toute sa vogue.

En 1842, il donne le canevas de *Giselle*, et en 1844 celui de la *Péri*; puis un vaudeville, le *Voyage en Espagne*, en 1845.

La même année, il s'embarque pour l'Algérie, et, en juin, juillet, août, fait la campagne de Kabylie à la suite du maréchal Bugeaud.

Il pénètre jusqu'au Djurjura et y reçoit les plus fortes impressions de vie sauvage et de nature africaine.

En 1847, à l'occasion des mariages espagnols, il assiste aux courses royales de Madrid.

Entre temps, plusieurs voyages à Londres et dans les Flandres, dont la trace est conservée dans les *Zigzags*.

En 1849, il retourne à Bilbao voir une course de taureaux.

En 1850, fait son premier voyage d'Italie (voir *Italia*).

Impressions moins grandes qu'en Espagne.

Voyage à Constantinople ; ébloui par Athènes ; fait *Émaux et Camées ;* rend compte des théâtres au *Moniteur;* est nommé rédacteur en chef de l'*Artiste*.

Voilà le squelette, la trame de sa vie; telles sont les bornes milliaires d'une existence qu'il faut étudier longtemps pour la connaître, l'apprécier, l'admirer.

Théophile Gautier fait partie de la société des gens de lettres.

Bon garçon, coudoyé sans cérémonie par ses confrères, primé par des hommes d'État et des financiers, il passe presque inaperçu, tant il fait peu de bruit dans cette foule papillotante et dorée qui se dispute la célébrité parisienne.

Je ne crois pas qu'il ambitionne ce vain froufrou, si ce n'est tout juste dans la limite des besoins d'une indépendance à garder, d'une maison à soutenir, d'une famille à élever.

Qu'il est supérieur à tout cela !

C'est presque un sacrilége de le dire, mais nous aurons ce courage, et, à une époque où on ne se plaît qu'au scandale et au dénigrement, nous oserons dévoiler les beautés qui se

cachent dans une œuvre d'artiste qu'on ignore, et qui n'est étudiée, à leur profit, que par de rares adeptes de l'art et de la poésie.

II

Celui-là est un poëte, et la nécessité l'a fait feuilletoniste, prosateur, romancier, critique, auteur dramatique; il est tout cela aussi. Qui peut le plus peut le moins, a-t-on dit; mais je ne sais pas gré au plus grand nombre d'exiger le *moins* quand il devrait se contenter du *plus*.

Je retrouve le poëte dans sa prose, l'artiste dans le critique; mais laissez-moi, de bonne foi, l'aimer et l'admirer dans ses vers; la prose aura son tour.

Il est venu, dans ces derniers temps, une lettre de l'exil; on ne me l'a pas communiquée, mais on m'en a redit l'impression; elle contenait cette phrase, qui est un éclair :

Oh! des vers de France!

Comme on dit : Oh! du vin de France!

Il se fait pourtant des vers français sur la terre étrangère; mais, loin de la patrie, on a soif du vin du cru et de la poésie faite à Paris, s'il s'en fait encore!

Cher ami absent, mettant de côté tout préjugé de secte et tout dissentiment grave, reprenez le volume des poésies de Théophile Gautier et relisez-le.

Évoquez, s'il se peut, quelques pièces anciennes qu'il a dédaigné de réimprimer, l'ingrat, l'oublieux, le père dénaturé! Quand un vers vous déplaît, passez. Le folliculaire triomphe et s'arrête au vers douteux; cherchez votre émotion à la ligne suivante; il y a du sentiment, du paysage, des passions, de la réflexion, des moralités, et même, ne faisons pas peur au poëte, de l'utile.

J'ai dit que la *Comédie de la mort* était un chef-d'œuvre. J'en extrais quelques vers qu'il fait dire à Raphaël mort :

Vos peintres auront beau, pour voir comme elle est faite,
Tourner entre leurs mains et retourner ma tête,
Mon secret est à moi.
Ils copieront mes tons, ils copieront mes poses,
Mais il leur manquera ce que j'avais, deux choses :
L'amour avec la foi!

Dites, qui d'entre vous, fils de ce siècle infâme,
Peut rendre saintement la beauté de la femme?
Aucun, hélas! aucun.
Pour vos petits boudoirs il faut des priapées;
Qui vous jette un regard, ô mes vierges drapées!
O mes saintes! pas un.

Et que dit Méphistophélès?

Je ne crois plus à rien. J'allais de lassitude,
Quand vous êtes venu, renoncer à l'étude
Et briser mes fourneaux.
Je ne sens plus en moi palpiter une fibre,
Et comme un balancier, seulement, mon cœur vibre
A mouvements égaux.

Le néant! Voilà donc ce que l'on trouve au terme!
Comme une tombe un mort, ma solitude enferme
Un cadavre vivant.
C'est pour arriver là que j'ai pris tant de peine
Et que j'ai sans profit, comme on fait d'une graine,
Semé mon âme au vent!

Un seul baiser, ô douce et blanche Marguerite!
Pris sur ta bouche en fleur, si fraîche et si petite,
Vaut mieux que tout cela.
Ne cherchez pas un mot qui n'est pas dans le livre;
Pour savoir comme on vit, n'oubliez pas de vivre :
Aimez! car tout est là.

Mais pour juger cette œuvre il faut la relire dans son ensemble.

Au milieu des plus douces émanations, la poésie de Théophile Gautier exhale, dit-on, des parfums délétères. Le poëte a respiré son époque, se l'est assimilée, et nous la rend telle quelle, avec ses aspirations bonnes et ses vices. On pourra la juger sur ses vers et sur certains ouvrages en prose, qui sont un procès-verbal authentique et irrécusable de l'état de nos mœurs et de notre société.

Lui, a mis toutes ses forces à faire valoir le beau.

Il a souvent cédé à l'entraînement de la passion vagabonde, mais l'idéal n'a cessé d'attirer son regard, et, comme l'étoile polaire agit sur l'aiguille aimantée, de déterminer et de fixer son rêve.

Ouvrier infatigable, à chaque jour il a donné son œuvre, et la récréation, le voyage, le théâtre, n'ont été que la préparation à un enfantement nouveau.

Il n'a pas toujours réussi; mais quel butin merveilleux!

Il n'a pas tout classé et ordonné; mais il n'a parcouru encore que la moitié d'une carrière ordinaire, et, si l'encouragement parti d'en bas et la sympathie venue de tous côtés l'y décident, n'a-t-il pas le temps encore de combiner, d'arranger et de mettre au jour l'œuvre positive sur laquelle il pourra écrire son

Exegi monumentum?

On l'a blâmé avec quelque raison de faire la guerre à l'utile;

L'utile n'exclut pas le beau.

La nature, mère de l'utile, donne aux choses les plus essentielles de la vie une forme belle et séduisante. L'arbre, la plante, l'oiseau, la pierre et les métaux, qui servent à notre nourriture, à notre parure, à notre habitation, à la vie comme au luxe, ne sont pas moins beaux que productifs;

ce n'est là qu'une querelle d'école et un mot d'ordre de transition.

Ceux mêmes qui concourent le plus servilement, si l'on veut, à la satisfaction légitime de nos besoins, les ouvriers les plus déguenillés, n'ont-ils pas, au moment du travail, le développement des muscles, le feu du regard, la beauté qui résulte de l'action ; la lumière du soleil en plein champ, la flamme de la forge ou les reflets de la lampe dans l'atelier; la chanson spontanée, les émotions qui naissent d'une vie de fatigue et de privation, n'offrent-elles pas les motifs les plus variés à la palette du peintre et aux inspirations du poëte?

Théophile Gautier a préféré le repos et a peint avec bonheur le luxe de la vie; il jette un voile brodé d'or sur les moyens pénibles et jouit du résultat de ces peines et de ces privations.

L'homme fatigué qui ouvre son livre, comme celui qui entend une symphonie, ou admire une statue, se procure une jouissance élevée qui le repose à peu de frais et lui rend en quelques heures le courage nécessaire à la tâche du lendemain. Voilà un côté utile de Théophile Gautier, et ne dit-il pas lui-même, dans la préface du volume publié en 1833 sous le titre d'un de ses plus curieux poëmes, d'*Albertus :*

« Si ces études franches et consciencieuses peuvent ouvrir « la voie à quelques jeunes gens et aider quelques inexpé- « riences, l'auteur ne regrettera pas la peine qu'il a prise. — « Si le livre passe inaperçu, il ne le regrettera pas encore : « ces vers lui auront usé innocemment quelques heures, et « l'art est ce qui console le mieux de vivre. — Octobre 1832. »

Quelle douce philosophie contenue en ces quelques lignes! N'est-ce pas le langage sincère d'un artiste qui a dévoué sa vie toute entière à son art et qui a mis là son devoir?

A peine de condamner tous les hommes, il ne faut jamais les juger que sur leur propre terrain; ceci soit dit sans excuser aucune faute. Mais l'art et la poésie sont une noble mission, et ceux qui s'y dévouent sincèrement ont droit à un peu plus d'indulgence.

En dehors des travaux de l'auteur, ce serait une chose intéressante de le suivre dans ses diverses excursions et de le surprendre dans sa vie de flânerie et de voyages, à ces moments heureux où ses observations fugitives n'ont pas pris corps, et se classent comme au hasard dans le journal de sa mémoire et sur les feuillets épars de ses albums.

A Paris, il vit dans la familiarité des peintres, et on voit accrochés aux murs de sa cellule orientale et mauresque des dessins signés Delacroix, Decamps, Cabat, Gérome, Chassériau, etc.

Lisez les *Zigzags* et *Tra los Montes* pour le juger d'après nature. Il y a beaucoup d'incohérence, mais un grand charme dans ces livres. Ce n'est pas de l'invention à tant la ligne. Ce sont toujours des faits. Les niaiseries et enfantillages d'artiste ajoutent à la réalité du tableau.

Ce sont des opuscules qui reposent doucement l'esprit et font voyager sans bourse délier ceux qui n'ont pas le temps ni l'argent nécessaire pour s'arracher à leurs occupations du jour.

Théophile Gautier n'a pas eu de grands succès au théâtre, mais il y apportait des qualités sérieuses et du meilleur aloi.

Dans le *Tricorne enchanté*, dans *Pierrot posthume*, dans *Giselle*, et la *Péri*, vous avez la preuve qu'il n'a manqué que d'assiduité et de travail pour produire une œuvre plus importante.

Le théâtre exige sinon la vie tout entière, au moins des mois et des années d'un rude labeur. Il eût demandé à notre poëte un sacrifice au-dessus de ses forces, et nous y aurions peut-être perdu quelqu'une des gracieuses élégies, quelqu'un de ces poëmes attachants dont les vers font nos délices.

Théophile Gautier a quarante-six ans. — Il a le temps de nous étonner encore.

Sa constitution robuste, son front énergiquement bossué et ses larges épaules nous donnent le droit de compter sur une œuvre puissante et solidement charpentée. — Il ne sera pas sourd à cet appel et verra dans cette courte notice, où

nous avons à peine effleuré la matière, une preuve que la jeunesse littéraire n'est pas inattentive et oublieuse; désireuse elle-même du beau, elle se rattache avec ardeur à ses maîtres pour ne point perdre la tradition tout en cherchant une voie nouvelle.

VICTOR DE LAPRADE

Un jour, après quelques instants passés silencieusement dans la petite église de Saint-Étienne-du-Mont, Hégésippe Moreau fit une pièce de vers touchante intitulée *Un quart d'heure de dévotion.*

Je me demande quelle eût été son impression, s'il eût assisté à la cérémonie qui emplissait hier l'église Saint-Germain-des-Prés d'une foule choisie.

L'architecture romane de cette antique chapelle lui donne un aspect sévère, qui va s'atténuer et disparaître sous les couches polychromes d'or et d'azur d'une décoration byzantine.

Un jeune poëte s'y mariait avec la fille d'un ancien ministre, d'un écrivain illustre.

Comme une jeune fille qui prend le voile et qui prononcerait des vœux, le marié renonçait à la poésie pour se vouer à la magistrature.

Ce sont les nécessités de la vie actuelle.

A cette brillante union assistait l'élite du haut monde parisien.

On y distinguait MM. Berryer, Guizot, de Rémusat, d'Haussonville, Lebrun, Legouvé et Sainte-Beuve.

Le mariage était célébré par le frère d'un homme de lettres fort érudit, que l'excès du travail a enlevé, trop jeune, à ses amis et aux belles-lettres, de l'historien Ozanam.

Le mari, qui se destine à la carrière du barreau, avait auprès de lui un de ses jeunes confrères, qui ne renonce pas pour cela, lui, au culte des muses et dont nous aurons à nous occuper plus tard.

La figure qui attira le plus notre attention, dans ce groupe d'hommes célèbres, fut celle d'un poëte : Victor de Laprade.

Tête grande et simple, belle, quoique légèrement irrégulière; physionomie expressive, cheveux noirs et rares, les yeux un peu petits, mais très-vifs et très-doux;

La charpente des épaules solide, la taille élevée, les mains belles et maigres; l'air fort, quoique un peu souffrant; une grande bonté empreinte dans les traits : tel nous est apparu le poëte Victor de Laprade, et tel nous l'avons connu depuis une quinzaine d'années.

Les premières impressions que nous eûmes de sa poésie remontent à 1829, quelque temps après la mort d'Hégésippe Moreau.

Les journaux étaient pleins de citations des vers du poëte mort à l'hôpital de la Charité, et l'intérêt se partageait entre celui qui venait de succomber à la peine et le nouveau venu qui reprenait le fardeau poétique et tirait de sa lyre nouvelle les sons les plus harmonieux.

A cette époque paraissaient les *Parfums de Magdelaine*, et quelque temps après des iambes intitulés la *Colère de Jésus*.

Ce furent les premiers succès de l'auteur.

Mais donnons quelques détails sur cette vie si simple et partagée entre l'amour de la nature et de l'art.

Il est né dans l'ex-capitale du Forez, à Montbrison, ville peu active.

La noblesse et la magistrature y tiennent le haut bout.

Les ancêtres de Victor de Laprade étaient des gentilshommes de village; son père est un médecin savant dont on estime le caractère en lisant ces vers que son fils lui adresse :

J'ai pris à la hauteur où vous l'avez porté
Le culte ardent du bien et de la vérité;
J'ai vu de quel amour, de quel respect immense,
Vous avez entouré cette noble science,
Et, dans l'art que je sers avec un soin jaloux,
J'ai gardé la fierté que je tenais de vous.

. . . . . .

C'est par vous que ma muse à travers les années
Peut atteindre en rêvant ses moissons ajournées,
O mon père! et vous seul, dans vos mâles hivers,
M'avez fait des loisirs d'où fleurissent mes vers.
A chacun de mes fils avec le nom qu'il porte
Puissé-je avoir transmis votre âme douce et forte.

On voit qu'il y a dans cette famille une chaîne de solides traditions, et, pour s'attacher un peu exclusivement au passé, elles n'en sont pas moins respectables.

Le père de M. de Laprade, comme les vers nous l'indiquent, pratique la médecine, et rendit ainsi la poésie facile à son enfance.

Quel exemple à opposer à ces parents égoïstes et étroits qui voient dans une vocation d'artiste le signe d'une déchéance morale!

De Laprade fit ses études à Lyon sous l'abbé Noirot, prêtre universitaire et quasi séculier, qui a élevé toute une génération de jeunes Lyonnais et formé comme un nouveau Portique, une sorte d'école philosophique moderne. M. Noirot est aujourd'hui à la tête de l'instruction primaire. Victor de Laprade étudia le droit à Aix en Provence, dans la patrie de M. Thiers; et, comme il dit lui-même, il a un peu plaidaillé à Lyon de 1837 à 1840.

A cette époque, il prononça un discours sur les habitudes intellectuelles de l'avocat, qui eut plus de succès dans le public que parmi ses confrères. Comme le grand Corneille, la poésie le tirait par sa robe.

A Lyon, la nature a de grands aspects : le Rhône et la Saône s'unissent à la base d'une chaîne de collines qui s'étagent et ont pour couronnement des montagnes ardues. Les

bassins de la rivière verte et du grand fleuve bleu s'élargissent à l'est, et n'ont d'autres limites que les Alpes couleur d'opale. Quand le temps est à la pluie, on se croirait à leurs pieds.

Le loisir, l'instruction littéraire, les sites grandioses, le calme du foyer, firent éclore la poésie dans l'âme de Laprade. Les voyages développèrent ses dispositions et agrandirent son cadre.

Il a fait deux voyages en Suisse en 1837 et en 1839, d'où sont nés en partie les *Odes et Poëmes*. Le poëme de *Psyché* parut au mois d'août 1841 chez l'éditeur Jules Labitte.

Après Hugo, Lamartine, Th. Gauthier et Barbier, cette réminiscence de l'antique fut accueillie comme un rafraîchissement.

Le poëte s'y montre épris d'un idéal très-élevé, qu'il poursuit d'une âme ardente.

En 1845, il fait un voyage en Italie, chargé d'une mission par M. Villemain ; il est alors dans toute sa séve, dans toute la verve de son printemps, et sa muse revêt, pour l'inspirer, une forme plus saisissable.

A son retour, en 1846, il publie les *Odes et Poëmes*.

Il concourt à l'Académie pour un poëme sur la vapeur; c'est la pièce des *Symphonies*, intitulée *Utopie;* il n'obtint qu'une mention très-honorable.

> Je veux le même jour suivre à ma fantaisie,
> Sous le chêne d'Europe ou le palmier d'Asie,
> Mon rêve, où j'entrevois le soleil idéal...
> Je me veux affranchir de tous travaux serviles,
> . . . . . .
> Je veux faire tenir dans une heure de vie
> Un siècle tout entier du bonheur que j'envie,
> Anéantir l'espace, éterniser le temps.

En 1845, M. de Salvandy le nomme professeur à la faculté des lettres de Lyon.

Ami de Ballanche et de Chateaubriand, il s'est placé dans la

littérature entre le siècle présent et le passé, comme un gardien de la sagesse antique, ne regardant le nouveau qu'avec une certaine défiance.

Le mouvement et la vie moderne l'attirent, mais l'effrayent; il remonte sur les cimes à la suite de l'aigle; il se retrempe au glacier, il chante dans la solitude. Le seul reproche qu'on puisse lui adresser, si toutefois on ne doit pas respecter la liberté du poëte, est de ne pas avoir assez communiqué avec les hommes et compris la société moderne. Elle a sa fange, mais du fumier naît la vie sous la main du robuste laboureur. — Se consumer en regrets inutiles, ce serait constater la décadence et la mort. — Ce n'est point le rôle des poëtes.

En 1852, Victor de Laprade publia les *Poëmes évangéliques*, et se maria à la fille de M. de Parieux.

De cette union sont nés quatre enfants.

Le devoir, les consolations de la famille, embellissent cette existence, dont la maturité et la vieillesse nous promettent encore plus d'une œuvre.

De Laprade aurait l'haleine suffisante pour un grand ouvrage, s'il ne se laissait absorber par la prose quotidienne de la vie.

Nous souhaitons qu'il comprenne ce vœu tout fraternel et qu'il donne à Lyon, notre ville natale, et à la France, ce gage qu'elles sont en droit d'attendre d'un de leurs enfants les mieux doués.

Nous terminons cet hommage à un poëte aimé par quelques-uns de ses vers, adressés à des taureaux :

Salut, ô vieux amis, vieux nourriciers de l'homme,
Qui depuis six mille ans creusez votre sillon!
. . . . . .
J'aime la majesté de votre doux sommeil,
Quand la splendeur du soir, dorant votre poil sombre,
Sur les prés rougissants où s'allonge votre ombre,
Semble aux cornes d'ébène attacher un soleil.
. . . . . .
Vers l'astre qui descend tournant un front superbe,

Couchés en demi-cercle et fermant vos grands yeux,
Tandis que l'enfant joue entre vos pieds dans l'herbe,
Vous ruminez en paix, semblables à des dieux.
. . . . . .
Moi, tant qu'il restera quelque Celte aux mains rudes
Du taureau gardant le sang pur...
J'irai pour adorer dans son chalet obscur
L'antique Liberté, fille des solitudes.

L'Académie française vient de rendre justice à notre poëte, en l'admettant dans son sein.

OBSÈQUES D'ALFRED DE MUSSET

La mort du poëte Alfred de Musset n'a pas fait plus de bruit qu'un vol d'hirondelle en mai.

Il est mort à l'âge de quarante-six ans ; le corps a succombé; depuis longtemps l'âme froissée et brisée ne demandait qu'à regagner le gîte des poëtes.

En 1841, s'étaient manifestés les premiers symptômes de la maladie qui l'enleva au monde et aux lettres, une hypertrophie du cœur.

La première des crises date de cette époque.

Il savait les maîtriser par un geste énergique, et endormait la douleur en comprimant les nerfs occipitaux avec la main droite.

Il rassurait par là son frère Paul et les personnes qui veillaient sur sa chère existence. Il était parvenu à les entretenir dans une douce illusion à ce sujet.

Toutes les perspectives se sont arrêtées devant la réalité poignante.

Sa mère, sa sœur, son frère et tous ceux qui l'ont connu le pleurent. Sa gloire et l'admiration du monde ne pourront les consoler qu'à la longue.

Le peu d'éclat qu'on a donné à ses funérailles, l'indication insuffisante du jour et de l'heure, ont empêché la foule de s'y porter.

On aurait dit, d'ailleurs, que le poëte avait fait, de son vivant, tous ses efforts pour se faire oublier.

Comme les gens assurés de leur immortalité, et sans même en tenir compte, il avait négligé tous les moyens de se populariser.

Sa poésie est l'écho d'une âme sincère.

Ses douleurs offriront un grave sujet à l'étude et à l'analyse. Il est un de ceux qui constatent la vitalité de l'esprit et ses combats avec la matière. Son talent a donné une empreinte ineffaçable à tous les mouvements de sa pensée. A tous ces titres, il a été lu, aimé, et sera lu, recherché encore par toutes les âmes qui auront les douces illusions et les effroyables déceptions de l'amour.

Il sera classé, sur l'étagère des bibliothèques, à côté de Clément Marot, Ronsard, la Fontaine et Béranger, et sa tombe méritera d'être visitée par la foule naïve, comme le tombeau d'Héloïse et d'Abailard; plutôt encore par ceux qui auront été déçus que par ceux qui auront été heureux en amour.

L'Académie avait envoyé sa députation à son enterrement : MM. Alfred de Vigny, Villemain et Vitet. Nous avons remarqué, en habit de ville, MM. Sainte-Beuve, Mérimée, Patin, Émile Augier, Legouvé. Nous en passons peut-être. M. Empis représentait le Théâtre-Français. Théophile Gautier et Arsène Houssaye représentaient la poésie non couronnée de palmes vertes. Je n'attribue qu'à l'indisposition de Béranger son absence, et je crois pouvoir affirmer qu'il ne me démentira pas. On l'a toujours vu empressé à toutes les cérémonies où il fallait faire acte d'un beau sentiment.

La présence de l'historien Henri Martin prouvait que les hommes sérieux n'ont pas cru déroger en cette circonstance.

La jeune pléiade était rare : avec les jeunes fantaisistes, il faut mettre les points sur les i.

Le monde élégant, la finance et d'autres corporations sérieuses n'avaient pas jugé à propos de se faire représenter à un enterrement qui est le véritable jour natal d'une gloire de la France incontestable.

Nous avons recueilli avec piété quelques détails touchants sur la fin de l'illustre et aimable poëte.

Une sœur de charité, comme au chevet de Molière, alternait ses soins avec ceux d'une amie de la maison.

Tout en causant avec le poëte, elle avait mêlé à ses entretiens spirituels et fort écoutés l'idée de la religion.

Alfred de Musset l'avait accueillie en souriant. La religieuse lui tricotait une petite bourse en laine où elle enferma une médaille bénite.

Alfred de Musset a désiré qu'elle fût mise dans son cercueil, et on a respecté cette suprême volonté du mourant.

M. Vitet a fait, sur sa tombe, une allocution très-touchante, mais un peu resserrée par la forme et les convenances académiques.

J'ai vu dans la fosse une plante d'ortie, — ce n'est pas suffisant pour ombrager ces restes chéris.

Je laisse à l'inspiration des artistes, et à la reconnaissance des Français et des amis de la poésie, à deviner ce qui conviendrait mieux pour marquer, ombrager et honorer cette place désormais illustre.

HÉGÉSIPPE MOREAU.

Quel est donc ce mot d'ordre de confiner la poésie dans un pré où elle broute, ou dans un jardin planté de lis et de roses, orné de statues et fréquenté par des femmes plus ou moins habillées? Depuis quand n'aurait-elle plus mission d'instruire, de moraliser, de vulgariser, comme au moyen âge la gaie science?

Par les *Travaux et les Jours*, par l'*Iliade* et l'*Odyssée*, par le *Prométhée enchaîné*, par les *Strophes* de Tyrtée, par les *Géorgiques* et l'*Énéide*, par la *Divine Comédie*, par *Hamlet*, par Corneille, la Fontaine, Molière, par nos maîtres vivants et morts, par Hégésippe Moreau, je proteste!

La poésie a une action et une instruction, et, quoique la plastique ait une utilité de premier ordre, elle n'est pas la condition unique de la poésie.

Hégésippe Moreau, qui est poëte, a toujours eu en vue, sauf dans quelques pièces légères qui ne sont pas les meilleures de son recueil, un objet d'utilité immédiate.

C'est un poëte agissant, et c'est en quoi il est un grand poëte.

Tous ceux qui n'ont donné que des vers bien rhythmés ou colorés, où on ne trouve pas la moelle, quoique la chose paraisse difficile, n'en sont encore qu'au bégayement de l'art, et dès le début Hégésippe Moreau touchait au vif comme les poëtes qui doivent exercer une action sur leur temps.

La mort nous l'a pris dans sa fleur, la jeunesse parisienne seule avait eu l'écho de son âme; mais il nous a légué un

testament précieux, et ses vers relus et médités peuvent enfanter et nourrir les sentiments qu'on voudrait étouffer sous une enveloppe de marbre ou de pierre, ou sous des amas de feuilles de rose.

Ce n'est pas qu'Hégésippe Moreau manquât de cet agrément et de cette délicatesse de forme qui a toujours charmé les esprits curieux et amoureux du beau.

Si ses vers contiennent une leçon, elle est toujours enfermée dans des flacons ciselés avec art.

On n'y trouve pas cette recherche qu'il faut laisser aux bijoutiers et aux miniaturistes; mais l'oreille n'y est pas souvent choquée, et l'image neuve, hardie, imprévue, y abonde.

Comment ce poëte-ouvrier, je regrette d'accoupler ces deux mots (l'un des deux suffit pour remplir une existence honorable), comment ce pauvre déshérité de la fortune et de la famille avait-il trouvé ces secrets de bien dire qui semblent le résultat d'une éducation suivie et raffinée?

L'esprit souffle où il veut.

Sophocle, Shakspeare, Burns, étaient nés poëtes, et chez eux la fleur divine s'est épanouie dans la condition la plus humble.

Il va sans dire que le milieu, l'air ambiant, les rencontres heureuses, le climat, ont aidé cette prédisposition native.

J'aime à voir autour d'une figure sympathique un paysage, un point de vue, quelque monument, des rivières, un lointain, un cadre, et à ses pieds un outil, un signe qui gravent sa personnalité dans la mémoire. Ce sont comme les armoiries du poëte.

Derrière la physionomie expressive d'Hégésippe Moreau, j'aperçois les remparts, la tour et les roses de Provins.

Né à Paris, et jeté sur le pavé de cette capitale comme au hasard, il avait trouvé un berceau, un asile dans cette petite cité autrefois si populeuse et si poétique où Thibaut *le chansonnier*, l'amoureux de la reine Blanche, avait tenu sa cour.

L'enfance d'Hégésippe Moreau y fut heureuse, témoin ces vers :

Au val-bénit, partez, fils de ma Muse!
A peine éclos, c'est là qu'il faut aller;
Partez sans moi, vous direz pour excuse :
« Il n'a pas, lui, d'ailes pour s'envoler. »

Lisant Rousseau, qu'aiment tous les poëtes,
Là j'ai coulé peu de jours bien remplis;
Mais sans remords j'ai quitté mes Charmettes,
L'air en est pur, ma pervenche est un lis.

Oh! quel bonheur de revêtir la brume
Sur le coteau comme un linceul flottant,
Et de chercher à l'horizon qui fume,
Là-bas, là-bas, le toit qu'on aime tant;

Et de poursuivre aux champs, aux bois, sans terme,
Un papillon, un rêve, un feu follet,
Sûr de trouver, de retour à la ferme,
Un doux accueil, du pain blanc et du lait!

Avec le pâtre au ravin j'allais boire.
M'inspirant là, pauvre et gai, j'y vécus;
Fontaine aux vers, quel conte dérisoire
T'a fait nommer la fontaine aux écus?

Je ne cite point ces vers d'Hégésippe Moreau comme un chef-d'œuvre, mais comme une preuve de la naïveté de son âme, où on voit aussi clair que dans les eaux de ses deux rivières la Voulzie et le Durteint. Tout le monde sait par cœur la pièce de la Voulzie, qui, elle, est un chef-d'œuvre de cette poésie où l'âme de Virgile et l'incantation de Shakspeare semblent s'allier. Nous donnons les faits principaux

de cette courte existence, et finissons par une appréciation qui n'a d'autre but que de rappeler aux lecteurs une vraie source d'émotions pures et de sentiments élevés; les taches, que des critiques savants ont grossies, nous en écarterons nos yeux et ne les mentionnerons que pour mémoire et pour caractériser un côté de l'époque où il a vécu.

Hégésippe Moreau est né à Paris, dans la rue Sainte-Placide, n° 9, le 9 avril 1810.

Son père était un pauvre professeur, qui, ayant trouvé un emploi à Provins, y amena son enfant.

Sa mère entra en condition chez madame F..., qui, à la mort du père, se chargea de l'orphelin et le fit placer gratuitement au petit séminaire d'Avon, à la limite du parc de Fontainebleau.

A douze ans, Hégésippe Moreau compose ses premiers vers.

A quinze ans, il entre en apprentissage chez M. Lebeau, imprimeur à Provins, le même (et je ne le dis ici que pour publier un sentiment de reconnaissance, qu'il ne faut jamais laisser dans l'ombre) le même qui ouvrit la voie à mes premiers essais.

Là, Hégésippe Moreau aurait pu se créer une existence heureuse. Il y trouvait une famille d'adoption; mais sa destinée poétique l'entraîna dans un courant plus rapide, qu'il n'eut pas la force de remonter, et qui l'a rejeté glorieux sur le rivage.

Il vient à Paris, et, en 1829, nous le retrouvons compositeur d'imprimerie, dans la maison Firmin Didot.

En 1830, quoique inexpérimenté et sachant à peine manier une arme, il se mêle au mouvement populaire.

Mettre sa date au bas de chacune de ses poésies serait, comme il en exprimait le désir lui-même, la meilleure manière d'écrire sa biographie.

On voit qu'il a préludé, par quelques chansons, à ses satires et à ses petits poëmes de plus longue haleine.

Celles intitulées : *Dix-huit ans*, *Vive le roi*, *Béranger*, l'*Abeille*, portent la date de 1828.

Je trouve, à la date de 1832, la trace d'une première entrée à l'hôpital :

J'ai bien maudit le jour qui m'a vu naître,
Mais la nature est brillante d'attraits,
Mais chaque soir le vent à ma fenêtre
Vient secouer un parfum de forêts.
Marcher à deux sur les fleurs et la mousse,
Au fond des bois rêver, s'asseoir, courir,
Oh! quel bonheur! oh! que la vie est douce!
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir!

La même année, par un contraste singulier qui n'a d'explication que dans les délires du cerveau, il fait la chanson intitulée la *Princesse.*

Ah! quel bonheur si j'étais roi!

A sa sortie de l'hôpital, il quitte Paris et se met en marche pour Provins; c'était alors vingt-deux lieues. Quelle fatigue pour un convalescent!

Dans cette petite ville charmante, qui l'avait adopté, il respire un air quasi natal, revient à la santé et retrouve à la fois l'inspiration et un public qui l'accueille.

En 1833, M. Lebeau imprime le *Diogène,* satire qui devait bientôt effrayer ses protecteurs.

Les vers inachevés qui ont survécu à cette belle entreprise donnent la plus haute idée du talent et du caractère d'Hégésippe Moreau.

Ce n'est pas le vers discipliné, enrégimenté, soldat de plomb, du satirique Barthélemy; où la rime répond au *qui vive?* comme une sentinelle, et où l'inspiration est forcée par la consigne.

C'est la colère partie du cœur plutôt que de la tête; c'est

l'indignation vraie servie par un génie à la fois latin et moderne; les vers satiriques d'Hégésippe Moreau sont des meilleurs de la langue française, et, ne voulant pas usurper sa plume en le citant, j'y renvoie hardiment le lecteur.

Hégésippe Moreau s'y montre un poëte de l'époque de 1830.

Les pensées et les aspirations du peuple vivent en lui, et la concision de son style, où le néologisme est presque toujours heureux, le place au rang de nos bons écrivains. En prose, il relève de Paul-Louis Courier par le laconisme et la grâce dans l'imitation de l'antique.

De 1833 à 1838, époque de sa mort, il est douloureux de le suivre dans ses combats avec la nécessité.

Ses lettres nous le montrent dépensant toute son énergie à la recherche du pain quotidien.

Que nous avons perdu de beaux et excellents vers à cette lutte journalière! Peut-être y avons-nous gagné ces cris de l'âme et cette forme stoïque, cette douleur résignée qui est le type de la souffrance populaire.

Entre temps, il eut quelques-unes des consolations de la célébrité, pâles fleurs de l'existence poétique; elles lui arrachèrent un sourire de doute.

Félix Pyat et Berthaud signalèrent son talent à l'admiration parisienne. Le public détourna la tête; mais les fruits solides de la renommée firent défaut au pauvre compositeur d'imprimerie, il succomba de guerre lasse, et dut retourner à l'hôpital, dont il connaissait déjà le chemin.

Là il fut visité par un ami, et s'éteignit doucement, sans regrets comme sans remords.

Nous savons qu'avant de rendre le dernier soupir il se releva de sa couche de moribond, sortit de la maison de la Charité, traversa la rue Jacob et monta jusqu'à la chambre d'un camarade, lui serra la main et lui adressa le dernier adieu.

Il revint aussitôt après à son lit de malade, et s'y endormit du sommeil des poëtes qui sont restés fidèles à la muse.

Sainte-Marie Marcotte, un jeune écrivain qui n'a pas tardé

à suivre Hégésippe Moreau dans sa dernière demeure, rend compte en ces termes des derniers moments du poëte :

« Notre entrevue fut silencieuse ; quand je le quittai : « Aimez bien ma sœur, » me dit-il ; je l'embrassai, et ce fut tout. Le lendemain 20 décembre 1838, un homme de l'hôpital entra chez moi et m'annonça que le numéro douze venait de mourir. »

Depuis, comme la plupart des hommes de notre génération, j'ai conservé à cette mémoire un culte fidèle ; je termine cette analyse par les deux dernières strophes du chant qu'elle m'a inspiré.

Sur sa casse d'imprimerie
Accoudé, méditant des vers,
Entraîné par sa rêverie,
Il travaillait tout de travers.
Hélas ! la muse son amante
Lui préparait son piédestal ;
Il exhala son âme ardente
Sur le grabat d'un hôpital.

Réparons l'injustice noire
De son âge contemporain ;
Couronnons de fleurs sa mémoire,
Aussi durable que l'airain ;
Et, puisque des morts la poussière
Aime l'hommage des petits,
Cœurs simples, allez sur la pierre
Déposer des myosotis.

Passants, sur la pierre qui s'use
Aux baisers de l'air et de l'eau,
Lisez un nom cher à la Muse :
Hégésippe Moreau.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire, pour terminer ces fragments littéraires de la jeunesse de Pierre Dupont, que de publier une étude humoristique parue en Angleterre à l'époque où ses chansons furent éditées en un petit volume intitulé : *Muse populaire*.

La manière de faire une biographie ou une critique, la louange ou l'épigramme, y affectent une forme qui ne sera peut-être pas sans intérêt pour nos lecteurs. Ces réflexions émanaient d'un Anglais littérateur, et touriste distingué, qui écrivait ses impressions dans le *Morning-Chronicle*.

Une tentative imprudente (et qui, nous l'espérons, ne réussira pas) a été faite tout récemment en France pour effrayer la haute classe et la bourgeoisie, auxquelles on voulait faire accroire que la Jacquerie du quatorzième siècle allait se renouveler si les manifestations populaires n'étaient promptement réprimées par la force. *Notre seul espoir est dans les baïonnettes et la mitraille !* s'écrie M. Romieu, l'auteur du *Spectre rouge*,

et chez lequel on est toujours sûr de trouver tous les arguments propres à exciter l'alarme et à provoquer les récriminations. Du reste, le fantôme s'est promptement évanoui devant un article plein de modération, de raisonnement et d'élévation, sorti de la plume de M. de Lamartine, dans un numéro récent du journal le *Pays*.

Mais, si quelques-uns de nos lecteurs ont été amenés à penser que les paysans français ont rétrogradé en civilisation ou sont disposés à renouveler en 1852 les atrocités de 1358, nous leur recommandons de se procurer et d'étudier attentivement un petit volume intitulé *Muse populaire* de Pierre Dupont, *Chants et Poésie*.

Ces chants se vendent maintenant en France par centaines et par milliers parmi les ouvriers, et surtout dans les campagnes. La popularité qu'obtient Dupont dans l'ordre inférieur de ses concitoyens excède sans contredit celle que Béranger a jamais eue dans toute l'élévation et la fraîcheur de sa réputation.

Pourquoi ceci? Le jeune poëte est-il donc plus rude, plus matériel, moins raffiné? S'adresse-t-il plus particulièrement aux passions, aux besoins du peuple? S'engage-t-il davantage dans les sensations matérielles et éphémères? Est-il plus essentiellement et plus continuellement Français? Flatte-t-il plus adroitement sa vanité nationale? Le contraire de tout ceci est dans le fait.

Dupont (quoique inférieur en esprit) connaît mieux la nature en général que son illustre prédécesseur. La politique est oubliée dans ses poésies... Il n'y a pas une ombre d'amertume dans l'éclat de sa patriotique indignation, et nous ne pensons pas davantage à ce qu'on appelle ses tendances socialistes, quand nous lisons ou que nous entendons ses chansons, que lorsqu'il est question de certaines mélodies des plus populaires de Moore. En outre, on devrait toujours se rappeler que le *socialisme* est devenu graduellement un terme générique pour toute ombre d'opinion démocratique. Il n'a aucune liaison obligée avec le *communisme*, et il n'est pas non plus

incompatible avec l'attachement à l'ordre social et au principe de la propriété.

Tout le socialisme de Dupont consiste à concevoir une république populaire mieux appropriée à la France et dans la conviction que, dans un temps donné, un gouvernement bien constitué interviendra efficacement pour secourir les branches souffrantes de l'industrie. Il est au pire un économiste de la jeune école. C'est un croyant dans la doctrine des salaires rémunérateurs et dans la possibilité de fournir à chaque homme une bonne journée de salaire pour une bonne journée de travail. En un mot, il est purement socialiste dans le sens qu'on peut appliquer aux protectionnistes anglais ; la seule différence étant que lui voudrait faire des lois dans la vue d'élever la condition du pauvre, tandis qu'eux sont préparés à renverser tout principe de commerce et de finance pour enfler les revenus de l'aristocratie.

Pierre Dupont est né à Lyon le 23 avril 1821. Son père était forgeron; sa mère, qui était de race italienne, mourut lorsqu'il avait environ quatre ans et demi. Sa première éducation fut entreprise par son oncle, qui était prêtre, et chez lequel il demeura jusqu'à ce qu'il eût atteint sa neuvième année. Il fut mis alors dans un collége assez important du voisinage; le même dans lequel plusieurs membres importants de l'Église gallicane, et un politique distingué (Jules Favre), reçurent leur éducation.

A quatorze ans il fut retiré du collége et placé comme clerc dans une maison de banque de Lyon, où il resta sept ans. Cette époque fut l'une des plus critiques de sa carrière. Sa passion pour la vie champêtre, pour les bois, les ruisseaux, les prairies, fut plutôt stimulée que réprimée par son séjour forcé dans une ville; et deux événements qui survinrent dans le cours de sa vie cléricale contribuèrent, chacun en particulier, à faire percer son génie et ses capacités.

Il devint amoureux et fut un des plus fervents disciples de Balzac. L'objet de sa passion était d'un rang très-supérieur au

sien, et c'est cette femme qu'il a probablement cachée sous le déguisement d'*Eusèbe*, dans la chanson de ce nom :

A sa fenêtre il l'a surprise
Se regardant à son miroir;
Il erre du pare à l'église,
Dans les taillis, pour l'entrevoir.
Elle est grande, leste et mignonne
De la chevelure au soulier;
On voit qu'elle est une baronne..
Et lui, n'est rien qu'un écolier.

Elle se montra assez bienveillante pour recevoir des vers de circonstance, qui (on le dit tout bas) lui firent augurer la future renommée du poëte. Elle permit plus tard la présentation journalière d'un bouquet qu'il achetait de ses maigres économies quand il ne pouvait aller cueillir des fleurs sauvages dans les bois.

Dans une note autographe que nous avons sous les yeux, les mots purs et platoniques indiquent la nature de ce premier amour... Ce à quoi nous pouvons, sans craindre de nous tromper, attribuer le caractère d'exquise délicatesse de toutes ses chansons d'amour, dans lesquelles, contrairement à celles de Béranger et même de Moore, il n'y a pas la plus légère allusion qui puisse blesser les convenances.

La constante lecture de Balzac doit aussi l'avoir puissamment aidé dans l'étude du cœur (indispensable à un poëte de sentiment).

Il vint à Paris, en 1842, avec des espérances, vaguemen conçues, de gagner, avec l'aide de sa plume, la faveur de la fortune. Un incident, qui semblait devoir renverser ses projets, lui fournit, d'une manière étrange et inattendue, les moyens de les réaliser. Il tomba au sort et fut forcé de rejoindre un régiment de chasseurs à Huningue, où il demeura quatre mois sans faire aucune espèce de service, si ce n'est de porter l'uniforme, les officiers ayant eu plus de péné-

tration pour découvrir son génie que ceux du régiment dans lequel Coleridge fut enrôlé dans sa jeunesse comme simple soldat.

Antérieurement à son départ pour Huningue, Dupont avait préparé, sinon achevé son ouvrage des *Deux Anges*, dont l'édition est épuisée aujourd'hui. C'est une collection d'impressions poétiques, plutôt qu'un poëme régulier, et la comparaison qu'on en peut faire avec la *Muse populaire* est la même que celle des *Heures de paresse* avec les *Enfants d'Harold* ou *Don Juan*. Le vrai filon n'avait point encore été touché; Dupont ressemblait alors en partie à l'objet de ses premières admirations, Balzac, qui publia, sous le nom d'Horace de Saint-Aubin, plus de trente volumes sans attirer la faveur du public. Mais le talent supérieur que promettaient les *Deux Anges* ne put échapper à un excellent juge du mérite littéraire.

M. Lebrun, l'auteur de *Marie Stuart*, fut frappé de cet ouvrage, et obtint que ses confrères les académiciens y souscrivissent. Le produit suffit pour payer un remplaçant, et Dupont revint libre à Paris.

Le prix académique pour 1842 lui fut décerné, et il fut pourvu temporairement d'une place au Dictionnaire de l'Académie; son travail consistait à écrire l'histoire des mots et à en perfectionner la définition. Ses lectures étaient déjà très-étendues, et il en augmenta matériellement le nombre; il lut les meilleurs classiques romains dans leur original, puis les plus célèbres auteurs grecs, italiens, allemands et anglais dans les traductions. Shakspeare et Gœthe devinrent ses poëtes favoris, et il nous prouve, dans ses diverses compositions, combien il était familiarisé avec les beautés de ces deux auteurs.

Mais ce n'était ni par son goût pour les classiques ni par sa science acquise que Dupont devait se rendre célèbre. Ses passe-temps les plus chéris étaient la vie rurale. Sa plus ardente ambition était d'être l'interprète des pensées, des sentiments, des besoins et des désirs du paysan.

Dans cette disposition d'esprit, il composa les *Bœufs*, et le

succès de cette chanson fut instantané. Succès plus grand que ne se le peut figurer un lecteur ou un critique anglais.

Dupont exprime simplement cet attachement enthousiaste du paysan, propriétaire d'une petite ferme, pour les deux muets compagnons de son travail : *Ses deux grands bœufs marqués de roux*. Nous donnons le dernier couplet avec le refrain.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent;
Mais, si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux,
Ma fille, laissons la couronne,
Et ramenons les bœufs chez nous.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme; eh bien, j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

Les *Bœufs* furent suivis rapidement de cinq ou six autres chansons, la plupart sur des sujets champêtres, mais dans un plus haut style. Parmi les premières fut: les *Ouvriers*, pour lesquels un éditeur de Paris (Furne) donna cinq cents francs, preuve concluante d'une popularité qui n'avait presque pas eu de précédents. Elle fut publiée en 1846, et, ainsi que nous l'avons entendu dire plusieurs fois, sans le plus léger rapport aux objets politiques. Elle contient une peinture touchante et vraie des misères de la classe ouvrière dans plusieurs districts de France; mais elle est purement descriptive et sympathique, et elle est loin d'encourager l'insurrection. La jouissance des beautés de la nature, telle est la tentation qu'il donne au malheureux.

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres,

Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons, amis des ombres;
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines;
Nous nous plairions au grand soleil
Et sous les rameaux verts des chênes.

Un critique intelligent et accompli, quoique rigoureux, M. Sainte-Beuve, après avoir blâmé le ton démocratique d'une ou deux de ses chansons, rend un ample témoignage au fond général de leur pensée et de leur influence. Les traits distinctifs de la *Muse populaire* sont qu'elle est par-dessus tout pacifique, consolante, affectueuse. Que la chanson de chaque métier exprime sa joie, son orgueil, sa douce satisfaction; qu'elle accompagne et éclaire ses travaux; — qu'elle répande une douce lueur de bonheur sur chacun de ses instants! Comment se fait-il, dit Horace, que personne n'est content de son propre lot, et que chacun envie constamment celui de son voisin? — La chanson de chaque métier doit produire l'effet contraire, en faisant éprouver à celui qui la chante une sorte d'orgueil pour ce métier, en le lui faisant préférer à tout autre, et cela sans mépris, sans insulte, sans amertume. Pour prouver cet effet produit par Dupont, nous n'avons qu'à rappeler quelques-unes de ses chansons, comme le *Tisserand* et la chanson de la *Soie*. Cette dernière donne un exemple frappant de cette heureuse transition de la mélancolie à la satisfaction, de la dépendance à l'espoir. La scène est supposée dans une manufacture de soie :

Dans ce labyrinthe des fées,
L'esprit émerveillé se perd;
Mais combien d'âmes étouffées
Dans ce travail, comme le ver!
J'entendais une jeune fille
Dire en pleurant sur son fuseau :
Je suis comme l'humble chenille,
Et je file aussi mon tombeau.

A vos fuseaux, chantez, fileuses,
Chante, canut, à ton métier,
Car vos heures laborieuses
Fleuriront comme l'églantier.
Voilà votre temps qui s'avance,
Voyez le bal étincelant
Où chaque épousée entre en danse
En beaux habits de satin blanc !

Filez, moulins, glissez, navette,
Tissez le satin, le velours,
Faites des robes de toilette,
Faites des nids à nos amours.

Voici le refrain du tisserand :

Des deux pieds battant mon métier,
Je tisse, et ma navette passe,
Elle passe, siffle, et repasse,
Et je crois entendre crier
Une hirondelle dans l'espace.

Ici l'on voit encore percer cet amour constant de la nature; cet amour l'élève souvent au sublime.

Moore lui-même n'était pas plus richement doué sous ce rapport; et quelques-uns des plus beaux sonnets du poëte *Rydal* ne gagneraient pas à être placés à côté de vers comme ceux des *Sapins*.

Ses blancs piliers, un souffle les balance
Sans plus d'efforts que les simples roseaux;
Chœur végétal, symphonie, orgue immense,
Qui darde au ciel d'innombrables tuyaux.

Dieu d'harmonie et de beauté,
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans ta simplicité.

De pareils vers, comme les suivants de la *Véronique*, sont dans le meilleur sens de ce terme :

Fleurs touchantes du sacrifice,
Mortes, vous savez nous guérir.
Je vois dans votre humble calice
Le ciel entier s'épanouir.
O véroniques! sous les chênes
Fleurissez pour les simples cœurs
Qui, dans les traverses humaines,
Vont cherchant les petites fleurs.

Douces à voir, ô véroniques!
Vous ne durez qu'une heure ou deux,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.

Ses chansons d'amour et de sentiment errent sur un certain point..... Elles sont trop rêveuses, trop idéales, trop platoniques et pures. On peut appliquer à la plupart d'entre elles ce que des femmes d'une certaine autorité disent de ses traits : « *Qu'ils sont attractifs, réguliers, exprimant tous les sentiments bons et généreux, mais qu'il leur manque cette physionomie qui semble révéler que l'amour a passé par là.* » Ceci est vrai dans le sens que ces dames donnent probablement à l'amour, en le considérant uniquement comme une passion illicite remplie d'agitation, de fatigue, qui use et détruit la santé. Car Dupont s'est marié depuis quelques années à une femme de la même condition que celle où il est né et à laquelle il est sincèrement attaché.

La *Châtaine*, pourtant, prouve qu'il a dû faire connaissance, peut-être à ses dépens, avec cette enchanteresse créée pour la vie artificielle et raffinée que l'on appelle la Coquette parisienne.

Est-il une taille mieux prise,
Un pied fluet plus doux à voir,

Une forme plus indécise,
Sous les dentelles du peignoir?
Qu'un amoureux transi soupire
Et s'égare en vœux impuissants;
Son musical éclat de rire
Dans son écrin montre ses dents.

Elle est changeante, ma châtaine,
Comme les reflets du lézard,
Et le charme de son regard
Est un filet qui vous entraîne.

Il faut entendre prononcer un discours et chanter une chanson pour être en état de les apprécier. On ne peut juger un orateur ou un chansonnier dans le silence du cabinet. L'effet que produit le chant de Dupont est électrique. C'est plutôt une récitation musicale et passionnée qu'un chant ordinaire. Il chante ordinairement à table, sans accompagnement, et il articule distinctement chaque mot; sa voix est en quelque sorte enrouée jusqu'à ce qu'il s'échauffe. Mais, lorsque les regards sympathiques de son auditoire lui disent qu'il est compris, alors sa voix devient pleine, claire, flexible, sonore, et se prête harmonieusement à toutes les fantaisies du sentiment et de la pensée. Sa manière d'être est toujours la même, quelle que soit le rang de la société dans laquelle il se trouve, et sa volonté de continuer à faire des vers et de la musique n'est jamais ébranlée. Il parle avec le même abandon qu'il chante. La pensée de se lioniser n'a sans doute jamais traversé son esprit. Un des meilleurs juges des belles manières s'écria un jour, en s'adressant à un ex-ambassadeur et après avoir observé Dupont pendant quelque temps, *qu'il était un des gentilshommes de la nature.*

Il sent heureusement lui-même que les cercles étourdissants du beau monde, avec leurs allures raffinées et frivoles, ne sont pas un lieu propre à développer le génie, qui a besoin d'être mûri, nourri et quelquefois fortifié par la solitude. Son imagination l'abandonne à la ville, et, lorsqu'il médite

quelque nouvelle création, il s'enfuit dans les forêts, où il erre comme un autre Jean-Jacques.

Le meilleur portrait de Dupont est une esquisse au crayon de Gigoux, un peintre d'histoire d'un mérite distingué. — L'artiste a suppléé avec ou sans intention à ce que les dames prétendent manquer au poëte vivant. Mais n'est-ce point ici une méprise? ou est-ce pour sanctionner l'erreur populaire et essentiellement féminine que (de même que le sentiment) le génie ne peut-être amené à sa plus grande perfection que par la maladie et la souffrance, ou enfin que tout tempérament joyeux, léger et élastique, est étranger, contraire à la poésie?...

FIN.

TABLE DES MATIERES

Aux lecteurs. 1
Prélude. 5
Le Langage. 7
L'Idéal, aujourd'hui. 8
L'Homme moderne. 11
Aux Peintres et aux Sculpteurs. 15
A Béranger. 16
L'Idée actuelle. 19
L'Air natal. 22
Bienfaisance. 24
Le Rappel de l'année. 25
Fin d'année et nouvel An. 29
Divagation poétique. 31
Le Mari. 34
Fête d'une jeune fille. 38
L'Éveil. 39
Héva. 42
A la Poésie légère de Pradier. 44
Le Diamant. 45
Fin de la Pologne. 49
A Madame L. 64
Le Rimeur. 65
A un vieux Poëte lui en présentant un jeune. 67
Le Miroir. 68

Le Cabaret de village. 69
A ***. 78
La jeune Fille et les Abeilles. 79
L'Agiotage. 82
Épître familière. 94
Églogue à M. P. Lebrun. 98
A Jean Reboul. 106
A M. Victor de Laprade. 107
Sur la mort de madame A. C. 109
Sur la mort de M. P. Laurent. 112
Le Juif Errant. 113
A madame P. L..., pour l'anniversaire de sa naissance. . . . 131
Sur un Album. 132
Provins. 133
Réveille-Matin. 136

PROSE.

Honoriot, ou le Capitaliste. 141
Un Souvenir des Cosaques. 182
La Femme statue. 224
Les deux Fermes. 245
Vie de Jacquard. 260
Rabelais 284
Théophile Gautier. 312
Victor de Laprade. 321
Obsèques d'Alfred de Musset. 326
Hégésippe Moreau. 329

Études humoristiques sur Pierre Dupont. 336

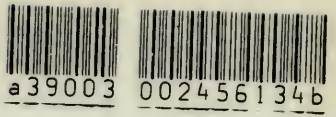
5862 4

518

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE



CE PQ 2235
.D5M8 1859
COO DUPONT, PIER MUSE JUVENI
ACC# 1221896